



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

UC-NRLF



QB 317 303

7th  
March

LIBRARY  
OF THE  
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

Received Nov 1886

Accessions No. 32510 Shelf No. 612  
C 512









LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

Received

*Nov* 188*6*

Accessions No.

*32510*

Shelf No.

*612*

*C512*

*po*

*58  
March  
1886*











*Lucy*

POÉSIES

DE

ANDRÉ CHÉNIER.



---

**Typographie Firmin-Didot. — Measil (Eure).**

**POÉSIES**  
**DE**  
**ANDRÉ CHÉNIER.**

**ÉDITION NOUVELLE,**  
**AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE**  
**ET DES NOTES,**  
**PAR**  
**LÉO JOUBERT.**

**IDYLLES. — ÉLÉGIES.**  
**ÉPÎTRES. — POÈMES. — THÉÂTRE.**  
**POÉSIES DIVERSES. — HYMNES.**  
**ODES. — IAMBES. — FRAGMENTS.**

**PARIS,**  
**LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>,**  
**IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.**  
**1833.**

325/6



## AVERTISSEMENT.

André Chénier, dont Sainte-Beuve a dit qu'il était « notre plus grand classique en vers depuis Racine et Boileau, » manquait à la collection des classiques de la librairie Didot. L'édition que nous publions est destinée à combler cette lacune. Nous ne donnons pas tout ce que contiennent les trois volumes de M. Gabriel de Chénier (1874). Nous n'avons pas voulu recueillir tous les courts fragments, les rapides esquisses, les notes qui souvent se réduisent à quelques mots, dont cette édition est encombrée au point d'être fort incommode pour une lecture usuelle. Nous n'avons pris que ce qui nous a paru de nature à intéresser le public en général et à donner une idée plus claire, plus complète du talent du poète ; il est vrai que c'est presque tout. Nous avons dû mettre notre premier soin à la pureté du texte, préférant constamment les leçons qui s'appuient sur l'autorité des manuscrits aux corrections plus ou moins heureuses faites par Henri de Latouche et d'autres éditeurs. Cependant il nous a paru utile de conserver la trace des deux éditions dans lesquelles deux ou trois générations de lecteurs ont goûté et admiré André Chénier ; savoir, l'édition *princeps* de Henri de Latouche, publiée en 1819, fort augmentée en 1833, et l'édition de 1839 (reproduisant en général les corrections de celle de 1826) et qui, sous le nom d'édition Charpen-

tier, a été bien des années l'édition *vulgate* d'André Chénier<sup>1</sup>.

Nous avons profité des éditions savantes, des recherches approfondies de M. Becq de Fouquières, qui a tant fait pour André Chénier qu'on ne saurait s'occuper de cet auteur sans le rencontrer lui-même à chaque pas; nous l'avons souvent cité. Nos notes sont surtout consacrées à l'établissement du texte. Il nous aurait été facile de multiplier les notes explicatives; André Chénier y prête beaucoup par ses fréquentes imitations des anciens, et par les termes mythologiques qu'il emploie; mais il nous a semblé qu'un texte surchargé de notes se laisse lire avec moins d'agrément. Nous nous sommes tenu à l'indispensable, n'expliquant que des détails mythologiques peu connus, des faits ou des noms sur lesquels les renseignements paraissaient nécessaires.

Ce travail a été fait loin de Paris, à la campagne, nous n'avons pu revoir que deux épreuves. M. Louisy a bien voulu les revoir toutes; c'est donc à lui qu'on doit, pour une bonne part, la correction typographique de cette édition. Son savoir et sa grande attention nous ont aussi suggéré des idées utiles et mis à même d'éviter plus d'une erreur; nous tenons à l'en remercier.

<sup>1</sup> Nous suivons M. Becq de Fouquières, *Bibliographie des Œuvres d'André Chénier*, p. LXXXIII de son édition critique de 1872. M. G. de Chénier donne la date de 1841. Quoi qu'il en soit, nous entendons par *édition* de 1839 l'édition de la Bibliothèque Charpentier.

---

# NOTICE

## SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

### D'ANDRÉ CHÉNIER.

---

André-Marie de Chénier<sup>1</sup> naquit à Constantinople le 30 octobre 1762. Son père, Louis de Chénier, y remplissait les fonctions de consul général. Cet homme intègre, instruit, et qui fut un bon historien<sup>2</sup>, était né dans la partie du Languedoc qui forma depuis le département de l'Aude. Envoyé jeune dans le Levant comme député de la nation pour le commerce de sa province, il s'éleva vite à cette dignité de consul général. De son mariage avec une jeune Grecque, M<sup>lle</sup> Santi-l'Homaka<sup>3</sup>, d'une famille originaire de l'île de Chypre, naquirent quatre fils, et quatre filles dont trois moururent en bas âge à Constantinople; la quatrième, Hélène de Chénier, mariée au comte de la Tour Saint-Igest, mourut à l'île de France en 1797.

André était le troisième des quatre fils de Louis de Ché-

1 Ce sont ses noms au complet. Nous l'appellerons d'ailleurs dans cette notice, comme ses contemporains, à partir de 1790, et comme la postérité, André Chénier. On le nommait aussi, jusqu'à la Révolution, Chénier de Saint-André ou Saint-André.

2 On a de lui : *Recherches historiques sur les Maures ou Histoire de l'empire de Maroc*; Paris, 1787, 3 vol. in-8°, et *Révolutions de l'empire Ottoman*; Paris, 1789, in-8°. Il mourut le 25 mai 1795.

3 Une sœur de M<sup>me</sup> de Chénier épousa M. Amic, député du commerce de Marseille à Constantinople; elle eut une fille qui, mariée à Pierre-Louis Thiers, fut la mère du célèbre homme d'État et historien. Adolphe Thiers se trouvait ainsi le neveu d'André Chénier à la mode de Bretagne.

nier<sup>1</sup>. Il fut en 1765 amené en France, où son père revenait s'établir. M. de Chénier resta peu de temps à Paris ; il alla en 1767 remplir des fonctions diplomatiques dans le Maroc, laissant ses enfants sous la direction de leur mère.

Près de cette femme distinguée, douée d'un goût délicat pour les lettres et pour les beaux-arts<sup>2</sup>, André reçut sa première éducation. Une partie de son enfance se passa dans le pays paternel, aux bords de l'Aude<sup>3</sup>. Il fut mis ensuite avec ses frères au collège de Navarre. Là il eut pour camarades quelques enfants avec qui il se lia d'une amitié qui dura autant que sa vie : c'étaient Abel de Malartic, chevalier de Fondat, les deux frères Trudaine et le second des frères de Pange ; il se lia aussi, quoique moins intimement, avec de Pange aîné.

Les de Pange<sup>4</sup>, les Trudaine<sup>5</sup> appartenaient à des fa-

<sup>1</sup> Les trois autres étaient : Constantin-Xavier, né en 1757 ; Louis-Sauveur, né en 1761 ; Joseph-Marie, né en 1764.

<sup>2</sup> Le *Voyage littéraire de la Grèce* de Guys contient deux lettres de M<sup>me</sup> de Chénier, l'une sur les danses, l'autre sur les enterrements chez les Grecs modernes.

<sup>3</sup> « L'Aude, où j'ai passé mon enfance, » dit-il dans le canevas de son *Hymne à la Justice*. Il semble pourtant que son séjour n'y fut pas long. « Vers huit ans, dit son neveu, M. Gabriel de Chénier, il alla passer quelques mois dans le bas Languedoc, auprès d'une sœur de son père. »

<sup>4</sup> Les jeunes amis d'André étaient fils du marquis Thomas de Pange, d'une ancienne famille de Lorraine. Le marquis Thomas de Pange eut trois fils :

Marie-Louis Thomas de Pange, qui devint colonel en second au régiment des hussards de Bercheny, émigra et fut tué dans la Vendée en août 1797.

François de Pange (le chevalier), né le 9 novembre 1764. Il se tourna d'abord vers la poésie, puis vers la philosophie, l'étude des religions et la politique. Au fort de la Terreur, il s'enfuit de Paris, le 23 ventôse an II (1794), rejoignit aux environs de Metz son plus jeune frère, et se tint caché jusqu'au 9 thermidor. Il mourut en septembre 1796.

Marie-Jacques Thomas de Pange, né le 29 août 1770. Il devint général, pair de France, et ne mourut qu'en octobre 1850.

<sup>5</sup> Les deux Trudaine : Louis Trudaine de Montigny, et Charles-Michel

milles opulentes et considérables. Pendant les vacances, ils conduisaient leur ami dans leurs riches maisons de campagne ; c'était tantôt chez les Trudaine, dans la magnifique propriété de Montigny, à quelques lieues de Melun, tantôt chez les de Pange à Mareuil-sur-Ay.

En rhétorique, en 1778, André remporta le premier prix de discours français au concours général. Dès cette époque il s'exerçait à la poésie par des traductions. A peine avait-il seize ans que Sapho, dit-il <sup>1</sup>,

Avait daigné le suivre aux rives de la Seine.

On trouve en effet dans ses poésies une imitation assez faible de deux vers de Sapho. M. G. de Chénier a donné deux autres de ces traductions ou imitations d'écolier, l'une de quelques vers du IV<sup>e</sup> chant de *l'Iliade*, l'autre d'une partie de la VIII<sup>e</sup> églogue de Virgile. On y reconnaît du talent et le goût d'une forme de vers moins symétriquement régulière que l'alexandrin du dix-septième siècle.

Pendant les deux ou trois ans qu'André passa encore au collège, il dut se fortifier dans le grec et le latin. Il se rendit assez habile dans ces deux langues, pour pouvoir ensuite s'y perfectionner seul au point d'en venir à bien posséder même la plus difficile des deux. Il ne cessa pas non plus de faire des vers.

M<sup>me</sup> de Chénier réunissait, dans son salon, des artistes, des poètes, des littérateurs, des hommes du monde. André aurait eu là, au sortir du collège, un public complaisant

Trudaine de la Sablière étaient d'une famille qui avait grandement marqué dans les finances et l'administration. Leur père, Jean-Charles-Philibert Trudaine, conseiller d'État, mourut jeune en 1777. Ils furent conseillers au parlement, et périrent sur l'échafaud le 8 thermidor 1794.

<sup>1</sup> Épître au marquis de Brazais.

pour ses premiers essais. Sa réserve, le sentiment qu'il avait de la perfection en poésie et de la difficulté d'y atteindre le rendirent fort avare de ces communications. Des projets de grands poèmes passionnaient son jeune génie ; la lecture assidue des poètes anciens, et aussi des modernes, nourrissait et excitait son esprit. Il s'était pris d'un goût particulier pour Properce, qui, dans les molleses de l'élogie, a de l'éclat et parfois de la grandeur.

Il ne lisait pas seulement des vers élégiaques, il n'en faisait pas seulement lui-même d'aimables et de brillants, il menait aussi la vie de plaisirs et de faciles amours qu'ont chantée les poètes grecs et latins. Ses riches amis les Trudaine et les de Pange le conduisaient dans ce que le monde d'alors avait de plus élégant, de plus séduisant. Les amusements ne nuisaient pas à l'étude ; il connaissait déjà à merveille les anciens et se mettait en état de les égaler.

M. de Chénier, qui de loin veillait sur sa famille, voulait que ses enfants eussent une carrière ; l'aîné, Constantin, était déjà dans la diplomatie ; les trois autres furent destinés à l'état militaire. La famille était d'assez bonne souche et assez considérée pour qu'il fût possible de leur obtenir une place de cadet gentilhomme, ce qui était un stage d'officier. André Chénier entra en cette qualité dans le régiment d'Angoumois, et alla faire à Strasbourg, dans la seconde moitié de 1782 son apprentissage du métier des armes. La vocation militaire ne se déclara pas. Les six mois qu'il passa dans cette garnison lui parurent longs, bien qu'il eût rencontré un ami et un confrère en poésie dans un capitaine de cavalerie, le marquis de Brazais, son aîné de vingt ans <sup>1</sup>. A son départ, le poète

<sup>1</sup> Alexandre-Ferdinand du Hamel, marquis de Brazais, né en 1743, ca-



Le Brun, lié avec sa famille, lui avait adressé une épître pleine de magnifiques présages. Dans ses réponses datées de Strasbourg, André Chénier fait l'éloge de l'amitié avec une effusion éloquente, loue sincèrement Le Brun qu'il regardait alors comme son maître, et ne dit un mot de l'état militaire que pour s'en plaindre doucement.

Il revint à Paris au printemps de 1783. Sa vie d'études et de distractions mondaines, peinte en traits si charmants dans les élégies, recommença alors avec les séjours accoutumés à la campagne dans la belle saison. Sa santé seule l'inquiétait, il souffrait de coliques néphrétiques dont il ne guérit jamais bien. L'espoir qu'un changement de climat lui serait favorable fut une des raisons qui le décidèrent à accompagner ses amis les Trudaine dans un voyage qu'ils avaient résolu de faire en Suisse, en Italie et jusqu'à Constantinople. Il vit en imagination et salua par avance les contrées qu'il se promettait de visiter. Quelques vers de lui avaient fait croire qu'il était revenu au lieu de sa naissance ; on sait aujourd'hui qu'il ne le revit que par la pensée.

Les trois amis dans leur course ne dépassèrent pas l'Italie. Partis vers l'été de 1784, ils visitèrent d'abord la Suisse, dont le poète devait plus d'une fois, dans ses vers, évoquer les fraîches vallées et les lacs. L'Italie, où ils passèrent l'automne et l'hiver, a laissé moins de traces dans ses écrits, quoiqu'elle ait dû parler encore plus vivement à son esprit nourri des anciens.

Ce voyage qui dura une année mûrit et enrichit son talent. Il continua à son retour de donner à l'étude, à la composition de poésies une grande partie de son temps. Ses

pitaine au régiment de Dauphin-Cavalerie. Il travaillait depuis longtemps, en 1782, à un poème de *l'Année*, qu'il ne devait pas finir. Il émigra, rentra en France en 1800, et mourut le 12 mars 1817.

élégies, à défaut d'autres témoignages, attesteraient qu'il en donnait aussi une aux plaisirs. Son neveu, par un sentiment respectable, ne voudrait guère voir dans les élégies que des œuvres d'imagination. Il y a certainement de l'imagination et de l'art dans ces pièces, avec beaucoup d'imitations des anciens, mais il y a aussi un fond de réalité. Le caractère si souvent sensuel des élégies amoureuses ne saurait entourer d'une pure auréole la mémoire des femmes qui y figurent sous les noms fictifs de *Lycoris*, de *Camille*. Camille, qui y tient la première place, et qui vers la fin est traitée d'une manière peu flatteuse, était-elle M<sup>me</sup> de Bonneuil, comme l'a dit Charles Labitte, comme l'ont répété d'autres biographes ? Cette dame, du meilleur monde, artiste fort distinguée, et, en tout, la personne la plus gracieuse, la plus aimable, vivait encore en 1819 lorsque parurent les élégies, et je doute que l'on ait songé alors à l'y reconnaître. L'éveil fut donné par son propre gendre le poète Arnault. Celui-ci rapporte dans ses *Souvenirs*<sup>1</sup>, incidemment il est vrai, qu'André Chénier avait été éperdument amoureux de M<sup>me</sup> de Bonneuil<sup>2</sup>. Quelques passages des élégies semblent en effet la désigner ; mais il paraît impossible que toutes les pièces à Camille se rapportent à elle.

Ces passions de la jeunesse se conciliaient avec l'étude et la poésie. Dans son ardeur pour l'antiquité grecque, André ne s'arrêtait pas aux grands poètes, il embrassait toute l'étendue, toute la variété de cette littérature. Les *Analecta* (Restes des anciens poètes grecs) de Brunck,

<sup>1</sup> *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. II, p. 178.

<sup>2</sup> M<sup>me</sup> de Bonneuil, femme de M. de Bonneuil, premier valet de chambre de Monsieur, mère de M<sup>me</sup> Arnault et de M<sup>me</sup> Regnault de Saint-Jean d'Angely, était née à l'île Bourbon ; elle avait dix ans de plus qu'André Chénier.

qui contiennent, outre l'*Anthologie*, les fragments des poètes lyriques et élégiaques, les idylles de Théocrite, de Bion, de Moschus, les hymnes de Callimaque, formaient sa lecture habituelle. Le grand nombre d'idées, d'images, de tableaux qu'offrent ces restes de la poésie grecque, était pour son esprit un charme et un aliment. Le plaisir qu'il y prenait ne lui faisait point négliger les grandes œuvres et les grands auteurs. Que de fois s'inspire-t-il d'Homère ! Combien dans ses notes sur Malherbe<sup>1</sup> il se montre juste appréciateur de Pindare ! Qui a parlé d'Aristophane avec plus d'admiration que lui ?

Un genre de poésie, l'idylle, que l'on n'avait point encore réussi à faire prospérer dans notre littérature l'attira d'abord. Mais l'idylle, en tant que tableau de la vie pastorale est un genre artificiel, du moins chez les modernes. André Chénier n'aurait sans doute pas échappé à cette condition : aussi ne persista-t-il qu'à demi dans son idée de bucoliques, il s'appliqua de préférence à des tableaux épiques ou élégiaques dans lesquels les personnages champêtres ne figurent que secondairement ou ne paraissent pas du tout. *La Liberté* même, bien que sous la forme d'un dialogue entre un chevrier et un berger, n'est point une image de l'existence des pâtres ; les grandes idylles de *l'Aveugle*, du *Mendiant*, du *Malade* appartiennent encore moins à la peinture de la vie rustique.

André Chénier se proposait d'étendre le domaine de l'idylle, et de donner à ce genre plus de variété qu'il n'en a même chez Théocrite ; il y aurait fait entrer des tableaux de courte dimension, comme sa *Jeune Tarentine*, cette merveilleuse élégie, comme sa *Jeune Locrienne*, d'une grâce

<sup>1</sup> Vers l'âge de dix-neuf ans, il écrivit sur les marges de son *Malherbe* des notes fort intéressantes ; elles ont été publiées par MM. de Latour dans leur édition des *Poésies* de Malherbe. (Charpentier.)

piquante. D'autres tableaux par leurs sujets auraient été plus voisins de la poésie de son temps <sup>1</sup>. L'exécution des idylles, sans être achevée; est pleine de mouvement, de couleur; elle a de la grandeur quand le sujet le demande. Malgré quelques incorrections qu'un travail de révision aurait fait disparaître, cette poésie va à l'âme par sa chaleur naturelle, en même temps qu'elle ravit l'esprit par son éclat et son élégance. André Chénier avait le sentiment du beau à un degré où peu de poètes l'ont possédé. Sur tout ce qu'il écrivait descendait un rayon de lumière, de tout ce qu'il a écrit s'exhale un chant mélodieux.

L'imitation des anciens, aussi fréquente dans les élégies que dans les idylles, s'y combine encore plus avec l'émotion personnelle, et sert à donner à ce genre de poésie une qualité qui lui avait manqué jusque là chez nous, qualité presque indéfinissable, que les artistes appellent le style, et qui est la distinction, la noblesse dans la beauté. Le style relève dans les élégies amoureuses d'André Chénier ce que les sentiments ont de trop peu idéal, et communique une sorte de pureté à des détails qui, sous une autre plume, risqueraient fort d'être vulgaires.

<sup>1</sup> A cet ordre de sujets se rapporte une esquisse dont quelques traits seulement sont indiqués, et que, pour cette raison, nous n'avons pas insérée parmi les idylles. Nous voulons ici en rappeler quelques vers touchants. Il s'agit de deux petits enfants abandonnés dans un bois, qui y meurent de fatigue et de faim :

Tous deux sous un ormeau, les mains entrelacées,  
Ils tombent, et bientôt ils fermèrent les yeux.

. . . . .  
. . . . .

Hélas, ils étaient morts ! Le chien, triste et fidèle,  
Léchait leurs pieds glacés et gémissait sans bruit.  
Et le doux rossignol, en agitant son aile,  
Avait sur un rameau pleuré toute la nuit.

L'amour n'est pas l'inspiration unique des élégies ; bien d'autres sentiments s'y montrent : l'amitié y est admirablement exprimée, le goût de l'étude, d'une fière indépendance, de la retraite avec ses méditations, ses rêveries, y revit en nobles et purs accents qui étaient neufs alors dans la poésie française, et qui ont eu une heureuse influence sur son renouvellement à notre époque.

Jeune, il avait conçu l'idée de grands poèmes héroïques ; l'élégie l'en détourna un peu ; alors il pensa à un poème de *l'Art d'aimer*. Son talent s'amusa à cette composition où il luttait avec Ovide. On ne regrette pas qu'elle soit restée inachevée ; il aurait pu surpasser le poète latin sans acquérir aucun titre nouveau à la sympathie du lecteur. Mieux vaut que sa joute avec Ovide se soit bornée à quelques gracieux morceaux qu'on lira toujours avec plaisir comme des fragments d'élégies.

Les amusements de la jeunesse ne lui firent pas oublier ses grands projets. Quoique très admirateur des anciens, il ne pensait pas que la poésie moderne dût si souvent recourir aux sujets grecs et latins et se tenir dans la mythologie. Les écrits des anciens lui paraissaient surtout une excitation à créer. De même qu'avec les connaissances et les idées de leur temps les Grecs et les Romains ont fait des œuvres harmonieuses et grandes, de même avec les idées et les connaissances du nôtre nous devons faire des œuvres qui précisément, parce qu'elles différeront des leurs, se pourront placer à côté d'elles.

On trouve toute sa pensée à cet égard exprimée dans son poème de *l'Invention* destiné à former comme le prologue de ses épopées. On y voit nettement formulée sa résolution de détacher la poésie moderne de l'imitation servile des anciens. Après l'avoir dégagée de ce lien étroit, où la guidera-t-il ? D'abord vers l'exposition des lois de la

nature et de la société. Il invite donc les poètes à entrer dans la nouvelle carrière que leur ouvre le progrès des sciences, à profiter de ce long travail qui pour eux « a conquis l'univers. » C'est ce qu'il tenta lui-même dans ses deux poèmes d'*Hermès* et de *l'Amérique*, dont *l'Invention* contient le brillant programme.

Pour ces deux ouvrages, André Chénier avait rassemblé bien des faits et des idées, jeté sur le papier bien des notes, écrit beaucoup de beaux vers ; en somme, il n'en avait pas même tracé complètement le plan. On ne saurait dire quel était précisément le sujet de *l'Amérique*.

Dans *l'Hermès*, le poète se proposait d'exposer les lois du monde physique, les principes et les progrès des sociétés. Commencant par la terre, il voulait décrire l'humanité naissante, à ses premiers efforts, incapable de se rendre compte des phénomènes et d'en découvrir les raisons, mais frappée de leur aspect et cherchant instinctivement à deviner les causes qui les produisent ; suivre ensuite cette longue conquête de la terre par l'homme, et son invasion dans le domaine de l'univers qui ont porté si loin les connaissances humaines, terminer par les lois des sociétés politiques et par un exposé du système du monde. Pour donner une forme à cette vaste conception qui embrassait le monde physique et le monde moral, de longues études préliminaires étaient indispensables. Le poète en fit beaucoup, mais jamais il ne jugea la préparation suffisante, jamais il ne mit définitivement la main à l'œuvre pour élever l'édifice.

*L'Amérique*, plus encore, resta à l'état de projet parce que la conception en était plus compliquée. En lisant les notes qui se rapportent à ce poème on est effrayé de tout ce qu'il y voulait faire entrer ; il ne méditait rien de moins qu'une encyclopédie géographique et historique. Le jour

où il aurait sérieusement entamé le travail d'exécution, il eût dû écarter beaucoup de ces matériaux ; mais une masse énorme de faits, telle qu'aucun poète épique n'en embrassa jamais lui serait restée sous la main. Quel récit, comme un grand fleuve, eût emporté tous ces détails dans son cours, et constitué le puissant mouvement d'intérêt nécessaire à toute épopée ? On l'ignore. A peine discernait-on que l'action principale aurait été la conquête du Pérou par les Espagnols.

Au milieu de ces vastes projets il eut l'intention aimable d'écrire, d'après le récit de la Bible, un poème de *Suzanne*. On regrette vivement qu'il s'en soit tenu à une esquisse en prose, avec trois ou quatre beaux passages en vers. Ce tableau de l'innocence victorieuse du vice lui apparaissait comme une compensation aux peintures trop libres de ses élégies ; il voulait le tracer avec un grand respect de la Bible.

On aime d'autant plus chez lui ce respect des livres saints qu'on serait peut-être moins porté à l'attendre de ses opinions. Sainte-Beuve, en examinant les papiers de Chénier, y trouva ces mots singuliers : « André Chénier était athée avec délices. » Cette phrase sans aucune explication en dit évidemment trop. André Chénier, certes, était du dix-huitième siècle par ses idées ; non seulement tout ce qui ressemblait à l'intolérance, à la contrainte en matière de religion, le révoltait, mais il n'admettait à aucun degré la divinité du christianisme. De plus, il s'abstenait de mêler, comme l'ont fait plusieurs poètes voltairiens, l'idée et le nom de Dieu à des conceptions, à des pratiques épicuriennes ; en cela il faisait preuve de sincérité, de bon sens, de bon goût et non pas d'athéisme. Au fond de sa pensée, quand il s'efforçait de comprendre les lois de la nature, quand il réfléchissait sur le cours de l'histoire, il a trouvé Dieu.

Les passions antireligieuses de son temps n'ont pas fermé son esprit à une idée si nécessaire sans laquelle le monde et l'histoire ne sont qu'une vaine succession d'apparences. Vis-à-vis du christianisme, s'il n'était pas un ami, son hostilité du moins, n'était point, comme chez tant de ses contemporains, basse et venimeuse. Plus d'un poète de cette époque ne voyait dans l'Écriture sainte qu'un sujet d'indécentes parodies. André Chénier, par l'esquisse et la belle invocation de sa *Suzanne*, par plusieurs passages de ses élégies, a montré qu'il sentait la grandeur et la beauté de la Bible. Dans son *Amérique*, il voulait introduire les cérémonies du catholicisme et même les dogmes chrétiens. Il en était venu à trouver que la religion chrétienne n'est pas moins favorable à la poésie que ne purent l'être les fables du paganisme. Dira-t-on que cette théorie est en contradiction avec l'emploi très fréquent qu'il fait de la mythologie? Sans en disconvenir entièrement, en reconnaissant que le goût de son temps, son commerce assidu avec les anciens amènent trop souvent sous sa plume les noms des divinités de la fable, nous remarquerons qu'il ne s'en sert que comme d'une synonymie figurée. Cet emploi de la mythologie, très constant dans nos précédents âges littéraires, est tombé en désuétude dans notre siècle. André Chénier lui-même, avec le temps, y eût sans doute renoncé. Déjà il n'était point disposé à faire intervenir les personnages mythologiques dans ses épopées. Par quoi les aurait-il remplacés? A quel ordre de traditions ou de conceptions eût-il emprunté ses agents surnaturels? D'abord, c'est lui qui l'écrit dans une note relative à son *Amérique* : « Il n'est qu'un Dieu suprême, créateur et conservateur éternel. » Après Dieu viennent les anges. « Au lieu de Neptune, dit-il, il faut peindre l'Ange de la mer agitant les rochers, soulevant les vagues et excitant les tempêtes. »



A côté des anges, il met les âmes des héros. Tout ce merveilleux n'avait point encore pris dans son esprit une forme bien définie, mais tel qu'on l'entrevoit, il différait entièrement du merveilleux païen et allégorique, recommandé par Boileau.

Ces grands desseins n'épuisaient pas la verve d'André Chénier; il ébauchait un poème sur la vie littéraire, dont les fragments abondent en beaux vers, mais dont le plan nous échappe; il méditait des compositions théâtrales dans la forme antique et traçait avec feu le projet d'une *Bataille d'Arminius*.

C'est ainsi qu'il exerçait, poussait en tout sens sa féconde activité d'esprit, pendant ces belles années de sa jeunesse, en 1785, 86, 87, se livrant ardemment à l'étude, à la composition et aux projets des œuvres les plus diverses, approfondissant les langues anciennes, instruit dans les modernes, l'allemand excepté, qu'il regrettait de ne pas savoir, lisant, pensant, méditant beaucoup, écrivant avec soin, et, du reste, peu pressé de donner ses ouvrages au public. Il trouvait aussi du temps pour les relations du monde. Aux amitiés précieusement gardées de sa première jeunesse il s'en ajoutait d'autres et de bien distinguées. On le voit en rapport avec le poète polonais Niemcewicz; avec une jeune Anglaise, née à Florence, M<sup>me</sup> Marie Cosway, artiste d'un beau talent de peintre et d'une âme charmante<sup>1</sup>; avec le grand poète italien Alfieri et sa noble amie, la comtesse d'Albany.

M. Louis de Chénier, revenu en France, appréciait certes son fils, pour qui il avait une vraie prédilection; il ne s'en inquiétait que plus de le voir sans fortune, sans position; il

<sup>1</sup> M<sup>me</sup> Cosway, avec son mari, le célèbre miniaturiste, passa à Paris l'hiver de 1785-86. Voir Becq de Fouquières, *Lettres critiques sur André Chénier*, p. 126.

désirait pour lui une place dans la diplomatie. André Chénier accepta d'être attaché à M. de la Luzerne, qui venait d'être nommé ambassadeur en Angleterre ; il l'y devança de quelques jours. Il était à Londres le 10 décembre 1787. L'isolement où, malgré d'excellentes relations avec son ambassadeur, il se trouva au sortir de Paris lui parut dur. Jamais il ne se plut en Angleterre. Les mœurs des Anglais, moins sociables, moins polies que celles qu'il avait aimées dans les réunions d'élite où il avait vécu, le repoussaient. Leur riche littérature, par son exubérance même, alarmait son goût, habitué à la sobriété grecque. Il n'admirait pleinement que Milton ; dans Shakspeare, il trouvait de belles scènes, non une belle pièce. Son patriotisme d'ailleurs s'irritait des succès que les Anglais avaient obtenus contre nous, surtout dans l'Inde. Enfin, dans tout ce qu'il a écrit sur eux, on trouve de la mauvaise humeur. Il n'approuva guère dans ce pays que la constitution, « qui était bonne et qu'il fallait imiter ».

Il était en Angleterre depuis seize mois quand les premiers événements de la Révolution française dirigèrent impérieusement sa pensée du côté de la politique. Une nouvelle carrière s'ouvrit à son esprit avec la réunion des états généraux en mai 1789. Le cours de ses travaux littéraires en fut modifié et en partie suspendu. Les œuvres projetées ou commencées ne dépassèrent pas l'état d'ébauche. Quoique André Chénier écrivit facilement, il éprouvait une sorte de paresse à écrire. Il répugnait à la publicité. Ceux qui, le connaissant, l'estimaient à sa valeur, s'en étonnaient. On a une épître familière et tout aimable d'Alfieri à lui adressée et datée du 29 avril 1789. Elle contient de gracieux compliments au poète « qui écrit des vers trempés de miel attique » ; elle lui reproche sa « petite paresse » ; et se termine par cette généreuse ex-

hortation : « Chasse tes sombres pensées. Toi qui es né pour écrire, ne pense qu'à écrire. C'est la seule chose au monde qui soit durable. »

Bien des fois dans ces années, ses amis durent lui dire : « Eh bien ! où en sont vos poèmes ? » Il leur répondit dans ces beaux vers :

. . . . . Vous avez vu sous la main du fondeur,  
Ensemble se former, diverses en grandeur,  
Trente cloches d'airain rivales du tonnerre ?  
Il achève leur moule enseveli sous terre,  
Puis par un long canal en rameaux divisé,  
Y fait couler les flots de l'airain embrasé....  
Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule  
Je prépare longtemps et la forme et le moule,  
Puis sur tous à la fois je fais couler l'airain.  
Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain.

Ce demain fut envahi par d'autres soins et terminé bien avant le soir.

André Chénier n'avait pas vingt-sept ans, lorsque le mouvement de la société française vers une constitution plus équitable, plus libérale, se manifesta par la convocation des états généraux. Sa maturité devançait son âge. On l'a trop regardé comme un gracieux et tendre poète partagé entre l'idylle et l'élégie. Il y avait en lui une vigueur, une netteté d'esprit, une faculté de réflexion très capables de contenir et de diriger son enthousiasme ; il était maître de ses idées. Ceux qui le connurent à cette époque remarquèrent encore plus chez lui la fermeté de la pensée que la verve poétique. Il avait à la fois le charme et l'autorité.

Le projet d'établir en France un régime de liberté et de justice répondait à toutes ses idées. De Londres, il suivit les péripéties de la lutte engagée à Versailles ; il fit

ardemment des vœux pour la victoire du tiers état, ce qui ne l'empêcha pas de s'indigner des actes de cruauté dont fut souillée la victoire du peuple. Retenu en Angleterre, il ne pouvait suivre que de loin les débats sur la constitution ; son ami François de Pange s'en occupait assidûment. Ce jeune homme, riche, noble, était très exempt de préjugés aristocratiques, très porté à limiter les prérogatives de la royauté ; il ne se distinguait, ainsi qu'André Chénier, des plus avancés d'alors que par son horreur des violences, des procédés arbitraires et inquisitoriaux. Tous deux furent des premiers chez qui s'accusa nettement la différence entre le constitutionnel libéral et le révolutionnaire ; ils méritent de rester inséparables dans la postérité.

Tous deux, ainsi que les deux Trudaine, entrèrent dans la *Société de 89*, quand elle forma en 1790 un centre où se groupèrent des opinions distinctes, mais rapprochées par un attachement commun à la liberté et une haine commune de l'anarchie. Bailly, Sieyès, Mirabeau y figuraient avec les Broglie, les Crillon, les La Fayette, les La Rochefoucauld, les Montmorency : Cabanis, Lavoisier, Monge y représentaient les sciences, à côté de beaucoup de noms honorablement connus dans les lettres. André Chénier, avec l'indication *en Angleterre*, venait sur la liste après son frère Marie-Joseph, l'auteur applaudi de *Charles IX*. Il trouvait là, avec ses plus intimes amis, d'autres amis ou des hommes destinés à le devenir, Suard, Pastoret, Piscatory, et aussi des amis dont la politique le sépara bientôt, le philosophe Condorcet, le peintre David.

Ses congés le ramenaient souvent à Paris. On l'y voit en novembre 1789, en février 1790 ; il y revint décidément dans l'été de cette année. Son retour en France et son entrée dans la politique se marquèrent par son *Avis au peuple français sur ses véritables ennemis*, qui parut dans le *Journal*

*de la Société de 1789* (28 août 1790). Ces véritables ennemis, selon lui, ce sont les fauteurs de l'anarchie; il les dénonce avec une puissance de raison, de conviction, d'indignation, qui sans le moindre artifice de rhétorique, sans le moindre ornement de style, donne à cet écrit une éloquence incomparable. L'auteur veut communiquer des pensées sérieuses au public, il le fait d'une manière simple, mâle, directe. La passion ne manque certes pas dans cet ouvrage, non plus que dans ses autres écrits de polémique. Pourtant sa politique peut s'appeler impartiale, car il reste indépendant des deux principaux partis qui divisaient alors la France, le parti de la réaction contre la Révolution, et le parti qui, pour défendre la Révolution, entretenait dans le peuple le trouble et le soulèvement; il se prononce également contre l'un et contre l'autre.

Son attachement à la grande cause de 89 et sa haine contre les excès de la Révolution se montrèrent sous une autre forme dans son poème sur le serment du Jeu de Paume, publié en février 1791 et dédié au peintre David. Le poète, habitué dès l'enfance à manier le crayon et le pinceau, jugeait des beaux-arts en connaisseur distingué, presque en homme du métier; il admira la toile ébauchée où David avait entrepris de représenter les députés prêtant leur fameux serment dans la salle du Jeu de paume, à Versailles. Son éloge du tableau est l'occasion d'un poème qui, par le sérieux et la hauteur des idées, comme par l'élan lyrique, rappelle la manière de Pindare. C'était trop pour le goût du temps. La gravité des pensées, l'audace des expressions, l'allure du style tantôt brusque et haché, tantôt amplement périodique, la succession rapide des images, l'élégance recherchée des périphrases, enfin le partage inégal du vers alexandrin, les rejets, les enjambements, tombés en désuétude après le seizième siècle

et qu'André Chénier réintroduisait dans la versification française, devaient rendre ce poème peu populaire. Les idées n'étaient point faites non plus pour plaire aux partis. Si jamais on n'a célébré avec un enthousiasme plus vrai la courageuse résolution que prirent les députés du tiers état de ne pas se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France, si jamais le mouvement populaire qui, par la prise de la Bastille, mit fin à la résistance de la royauté n'a été salué avec plus de flamme, jamais non plus on n'a par de plus sévères paroles prémuni le peuple contre ses flatteurs, contre ces « orateurs bourreaux » qui se disent ses amis et le poussent au crime.

Peu après son *Jeu de paume*, parurent, à la fin de mars 1791, ses *Réflexions sur l'esprit de parti*. La thèse de l'*Avis aux Français* y est reprise avec plus de véhémence encore, car le progrès du désordre accroissait son indignation. Il frappe avec un redoublement de force sur les deux partis extrêmes. Il y juge très durement Burke et sa célèbre diatribe contre la Révolution française ; il voulait bien être contre les Jacobins, mais il était très fidèlement avec les hommes de 89. C'est ainsi qu'il releva fort vertement une lettre de remontrance adressée aux constituants par le vieil abbé Raynal. Sa réponse, publiée dans le *Moniteur* du 5 juin, fut le commencement de sa collaboration à ce journal. Les deux articles qui suivirent : *Observations sur l'acte constitutionnel* (9 août), *sur le Choix des députés à la prochaine législature* (4 septembre), n'avaient pas le même caractère de polémique. L'auteur demandait aux électeurs de choisir des hommes modérés, de ces hommes qui méprisent la popularité lorsque la popularité et l'estime publique ne sont pas la même chose. Il traçait aux futurs législateurs un beau et noble programme qui devait rester inutile.

L'œuvre des constituants fut aussitôt mise en question par leurs successeurs. Ceux-ci, non contents de posséder la puissance législative voulurent s'emparer de toute l'autorité. La majorité de l'assemblée cédait à l'impulsion d'un groupe brillant, remuant, pressé d'arriver à la renommée et au pouvoir, le groupe des députés bientôt après célèbres sous le nom de Girondins. Ceux-ci rivalisaient de zèle démocratique avec leurs auxiliaires d'alors, leurs futurs adversaires, les Jacobins. A toutes les causes de troubles politiques s'ajoutait une profonde agitation religieuse produite par la constitution civile du clergé et à laquelle les démocrates voulaient opposer de violents remèdes. André Chénier, dans *le Moniteur* du 22 octobre, protesta contre ces mesures. Il détestait le fanatisme religieux et voulait la plus entière liberté de pensée, mais il avait trop d'honnêteté, de générosité et de bon sens pour ne pas détester également le fanatisme et l'intolérance de l'irréligion.

Il prit, vers ce temps, une part importante à la rédaction du *Journal de Paris*, dont Suard eut la direction en novembre 1791, et où écrivirent aussi F. de Pange, Roucher, Chéron, Dupont de Nemours, Lacretelle jeune, Richer de Serizy. Un nouveau club des *Amis de la constitution*, formé des membres séparés de l'ancien club, séant aux Jacobins, se réunissait dans le bâtiment des Feuillants. Forcé de quitter ce local, il subsista encore quelques mois, comme un centre pour les opinions constitutionnelles. André Chénier y figura activement. Lacretelle, qui l'y connut, publiant, un demi-siècle plus tard, ses souvenirs de cette époque, retrouvait sous sa plume cette vivante image de son collaborateur d'alors. « Un homme, dit-il, dans son livre de *Dix ans d'épreuves*, y attira fortement mon attention par la double annonce d'un grand

talent et d'un grand caractère : c'était André Chénier. L'avis le plus énergique et le plus éloquemment exprimé partait toujours de sa bouche. Ses traits fortement prononcés, sa taille athlétique, sans être haute, son teint basané, ses yeux ardents fortifiaient, illuminaient sa parole. Démosthène n'avait pas été moins que Pindare l'objet de ses études. »

Sans renoncer à la poésie, André Chénier s'était jeté dans la mêlée politique ; il y combattait de toute son âme, de tout son talent pour la défense de l'ordre et de la liberté. Dans un grand article du 26 février 1792<sup>1</sup>, il s'attaqua à la société des Jacobins, et mit en évidence avec une admirable vigueur les dangers que cette puissante association faisait courir à l'État. Son frère Marie-Joseph, membre des Jacobins, prit leur défense contre lui, dans une lettre datée du 7 mars, et qui parut dans *le Moniteur* du 11 mai. André répliqua avec hauteur dans *le Journal de Paris* (15 et 16 mai) ; Marie-Joseph riposta par de nouvelles réflexions en date du 20 mai, publiées seulement dans *le Moniteur* du 19 juin. André se proposait d'y répondre ; il s'abstint à la demande sans doute de son père et de sa mère. Cette polémique est restée comme une charge sur la mémoire de Marie-Joseph ; il serait injuste de lui en imputer tout le blâme. André Chénier avait certes raison pour le fond ; mais il le prit d'un peu haut avec son frère, et n'adoucit point pour lui la véhémence ordinaire de sa manière. Rien ne prouve que Marie-Joseph ne fût pas sincère dans son erreur. On pouvait croire l'influence des Jacobins nécessaire au salut même de cette partie de la Révolution que les Feuillants admettaient pleinement. L'apologie de Marie-Joseph, inspirée de cette idée, se

<sup>1</sup> Supplément du *Journal de Paris*.



maintenait à l'endroit de son frère sur le ton de l'estime et d'une certaine déférence ; mais la conviction d'André était trop entière, trop passionnée pour ne pas lui faire juger très sévèrement la conduite de Marie-Joseph.

Au début de cette polémique se produisit un grave incident : ce fut la fête donnée aux soldats graciés de Châteaueux. Ces soldats suisses, au service de la France, avaient été envoyés aux galères pour s'être associés à une insurrection militaire, réprimée par le marquis de Bouillé en 1790. Amnistiés et récemment mis en liberté, ils revenaient de Brest. Le parti démocratique résolut de leur donner une fête, à laquelle la municipalité de Paris ne craignit pas de se joindre. Ce triomphe décerné à l'indiscipline militaire souleva le cœur d'André Chénier. D'abord, il rédigea au nom d'un bataillon de la garde nationale une adresse énergique au Directoire de la Seine, contre la fête scandaleuse dont son frère Marie-Joseph était malheureusement un des promoteurs ; puis, le 29 mars, en son nom personnel, il attaqua ce projet avec une force de raison et d'indignation sans égale. Il redoubla le 4 avril, le 10, le 13 ; enfin, le jour même de la fête, le 15 avril, il publia dans *le Journal de Paris* l'hymne splendidement ironique : *Salut, divin triomphe !*

Sa généreuse colère s'augmentait à l'idée que cette glorification de l'indiscipline avait lieu à l'heure où la France venait de s'engager dans la guerre. L'armée si héroïque depuis ne montra d'abord que trouble et désordre. Dès les premiers pas sur le territoire belge, un corps de troupes se débanda le 28 avril, et massacra son général, Théobald Dillon, qui essayait de le rallier. André Chénier, dont toutes les craintes se trouvaient dépassées, voulait au moins que les Français tirassent une leçon d'un événement aussi honteux. Dans son article du 5 mai intitulé *de l'Indiscipline*

*des armées*, il fit entendre les conseils les plus sages, les plus fortement exprimés. Mais que pouvaient des conseils? Que pouvait sa courageuse lutte contre les Girondins et les Jacobins? Les circonstances se précipitaient irrésistiblement. Au renvoi du ministère girondin (13 juin) répondit la manifestation du 20 juin. Cette émeute avorta devant la calme fermeté du roi. L'insuccès des révolutionnaires parut devoir profiter aux constitutionnels; mais le roi restait trop défiant à leur égard pour accepter franchement leur concours. L'article d'André Chénier sur le 20 juin contient le plus noble, le plus délicat, le plus loyal hommage rendu à Louis XVI. L'auteur, devenu presque courtisan devant une si haute infortune, désire que ses paroles puissent arriver jusqu'au roi pour lui apporter quelque consolation. Si le malheureux prince les lut, il dut être touché, mais il ne fut pas amené pour cela à une résolution décisive. Jamais il ne remit le sort de la monarchie aux partisans de 89. Aussi ce fut sans plus rien espérer qu'André Chénier écrivit son dernier article (27 juillet). « Il mourra content, disait-il en terminant, de n'avoir pas sous les yeux l'avilissement d'une grande nation, réduite par ses fautes à choisir entre Coblenz et les Jacobins, entre les Autrichiens et Brissot. » Il se trompait du reste en croyant que les proscriptions viendraient de Brissot et de ses amis. Les Girondins n'étaient pas portés à user cruellement du pouvoir contre leurs anciens adversaires; ils voulaient une république modérée, libérale, et ne parvinrent pas mieux à l'établir que les Feuillants n'avaient réussi à sauver la monarchie constitutionnelle.

Au sortir de cette lutte ardente, André Chénier alla passer quelques jours à la campagne. A peine de retour, il fut témoin de la chute de la royauté au 10 août. *Le Journal de Paris* disparut dans l'orage; ses rédacteurs se dis-

persèrent. Lui-même s'éloigna ; il resta dans diverses villes de la Normandie jusque vers le milieu d'octobre. A cette époque, l'installation de la Convention, l'établissement de la république avaient fait succéder à l'anarchie d'août et de septembre un état de choses moins effrayant ; la sûreté des particuliers était moins exposée. André Chénier revint à Paris avec l'intention de vivre dans la retraite et de reprendre ses travaux littéraires, dont la politique l'avait forcément distrait. On trouve sa résolution exprimée dans un document très intéressant, sa lettre à M. Brodelet, administrateur des subsistances militaires. La fille de ce fonctionnaire, fixée en Allemagne, y avait vu le célèbre Wieland qui lui demanda si elle savait ce qu'était devenu André Chénier. Était-il encore en vie ? Que faisait-il dans le monde et dans la Révolution ? Elle écrivit à ce sujet à son père, qui envoya sa lettre au poète, alors absent. Celui-ci, à son retour, répondit le 28 octobre.

« Affligé, dit-il, des maux que je voyais et de ceux que je prévoyais, j'ai, dans le cours de la Révolution, publié, de temps en temps, des réflexions que je croyais utiles et je n'ai point changé d'opinion. Cette franchise qui n'a rien empêché ne m'a valu que beaucoup de haines, de persécutions et de calomnies. Aussi, suis-je bien déterminé à me tenir toujours à l'écart, ne prenant aucune part active aux affaires publiques, et me bornant dans ma solitude à faire pour la liberté, la tranquillité et le bonheur de la République, des vœux qui, à vrai dire, surpassent de beaucoup mes espérances. »

Les déceptions et le découragement le rendaient à ses chères études. A la fin de sa lettre, il prie M. Brodelet de faire tenir, par sa fille, ses compliments au savant philologue M. Heyne, dont il oserait presque se dire le disciple tant il se flatte « d'avoir profité à la lecture de ses écrits pleins d'une érudition immense, d'un goût exquis et d'une critique infaillible ». Il termine en priant cette dame de

lui permettre de s'adresser à elle « pour obtenir, par son moyen, des livres qui sont communs dans le pays qu'elle habite et qu'on ne peut pas se procurer dans celui-ci. »

On voit combien la philologie classique le préoccupait ; elle est en effet moins excitante que la poésie, et après les rudes émotions de ces années de combat, il sentait le besoin du repos. Mais où trouver le repos à cette époque ? Il ne venait guère que d'écrire cette lettre lorsque le procès de Louis XVI fit appel à son cœur. On a rencontré dans ses papiers la preuve qu'il s'occupa de la défense du roi déchu. Il n'est pas facile de préciser la part qu'il y prit. Connaissant de longue date M. de Malesherbes, oncle de M. de la Luzerne, il lui offrit sans doute de l'assister de sa plume, proposition généreuse que M. de Malesherbes accepta et dont probablement il n'eut pas à faire usage.

Après la mort de Louis XVI, dans cette période de terreur où nulle liberté n'était plus laissée à la défense de l'humanité et de la justice, la retraite et le silence se présentaient comme une obligation. La santé d'André Chénier demandait aussi des ménagements. Son frère Marie-Joseph, représentant de Seine-et-Oise, lui trouva à Versailles, à l'extrémité de la rue de Satory, une petite maison <sup>1</sup> où il s'établit au printemps de 1793. Il y passa quelques mois qu'on pourrait dire tranquilles s'il y avait eu de la tranquillité pour quelqu'un au milieu d'une si furieuse tempête. Ses principales relations étaient à quelque distance de là, à Luciennes, chez M<sup>me</sup> Pourrat, près de laquelle habitaient ses deux filles, la comtesse Hocquart et M<sup>me</sup> Laurent Lecoulteux. Il éprouvait pour celle-ci un sentiment qui s'est traduit par des odes d'une grande beauté. Comme il n'y eut rien que de pur dans cet attachement, il

<sup>1</sup> Celle qui porte aujourd'hui le n° 69.

n'y a point eu d'indiscrétion à donner le nom véritable de la personne si doucement célébrée sous le nom de Fanny.

Bien qu'il goûtât exquisement le charme de l'amitié qui le conduisait à Luciennes, André Chénier ne pouvait pas oublier la tempête déchaînée autour de lui. Son ode à *Versailles*, composée dans cet été de 1793, est l'admirable témoignage de ces deux ordres de sentiments : l'étude dans la retraite avec l'amour délicat qui rouvrait pour lui la source des inspirations poétiques ; et l'horreur des crimes qui inondaient la France de sang. En vain il recourait aux chefs-d'œuvre de l'antiquité<sup>1</sup> : ces ouvrages ne pouvaient le détacher du présent et quelquefois le lui rappelaient. Il méditait parfois d'être l'Aristophane, l'Eupolis de la sanguinaire démocratie de son temps ; mais, outre que les maîtres d'alors n'auraient jamais laissé se produire sur la scène une peinture de leur tyrannie, la forme dramatique ne convenait peut-être pas à son talent. Ce fut sous la forme lyrique, ode et iambique, qu'il exprima ses nobles colères, encore ne put-il le faire qu'en secret, pour la postérité. A peine son indignation pouvait-elle s'exhaler à l'oreille d'un ami. La magnifique ode à Charlotte Corday fait aisément comprendre au lecteur le sentiment qui l'inspira, ou du moins on ne s'étonne pas que son exécution des terroristes l'ait emporté jusque-là. Ce que son cœur souffrait de cette oppression est presque impossible à dire. Lui-même quand il veut l'exprimer en est comme empêché par l'intensité de la passion ; il semble que la colère va étouffer sa voix. Quelques-uns de ses iambes les plus amers sont de

<sup>1</sup> Il signalait ainsi une note latine qu'il écrivait sur son exemplaire des *Phænomena* d'Aratus : *Scribebam Versaliæ, animo et corpore æger, mœrens, dolens, die novembris undecima 1793, Andreas C. Byzantinus.* (J'écrivais à Versailles, d'âme et de corps malade, souffrant, dolent, le 11 novembre 1793, André C. de Byzance).

cette époque, et nous préparent aux iambes de sa prison<sup>1</sup>.

Il ne pouvait pas vivre dans la retraite autant qu'il l'aurait voulu. L'obligation de reparaître dans sa section (section de Brutus) le ramenait de temps en temps à Paris. Il semble qu'à partir de janvier 1794 il ait principalement résidé dans cette ville. Une circonstance fortuite fut cause de son arrestation à Passy, le 17 ventôse an II (7 mars 1794). Le comité de sûreté générale avait ordonné le 14 ventôse d'arrêter M. Pastoret, un de ses amis. L'agent chargé de l'exécution du mandat se présenta chez celui-ci, colonnade de la place Louis XV (ou de la Révolution), n° 3. Ne l'ayant pas trouvé (il s'était heureusement réfugié ailleurs), il s'informa s'il n'avait pas un autre domicile, et apprit que M<sup>me</sup> Pastoret vivait à Passy avec sa mère M<sup>me</sup> Piscatory. Sur ce renseignement, Gennot, le porteur de l'ordre du comité, se rendit à Passy le 17 ventôse dans l'après-midi, avec un agent inférieur nommé Duchesne. Il s'adressa, suivant l'habitude, au comité révolutionnaire ou de surveillance de la localité. Accompagné de deux membres du comité de Passy, Cramoisin et Boudgoust, il se rendit à la maison de M<sup>me</sup> Piscatory. Il était tard, plus de neuf heures. Les commissaires y rencontrèrent André Chénier. On pense qu'informé à Paris des perquisitions faites au domicile de M. Pastoret, il venait chercher de ses nouvelles chez sa femme, ou en apporter, car il connaissait peut-être

<sup>1</sup> Voyez aussi le très éloquent fragment de prose *sur lui-même*, qui commence ainsi : « Il est las de partager la honte de cette foule immense qui en secret abhorre autant que lui, mais qui approuve et encourage, au moins par son silence, des hommes atroces et des actions abominables. La vie ne vaut pas tant d'opprobre » ; et qui se termine par ces mots : « Un nommé A. C. fut un des cinq ou six que ni la frénésie générale, ni l'avidité, ni la crainte ne purent engager à ployer le genou devant des assassins couronnés, à toucher des mains souillées de meurtres, et à s'asseoir à la table où l'on boit le sang des hommes. »

le secret de sa retraite. Quoi qu'il en soit, les commissaires, en l'apercevant, lui demandèrent qui il était, et ce qui l'avait conduit dans cette maison. Il montra sa carte de la section de Brutus, et répondit qu'il retournait à Paris. Les commissaires, ne se contentant pas de sa réponse, le retinrent, et décidèrent qu'il serait gardé jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé M. Pastoret. Leurs recherches furent inutiles. Après avoir interrogé M<sup>me</sup> Pastoret et M<sup>me</sup> Piscatory dont les réponses ne les satisfirent pas non plus, ils pensèrent, le lendemain, qu'il y avait lieu de le faire conduire à Paris et enfermer par mesure de sûreté générale. Leur décision était conforme à la loi des suspects. Ils lui firent subir un nouvel interrogatoire <sup>1</sup>, et le remirent ensuite à Gennot, qui le fit conduire au Luxembourg par Duchesne. Le concierge refusa de l'admettre, sans doute parce que la prison était déjà très remplie. Gennot, à qui l'on ramena son prisonnier, le conduisit à Saint-Lazare, où on ne fit pas difficulté de le recevoir. Son nom, à cause de l'heure tardive, ne fut inscrit que le 19 ventôse sur le registre de la prison.

Sans doute un hasard malheureux fut la cause immédiate de l'arrestation d'André Chénier ; mais, même sans ce hasard, il n'eût probablement pas échappé au régime de terreur qui sévissait sur la France avec une violence croissante. Roucher, son collaborateur au *Journal de Paris*, était déjà arrêté depuis plusieurs mois ; ils se retrouvèrent à Saint-Lazare. Ses amis les Trudaine allèrent l'y rejoindre.

<sup>1</sup> Le procès-verbal de l'interrogatoire du 18 ventôse se trouvait dans les archives de l'Hôtel-de-Ville ; il fut publié en 1860 par Sainte-Beuve dans la 3<sup>e</sup> édition du tome IV des *Causeries du lundi* ; l'original a dû périr dans l'incendie de l'Hôtel-de-Ville en 1871 ; mais il en existe une copie authentique. Voir Beq de Fouquières, *Lettres critiques sur André Chénier*, p. 96.

dre <sup>1</sup> quelque temps après. De Pange put se dérober par la fuite au mandat d'arrêt lancé contre lui le 24 ventôse.

M. de Chénier, désolé de l'emprisonnement de son fils, avait fait pour obtenir sa mise en liberté des démarches auprès de plusieurs personnes, particulièrement auprès de Barère, que la famille Chénier connaissait. Celui-ci donna au malheureux père des réponses polies, évasives, et ne fit rien ; mais il n'existe aucune preuve qu'il ait, comme le crurent les Chénier, signalé André aux rigueurs des comités.

Le comité de Passy, quand il ordonna l'arrestation d'André Chénier, ne le connaissait pas du tout. Au milieu de tant d'actes de ce genre, elle n'attira pas l'attention du comité de sûreté générale, qui ne songea pas à la confirmer. Deux mois et demi se passèrent. On ignore le fait précis, démarche ou dénonciation, qui donna l'éveil au redoutable comité ; toujours est-il que, le 7 prairial, il prit un arrêté portant que « ledit André Chénier, dont la renommée avait publié depuis le commencement de la Révolution la conduite incivique, resterait en arrestation jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné. »

Les membres du comité de sûreté générale qui prescrivirent le maintien de son emprisonnement le connaissaient. Cependant leur arrêté n'impliquait que la détention provisoire et n'annonçait pas le dessein de le traduire devant le tribunal révolutionnaire. La prudence commandait de ne pas rappeler son nom aux puissants du jour, les Collet-d'Herbois, les Robespierre, qu'il avait blessés dans ses polémiques de 1792 ; il fallait le laisser oublier. M. de Chénier ne put pas se résigner au silence. Un nouveau sujet d'inquiétude redoublait son impatience. Son second

<sup>1</sup> Trudaine l'aîné fut incarcéré le 19 prairial ; Trudaine de la Sablière, le 5 messidor.



fils, Sauveur, avait été arrêté aussi ; enfermé à la Conciergerie, il attendait son jugement.

Un décret du 30 floréal an II avait organisé une commission populaire de cinq membres, chargée de faire le recensement des détenus et d'examiner les motifs des détentions ; elle pouvait proposer la mise en liberté de ceux qui lui paraîtraient injustement arrêtés. C'est à cette commission composée de Jacobins ardents que M. de Chénier adressa, vers le milieu de prairial, un mémoire pour réclamer la liberté de son fils André. Sa démarche ne pouvait avoir aucun bon résultat. Jamais des démagogues comme Subleyras et Trinchard n'auraient proposé de rendre à la liberté le vaillant polémiste de 1792 ; l'oubli était pour le moment sa seule sauvegarde.

Le nombre des détenus s'élevait à près de huit mille dans les prisons de Paris. On en comptait environ huit cents à Saint-Lazare. Là, André Chénier trouva des personnes de connaissance, des amis, avant même que les Trudaine vinssent l'y rejoindre ; l'antiquaire Millin, le littérateur Ginguené s'y rencontraient parmi beaucoup d'hommes de la noblesse. Il dut souvent s'entretenir avec eux des sujets qui leur restaient chers au milieu des ennuis de la prison ; ce fut à l'un d'eux, à Millin, qu'il remit sa plus touchante inspiration de cette époque, sa délicieuse pièce de *la Jeune Captive*. Entre les femmes que renfermait la prison de Saint-Lazare, brillait, par sa beauté et son charmant esprit, une jeune dame, la duchesse de Fleury. Séparée de son mari par l'émigration, et peut-être déjà par le divorce, elle avait repris son nom de famille et les biographes du poète l'appellent en général M<sup>lle</sup> de Coigny, elle était fille en effet du comte de Coigny, mais lorsqu'elle partageait la captivité du poète auquel elle doit maintenant sa célébrité, elle était mariée depuis près

de dix ans. André Chénier, en la voyant dans ce gouffre de douleurs, fut touché, attendri, en même temps qu'il ressentait le charme de son esprit ; mais, dans l'ode où cette émotion s'est fixée pour la postérité, rien n'annonce un sentiment plus vif, plus profond, qui en tout cas n'eût pas été partagé : elle aimait un autre compagnon de captivité, M. de Montrond.

Ni cette ravissante personne, ni les amitiés de prison n'arrachaient le poète à la pesante pensée de sa situation et à l'indignation qui l'obsédait. Oh ! lorsqu'il songeait à tout ce qui se passait hors de ces murs, quand, dans un entretien à la dérobée, il avait appris ou repassé les horreurs accumulées dans les provinces, les mitrillades, les noyades, la généreuse colère qui l'étouffait avait besoin de jaillir et de se fixer en traits de feu sur quelques étroites bandes de papier soustraites à l'inquisition de ses gardiens, et transmises très secrètement à son père par le moyen, nous dit M. G. de Chénier, du messenger qui emportait son linge pour le blanchissage. Ainsi nous ont été conservés ses derniers iambes et une ode à son frère, composée aussi à Saint-Lazare. A voir le fac-simile des feuillets qu'il couvrit d'une très petite écriture, on dirait qu'il notait plutôt ses impressions qu'il ne songeait à composer une œuvre. Cette poésie est à l'état d'ébauche animée, palpitante ; on voit la main du poète toute frémissante de colère ; on sent son cœur que l'indignation soulève. La forme du vers, trop laborieuse pour cette hâte devant la mort imminente, fait parfois place à des indications, à des exclamations en prose, puis les vers recommencent, et la même impétueuse passion emporte tout, prose et vers, au but de sa haine sublime, et nous, aujourd'hui, nous regardons avec une émotion pleine de respect la grande âme qui se révèle dans ces cris tragiques.

Sur le fac-simile donné par M. G. de Chénier, l'iambe

que l'on regarde en général comme les dernières paroles du poète vient au contraire le premier. Latouche, en le publiant, l'avait étrangement tronqué et mis en pièces ; M. de Chénier nous l'a rendu dans son intégrité. Ce poème iambique est une des œuvres les plus originales et les plus puissantes de la poésie française. Puis vient un autre iambe célèbre aussi :

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie...

cité souvent comme un chef-d'œuvre d'expression pittoresque et énergique, et bien intéressant par le jour qu'il jette sur le cœur du poète à ce sombre moment. Il souffrait de sa captivité plus que sa fierté ne lui permettait de l'avouer ; il lui semblait que ses amis ne lui donnaient guère signe de vie, qu'ils auraient pu... Hélas ! non, ils ne ne pouvaient rien. A l'époque même où dans son ode à Marie-Joseph, il marquait avec tristesse le contraste douloureux entre leurs deux situations, ce frère, qu'il croyait triomphant et qui était déjà bien menacé, s'occupait avec un dévouement anxieux et infatigable de le préserver par des démarches auprès des membres influents du comité de sûreté générale. Efforts inutiles ! La Terreur, dans son monstrueux accroissement, échappait pour ainsi dire à la direction de ceux qui l'avaient évoquée ; ils ne savaient plus où s'arrêter. Quand tomberaient-ils, et la Terreur avec eux ? On ne pouvait le deviner. En attendant la fin vaguement espérée de la grande calamité, les prisonniers voyaient chaque jour le meurtre s'abattre sur eux avec une régularité mécanique. On vivait cependant au milieu des ravages du fléau destructeur ; on cherchait à s'en distraire, en se reprenant comme on pouvait aux habitudes, aux amusements de la vie du monde. André Chénier ne comprenait pas cette insouciance, et son dernier iambe,

inachevé, est une ardente protestation contre cet oubli de soi-même et des autres.

En prévision d'une mort prochaine, il fit faire son portrait par un de ses compagnons de prison. Il était temps, car il n'avait plus que huit jours à vivre. Grâce à Suvée, dont l'œuvre a été élégamment traduite par le burin d'Henriquel Dupont, nous avons l'image du poète. Dans ce portrait daté du 29 messidor an II, ce qui frappe, c'est que si la figure est ferme et accentuée, l'expression de la physionomie est douce et attrayante; la tristesse qu'on y remarque s'explique trop par les circonstances d'alors.

Tel était l'encombrement des prisons que les proscriptionnaires eux-mêmes en étaient embarrassés; mais ce n'était pas par la mise en liberté des suspects, c'est par la mort qu'ils songeaient à le faire cesser. Le 7 messidor, conformément aux conclusions d'un rapport d'Herman, créature de Robespierre et chef des administrations civile, police et tribunaux, le comité de salut public chargea les administrateurs de rechercher dans les prisons « ceux qui avaient particulièrement trempé dans les diverses factions que la Convention avait anéanties. » Herman se mit à l'œuvre. La prison de Bicêtre venait de fournir soixante-treize victimes; on s'adressa à celle du Luxembourg; cent quarante-six personnes périrent dans les trois journées des 19, 21, 22 messidor. On passa ensuite à Saint-Lazare. Le prétexte pour ce redoublement de meurtres fut une prétendue conspiration des prisons, infâme invention dont on suit facilement la mise en œuvre, en ce qui concerne André Chénier et ses coaccusés.

Il y avait à Saint-Lazare un détenu italien, Manini, qui, avec un autre prisonnier, le serrurier Coquery, rédigea et fit parvenir au comité de sûreté générale une dénonciation contre quelques-uns de ses codétenus, assez obscurs :

ceux-ci, paraît-il, avaient songé à s'évader, et touché un mot de leur projet au serrurier. Sur cette dénonciation, l'administrateur Faro, autre créature de Robespierre, se présenta à la prison et interrogea les détenus signalés par Manini ; c'étaient Allain, Scelle, Desisnard, Gauthier. Les faits à eux imputés étaient vagues, insignifiants, et en tout cas leur étaient personnels ; il fallait plus aux comités. Herman envoya son adjoint Lanne à Saint-Lazare pour y pousser l'enquête. On trouva deux autres dénonciateurs, deux Belges, Jaubert et Robinet, qui se chargèrent de dresser une liste, non plus sur des faits, même les plus minces, mais d'après les opinions présumées des prisonniers. Cette première liste comprenait trente-neuf noms ; ni André Chénier, ni Roucher ne s'y trouvaient ; elle ne parut pas suffisante à Herman, qui fit ajouter par Robinet un certain nombre de noms. Les trois premiers sur cette liste supplémentaire sont Créqui-Montmorency, Roucher, André Chénier ; les Trudaine y sont aussi. Les dénonciateurs y firent encore d'autres additions ou changements. Il fut révélé dans le procès de Fouquier-Tinville que plusieurs prisonniers avaient obtenu des délateurs, à prix d'argent, d'être effacés de ces listes. Ce fut le cas de M. de Montrond et d'Aimée de Coigny, qui payèrent une rançon de cent louis. La liste, contenant quatre-vingt-deux noms, fut définitivement arrêtée le 2 thermidor. Lanne la transmit immédiatement au comité de salut public, qui l'envoya à Fouquier-Tinville pour qu'il traduisît les prévenus devant le tribunal révolutionnaire. Le 5 thermidor, les huissiers du tribunal se présentèrent à Saint-Lazare et emmenèrent vingt-sept détenus, qui le lendemain furent jugés, condamnés, exécutés <sup>1</sup>. Les huissiers revinrent le 6 thermidor, et

<sup>1</sup> Moins quatre dames : M<sup>mes</sup> d'Hinnisdal, Joly de Fleury, Meursin et

emmenèrent vingt-sept prisonniers, parmi lesquels se trouvaient Roucher et André Chénier, avec des hommes de haute noblesse : Créqui-Montmorency, Montalembert, Roquelaure; on y voyait le baron Trenck, célèbre par ses aventures et sa captivité en Prusse, et Goezman, connu par son procès avec Beaumarchais.

Fouquier, en rassemblant les renseignements relatifs aux accusés, avait mêlé les deux Chénier, Sauveur prisonnier à la Conciergerie et André détenu à Saint-Lazare. Du reste, tout n'était qu'iniquité et fraude atroce dans cette prétendue procédure judiciaire. Le procès-verbal de la séance, le jugement même, se rédigeaient d'avance pour plus de promptitude. C'est ainsi que le procès-verbal fait répondre à André Chénier quand on lui demande son nom : « André Chénier, âgé de 31 ans, né à Constantinople, homme de lettres, *ex-adjutant général et chef de brigade sous Dumouriez*. » Une observation d'André, lorsqu'on lui signifia l'acte d'accusation avait déjà fait cesser l'erreur, puisque dans cet acte tout ce qui concerne Sauveur se trouve rayé.

Le 7 thermidor, dans la matinée, Roucher, André Chénier et leurs coaccusés, renfermés depuis la veille à la Conciergerie, comparurent devant le tribunal révolutionnaire, et tous, moins un nommé Auphant, amené au tribunal par suite d'une confusion de personnes et acquitté, et un autre mis hors de cause pour la même raison, ils furent condamnés à mort comme « convaincus de s'être déclarés les ennemis du peuple en participant à tous les crimes commis par le tyran, sa femme et sa famille, dans les journées du 28 février 1791, des 20 juin et 10 août 1792; en insultant les patriotes qui avaient échappé au de Saint-Aignan, qui s'étaient déclarées enceintes; les trois premières périrent le lendemain; seule, M<sup>me</sup> de Saint-Aignan fut épargnée.

massacre ; en écrivant contre la fête de Châteaueuvieux, contre la liberté et en faveur de la tyrannie ; en entretenant des correspondances avec les ennemis intérieurs et extérieurs de la république, en discréditant les assignats ; enfin en conspirant dans la maison d'arrêt de Lazare, à l'effet de s'évader et de dissoudre par le meurtre et l'assassinat des représentants du peuple, notamment des membres des comités de salut public et de sûreté générale, le gouvernement républicain, et rétablir la royauté en France. »

Le jour même, les vingt-cinq condamnés furent conduits au lieu du supplice sur la place de la barrière de Vincennes. A six heures du soir, le 7 thermidor an II (25 juillet 1794), André Chénier fut exécuté le second, après Roucher. Le lendemain, ses amis les deux Trudaine périrent avec vingt-et-un autres condamnés. Enfin le 10 thermidor, Robespierre et beaucoup de ses complices montaient à leur tour sur l'échafaud, et le régime de la Terreur finissait.

Jamais ce régime, dans ses fureurs, ne frappa un plus grand talent et n'éteignit une plus grande espérance que lorsqu'il envoya André Chénier à la guillotine. En le livrant à la mort, les terroristes tuèrent certainement un ennemi ; il ne l'aurait pas été d'un gouvernement républicain, équitable et humain. Il ne lui fut donné de rien voir de pareil. L'indignation ajouta de nouvelles cordes à son talent. Son œuvre poétique commencée par des idylles et des élégies s'acheva par des iambes acérés : expression fidèle d'une époque qui, des rêves philanthropiques du règne de Louis XVI, passa aux sanglantes réalités de 1793. Cette poésie, qui représente le temps où elle fut composée, a aussi d'immortelles beautés capables de plaire à tous les temps.

Surpris par les événements politiques, puis par la capivité et la mort, au milieu d'un vaste travail commencé sur dix points différents, André Chénier laissait peu d'œuvres achevées<sup>1</sup>. Celles mêmes qui l'étaient ou qui semblaient le plus près de l'être risquaient de choquer le goût du public. C'est ce que craignirent les dépositaires de ses manuscrits.

Son frère, Marie-Joseph, s'affligeait d'y trouver très peu de pièces en état d'être publiées. Il n'en hasarda en effet qu'une seule, *la Jeune Tarentine*, dans le *Mercur* du 1<sup>er</sup> germinal an IX (1801), et encore avec de nombreuses corrections. *La Jeune Captive*, qui parut dans *la Décade* dès 1795 (20 nivôse an III), n'obtint pas d'un public distrait par la gravité des événements l'attention que méritait son

<sup>1</sup> Henri de Latouche, dans une addition faite à sa notice de 1819 (édité de 1833), prétendit qu'André Chénier, peu de jours avant son arrestation, avait classé ses manuscrits en trois portefeuilles. — Le premier, dit-il, contenait ceux de ses ouvrages qu'il jugeait terminés; le deuxième renfermait des ébauches très avancées, lesquelles exigeaient cependant encore du travail; le dernier n'était qu'un recueil d'esquisses indécises et de vagues projets. « C'est celui-là seul, ajoutait-il, qui a été conservé et que le public connaît. » L'assertion était des plus étranges, et en contradiction avec tout ce qu'attestait la famille du poète. André Chénier semble avoir eu le projet, un peu vague peut-être, de donner un recueil de ses poésies. Il avait même, toujours au rapport de Latouche, ici assez croyable, esquissé une préface que cite celui-ci. « L'auteur de ces poésies, y est-il dit, les a extraites d'un grand nombre qu'il a composées et travaillées avec soin depuis dix ans... Il a cru meilleur de ne mettre au jour qu'une petite partie de ses ouvrages.... » Il est probable que Chénier, en vue de cette édition, fit un choix dans ses poésies; il se peut aussi que ce choix ait guidé la famille et Daunou dans la formation du premier recueil qui fut proposé au libraire Baudouin; mais, du reste, rien n'indique qu'il ait jamais existé d'autres groupes de manuscrits que les deux groupes connus : celui que la famille, par l'office de Daunou, remit à Baudouin, et celui-ci à Latouche, et qui s'est presque entièrement perdu, et celui qui, resté entre les mains de la famille, s'y trouve encore aujourd'hui.



exquise perfection. Châteaubriand, dans une note du *Génie du Christianisme*, en 1802, cita trois courts fragments et parla du poète avec une émotion sympathique. La réputation d'André se répandait; son œuvre avant d'avoir vu le grand jour suscitait l'imitation. Millevoye eut communication au moins de quelques-uns des manuscrits, et on en trouve dans ses vers l'écho affaibli. Cependant ces précieux papiers ne se publiaient pas. Daunou, qui, après Marie-Joseph, en devint le détenteur, ne pouvait point les bien apprécier et ne mit nul empressement à les faire paraître. Enfin, en 1819, un quart de siècle après la mort d'André, sa famille proposa à un libraire de former de ses écrits déjà publiés et de ce qu'on trouverait de plus complet dans ses papiers un volume, monument modeste élevé à sa mémoire.

Les libraires Baudouin et Foulon, acquéreurs des manuscrits, chargèrent un écrivain encore jeune et peu connu, Henri de Latouche, de préparer l'édition. C'était une tâche délicate. Ces poésies, par leur caractère neuf et hardi, comme par leur inachèvement, pouvaient exciter bien des scrupules chez l'éditeur et provoquer, de sa part, force corrections et remaniements. Heureusement Latouche, qui comme poète ne dépassait guère lui-même le médiocre, aimait la poésie et l'originalité. Il sentit le génie d'André Chénier. Les reliques littéraires confiées à ses soins le charmèrent. D'abord, il chercha à en accroître le nombre en recourant à la famille qui laissa tirer des papiers d'autres morceaux, et non des moins intéressants; ensuite, il ne fit au texte qu'un nombre modéré de changements, quelques-uns heureux, et tels que le poète aurait pu les faire, s'il avait revu son œuvre pour l'impression, les autres moins utiles, mais encore suggérés par le désir de ne pas effaroucher le goût du public.

Les *Poésies* d'André Chénier, avec une notice par Henri de Latouche, parurent en 1819<sup>1</sup>, un an avant les *Méditations* de Lamartine, trois ans avant le premier recueil de Victor Hugo. Il ne semblait point d'abord, malgré leur mérite, qu'elles dussent le ranger parmi les maîtres de la poésie au dix-neuvième siècle, et l'admiration qu'elles excitèrent fut accompagnée de bien des réserves. Celles-ci ne vinrent pas seulement d'estimables littérateurs d'une époque un peu antérieure, les Lemercier, les Raynouard, elles parlaient aussi de représentants distingués de la nouvelle génération. En général, la critique trouvait que l'éditeur avait donné un trop grand nombre de pièces. On ne se rendait donc pas entièrement à l'attrait de cette poésie, mais on y cédait plus qu'à demi; sans mettre immédiatement André Chénier à son rang, on saluait en lui un vrai poète. Dès l'année suivante, il se fit une réimpression, fort réduite il est vrai de la première édition<sup>2</sup>, et celle-ci reparut en 1822. Les *Œuvres anciennes et posthumes* d'André Chénier formèrent la suite d'une édition des œuvres de son frère publiée en 1824-26<sup>3</sup>. Le nouvel éditeur du poète, M. Ch. Robert, se permit de faire dans le texte une foule de changements dont Henri de Latouche avait eu le bon goût de s'abstenir. Une cinquième édition parut en 1833, au plus bruyant moment de la période romantique<sup>4</sup>. La gloire d'André Chénier était alors consacrée. Sainte-Beuve, avec une sagacité et une insistance

<sup>1</sup> *Œuvres complètes d'André de Chénier*; Paris, Baudouin frères, Foulon et C<sup>ie</sup>, libraires, 1819, in-8°.

<sup>2</sup> *Poésies d'André Chénier*; Paris, 1820, in-18.

<sup>3</sup> *Œuvres anciennes et posthumes d'André Chénier*, revues, corrigées et mises en ordre par D. Ch. Robert; Paris, 1826, 2 vol. in-8°.

<sup>4</sup> *André Chénier. Poésies posthumes et inédites. Nouvelle et seule édition complète*. 2 vol. in-8°, Paris, Charpentier et Renduel.

remarquables, avait fait ressortir ses mérites, et avait assigné à son œuvre une des premières places dans la poésie de notre temps. Latouche qui présida à l'édition de 1833, put donner un assez grand nombre de fragments qu'il n'avait pas osé publier en 1819. Une autre édition, augmentée de nouveaux fragments, recueillis par Sainte-Beuve, parut chez Charpentier en 1839 <sup>1</sup>. D'une impression élégante et dans un format commode, elle a fourni par ses tirages successifs, aux générations nouvelles, le texte où elles ont goûté et admiré André Chénier. Ce texte reproduisait la plupart des corrections de 1826.

M. Becq de Fouquières donna en 1862, chez Charpentier aussi, une édition justement intitulée *critique* <sup>2</sup>, où le texte fut rétabli avec soin, et aussi exactement qu'il est possible en l'absence des manuscrits ; des notes nombreuses, savantes, firent mieux connaître à quelles sources le poète avait puisé. Ce travail excellent, où peut-être on aurait pu reprendre un classement nouveau et peu justifié des poésies, reparut encore amélioré en 1872 <sup>3</sup>. La notice historique, qui le précède, formait la plus ample et la meilleure biographie que l'on eût du poète. M. Becq de Fouquières donna également, et avec le même soin en 1872, les *Œuvres en prose*, déjà publiées séparément par le bibliophile Jacob, en 1840. On ne pouvait pas mieux mériter d'André Chénier. Il est néanmoins un service que

<sup>1</sup> *Poésies d'André Chénier*, précédées d'une notice par M. H. de Latouche. Nouvelle édition, ornée d'un portrait d'André Chénier. Paris, Charpentier, 1839, in-12. C'est l'édition bien connue sous le nom d'*édition de la Bibliothèque Charpentier*.

<sup>2</sup> *Poésies d'André Chénier. Édition critique. Étude sur la vie et les œuvres d'André Chénier. Variantes, notes et commentaires. Lexique et index*. Paris, 1862, Charpentier, in-8°.

<sup>3</sup> *Poésies d'André Chénier. Édition critique.... deuxième édition revue et corrigée*. Paris, 1872, Charpentier, in-12.

l'habile et zélé éditeur n'était pas à même de lui rendre : il n'avait pas eu à sa disposition les manuscrits du poète, et n'avait pu donner par conséquent à son texte un caractère d'authenticité parfaite. D'abord, pour la partie la plus considérable de l'œuvre, pour le plus grand nombre des poésies dont se compose l'édition de 1819, les manuscrits, laissés entre les mains de Latouche ont disparu, quelques-uns donnés par lui à des amis, comme des autographes, ont été retrouvés ou pourront se retrouver un jour. Les autres, en bien plus grande quantité, gardés dans la modeste maison de campagne qu'il habitait près de Paris, et transmis avec sa maison à son héritière M<sup>lle</sup> de Flaugergues, furent détruits ou emportés par des soldats allemands, pendant le siège de Paris en 1870-71. Dès longtemps, on les regardait comme perdus. En livrant au libraire les manuscrits destinés à la première édition, la famille avait gardé le reste des papiers. Ce précieux résidu mis à contribution pour l'édition même de 1819, puis par celles de 1833 et de 1839, n'avait point été épuisé par ces fouilles réitérées; il contenait encore des richesses qu'on ne soupçonnait pas; le neveu du poète, M. Gabriel de Chénier, le fit passer tout entier, moins ce qui se rapporte aux œuvres en prose, dans une édition publiée en 1874 <sup>1</sup>. Cette très utile édition n'est point telle cependant qu'il aurait fallu pour être une édition définitive, comme l'a démontré M. Becq de Fouquières dans un volume qui en est l'errata et le supplément <sup>2</sup>. La publication de M. G. de Chénier ne fournit pas seulement un riche contingent de vers inédits; elle donne aussi le

<sup>1</sup> *Œuvres poétiques d'André de Chénier*, avec une notice et des notes par M. Gabriel de Chénier; Paris, Lemerre, 1874, 3 vol. in-18.

<sup>2</sup> Becq de Fouquières. *Documents nouveaux sur André Chénier et examen critique de la nouvelle édition de ses œuvres*; Paris, Charpentier, 1875, in-12.

moyen de rétablir en plusieurs endroits le texte altéré de pièces déjà connues. M. Becq de Fouquières en a profité pour sa dernière édition des *Poésies* d'André Chénier, très bonne pour le texte, mais sans aucune annotation<sup>1</sup>. Ce commentaire absent est suppléé par les précédentes éditions de M. de Fouquières, et par un nouveau volume intitulé : *Lettres critiques sur la vie, les œuvres et les manuscrits d'André Chénier* ; Paris, Charavay, 1881, in-12.

Ainsi l'admiration qu'excitèrent d'abord les poésies d'André Chénier n'a fait que croître avec les années ; ainsi les éditions se sont multipliées ; bien des parcelles d'abord négligées de son œuvre ont été ramassées. Jusqu'ici dans tous les morceaux, dans tous les fragments, dont se sont augmentés les premiers recueils de ses ouvrages, le public a trouvé de nouveaux sujets d'admirer son génie et d'honorer sa mémoire.

« L'ensemble de sa poésie donne l'enchantement, disait son premier éditeur en 1819 ; elle a ce qui est le caractère des œuvres du génie : le pouvoir de vous transporter dans le monde de ses créations. » Soixante-quatre ans se sont passés, et aujourd'hui que cet ensemble s'est considérablement accru, on a mieux apprécié l'étendue et la vigueur de l'esprit du poète, sans que le charme aimable qui agit si vivement sur ses premiers lecteurs se soit en rien affaibli.

Il serait difficile d'enfermer dans un volume plus d'atrayante diversité, plus d'exquis et de substantiel aliment pour la pensée et l'imagination. Le génie s'y montre dans

<sup>1</sup> *Poésies d'André Chénier* ; nouvelle édition par L. Becq de Fouquières ; Paris, G. Charpentier, 1881, in-32.

Citons encore : *Œuvres poétiques d'André Chénier*. Nouvelle édition, mise en ordre et annotée par M. Louis Moland ; Paris, Garnier, 1878, 2 vol. in-12.

sa spontanéité, avant ce dernier travail de l'artiste qui aurait sans doute ajouté à la correction littéraire de l'œuvre, mais aurait peut-être rendu moins immédiat notre contact avec l'âme du poète.

Ce sont d'abord les *Idylles*, tableaux de la nature, vue directement ou à travers les anciens, avec des groupes de personnages, tantôt grands, tantôt gracieux, des chants, des scènes, des images, des figures qui se succèdent rapidement comme le plus varié des spectacles. Puis viennent, dans les *Élégies*, la vie du monde avec ses amusements et ses ennuis; l'étude profonde, sévère, très diverse, ardemment poursuivie, malgré de joyeuses distractions ou les soucis de la santé; les rêveries solitaires; la flamme, les inquiétudes, les tourments de l'amour, et jusqu'au sein des plaisirs et des enivrements de la jeunesse, les tristes, les amères pensées d'une âme sérieuse et mélancolique. Son cœur, si capable d'amitié et de dévouement, s'exprime avec effusion dans les *Épîtres*, qui suivent les élégies et sont des élégies moins le tour passionné. Là, il fait confidence à ses amis de ses projets de poèmes dont les esquisses et les fragments forment une section, et non la moins intéressante de ce volume. Il n'a pas été donné à la poésie française moderne de produire une épopée durable; si Chénier avait assez vécu pour se livrer à cette tâche immense, peut-être n'en aurait-il pas surmonté les difficultés; son œuvre n'eût que partiellement échappé au temps; les ébauches où il n'a jeté que le plus profond et le plus vif de sa pensée subsisteront; notre imagination s'émeut à voir ces quelques colonnes, ces quelques pans de mur, ces pierres à demi taillées, jetés çà et là; nous nous attardons sur ces débris avec une pieuse curiosité. Nous nous intéressons aussi à ce pêle-mêle d'atelier qu'offrent les *Poésies diverses* qui nous livrent la pensée du poète avec abandon, sans que l'art

pourtant en soit jamais absent. Cet atelier où il était si heureux de se retrouver après chacune de ses courses, il faut le quitter maintenant pour les labeurs et les dangers de la politique, non sans y revenir avec lui chaque fois que les circonstances le souffriront. Les commencements d'une révolution dont il espérait fermement voir sortir une ère de justice et de liberté lui inspirèrent un chant d'un souffle héroïque. Mais, hélas ! les sévères prévisions mêlées à son enthousiasme furent vite justifiées et terriblement dépassées ; l'orage devint effroyable. Les indignations du poète, les sentiments attendris qui les traversent comme de charmants rayons revivent dans le livre des *Odes* où apparaissent l'aimable image de Fanny, la tragique figure de Charlotte Corday, la souriante et plaintive beauté de la jeune Captive. Après l'ode, l'épode vengeresse nous fait entendre le cri suprême du poète, devant le succès du crime, et sous la hache : cri fier et sublime.

Ainsi l'ensemble des poésies d'André Chénier offre une gradation dramatique. Sa vie se déroule sous nos regards émus. Cette poésie nous touche si intimement, elle nous ravit si bien à nous-mêmes que nous ne songeons guère à en estimer la pureté classique avec une précision rigoureuse. Elle n'est pas sans imperfections ; mais nous ne savons si plus achevée et plus correcte elle nous plairait et nous attacherait davantage. Un art habile, savant y a laissé sa trace, mais elle est bien d'un poète qui disait aimer autant la vérité que la justice ; elle est vraie, sincère.

Des critiques se sont demandé si André Chénier était de son temps ou du nôtre. La question est assez vaine. On est toujours de son temps. Il ne prétendait pas ne pas être du sien. Dans les idées de liberté de pensée, d'équité sociale, d'émancipation politique, qui remuaient alors les esprits, presque tout lui agréait. Dans les lettres, il ne pa-

ne raît pas avoir manifesté une grande ardeur d'innovations, ou plutôt, dans les lettres comme dans la politique, il désirait beaucoup les changements justes, et ne voulait pas de désordres, de bouleversements. Comme ses contemporains, il admirait nos poètes du dix-septième siècle, Racine surtout, mais nourri de la poésie grecque plus que Racine même, il devait trouver la poésie de son temps, faible, sèche, terne, insipide. Il songea plutôt à la rajeunir, à la fortifier, qu'à tenter quelque chose de tout nouveau ; mais il se trouva que cette poésie rajeunie fut une poésie nouvelle. Ce poète du dix-huitième siècle a été un poète de notre siècle, un des maîtres de la poésie de notre temps.

Il l'a été par quelques détails de versification où on l'a suivi. Sa familiarité avec la poésie antique l'avait conduit, comme les poètes du seizième siècle à admettre dans le vers alexandrin le déplacement de la césure et l'enjambement. Il fit peu d'usage du vers de dix syllabes, assez dédaigné aussi par l'école romantique. En général il délaissa ce qu'on appelait la poésie légère, qui après lui a été mise à l'écart. Pour les genres qui lui sont communs avec les poètes de son temps, il les fit dériver vers une forme nouvelle ; chez lui, l'idylle tourne au tableau épique, l'élégie tend à la méditation poétique. Dans tout cela, il avançait, préparait la poésie du dix-neuvième siècle. Il la préparait encore plus par le sérieux qu'il mettait dans son œuvre, et par son sentiment exquis de l'art. Même les formes mythologiques surannées ont chez lui de la fraîcheur et une saveur de nouveauté parce qu'il les retrempe aux sources. Si convenues qu'elles soient, elles paraissent naturelles dans ses vers, parce que le sentiment est vrai ; il ne parle pas pour parler, pour assembler des images et des rimes, mais parce qu'il a véritablement quelque chose à



dire. Pour la même raison, il est original quoiqu'il se plaise très souvent à imiter les poètes anciens.

Ses idées ont une élégance native, de la grâce et de la noblesse, malgré l'effervescence sensuelle qui s'y mêla au début, et, ce qui est un des signes du génie, elles vont toujours en s'épurant à mesure que le poète avance dans sa carrière qui devait être si courte.

La générosité d'une grande âme anime tous ses derniers écrits. Ils obtiennent à chaque ligne notre estime pour son rôle dans la Révolution, bien qu'il ait pu se tromper quelquefois. Son ardent amour du droit et de la liberté n'est pas exempt d'illusions et de vaines espérances, mais ce sont des illusions et des espérances qu'il est beau d'avoir, car il ne convient pas de désespérer de la cause du bon sens et de l'humanité. D'ailleurs son désir passionné de voir s'établir en France un gouvernement équitable et libre ne l'entraîna jamais à approuver la violence et la persécution. Loin de là. Il détesta de toutes les forces de son âme, il combattit de toute l'énergie de sa plume, l'oppression inique qui se masquait du nom de liberté, l'anarchie meurtrière qui se réclamait des droits du peuple. Il fut le grand adversaire des Jacobins et mérita de périr sous leurs coups. Les monuments de cette lutte se trouvent surtout dans ses œuvres en prose, mais ses œuvres en vers en contiennent aussi de beaux, d'immortels témoignages.

Ainsi se présente dans ce livre, image de sa vie, le cher et grand poète, qu'on admire et qu'on aime à la fois, qui excite une sympathie pleine de respect, et dont l'attrait promet de s'exercer sur la lointaine postérité, comme il s'est exercé sur notre siècle.

LÉO JOUBERT.





POÉSIES  
DE  
ANDRÉ CHÉNIER.

---

IDYLLES.

---

I.

L'AVEUGLE.

« Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute ;  
O Sminthée<sup>1</sup> Apollon, je périrai sans doute,  
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,  
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre  
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,  
Le suivaient, accourus aux abois turbulents  
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bélants.  
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrete,  
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète ;

<sup>1</sup> Sminthée (Σμινθεύ), épithète d'Apollon dans Homère, et qui paraît signifier le dieu de Sminthe, ville de la Troade.

Ils l'écoutaient de loin, et s'approchant de lui :  
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ?  
Serait-ce un habitant de l'empire céleste ?  
Ses traits sont grands et fiers ; de sa ceinture agreste  
Pend une lyre informe, et les sons de sa voix  
Émeuvent l'air et l'onde, et le ciel et les bois. »

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,  
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.  
« Ne crains point, disent-ils ; malheureux étranger.  
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,  
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,  
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !) ;  
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,  
Les humains près de qui les flots t'ont amené  
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.  
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.  
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux ;  
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,  
Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre ;  
Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger  
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.  
Ne me comparez point à la troupe immortelle :  
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,  
Voyez ; est-ce le front d'un habitant des cieux ?  
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux !  
Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,  
C'est à celui-là seul que je suis comparable ;

Et pourtant je n'ai point, comme fit Thamyris<sup>1</sup>,  
Des chansons à Phœbus voulu ravir le prix ;  
Ni, livré comme Œdipe à la noire Euménide,  
Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide ;  
Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin  
Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée ! »  
Disent-ils. Et tirant ce que, pour leur journée,  
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,  
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,  
Le pain de pur froment, les olives huileuses,  
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses,  
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,  
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,  
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,  
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.  
Je vous salue, enfants venus de Jupiter ;  
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !  
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître ;  
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.  
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.  
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !  
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,  
Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots ;

<sup>1</sup> Dans Homère, Thamyris est un *àède* ou poète thrace, qui prétendait vaincre les Muses et qui fut frappé de cécité à cause de sa présomption. (*Iliade*, II, 594.)

Car jadis, abordant à la sainte Délos,  
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,  
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.  
Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révéres,  
Puisque les malheureux sont par vous honorés.  
Le plus âgé de vous aura vu treize années :  
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,  
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,  
Toi, le plus grand de tous ; je me confie à toi.  
Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime !  
Comment, et d'où viens-tu ? car l'onde maritime  
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

— Des marchands de Cymé<sup>1</sup> m'avaient pris avec eux.  
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,  
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,  
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours ;  
Car jusques à la mort nous espérons toujours.  
Mais pauvre et n'ayant rien pour payer mon passage,  
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?  
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

— Enfants ! du rossignol la voix pure et légère  
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire :

<sup>1</sup> Cymé, ville de l'Éolide, dans l'Asie Mineure, figure dans la légende d'Homère, mais elle n'était point située sur le rivage de la Carie. Un philologue distingué, M. Adert, a proposé de lire *Symé*, nom d'une petite île de la côte de Carie.

Et les riches, grossiers, avarés, insolents,  
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.  
Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,  
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,  
J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain  
De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.  
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles  
Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.  
Je voulais des grands dieux implorer la bonté,  
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,  
Lorsque d'énormes chiens à la voix formidable  
Sont venus m'assaillir; et j'étais misérable,  
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,  
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

— Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire ?  
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,  
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,  
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

— Les barbares ! J'étais assis près de la poupe.  
« Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,  
Chante : si ton esprit n'est point comme tes yeux,  
Amuse notre ennui ; tu rendras grâce aux dieux... »  
J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre ;  
Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.  
Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main  
J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.  
Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnemosyne,  
Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,

Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli;  
Que ton nom dans la nuit demeure enseveli!

— Viens, suis-nous à la ville; elle est toute voisine,  
Et chérit les amis de la muse divine.

Un siège aux clous d'argent te place à nos festins;  
Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,  
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,  
Te feront de tes maux oublier la mémoire.  
Et si, dans le chemin, rapsode ingénieux,  
Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,  
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,  
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

— Oui, je le veux; marchons. Mais où m'entraînez-vous?  
Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous?

— Syros<sup>1</sup> est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

— Salut, belle Syros, deux fois hospitalière!  
Car sur ses bords heureux je suis déjà venu;  
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu:  
Ils croissaient comme vous, mes yeux s'ouvraient encore  
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore;  
J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,

<sup>1</sup> Syros (aujourd'hui Syra), île de la mer Égée, une des Cyclades. Les premières éditions donnaient *Sicos*. Il n'existait pas dans l'ancienne Grèce, et il n'existe pas aujourd'hui, d'île du nom de *Sicos*; on ne peut guère supposer que Chénier ait écrit *Sicos* pour *Scio*, nom moderne de l'antique Chios. *Syros*, correction introduite par M. Becq de Fouquières, paraît donc probable.



A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.  
J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,  
Et du fleuve *Ægyptus* les rivages fertiles ;  
Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,  
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.  
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,  
Sur un arbuste assise, et se console et chante.  
Commençons par les dieux : « Souverain Jupiter ;  
Soleil qui vois, entends, connais tout ; et toi, mer ;  
Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,  
Salut ! Venez à moi de l'Olympe habitantes,  
Muses ! vous savez tout, vous déesses ; et nous,  
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »

Il poursuit ; et déjà les antiques ombrages  
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages ;  
Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,  
Et voyageurs quittant leur chemin commencé,  
Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,  
L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide ;  
Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer,  
Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer ;  
Car en de longs détours de chansons vagabondes  
Il enchaînait de tout les semences fécondes,  
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,  
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,  
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,  
Et depuis le chaos les amours immortelles ;  
D'abord le roi divin, et l'Olympe, et les cieux,  
Et le monde, ébranlés d'un signe de ses yeux,

Et les dieux partagés en une immense guerre,  
 Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre,  
 Et les rois assemblés, et sous les pieds guerriers  
 Une nuit de poussière, et les chars meurtriers,  
 Et les héros armés, brillant dans les campagnes  
 Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes  
 Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots,  
 Et d'une voix humaine excitant les héros;  
 De là, portant ses pas dans les paisibles villes  
 Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles:  
 Mais bientôt de soldats les remparts entourés,  
 Les victimes tombant dans les parvis sacrés,  
 Et les assauts mortels aux épouses plaintives,  
 Et les mères en deuil, et les filles captives;  
 Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux  
 Bêlants ou mugissants, les rustiques pipeaux,  
 Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes,  
 Et la flûte, et la lyre, et les noces <sup>1</sup> dansantes.  
 Puis, déchaînant les vents à soulever les mers,  
 Il perdait les nochers sur les gouffres amers <sup>2</sup>.  
 De là, dans le sein frais d'une roche azurée,  
 En foule il appelait les filles de Nérée,  
 Qui bientôt, à ses cris s'élevant sur les eaux,  
 Aux rivages troyens parcouraient les vaisseaux <sup>3</sup>;

<sup>1</sup> Les premières éditions donnent *notes* dansantes; *noces*, leçon proposée par M. R. Dezobry, est plus probable.

<sup>2</sup> L'édition de 1826 a corrigé ainsi :

Il perdait les nochers *dans* les gouffres amers.

<sup>3</sup> Ces quatre vers font allusion au passage de l'*Ulysse*, XVIII, 35-70, où Thétis et les Néréides sont appelées sur le rivage de Troie par les gé-

Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle,  
 Et puis les demi-dieux et les champs d'asphodèle <sup>1</sup>,  
 Et la foule des morts : vieillards seuls et souffrants,  
 Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents,  
 Enfants dont au berceau la vie est terminée,  
 Vierges dont le trépas suspendit l'hyménée.

Mais, ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,  
 Quels doux frémissements vous agitèrent tous,  
 Quand bientôt à Lemnos, sur l'enclume divine,  
 Il forgeait cette trame irrésistible et fine  
 Autant que d'Arachné les pièges inconnus,  
 Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus!  
 Et quand il revêtit d'une pierre soudaine  
 La fière Niobé, cette mère thébaine;  
 Et quand il répétait en accents de douleurs  
 De la triste Aëdon <sup>2</sup> l'imprudence et les pleurs,  
 Qui, d'un fils méconnu marâtre involontaire,  
 Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire!  
 Ensuite, avec le vin, il versait aux héros

misements d'Achille. Les deux derniers vers sont obscurs, à cause du pronom *ses*. Le texte ordinaire :

Qui bientôt, à *des* cris, s'élevant sur les eaux,  
 Aux rivages troyens parcouraient *des* vaisseaux,

est encore moins clair. Nous suivons celui de M. G. de Chénier.

<sup>1</sup> La prairie d'asphodèle, c'est-à-dire la prairie pleine d'asphodèles et d'autres fleurs, est dans Homère le séjour des âmes des morts.

<sup>2</sup> Aëdon était fille de Pandarée et femme du roi thébain Zéthus. Jalouse de la fécondité de Niobé, femme d'Amphion, qui avait eu six fils et six filles, elle résolut de tuer l'ainé des fils de celle-ci, mais par mégarde elle tua son propre fils Itylus ou Itys. Jupiter la changea en rossignol.

Le puissant népenthès<sup>1</sup>, oubli de tous les maux ;  
 Il cueillait le moly<sup>2</sup>, fleur qui rend l'homme sage ;  
 Du paisible lotos<sup>3</sup> il mêlait le breuvage :  
 Les mortels oubliaient, à ce philtre charmés<sup>4</sup>,  
 Et la douce patrie et les parents aimés.  
 Enfin, l'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénée  
 Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée,  
 Quand Thésée, au milieu de la joie et du vin,  
 La nuit où son ami reçut à son festin  
 Le peuple monstrueux des enfants de la Nue<sup>5</sup>,  
 Fut contraint d'arracher l'épouse demi-nue  
 Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus.  
 Soudain, le glaive en main, l'ardent Pirithoüs :  
 « Attends ; il faut ici que mon affront s'expie,  
 Traître ! » Mais, avant lui, sur le centaure impie  
 Dryas a fait tomber, avec tous ses rameaux,  
 Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.  
 L'insolent quadrupède en vain s'écrie ; il tombe,  
 Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.  
 Sous l'effort de Nessus, la table du repas  
 Roule, écrase Cymèle, Évagre, Périphas.

<sup>1</sup> Dans Homère (*Odyssée*, IV, 219), le *népenthès* est un philtre qu'Hélène verse dans le vin de ses hôtes pour leur faire oublier leurs chagrins.

<sup>2</sup> Le *moly* (*Odyssée*, X, 302) est une plante merveilleuse qu'Hermès donne à Ulysse, et qui le préserve des enchantements de Circé.

<sup>3</sup> Le *lotos* ou lotus, plante du pays des Lotophages (Homère, *Odyssée*, IX, 82), produisait un fruit si délicieux, que les étrangers, après en avoir goûté, oubliaient leur patrie.

<sup>4</sup> Édit. de 1826 et de 1839 :

Les mortels oubliaient *par* ce philtre charmés.

<sup>5</sup> Les centaures : ils étaient fils d'Ixion et d'une nue façonnée par Jupiter à l'image de Junon.

Pirithoüs égorge Antimaque, et Pétrée,  
 Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée,  
 Qui de trois fiers lions, dépouillés par sa main,  
 Couvrait ses quatre flancs, armait son double sein.  
 Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,  
 Tout à coup, sous l'airain d'un vase antique, immense,  
 L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,  
 Sent de sa tête énorme éclater les débris.  
 Hercule et la massue entassent en trophée  
 Clanis, Démoléon, Lycothas, et Riphée  
 Qui portait sur ses crins, de taches colorés,  
 L'héréditaire éclat des nuages dorés.  
 Mais d'un double combat Eurynome est avide,  
 Car ses pieds, agités en un cercle rapide,  
 Battent à coups pressés l'armure de Nestor;  
 Le quadrupède Hélops fuit, l'agile Crantor,  
 Le bras levé, l'atteint; Eurynome l'arrête;  
 D'un érable noneux il va fendre sa tête;  
 Lorsque le fils d'Égée, invincible, sanglant,  
 L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,  
 Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,  
 S'élance, va saisir sa chevelure horrible,  
 L'entraîne, et quand sa bouche, ouverte avec effort,  
 Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.  
 L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme,  
 Et le bois porte au loin des hurlements de femme<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> M. G. de Chénier dit qu'il faut lire :

Et le bois porte *aux deux* les hurlements des femmes.

On doit alors lire au vers précédent :

..... Tous vont s'armer de *flammes*.

L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,  
Et les vases brisés, et l'injure, et les cris.

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,  
Déployait le tissu des saintes mélodies.  
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,  
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,  
De sa bouche abonder les paroles divines,  
Comme en hiver la neige aux sommets des collines.  
Et, partout accourus, dansant sur son chemin,  
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,  
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,  
Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île ;  
Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,  
Convive du nectar, disciple aimé des dieux ;  
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère  
Le jour où nous avons reçu le grand HOMÈRE. »

---

## II.

### LE MENDIANT.

C'était quand le printemps a reverdi les prés.  
La fille de Lycus, vierge aux cheveux dorés,  
Sous les monts Achéens, non loin de Cérynée,

. . . . .  
. . . . .

Errait à l'ombre, aux bords du faible et pur Crathis<sup>1</sup> ;  
 Car les eaux du Crathis, sous des berceaux de frêne,  
 Entouraient de Lycus le fertile domaine.

. . . . . Soudain, à l'autre bord,  
 Du fond d'un bois épais, un noir fantôme sort,  
 Tout pâle, demi-nu, la barbe hérissée :  
 Il remuait à peine une lèvre glacée ;  
 Des hommes et des dieux implorait le secours,  
 Et dans la forêt sombre errait depuis deux jours.  
 Il se traîne, il n'attend qu'une mort douloureuse ;  
 Il succombe. L'enfant, interdite et peureuse,  
 A ce hideux aspect <sup>2</sup> sorti du fond du bois,  
 Veut fuir, mais elle entend sa lamentable voix.  
 Il tend les bras, il tombe à genoux ; il lui crie  
 Qu'au nom de tous les dieux il la conjure, il prie,  
 Et qu'il n'est point à craindre, et qu'une ardente faim  
 L'aiguillonne et le tue, et qu'il expire enfin.

« Si, comme je le crois, belle dès ton enfance,  
 C'est le dieu de ces eaux qui t'a donné naissance,  
 Nymphé, souvent les vœux des malheureux humains  
 Ouvrent des immortels les bienfaisantes mains.  
 Ou si c'est quelque front porteur d'une couronne  
 Qui te nomme sa fille et te destine au trône,  
 Souviens-toi, jeune enfant, que le ciel quelquefois  
 Venge les opprimés sur la tête des rois.  
 Belle vierge, sans doute enfant d'une déesse,

<sup>1</sup> Petit fleuve d'Achaïe.

<sup>2</sup> Les éditions de 1826 et de 1839 donnent : à ce spectre hideux, qui paraît une correction assez heureuse.

Crains de laisser périr l'étranger en détresse ;  
L'étranger qui supplie est envoyé des dieux<sup>1</sup>. »

Elle reste. A le voir elle enhardit ses yeux,  
 . . . . . et d'une voix encore  
 Tremblante : « Ami, le ciel écoute qui l'implore.  
 Mais ce soir, quand la nuit descend sur l'horizon<sup>2</sup>,  
 Passe le pont mobile, entre dans la maison ;  
 J'aurai soin qu'on te laisse entrer sans méfiance.  
 Pour la douzième fois célébrant ma naissance,  
 Mon père doit donner une fête aujourd'hui.  
 Il m'aime, il n'a que moi ; viens t'adresser à lui,  
 C'est le riche Lycus. Viens ce soir ; il est tendre,  
 Il est humain : il pleure aux pleurs qu'il voit répandre. »

Elle achève ces mots <sup>3</sup>, et, le cœur palpitant,  
S'enfuit ; car l'étranger sur elle, en l'écoutant,  
Fixait de ses yeux creux l'attention avide.  
Elle rentre, cherchant dans le palais splendide  
L'esclave près de qui toujours ses jeunes ans  
Trouvent un doux accueil et des soins complaisants.  
Cette sage affranchie avait nourri sa mère ;  
Maintenant sous des lois de vigilance austère,  
Elle et son vieil époux, au devoir rigoureux,  
Rangent des serviteurs le cortège nombreux.

<sup>1</sup> Édit. de 1839 :

**L'étranger *suppliant* vient de la part des dieux.**

<sup>2</sup> Édit. de 1826 et 1839 :

*Ce soir, lorsque la nuit couvrira l'horizon.*

<sup>3</sup> Henri de Latouche avait mis : *Elle dit, et s'arrête.*



Elle<sup>1</sup> la voit de loin dans le fond du portique,  
Court, et posant ses mains sur ce visage antique :

« Indulgente nourrice, écoute ; il faut de toi  
Que j'obtienne un grand bien. Ma mère, écoute-moi :  
Un pauvre, un étranger, dans la misère extrême,  
Gémit sur l'autre bord, mourant, affamé, blême...  
Ne me décèle point. De mon père aujourd'hui  
J'ai promis qu'il pourrait solliciter l'appui.  
Fais qu'il entre ; et surtout, ô mère de ma mère !  
Garde que nul mortel n'insulte à sa misère.

— Oui, ma fille ; chacun fera ce que tu veux, »  
Dit l'esclave en baisant son front et ses cheveux ;  
« Oui, qu'à ton protégé ta fête soit ouverte.  
Ta mère, mon élève (inestimable perte !),  
Aimait à soulager les faibles abattus :  
Tu lui ressembleras autant par tes vertus  
Que par tes yeux si doux et tes grâces naïves. »

Mais cependant la nuit assemble les convives :  
En habits somptueux d'essences parfumés,  
Ils entrent. Aux lambris d'ivoire et d'or formés<sup>2</sup>  
Pend le lin d'Ionie en brillantes courtines ;  
Le toit s'égaie et rit de mille odeurs divines.  
La table au loin circule, et d'apprêts savoureux  
Se charge. L'encens vole en longs flots vaporeux ;  
Sur leurs bases d'argent, des formes animées

<sup>1</sup> L'édit. de 1826 corrige ainsi : *L'enfant* la voit...

<sup>2</sup> Correction de Latouche : ... D'ivoire et d'or *semés*.

Élèvent dans leurs mains des torches enflammées ;  
Les figures, l'onyx, le cristal, les métaux  
En vases hérissés d'hommes ou d'animaux,  
Partout sur les buffets, sur la table étincellent ;  
Plus d'une lyre est prête, et partout s'amoncellent  
Et les rameaux de myrte et les bouquets de fleurs.  
On s'étend sur les lits teints de mille couleurs ;  
Près de Lycus, sa fille, idole de la fête,  
Est admise. La rose a couronné sa tête.  
Mais, pour que la décence impose un juste frein,  
Lui-même est par eux tous élu roi du festin,  
Et déjà vins, chansons, joie, entretiens sans nombre,  
Lorsque, la double porte ouverte, un spectre sombre  
Entre, cherchant des yeux l'autel hospitalier.  
La jeune enfant rougit. Il court vers le foyer ;  
Il embrasse l'autel, s'assied parmi la cendre ;  
Et tous, l'œil étonné, se taisent pour l'entendre.

« Lycus, fils d'Événon, que les dieux et le temps  
N'osent jamais troubler tes destins éclatants !  
Ta pourpre, tes trésors, ton front noble et tranquille,  
Semblent d'un roi puissant l'idole de sa ville.  
A ton riche banquet un peuple convié  
T'honore comme un dieu de l'Olympe envoyé.  
Regarde un étranger qui meurt dans la poussière,  
Si tu ne tends vers lui la main hospitalière.  
Inconnu, j'ai franchi le seuil de ton palais :  
Trop de pudeur peut nuire à qui vit de bienfaits.  
Lycus, par Jupiter, par ta fille innocente  
Qui m'a seule indiqué ta porte bienfaisante !...

Je fus riche autrefois : mon banquet opulent  
 N'a jamais repoussé l'étranger suppliant.  
 Et pourtant aujourd'hui la faim est mon partage,  
 La faim qui flétrit l'âme autant que le visage,  
 Par qui l'homme souvent, importun, odieux,  
 Est contraint de rougir et de baisser les yeux !

— Étranger, tu dis vrai, le hasard téméraire  
 Des bons ou des méchants fait le destin prospère.  
 Mais sois mon hôte. Ici l'on hait plus que l'enfer  
 Le public ennemi, le riche au cœur de fer,  
 Enfant de Némésis, dont le dédain barbare  
 Aux besoins des mortels ferme son cœur avare.  
 Je rends grâce à l'enfant qui t'a conduit ici.  
 Ma fille, c'est bien fait ; poursuis toujours ainsi.  
 Respecter l'indigence est un devoir suprême.  
 Souvent les immortels (et Jupiter lui-même)  
 Sous des haillons poudreux, de seuil en seuil traînés,  
 Viennent tenter le cœur des humains fortunés. »

D'accueil et de faveur un murmure s'élève.  
 Lycus descend, accourt<sup>1</sup>, tend la main, le relève :  
 « Salut, père étranger ; et que puissent tes vœux  
 Trouver le ciel propice à tout ce que tu veux !  
 Mon hôte, lève-toi. Tu parais noble et sage ;  
 Mais cesse avec ta main de cacher ton visage.  
 Souvent marchent ensemble indigence et vertu ;

Édit. de 1826 et 1839 :

*Lycus court au vieillard, tend la main, le relève.*

Souvent d'un vil manteau le sage revêtu,  
 Seul, vit avec les dieux et brave un sort inique.  
 Couvert de chauds tissus, à l'ombre du portique,  
 Sur de molles toisons, en un calme sommeil,  
 Tu peux ici dans l'ombre attendre le soleil.  
 Je te ferai revoir tes foyers, ta patrie,  
 Tes parents, si les dieux ont épargné leur vie;  
 Car tout mortel errant nourrit un long amour  
 D'aller revoir le sol qui lui donna le jour.  
 Mon hôte, tu franchis le seuil de ma famille  
 A l'heure qui jadis a vu naître ma fille;  
 Salut! Vois, l'on t'apporte et la table et le pain :  
 Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim.  
 Puis, si nulle raison ne te force au mystère,  
 Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père. »

Il retourne à sa place, après que l'indigent  
 S'est assis. Sur ses mains d'une aiguière d'argent<sup>1</sup>  
 Par une jeune esclave une eau pure est versée.  
 Une table de cèdre, où l'éponge est passée,  
 S'approche, et vient offrir à son avide main  
 Et les fumantes chairs sur le disque d'airain,  
 Et l'amphore vineuse, et la coupe aux deux anses.  
 « Mange et bois, dit Lycus; oublions les souffrances.  
 Ami, leur lendemain est, dit-on, un beau jour. »

. . . . .  
 Bientôt Lycus se lève et fait emplir sa coupe,  
 Et veut que l'échanson verse à toute la troupe,

<sup>1</sup> Les premières éditions donnent : *dans l'aiguière d'argent*; ce qui est une faute. La véritable leçon est due à M. G. de Chénier.

« Pour boire à Jupiter qui nous daigne envoyer  
L'étranger, devenu l'hôte de mon foyer. »  
Le vin de main en main va coulant à la ronde ;  
Lycus lui-même emplit une coupe profonde,  
L'envoie à l'étranger. « Salut, mon hôte, bois.  
De ta ville bientôt tu reverras les toits,  
Fussent-ils par delà les glaces du Caucase. »  
Des mains de l'échanson l'étranger prend le vase,  
Se lève, et sur eux tous il invoque les dieux.  
On boit. Il se rassied, et, jusque sur les yeux  
Ses noirs cheveux toujours ombrageant son visage  
De sourire et de plainte il mêle son langage :

« Mon hôte, maintenant que sous tes nobles toits  
De l'importun besoin j'ai calmé les abois,  
Oserai-je à ma langue abandonner les rênes ?  
Je n'ai plus ni pays, ni parents, ni domaines.  
Mais écoute : le vin, par toi-même versé,  
M'ouvre la bouche. Ainsi, puisque j'ai commencé,  
Entends ce que peut-être il eût mieux valu taire.  
Excuse enfin ma langue, excuse ma prière ;  
Car du vin, tu le sais, la téméraire ardeur  
Souvent à l'excès même enhardit la pudeur.  
Meurtri de durs cailloux ou de sables arides,  
Déchiré de buissons ou d'insectes avides,  
D'un long jeûne flétri, d'un long chemin lassé,  
Et de plus d'un grand fleuve en nageant traversé,  
Je parais énervé, sans vigueur, sans courage,  
Mais je suis né robuste et n'ai point passé l'âge.  
La force et le travail, que je n'ai point perdus,

Par un peu de repos me vont être rendus.  
Emploie alors mes bras à quelques soins rustiques :  
Je puis dresser au char tes coursiers olympiques,  
Ou, sous les feux du jour, courbé vers le sillon,  
Presser deux forts taureaux du piquant aiguillon ;  
Je puis même, tournant la meule nourricière,  
Broyer le pur froment en farine légère ;  
Je puis, la serpe en main, planter et diriger  
Et le cep et la treille, espoir de ton verger.  
Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée,  
Et devant mes pas l'herbe ou la moisson tombée  
Viendra remplir ta grange en la belle saison ;  
Afin que nul mortel ne dise en ta maison,  
Me regardant d'un œil insultant et colère :  
O vorace étranger ! qu'on nourrit à rien faire !

— Vénérable indigent, va, nul mortel chez moi  
N'oserait élever sa langue contre toi.  
Tu peux ici rester, même oisif et tranquille,  
Sans craindre qu'un affront ne trouble ton asile.  
— L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.  
— L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour changer.  
— Il change d'infortune ! — Ami, reprends courage :  
Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage.  
Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein,  
Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain.

— Mon hôte, en tes discours préside la sagesse,  
Mais quoi ! la confiante et paisible richesse  
Parle ainsi. L'indigent espère en vain du sort ;

En espérant toujours il arrive à la mort.  
Dévoré de besoins, de projets, d'insomnie,  
Il vieillit dans l'opprobre et dans l'ignominie.  
Rebuté des humains durs, envieux, ingrats,  
Il a recours aux dieux qui ne l'entendent pas.  
Toutefois ta richesse accueille mes misères;  
Et puisque ton cœur s'ouvre à la voix des prières,  
Puisqu'il sait, ménageant le faible humilié,  
D'indulgence et d'égards tempérer la pitié,  
S'il est des dieux du pauvre, ô Lycus! que ta vie  
Soit un objet pour tous et d'amour et d'envie!

— Je te le dis encore, espérons, étranger.  
Que mon exemple au moins serve à t'encourager.  
Des changements du sort j'ai fait l'expérience.  
Toujours un même éclat n'a point à l'indigence  
Fait du riche Lycus envier le destin :  
J'ai moi-même été pauvre et j'ai tendu la main.  
Cléotas de Larisse, en ses jardins immenses,  
Offrit à mon travail de justes récompenses.  
« Jeune ami, j'ai trouvé quelques vertus en toi ;  
Va, sois heureux, dit-il, et te souviens de moi. »  
Oui, oui, je m'en souviens : Cléotas fut mon père,  
Tu vois le fruit des dons de sa bonté prospère.  
A tous les malheureux je rendrai désormais  
Ce que dans mon malheur je dus à ses bienfaits.  
Dieux, l'homme bienfaisant est votre cher ouvrage ;  
Vous n'avez point ici d'autre visible image ;  
Il porte votre empreinte, il sortit de vos mains  
Pour vous représenter aux regards des humains.

Veillez sur Cléotas ! Qu'une fleur éternelle,  
Fille d'une âme pure, en ses traits étincelle ;  
Que nombre de bienfaits, ce sont là ses amours,  
Fassent une couronne à chacun de ses jours ;  
Et quand une mort douce et d'amis entourée  
Recevra sans douleur sa vieillesse sacrée,  
Qu'il laisse avec ses biens ses vertus pour appui  
A des fils, s'il se peut, encor meilleurs que lui !

— Hôte des malheureux, le sort inexorable  
Ne prend point les avis de l'homme secourable.  
Tous, par sa main de fer en aveugles poussés,  
Nous vivons ; et tes vœux ne sont point exaucés.  
Cléotas est perdu ; son injuste patrie  
L'a privé de ses biens, elle a proscrit sa vie.  
De ses concitoyens dès longtemps envié,  
De ses nombreux amis en un jour oublié,  
Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate,  
Au lieu de ces festins brillants d'or et d'agate  
Où ses hôtes, parmi les chants harmonieux,  
Savouraient jusqu'au jour les vins délicieux,  
Seul maintenant, sa faim, visitant les feuillages,  
Dépouille les buissons de quelques fruits sauvages ;  
Ou, chez le riche altier apportant ses douleurs,  
Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.  
Errant et fugitif, de ses beaux jours de gloire  
Gardant, pour son malheur, la pénible mémoire,  
Sous les feux du midi, sous le froid des hivers  
Seul, d'exil en exil, de déserts en déserts,  
Pauvre et semblable à moi, languissant et débile,



Sans appui qu'un bâton, sans foyer, sans asile,  
 Revêtu de ramée ou de quelques lambeaux,  
 Et sans que nul mortel attendri sur ses maux  
 D'un souhait de bonheur le flatte et l'encourage;  
 Les torrents et la mer, l'aquilon et l'orage,  
 Les corbeaux et des loups les tristes hurlements  
 Répondant seuls la nuit à ses gémissements;  
 N'ayant d'autres amis que les bois solitaires,  
 D'autres consolateurs que ses larmes amères,  
 Il se traîne; et souvent sur la pierre il s'endort  
 A la porte d'un temple, en invoquant la mort.

— Que m'as-tu dit? La foudre a tombé sur ma tête.  
 Dieux! ah! grands dieux! partons. Plus de jeux, plus de fête,  
 Partons. Il faut vers lui trouver des chemins sûrs;  
 Partons. Jamais sans lui je ne revois ces murs.  
 Ah! dieux! quand dans le vin, les festins, l'abondance,  
 Enivré des vapeurs d'une folle opulence,  
 Celui qui lui doit tout chante et s'oublie et rit,  
 Lui, peut-être il expire, affamé, nu, proscrit,  
 Maudissant, comme ingrat, son vieil ami qui l'aime.  
 Parle : était-ce bien lui? le connais-tu toi-même?  
 En quels lieux était-il? où portait-il ses pas?  
 Il sait où vit Lycus, pourquoi ne vient-il pas?  
 Parle : était-ce bien lui? parle, parle, te dis-je;  
 Où l'as-tu vu? — Mon hôte, à regret je t'afflige.  
 C'était lui, je l'ai vu . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . . Les douleurs de son âme  
 Avaient changé ses traits. Ses deux fils et sa femme,

A Delphes, confiés au ministre du dieu,  
Vivaient de quelques dons offerts dans le saint lieu.  
Par des sentiers secrets fuyant l'aspect des villes,  
On les avait suivis jusques aux Thermopyles.  
Il en gardait encore un douloureux effroi.  
Je le connais ; je fus son ami comme toi.  
D'un même sort jaloux une même injustice  
Nous a tous deux plongés au même précipice.  
Il me donna jadis (ce bien seul m'est resté)  
Sa marque d'alliance et d'hospitalité.  
Vois si tu la connais. » De surprise immobile<sup>1</sup>,  
Lycus a reconnu son propre sceau d'argile,  
Ce sceau, don mutuel d'immortelle amitié,  
Jadis à Cléotas par lui-même envoyé.

Il ouvre un œil avide, et longtemps envisage  
L'étranger. Puis enfin sa voix trouve un passage :  
« Est-ce toi, Cléotas, toi qu'ainsi je revoi ?  
Tout ici t'appartient. O mon père ! est-ce toi ?  
Je rougis que mes yeux aient pu te méconnaître.  
Cléotas, ô mon père ! ô toi qui fus mon maître,  
Viens ; je n'ai fait ici que garder ton trésor,  
Et ton ancien Lycus veut te servir encor.  
J'ai honte à ma fortune en regardant la tienne. »

Et dépouillant soudain la pourpre tyrienne  
Que tient sur son épaule une agrafe d'argent,  
Il l'attache lui-même à l'auguste indigent.

<sup>1</sup> Latouche : *O surprise !* Immobile.

Les convives levés l'entourent ; l'allégresse  
Rayonne en tous les yeux. La famille s'empresse ;  
On cherche des habits, on réchauffe le bain.  
La jeune enfant approche ; il rit, lui tend la main.  
« Car c'est toi, lui dit-il, c'est toi qui la première,  
Ma fille, m'as ouvert la porte hospitalière. »

## III.

## LE MALADE.

« Apollon, dieu sauveur, dieu des savants mystères,  
Dieu de la vie, et dieu des plantes salutaires,  
Dieu vainqueur de Python, dieu jeune et triomphant,  
Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant !  
Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée,  
Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée,  
Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils ;  
Dieu jeune, viens aider sa jeunesse. Assoupis,  
Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante  
Qui dévore la fleur de sa vie innocente.  
Apollon, si jamais, échappé du tombeau,  
Il retourne au Ménale<sup>2</sup> avoir soin du troupeau,  
Ces mains, ces vieilles mains orneront ta statue  
De ma coupe d'onyx à tes pieds suspendue ;

<sup>1</sup> Cette idylle est généralement intitulée : *le Jeune malade* ; cependant, d'après M. G. de Chénier, le manuscrit porte simplement, *le Malade*.

<sup>2</sup> Le Ménale, montagne d'Arcadie.

Et, chaque été nouveau, d'un jeune taureau blanc <sup>1</sup>  
La hache à ton autel fera couler le sang.

Eh bien ! mon fils , es-tu toujours impitoyable ?  
Ton funeste silence est-il inexorable ?  
Enfant, tu veux mourir ? Tu veux, dans ses vieux ans,  
Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs ?  
Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière ?  
Que j'unisse ta cendre à celle de ton père ?  
C'est toi qui me devais ces soins religieux,  
Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.  
Parle, parle, mon fils, quel chagrin te consume ?  
Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.  
Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis ?

— Ma mère, adieu ; je meurs, et tu n'as plus de fils.  
Non, tu n'as plus de fils, ma mère bien-aimée.  
Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,  
Me ronge ; avec effort je respire, et je crois  
Chaque fois respirer pour la dernière fois.  
Je ne parlerai pas. Adieu. Ce lit me blesse,  
Ce tapis qui me couvre accable ma faiblesse ;  
Tout me pèse et me lasse. Aide-moi, je me meurs.  
Tourne-moi sur le flanc. Ah ! j'expire ! ô douleurs !

— Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage ;  
Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.  
La mauve, le dictame ont, avec les pavots,  
Mêlé leurs sucs puissants qui donnent le repos :

<sup>1</sup> Latouche avait corrigé : *d'un taureau mugissant.*

Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes,  
 Une Thessalienne a composé des charmes.  
 Ton corps débile a vu trois retours du soleil  
 Sans connaître Cérès, ni tes yeux le sommeil.  
 Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière;  
 C'est ta mère, ta vieille inconsolable mère  
 Qui pleure; qui jadis te guidait pas à pas,  
 T'asseyait sur son sein, te portait dans ses bras;  
 Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire;  
 Qui chantait, et souvent te forçait à sourire  
 Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,  
 De tes yeux enfantins faisaient couler des pleurs.  
 Tiens, presse<sup>1</sup> de ta lèvre, hélas ! pâle et glacée,  
 Par qui cette mamelle était jadis pressée.  
 Que ce suc te nourrisse et vienne à ton secours,  
 Comme autrefois mon lait nourrit tes premiers jours.

— O coteaux d'Érymanthe ! ô vallons ! ô bocage !  
 O vent sonore et frais qui troublais le feuillage,  
 Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein  
 Agitais les replis de leur robe de lin !

<sup>1</sup> *Presse* a pour régime sous-entendu le mot *vase* exprimé plus haut. Cette construction est obscure ; il est douteux que le poète l'eût laissée subsister. Latouche corrigea ainsi :

Tiens, presse de ta lèvre, hélas ! pâle et glacée,  
 Par qui cette mamelle était jadis pressée,  
*Un suc qui...*

Mais *presse un suc* est une assez mauvaise expression. On préférerait ces deux vers que Chénier avait d'abord écrits et qu'il raya :

Presse, mon fils, ce vase en tes lèvres fidèles,  
 Comme elles ont pressé mes fécondes mamelles.

De légères beautés troupe agile et dansante!..  
 Tu sais, tu sais, ma mère? aux bords de l'Érymanthe<sup>1</sup>.  
 Là, ni loups ravisseurs, ni serpents, ni poisons...  
 O visage divin! ô fêtes! ô chansons!  
 Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure...  
 Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.  
 Dieux! ces bras et ces flancs, ces cheveux, ces pieds nus  
 Si blancs, si délicats!.. je ne te<sup>2</sup> verrai plus!  
 Oh! portez, portez-moi sur les bords d'Érymanthe;  
 Que je la voie encor, cette vierge dansante<sup>3</sup>  
 Oh! que je voie au loin la fumée à longs flots  
 S'élever de ce toit au bord de cet enclos!  
 Assise à tes côtés, ses discours, sa tendresse,  
 Sa voix, trop heureux père! enchante ta vieillesse  
 Dieux! par-dessus la haie élevée en remparts,  
 Je la vois, à pas lents, en longs cheveux épars,  
 Seule, sur un tombeau, pensive, inanimée,  
 S'arrêter et pleurer sa mère bien-aimée.  
 Oh! que tes yeux sont doux! que ton visage est beau!  
 Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau?  
 Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,  
 Dire sur mon tombeau : Les Parques sont cruelles!

— Ah! mon fils, c'est l'amour! c'est l'amour insensé  
 Qui t'a jusqu'à ce point cruellement blessé?  
 Ah! mon malheureux fils! Oui, faibles que nous sommes,

<sup>1</sup> Petite rivière d'Arcadie, qui prend sa source dans la montagne du même nom.

<sup>2</sup> Latouche : je ne *les* verrai plus.

<sup>3</sup> Latouche : cette vierge *charmante*...

C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.  
 S'ils pleurent en secret, qui lira dans leur cœur  
 Verra que c'est toujours cet amour en fureur<sup>1</sup>.  
 Mais, mon fils, mais dis-moi, quelle belle dansante<sup>2</sup>,  
 Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Érymanthe?  
 N'es-tu pas riche et beau? du moins quand la douleur  
 N'avait point de ta joue éteint la jeune fleur?  
 Parle. Est-ce cette Églé, fille du roi des ondes,  
 Ou cette jeune Irène aux longues tresses blondes?  
 Ou ne sera-ce<sup>3</sup> point cette fière beauté  
 Dont j'entends le beau nom chaque jour répété,  
 Dont j'apprends que partout les belles sont jalouses?  
 Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses,  
 Ne sauraient voir, dit-on, sans peine et sans effroi?  
 Cette belle Daphné?... — Dieux! ma mère, tais-toi,  
 Tais-toi. Dieux! qu'as-tu dit? Elle est fière, inflexible;  
 Comme les immortels, elle est belle et terrible!  
 Mille amants l'ont aimée; ils l'ont aimée en vain.  
 Comme eux j'aurais trouvé quelque refus hautain.  
 Non, garde que jamais elle soit informée...  
 Mais, ô mort! ô tourment! ô mère bien-aimée!  
 Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours.  
 Ma mère bien-aimée, ah! viens à mon secours<sup>4</sup> :  
 Je meurs; va la trouver : que tes traits, que ton âge,

<sup>1</sup> Latouche :

Verra que cet amour est toujours leur vainqueur.

<sup>2</sup> Latouche : Quelle nymphe charmante...

<sup>3</sup> Édit. de 1826 et de 1839 : *Ou ne serait-ce point...*

<sup>4</sup> Latouche :

*Écoute ma prière et viens à mon secours.*

De sa mère à ses yeux offrent la sainte image.  
Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux.  
Prends notre Amour d'ivoire, honneur de ces hameaux ;  
Prends la coupe d'onyx à Corinthe ravie ; [ ma vie,  
Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends  
Jette tout à ses pieds ; apprends-lui qui je suis ;  
Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils.  
Tombe aux pieds du vieillard , gémis, implore, presse ;  
Adjure cieux et mers, dieu, temple, autel, déesse ;  
Pars ; et si tu reviens sans les avoir fléchis,  
Adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils.

— J'aurai toujours un fils ; va, la belle espérance  
Me dit... » Elle s'incline, et, dans un doux silence,  
Elle couvre ce front, terni par les douleurs,  
De baisers maternels entremêlés de pleurs.  
Puis elle sort en hâte, inquiète et tremblante,  
Sa démarche de crainte et d'âge chancelante.  
Elle arrive ; et bientôt revenant sur ses pas,  
Haletante, de loin • « Mon cher fils, tu vivras,  
Tu vivras. » Elle vient s'asseoir près de la couche :  
Le vieillard la suivait, le sourire à la bouche.  
La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,  
Vient, jette sur le lit un coup d'œil. L'insensé  
Tremble ; sous ses tapis il veut cacher sa tête.  
« Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,  
Dit-elle ; que fais-tu ? pourquoi veux-tu mourir ?  
Tu souffres. L'on me dit que je peux te guérir ;  
Vis, et formons ensemble une seule famille :  
Que mon père ait un fils, et ta mère une fille. »



## IV.

## LA LIBERTÉ.

## UN CHEVRIER, UN BERGER.

LE CHEVRIER.

Berger, quel es-tu donc ? qui t'agite ? et quels dieux  
De noirs cheveux épars enveloppent tes yeux ?

LE BERGER.

Blond pasteur de chevreaux, oui, tu veux me l'apprendre ;  
Oui, ton front est plus beau, ton regard est plus tendre.

LE CHEVRIER.

Quoi ! tu sors de ces monts où tu n'as vu que toi,  
Et qu'on n'approche point sans peine et sans effroi !

LE BERGER.

Tu te plais mieux sans doute au bois, à la prairie ;  
Tu le peux. Assieds-toi parmi l'herbe fleurie ;  
Moi, sous un antre aride, en cet affreux séjour,  
Je me plais sur le roc à voir passer le jour.

LE CHEVRIER.

Mais Cérès a maudit cette terre âpre et dure ;  
Un noir torrent pierreux y roule une onde impure ;  
Tous ces rocs, calcinés sous un soleil rongeur,  
Brûlent et font hâter les pas du voyageur.  
Point de fleurs, point de fruits ; nul ombrage fertile  
N'y donne au rossignol un balsamique asile.  
Quelque olivier au loin, maigre fécondité,  
Y rampe et fait mieux voir leur triste nudité.

Comment as-tu donc su d'herbes accoutumées  
Nourrir dans ce désert tes brebis affamées?

LE BERGER.

Que m'importe? est-ce à moi qu'appartient ce troupeau?  
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Au moins un rustique pipeau  
A-t-il chassé l'ennui de ton rocher sauvage?  
Tiens, veux-tu cette flûte? Elle fut mon ouvrage.  
Prends : sur ce buis, fertile en agréables sons,  
Tu pourras des oiseaux imiter les chansons.

LE BERGER.

Non, garde tes présents. Les oiseaux de ténèbres,  
La chouette et l'orfraie, et leurs accents funèbres,  
Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter;  
Voilà quelles chansons je voudrais imiter.  
Ta flûte sous mes pieds serait bientôt brisée :  
Je hais tous vos plaisirs. Les fleurs et la rosée,  
Et de vos rossignols les soupîrs caressants,  
Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens ;  
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Hélas! que je te trouve à plaindre!  
Oui, l'esclavage est dur, oui, tout mortel doit craindre  
De servir, de plier sous une injuste loi,  
De vivre pour autrui, de n'avoir rien à soi.  
Protège-moi toujours, ô Liberté chérie!  
O mère des vertus, mère de la patrie!

LE BERGER.

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms.

Toutefois tes discours sont pour moi des affronts :  
Ton prétendu bonheur et m'afflige et me brave ;  
Comme moi , je voudrais que tu fusses esclave.

LE CHEVRIER.

Et moi, je te voudrais libre, heureux comme moi.  
Mais les dieux n'ont-ils point de remède pour toi ?  
Il est des baumes doux, des lustrations pures  
Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,  
Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.

LE BERGER.

Il n'en est point ; il n'est pour moi que des douleurs :  
Mon sort est de servir, il faut qu'il s'accomplisse.  
Moi, j'ai ce chien aussi qui tremble à mon service ;  
C'est mon esclave aussi. Mon désespoir muet  
Ne peut rendre qu'à lui tous les maux qu'on me fait.

LE CHEVRIER.

La terre, notre mère, et sa douce richesse  
Ne peut-elle du moins égayer ta tristesse<sup>1</sup> ?  
Vois combien elle est belle ! et vois l'été vermeil,  
Prodigue de trésors, brillants fils du soleil,  
Qui vient, fertile amant d'une heureuse culture,  
Varier du printemps l'uniforme verdure ;  
Vois le jeune abricot<sup>2</sup>, sous les yeux d'un beau ciel,  
Arrondir son fruit doux et blond comme le miel,

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et de 1839 :

La terre, notre mère, et sa douce richesse  
Sont-elles sans pouvoir pour bannir ta tristesse ?  
Vois la belle campagne !

<sup>2</sup> Toutes les éditions donnent : *Vois l'abricot naissant...* M. G. de Chénier dit que le manuscrit porte : *Vois le jeune abricot*, et c'est ainsi qu'il a mis dans l'*errata* de son édition.

Vois la pourpre des fleurs dont le pêcher se pare  
Nous annoncer l'éclat des fruits qu'il nous prépare.  
Au bord de ces prés verts regarde ces guérets,  
De qui les blés touffus, jaunissantes forêts,  
Du joyeux moissonneur attendent la faucille.  
D'agrestes déités quelle noble famille !  
La Récolte et la Paix, aux yeux purs et sereins,  
Les épis sur le front, les épis dans les mains,  
Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,  
Verser la corne d'or où fleurit l'abondance.

## LE BERGER.

Sans doute qu'à tes yeux elles montrent leurs pas ;  
Moi, j'ai des yeux d'esclave, et je ne les vois pas.  
Je n'y vois qu'un sol dur, laborieux, servile,  
Que j'ai, non pas pour moi, contraint d'être fertile ;  
Où, sous un ciel brûlant, je moissonne le grain  
Qui va nourrir un autre, et me laisse ma faim.  
Voilà quelle est la terre. Elle n'est point ma mère,  
Elle est pour moi marâtre ; et la nature entière  
Est plus nue à mes yeux, plus horrible à mon cœur.  
Que ce vallon de mort qui te fait tant d'horreur.

## LE CHEVRIER.

Le soin de tes brebis, leur voix douce et paisible,  
N'ont-ils donc rien qui plaise à ton âme insensible ?  
N'aimes-tu point à voir les jeux de tes agneaux ?  
Moi, je me plais auprès de mes jeunes chevreaux ;  
Je m'occupe à leurs jeux, j'aime leur voix bélante ;  
Et quand sur la rosée et sur l'herbe brillante  
Vers leur mère en criant je les vois accourir,  
Je bondis avec eux de joie et de plaisir.

## LE BERGER.

Ils sont à toi : mais moi, j'eus une autre fortune ;  
Ceux-ci de mes tourments sont la cause importune.  
Deux fois, avec ennui, promenés chaque jour,  
Un maître soupçonneux nous attend au retour.  
Rien ne le satisfait : ils ont trop peu de laine ;  
Ou bien ils sont mourants, ils se traînent à peine ;  
En un mot, tout est mal. Si le loup quelquefois  
En saisit un, l'emporte et s'enfuit dans le bois<sup>1</sup>,  
C'est ma faute ; il fallait braver ses dents avides.  
Je dois rendre les loups innocents et timides.  
Et puis, menaces, cris, injure, emportements,  
Et lâches cruautés qu'il nomme châtimens.

## LE CHEVRIER.

Toujours à l'innocent les dieux sont favorables :  
Pourquoi fuir leur présence, appui des misérables ?  
Autour de leurs autels, parés de nos festons,  
Que ne viens-tu danser, offrir de simples dons,  
Du chaume, quelques fleurs, et, par ces sacrifices,  
Te rendre Jupiter et les nymphes propices ?

## LE BERGER.

Non : les danses, les jeux, les plaisirs des bergers,  
Sont à mon triste cœur des plaisirs étrangers.  
Que parles-tu de dieux, de nymphes et d'offrandes ?  
Moi, je n'ai pour les dieux ni chaume ni guirlandes :  
Je les crains, car j'ai vu leur foudre et leurs éclairs ;  
Je ne les aime pas, ils m'ont donné des fers.

<sup>1</sup> Les éditions donnent : *les bois* ; suivant M. G. de Chénier, il faut lire *le bois*.

## LE CHEVRIER.

Eh bien ! que n'aimes-tu ? Quelle amertume extrême  
Résiste aux doux souris d'une vierge qu'on aime ?  
L'autre jour, à la mienne, en ce bois fortuné,  
Je vins offrir le don d'un chevreau nouveau-né.  
Son œil tomba sur moi, si doux, si beau, si tendre !...  
Sa voix prit un accent !... Je crois toujours l'entendre.

## LE BERGER.

Eh ! quel œil virginal voudrait tomber sur moi ?  
Ai-je, moi, des chevreaux à donner comme toi ?  
Chaque jour, par ce maître inflexible et barbare,  
Mes agneaux sont comptés avec un soin avare.  
Trop heureux quand il daigne à mes cris superflus  
N'en pas redemander plus que je n'en reçus !  
O juste Némésis ! si jamais je puis être  
Le plus fort à mon tour, si je puis me voir maître,  
Je serai dur, méchant, intraitable, sans foi,  
Sanguinaire, cruel comme on l'est avec moi !

## LE CHEVRIER.

Et moi, c'est vous qu'ici pour témoins j'en appelle,  
Dieux ! de mes serviteurs la cohorte fidèle  
Me trouvera toujours humain, compatissant,  
A leurs justes désirs facile et complaisant,  
Afin qu'ils soient heureux et qu'ils aiment leur maître,  
Et bénissent en paix l'instant qui les vit naître.

## LE BERGER.

Et moi, je le maudis, cet instant douloureux  
Qui me donna le jour pour être malheureux ;  
Pour agir quand un autre exige ; veut, ordonne ;  
Pour n'avoir rien à moi, pour ne plaire à personne ;

Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil  
Engraissent d'un tyran l'indolence et l'orgueil.

LE CHEVRIER.

Berger infortuné ! ta plaintive détresse  
De ton cœur dans le mien fait passer la tristesse.  
Vois cette chèvre mère et ces chevreaux, tous deux  
Aussi blancs que le lait qu'elle garde pour eux ;  
Qu'ils aillent avec toi, je te les abandonne.  
Adieu. Puisse du moins ce peu que je te donne  
De ta triste mémoire effacer tes malheurs  
Et, soigné par tes mains, distraire tes douleurs !

LE BERGER.

Oui, donne et sois maudit ; car, si j'étais plus sage,  
Ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage ;  
De mon despote avare ils choqueront les yeux.  
Il ne croit pas qu'on donne : il est fourbe, envieux ;  
Il dira que chez lui j'ai volé le salaire  
Dont j'aurai pu payer les chevreaux et la mère ;  
Et, d'un si bon prétexte ardent à se servir,  
C'est à moi que lui-même il viendra les ravir<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> A la fin de cette idylle, se trouve sur le manuscrit une note, qu'on a lue ainsi : « Commencé le vendredi au soir 10 et fini le dimanche au soir 12 mars 1787. » M. Beq de Fouquières fait observer que le 10 mars 1787 était un samedi et le 12 un lundi ; il propose de lire 16 et 18 mars.

## V.

L'OARISTYS<sup>1</sup>.

DAPHNIS, NAÏS.

DAPHNIS.

Hélène daigna suivre un berger ravisseur ;  
Berger comme Pâris, j'embrasse mon Hélène.

NAÏS.

C'est trop t'enorgueillir d'une faveur si vaine.

DAPHNIS.

Ah ! ces baisers si vains ne sont pas sans douceur.

NAÏS.

Tiens, ma bouche essuyée en a perdu la trace.

DAPHNIS.

Eh bien, d'autres baisers en vont prendre la place.

NAÏS.

Adresse ailleurs ces vœux dont l'ardeur me poursuit  
Va, respecte une vierge.

DAPHNIS.

Imprudente bergère !

Ta jeunesse te flatte ; ah ! n'en sois pas si fière :  
Comme un songe insensible elle s'évanouit.

NAÏS.

Chaque âge a ses honneurs, et la saison dernière  
Aux fleurs de l'oranger fait succéder son fruit.

<sup>1</sup> Imitation d'une idylle attribuée à Théocrite. Le mot grec *οαριστός* signifie *conversation familière*.



DAPHNIS.

Viens sous ces oliviers ; j'ai beaucoup à te dire.

NAÏS.

Non ; déjà tes discours ont voulu me tenter.

DAPHNIS.

Suis-moi sous ces ormeaux ; viens , de grâce , écouter  
Les sons harmonieux que ma flûte respire :  
J'ai fait pour toi des airs , je te les veux chanter ;  
Déjà tout le vallon aime à les répéter.

NAÏS.

Va , tes airs langoureux ne sauraient me séduire.

DAPHNIS.

Eh quoi ! seule à Vénus penses-tu résister ?

NAÏS.

Je suis chère à Diane ; elle me favorise.

DAPHNIS.

Vénus a des liens qu'aucun pouvoir ne brise.

NAÏS.

Diane saura bien me les faire éviter.  
Berger, retiens ta main... berger, crains ma colère.

DAPHNIS.

Quoi ! tu veux fuir l'Amour ! l'Amour , à qui jamais  
Le cœur d'une beauté ne pourra se soustraire ?

NAÏS.

Oui , je veux le braver... Ah !... si je te suis chère...  
Berger, retiens ta main... laisse mon voile en paix.

DAPHNIS.

Toi-même , hélas ! bientôt livreras ces attraits  
A quelque autre berger bien moins digne de plaire.

NAÏS.

Beaucoup m'ont demandée, et leurs désirs confus  
N'obtinrent, avant toi, qu'un refus pour salaire.

DAPHNIS.

Et je ne dois comme eux attendre qu'un refus?

NAÏS.

Hélas! l'hymen aussi n'est qu'une loi de peine;  
Il n'apporte, dit-on, qu'ennuis et que douleurs.

DAPHNIS.

On ne te l'a dépeint que de fausses couleurs :  
Les danses et les jeux, voilà ce qu'il amène.

NAÏS.

Une femme est esclave...

DAPHNIS.

Ah! plutôt elle est reine.

NAÏS.

Tremble près d'un époux et n'ose lui parler.

DAPHNIS.

Eh! devant qui ton sexe est-il fait pour trembler

NAÏS.

A des travaux affreux Lucine nous condamne.

DAPHNIS.

Il est bien doux alors d'être chère à Diane.

NAÏS.

Quelle beauté survit à ces rudes combats?

DAPHNIS.

Une mère y recueille une beauté nouvelle :  
Des enfants adorés feront tous tes appas ;  
Tu brilleras en eux d'une splendeur plus belle.

NAÏS.

Mais, tes vœux écoutés, quel en serait le prix ?

DAPHNIS.

Tout : mes troupeaux, mes bois et ma belle prairie,  
Un jardin grand et riche, une maison jolie,  
Un bercail spacieux pour tes chères brebis.  
Enfin, tu me diras ce qui pourra te plaire ;  
Je jure de quitter tout pour te satisfaire :  
Tout pour toi sera fait aussitôt qu'entrepris.

NAÏS.

Mon père...

DAPHNIS.

Oh ! s'il n'est plus que lui qui te retienne,  
Il approuvera tout dès qu'il saura mon nom.

NAÏS.

Quelquefois il suffit que le nom seul prévienne :  
Quel est ton nom ?

DAPHNIS.

Daphnis ; mon père est Palémon.

NAÏS.

Il est vrai, ta famille est égale à la mienne.

DAPHNIS.

Rien n'éloigne donc plus cette douce union.

NAÏS.

Montre-les-moi, ces bois qui seront mon partage.

DAPHNIS.

Viens ; c'est à ces cyprès de leurs fleurs couronnés.

NAÏS.

Restez, chères brebis, restez sous cet ombrage.

DAPHNIS.

Taureaux, paisez en paix ; à celle qui m'engage  
Je vais montrer les biens qui lui sont destinés.

NAÏS.

Satyre, que fais-tu ? Quoi ! ta main ose encore...

DAPHNIS.

Eh ! laisse-moi toucher ces fruits délicieux...  
Et ce jeune duvet...

NAÏS.

Berger... au nom des dieux...

Ah !... je tremble...

DAPHNIS.

Et pourquoi ? que crains-tu ? Je t'adore.

Viens.

NAÏS.

Non ; arrête... Vois, cet humide gazon  
Va souiller ma tunique, et je serais perdue ;  
Mon père le verrait.

DAPHNIS.

Sur la terre étendue

Saura te garantir cette épaisse toison.

NAÏS.

Dieux ! quel est ton dessein ? tu m'ôtes ma ceinture.

DAPHNIS.

C'est un don pour Vénus ; vois, son astre nous luit.

NAÏS.

Attends... Si quelqu'un vient... Ah ! dieux ! j'entends du bruit

DAPHNIS.

C'est ce bois qui de joie et s'agite et murmure.

NAÏS.

Tu déchires mon voile!... Où me cacher ? Hélas !  
Me voilà nue ! Où fuir ?

DAPHNIS.

A ton amant unie,  
De plus riches habits couvriront tes appas.

NAÏS.

Tu promets maintenant... Tu préviens mon envie ;  
Bientôt à mes regrets tu m'abandonneras.

DAPHNIS.

Oh ! non ! jamais... Pourquoi , grands dieux ! ne puis-je pas  
Te donner et mon sang , et mon âme , et ma vie ?

NAÏS.

Ah !... Daphnis ! je me meurs... Apaise ton courroux,  
Diane.

DAPHNIS.

Que crains-tu ? L'Amour sera pour nous.

NAÏS.

Ah ! méchant , qu'as-tu fait ?

DAPHNIS.

J'ai signé ma promesse.

NAÏS.

J'entrai fille en ce bois et chère à ma déesse.

DAPHNIS.

Tu vas en sortir femme et chère à ton époux.

ACT.



## VI.

LA JEUNE LOCRIENNE<sup>1</sup>.

« Fuis, ne me livre point. Pars avant son retour ;  
 « Lève-toi ; pars, adieu ; qu'il n'entre, et que ta vue  
 « Ne cause un grand malheur, et je serais perdue !  
 « Tiens, regarde, adieu, pars : ne vois-tu pas le jour<sup>2</sup> ? »  
 Nous aimions sa naïve et riante folie,  
 Quand soudain, se levant, un sage d'Italie,  
 Maigre, pâle, pensif, qui n'avait point parlé,  
 Pieds nus, la barbe noire, un sectateur zélé  
 Du muet de Samos qu'admire Métaponte<sup>3</sup>,  
 Dit : « Locriens perdus<sup>4</sup>, n'avez-vous pas de honte ?  
 Des mœurs saintes jadis furent votre trésor.  
 Vos vierges, aujourd'hui riches de pourpre et d'or,  
 Ouvrent leur jeune bouche à des chants adultères.  
 Hélas ! qu'avez-vous fait des maximes austères  
 De ce berger sacré<sup>5</sup> que Minerve autrefois  
 Daignait former en songe à vous donner des lois ? »

<sup>1</sup> Cette idylle dans le manuscrit ne porte pas de titre ; Sainte-Beuve, qui la publia le premier (1839), lui donna celui de *la Jeune Locrienne*.

<sup>2</sup> Les quatre vers, supposés chantés par la jeune fille de Locres, sont imités d'un fragment d'une chanson locrienne, cité par Athénée (liv. XV).

<sup>3</sup> Ce *muet de Samos* est le philosophe Pythagore, né à Samos, et qui vint s'établir à Métaponte, où il mourut. Ses disciples devaient s'imposer le silence pendant un certain temps.

<sup>4</sup> Variante : *pervers*.

<sup>5</sup> Zaleucus, qui donna des lois aux Locriens.

Disant ces mots, il sort...<sup>1</sup> Elle était interdite,  
Son œil noir s'est mouillé d'une larme subite;  
Nous l'avons consolée, et ses ris ingénus,  
Ses chansons, sa gaîté, sont bientôt revenus.  
Un jeune Thurien, aussi beau qu'elle est belle  
(Son nom m'est inconnu), sortit presque avec elle :  
Je crois qu'il la suivit et lui fit oublier  
Le grave Pythagore et son grave écolier.

---

## VII.

## CHRYSE.

Pourquoi, belle Chrysé, t'abandonnant aux voiles,  
T'éloigner de nos bords sur la foi des étoiles?  
Dieux! je t'ai vue en songe; et, de terreur glacé,  
J'ai vu sur des écueils ton vaisseau fracassé,  
Ton corps flottant sur l'onde, et tes bras avec peine  
Cherchant à repousser la vague ionienne.  
Les filles de Nérée ont volé près de toi.  
Leur sein fut moins troublé de douleur et d'effroi,  
Quand du béliet doré qui traversait leurs ondes,  
La jeune Hellé tomba dans leurs grottes profondes.  
Oh! que j'ai craint de voir à cette mer, un jour,  
Tiphys<sup>2</sup> donner ton nom et plaindre mon amour!

<sup>1</sup> Var. : *il part....*

<sup>2</sup> Tiphys était le pilote du navire Argo. Ce mot paraît désigner ici un navigateur en général. Le poète dit qu'il craint que quelque pilote ne

Que j'adressai de vœux aux dieux de l'onde amère !  
 Que de vœux à Neptune, à Castor, à son frère !  
 Glaucus ne te vit point ; car sans doute avec lui,  
 Déesse, au sein des mers tu vivrais aujourd'hui.  
 Déjà tu n'élevais que des mains défaillantes ;  
 Tu me nommais déjà de tes lèvres mourantes,  
 Quand, pour te secourir, j'ai vu fendre les flots  
 Au dauphin qui sauva le chanteur de Lesbos <sup>1</sup>.

(Imité de Propertius.)

---

## VIII.

### AMYMONE.

Salut, belle Amymone ; et salut, onde amère  
 A qui je dois la belle à mes regards si chère !  
 Assise dans sa barque, elle franchit les mers.  
 Son écharpe à longs plis serpente dans les airs.  
 Ainsi l'on vit Thétis flottant vers le Pénée,  
 Conduite à son époux par le blond Hyménée,  
 Fendre la plaine humide, et, se tenant au frein,  
 Presser le dos glissant d'un agile dauphin.

donne à un endroit de la mer le nom de Chrysé (parce qu'elle y aurait péri), comme on a donné le nom d'Hellespont à la partie de la mer où tombe Hellé.

<sup>1</sup> Suivant une tradition recueillie par Hérodote, le célèbre poète lyrique Arion, de Méthymne, dans l'île de Lesbos, revenait de Tarente à Corinthe. Durant le trajet, les matelots voulurent le tuer pour le dépouiller, mais il se jeta à la mer et fut porté jusqu'au rivage par un dauphin qui le reçut sur son dos.



Si tu fusses tombée en ces gouffres liquides,  
La troupe aux cheveux noirs des fraîches Néréides  
A ton aspect sans doute aurait eu de l'effroi,  
Mais pour te secourir n'eût point volé vers toi.  
Près d'elles descendue, à leurs yeux exposée,  
Opis et Cymodoce et la blanche Nésée<sup>1</sup>  
Eussent rougi d'envie, et sur tes doux attraits  
Cherché, non sans dépit, quelques défauts secrets;  
Et loin de toi chacune, avec un soin extrême,  
Sous un roc de corail menant le dieu qu'elle aime,  
L'eût tourmenté de cris amers, injurieux,  
S'il avait en partant jeté sur toi les yeux.

---

IX.

LA JEUNE TARENTINE<sup>2</sup>.

Pleurez, doux alcyons! ô vous, oiseaux sacrés!  
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez!

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine!  
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine<sup>3</sup>:  
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement  
Devaient la reconduire au seuil de son amant.

<sup>1</sup> Les éditions de 1833 et de 1839 donnent *Nérée*; cette faute a été corrigée par M. Beq de Fouquières.

<sup>2</sup> Cette idylle fut publiée par Marie-Joseph Chénier dans *le Mercure* (1<sup>er</sup> germinal an IX); il y fit plusieurs corrections.

<sup>3</sup> Camarine, ville de Sicile.

Une clef vigilante a, pour cette journée,  
 Dans le cèdre <sup>1</sup> enfermé sa robe d'hyménée,  
 Et l'or dont au festin ses bras seraient parés <sup>2</sup>,  
 Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.  
 Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,  
 Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles  
 L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,  
 Elle crie, elle tombe <sup>3</sup>, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !  
 Son beau corps a roulé sous la vague marine.  
 Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher  
 Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.  
 Par ses ordres <sup>4</sup> bientôt les belles Néréides  
 L'élèvent <sup>5</sup> au-dessus des demeures humides,  
 Le portent au rivage <sup>6</sup>, et dans ce monument  
 L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement ;  
 Puis de loin <sup>7</sup>, à grands cris appelant leurs compagnes,  
 Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,  
 Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,  
 Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,  
 Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,

<sup>1</sup> M.-J. Chénier : *Sous le cèdre enfermé...*

<sup>2</sup> id. *ses bras seront parés.*

<sup>3</sup> id. *Elle tombe, elle crie...*

<sup>4</sup> id. *Par son ordre...*

<sup>5</sup> id. *S'élèvent au-dessus...*

<sup>6</sup> id. *Le poussent au rivage...*

<sup>7</sup> id. *Et de loin...*

L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds,  
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux . »

## X.

MNAÏS <sup>2</sup>.

« Bergers, vous dont ici la chèvre vagabonde,  
La brebis se traînant sous sa laine féconde,  
Au dos <sup>3</sup> de la colline accompagnent les pas,  
A la jeune Mnaïs rendez, rendez, hélas !  
Par Cérès, par sa fille et la terre sacrée,  
Une grâce légère autant que désirée <sup>4</sup>.  
Ah ! près de vous, jadis, elle avait son berceau <sup>5</sup>,  
Et sa vingtième année a trouvé le tombeau.  
Que vos agneaux du moins viennent près de ma cendre  
Me bêler les accents de leur voix douce et tendre,

<sup>1</sup> M.-J. Chénier :

*Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux.*

<sup>2</sup> Cette petite pièce est imitée d'une épigramme de Léonidas de Tarente. Le nom de Mnaïs que Latouche avait dénaturé en Innais a été rétabli par M. Becq de Fouquières.

<sup>3</sup> Latouche a mis : *au front de la colline* ; mais il y a dans le grec : ὄρεος ῥάχτιν, le dos de la colline.

<sup>4</sup> Latouche a mis :

Par Cybèle et Cérès et sa fille adorée,  
Une grâce légère, une grâce sacrée.

<sup>5</sup> Latouche :

*Naguère auprès de vous elle avait son berceau.*

Et paître au pied d'un roc où, d'un son enchanteur,  
 La flûte parlera sous les doigts du pasteur.  
 Qu'au retour du printemps, dépouillant la prairie,  
 Des dons du villageois ma tombe soit fleurie;  
 Puis, d'une brebis mère et docile à sa main,  
 En un vase d'argile il pressera le sein,  
 Et sera chaque jour d'un lait pur arrosée  
 La pierre en ce tombeau sur mes mânes posée.  
 Morts et vivants, il est encor pour nous unir  
 Un commerce d'amour et de doux souvenir <sup>1</sup>. »

---

 XI.
HYLAS<sup>2</sup>.

Le navire <sup>3</sup> éloquent, fils des bois du Pénée <sup>4</sup>,  
 Qui portait à Colchos la Grèce fortunée,  
 Craignant près de l'Euxin les menaces du Nord,  
 S'arrête, et se confie au doux calme d'un port.  
 Aux regards des héros le rivage est tranquille;  
 Ils descendent. Hylas prend un vase d'argile,

<sup>1</sup> A la suite de ces vers, A. Chénier ajoute : « C'est en songe que la jeune Mnais est venue leur dire cela. »

<sup>2</sup> Cette pièce ne porte pas de titre dans le manuscrit, parce que l'auteur avait l'idée de la faire entrer dans une composition plus étendue. Le titre d'*Hylas*, donné par Latouche, résulte du texte.

• Le navire Argo est appelé *éloquent*, parce que la poutre qui formait sa quille rendait des oracles.

<sup>4</sup> Fleuve de la Thessalie.

Et va, pour leurs banquets sur l'herbe préparés,  
 Chercher une onde pure en ces bords ignorés.  
 Reines, au sein d'un bois, d'une source prochaine,  
 Trois naïades l'ont vu s'avancer dans la plaine.  
 Elles ont vu ce front de jeunesse éclatant,  
 Cette bouche, ces yeux. Et leur onde à l'instant  
 Plus limpide, plus belle, un plus léger zéphire,  
 Un murmure plus doux l'avertit et soupire<sup>1</sup> :  
 Il accourt. Devant lui l'herbe jette des fleurs ;  
 Sa main errante suit l'éclat de leurs couleurs ;  
 Elle oublie, à les voir, l'emploi qui la demande,  
 Et s'égare à cueillir une belle guirlande.  
 Mais l'onde encor soupire et sait le rappeler.  
 Sur l'immobile arène il l'admire couler,  
 Se courbe, et, s'appuyant à la rive penchante,  
 Dans le cristal sonnant plonge l'urne pesante.  
 De leurs roseaux touffus les trois nymphes soudain  
 Volent, fendent leurs eaux, l'entraînent par la main  
 En un lit de joncs frais et de mousses nouvelles.  
 Sur leur sein, dans leurs bras, assis au milieu d'elles,  
 Leur bouche, en mots mielleux où l'amour est vanté,  
 Le rassure et le loue et flatte sa beauté.  
 Leurs mains vont caressant sur sa joue enfantine  
 De la jeunesse en fleur la première étamine,  
 Ou séchent en riant quelques pleurs gracieux

<sup>1</sup> Ces deux vers offrent une construction grammaticale embarrassée ;  
 l'édit. de 1826 les a corrigés ainsi :

Et leur onde à l'instant  
 Plus limpide *pour lui coule* ; un léger zéphire,  
 D'un murmure plus doux l'avertit et l'attire.

Dont la frayeur subite avait rempli ses yeux.

« Quand ces trois corps d'albâtre atteignaient le rivage,  
D'abord j'ai cru, dit-il, que c'était mon image  
Qui, de cent flots brisés prompte à suivre la loi,  
Ondoyante, volait et s'élançait vers moi. »

Mais Alcide inquiet, que presse un noir augure,  
Va, vient, le cherche, crie auprès de l'onde pure :  
« Hylas! Hylas! » Il crie et mille et mille fois.  
Le jeune enfant de loin croit entendre sa voix ;  
Et du fond des roseaux, pour le tirer de peine,  
Lui répond une voix non entendue et vaine <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Latouche avait corrigé ainsi ces deux derniers vers :

Et du fond des roseaux pour *adoucir sa* peine,  
Lui répond *d'une voix inentendue* et vaine.



# FRAGMENTS D'IDYLLES <sup>1</sup>.

---

## I.

### MNAZILE ET CHLOÉ.

#### CHLOÉ.

Fleurs, bocage sonore, et mobiles roseaux  
Où murmure Zéphyre au murmure des eaux,  
Parlez, le beau Mnazile est-il sous vos ombrages ?  
Il visite souvent vos paisibles rivages.  
Souvent j'écoute, et l'air qui gémit dans vos bois  
A mon oreille au loin vient apporter sa voix.

#### MNAZILE.

Onde, mère des fleurs, naïade transparente  
Qui pressez mollement cette enceinte odorante,  
Amenez-y Chloé, l'amour de mes regards.  
Vos bords m'offrent souvent ses vestiges épars.  
Souvent ma bouche vient, sous vos sombres allées,  
Baiser l'herbe et les fleurs que ses pas ont foulées.

#### CHLOÉ.

Oh ! s'il pouvait savoir quel amoureux ennui  
Me rend cher ce bocage où je rêve de lui !

<sup>1</sup> Les morceaux qui précèdent, quoique plusieurs fussent destinés à faire partie de compositions plus étendues, peuvent être considérés comme complets ; les suivants sont des fragments, excepté l'épilogue et quelques traductions de poètes anciens, par lesquelles nous terminons la série des Idylles.

Peut-être je devais d'un souris favorable  
L'inviter, l'engager à me trouver aimable.

MNAZILE.

Si pour m'encourager quelque dieu bienfaiteur  
Lui disait que son nom fait palpiter mon cœur!  
J'aurais dû l'inviter, d'une voix douce et tendre,  
A se laisser aimer, à m'aimer, à m'entendre.

CHLOÉ.

Ah! je l'ai vu; c'est lui. Dieux! je vais lui parler!  
O ma bouche, ô mes yeux, gardez de vous troubler.

MNAZILE.

Le feuillage a frémi. Quelque robe légère...  
C'est elle! O mes regards, ayez soin de vous taire.

CHLOÉ.

Quoi! Mnazile est ici? Seule, errante, mes pas  
Cherchaient ici le frais et ne t'y croyaient pas.

MNAZILE.

Seul, au bord de ces flots que le tilleul couronne,  
J'avais fui le soleil et n'attendais personne...

. . . . .

## II.

### ARCAS ET PALÉMON<sup>1</sup>.

PALÉMON.

Tu poursuis Damalis; mais cette blonde tête  
Pour le joug de Vénus n'est point encore prête.

<sup>1</sup> Le manuscrit indique les personnages de l'idylle par les lettres A et B. A ces lettres Latouche substitua les noms d'*Arcas* et de *Palémon*.



C'est une enfant encore ; elle fuit tes liens,  
Et ses yeux innocents n'entendent pas les tiens.  
Ta génisse naissante au sein du pâturage  
Ne cherche aux bords des eaux que le saule et l'ombrage ;  
Sans répondre à la voix des époux mugissants,  
Elle se mêle aux jeux de ses frères naissants.  
Le fruit encore vert, la vigne encore acide  
Tentent de ton palais l'inquiétude avide.  
Va, l'automne, bientôt succédant à des fleurs,  
Saura mûrir pour toi leurs mielleuses liqueurs.  
Tu la verras bientôt, lascive et caressante,  
Tourner vers les baisers sa tête languissante.  
Attends. Le jeune épi n'est point couronné d'or ;  
Le sang du doux mûrier ne jaillit point encor ;  
La fleur n'a point percé sa tunique sauvage ;  
Le jeune oiseau n'a point encore de plumage.  
Qui prévient le moment l'empêche d'arriver.

## ARCAS.

Qui le laisse échapper ne peut le retrouver.  
Les fleurs ne sont plus tout, le verger vient d'éclore,  
Et l'automne a tenu les promesses de Flore <sup>1</sup>.  
Le fruit est mûr, et garde en sa douce âpreté  
D'un fruit à peine mûr l'aimable crudité.  
L'oiseau d'un doux plumage enveloppe son aile.  
Du milieu des bourgeons le feuillage étincelle.  
La rose et Damalis de leur jeune prison  
Ont ensemble percé la jalouse cloison.  
Effrayée et confuse, et versant quelques larmes,  
Sa mère en souriant a calmé ses alarmes.

<sup>1</sup> D'après M. G. de Chénier, le manuscrit porte : *la promesse*.

L'hyménée a souri quand il a vu son sein  
 Pouvoir bientôt remplir une amoureuse main.  
 Sur le coing parfumé le doux printemps colore  
 Une molle toison intacte et vierge encore.  
 La grenade entr'ouverte au fond de ses réseaux  
 Nous laisse voir l'éclat de ses rubis nouveaux.

. . . . .  
 . . . . .



### III.

#### LYDÉ<sup>1</sup>.

##### I.

« Laisse, ô blanche Lydé, toi par qui je soupire,  
 Sur ton pâle berger<sup>2</sup> tomber un doux sourire,  
 Et, de ton grand œil noir daignant chercher ses pas,  
 Dis-lui : Pâle berger, viens, je ne te hais pas.

— Pâle berger aux yeux mourants, à la voix tendre,  
 Cesse, à mes doux baisers, cesse enfin de prétendre.

<sup>1</sup> Sous ce titre, les éditions de Chénier donnent trois morceaux distincts, et qui ne semblent pas appartenir à la même composition. Les deux premiers de l'édition de M. G. de Chénier (troisième et premier de l'édition de Latouche) sont de courts fragments dont on n'aperçoit pas bien le dessein; le troisième (second de Latouche) est une idylle amoureuse qui elle-même ne forme pas un tout achevé, et qui se divise en plusieurs fragments. Nous laissons ces trois morceaux dans l'ordre où les a publiés M. G. de Chénier, qui les donne comme s'ils formaient un ensemble; mais nous les séparons par des chiffres.

<sup>2</sup> Variante : *Sur ce pâle...*

Non, berger, je ne puis ; je n'en ai point pour toi.  
Ils sont tous à Moëris, ils ne sont plus à moi. »

## II.

« Mon visage est flétri des regards du soleil.  
Mon pied blanc sous la ronce est devenu vermeil.  
J'ai suivi tout le jour le fond de la vallée ;  
Des bêlements lointains <sup>1</sup> partout m'ont appelée.  
J'ai couru ; tu fuyais sans doute loin de moi :  
C'étaient d'autres pasteurs. Où te chercher, ô toi  
Le plus beau des humains ? Dis-moi, fais-moi connaître  
Où sont donc tes troupeaux, où tu les mènes paître,  
Pour que je cesse enfin de courir sur les pas  
Des troupeaux étrangers que tu ne conduis pas. »

## III.

Une femme, une poëtesse, chante ainsi :

« O jeune adolescent ! tu rougis devant moi.  
Vois mes traits sans couleur ; ils pâlisent pour toi :  
C'est ton front virginal, ta grâce, ta décence ;  
Viens. Il est d'autres jeux que les jeux de l'enfance.  
O jeune adolescent, viens savoir que mon cœur  
N'a pu de ton visage oublier la douceur.  
Bel enfant, sur ton front la volupté réside.  
Ton regard est celui d'une vierge timide.  
Ton sein blanc, que ta robe ose cacher au jour,  
Semble encore ignorer qu'on soupire d'amour.  
Viens le savoir de moi. Viens, je veux te l'apprendre ;

<sup>1</sup> Var. : *Des bêlements confus...*

Viens remettre en mes mains ton âme vierge et tendre,  
 Afin que mes leçons, moins timides que toi,  
 Te fassent soupirer et languir comme moi ;  
 Et qu'enfin rassuré, cette joue enfantine  
 Doive à mes seuls baisers cette rougeur divine.

Oh ! je voudrais qu'ici tu vinsses un matin  
 Reposer mollement ta tête sur mon sein !  
 Je te verrais dormir, retenant mon haleine,  
 De peur de t'éveiller, ne respirant qu'à peine.  
 Mon écharpe de lin que je ferais flotter,  
 Loin de ton beau visage aurait soin d'écarter  
 Les insectes volants dont les ailes bruyantes  
 Aiment à se poser sur les lèvres dormantes<sup>1</sup>... »

. . . . .  
 . . . . .

La nymphe l'aperçoit<sup>2</sup>, et l'arrête et soupire.  
 Vers un banc de gazon, tremblante, elle l'attire ;  
 Elle s'assied. Il vient, timide avec candeur,  
 Ému d'un peu d'orgueil, de joie et de pudeur.  
 Les deux mains de la nymphe errent à l'aventure.  
 L'une, sur son front blanc, va de sa chevelure

<sup>1</sup> Latouche supprima ce vers et il donna ainsi le précédent :

*Les insectes volants et la jalouse abeille...*

<sup>2</sup> Entre ce vers et le précédent il y a une lacune ; on ne trouve pour la remplir aucune indication dans les manuscrits de A. Chénier ; on ne sait pourquoi la femme, la poétesse de tout à l'heure, est maintenant une nymphe. Pour comprendre le fragment qui suit, il faut supposer que l'adolescent auquel s'adresse l'appel amoureux de la poétesse ou de la nymphe survient pendant qu'elle chante.

Former les blonds anneaux ; l'autre de son menton  
Caresse lentement le mol et doux coton.

« Approche , bel enfant , approche , lui dit-elle ,  
Toi si jeune et si beau , près de moi jeune et belle.  
Viens , ô mon bel ami , viens , assieds-toi sur moi.  
Dis , quel âge , mon fils , s'est écoulé pour toi ?  
Aux combats du gymnase as-tu quelque victoire ?  
Aujourd'hui , m'a-t-on dit , tes compagnons de gloire ,  
Trop heureux ! te pressaient entre leurs bras glissants ,  
Et l'olive a coulé sur tes membres luisants.

Tu baisses tes yeux noirs ? Bienheureuse la mère  
Qui t'a formé si beau , qui t'a nourri pour plaire.  
Sans doute elle est déesse. Eh quoi ! ton jeune sein  
Tremble et s'élève ? Enfant , tiens , porte ici ta main :  
Le mien plus arrondi s'élève davantage.

Ce n'est pas ( le sais-tu ? déjà dans le bocage  
Quelque voile de nymphe est-il tombé pour toi ? ) ,  
Ce n'est pas cela seul qui diffère chez moi.  
Tu souris ? tu rougis ? Que ta joue est brillante !  
Que ta bouche est vermeille et ta peau transparente !  
N'es-tu pas Hyacinthe au blond Phœbus si cher ?  
Ou ce jeune Troyen ami de Jupiter ?

Ou celui qui , naissant pour plus d'une immortelle ,  
Entr'ouvrit de Myrrha l'écorce maternelle ?  
Enfant , qui que tu sois , oh ! tes yeux sont charmants ,  
Bel enfant , aime-moi. Mon cœur de mille amants  
Rejeta mille fois la poursuite enflammée ;  
Mais toi seul , aime-moi , j'ai besoin d'être aimée.

. . . . .  
. . . . .

Mon amour, aime-moi. Sur l'herbe, chaque soir,  
 Au coucher du soleil nous viendrons nous asseoir. »

---

 IV.

 LA PLAINTÉ DE NÉÈRE<sup>1</sup>.

Mais telle qu'à sa mort, pour la dernière fois,  
 Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,  
 De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,  
 Chante, avant de partir, ses adieux à la vie,  
 Ainsi, les yeux remplis de langueur et de mort,  
 Pâle, elle ouvrit sa bouche en un dernier effort :

« O vous, du Sébéthus<sup>2</sup> naïades vagabondes,  
 Coupez sur mon tombeau vos chevelures blondes.  
 Adieu, mon Clinias! moi, celle qui te plus  
 Moi, celle qui t'aimai, que tu ne verras plus.  
 O cieus, ô terre, ô mer, prés, montagnes, rivages,  
 Fleurs, bois mélodieux, vallons, grottes sauvages,  
 Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours  
 Néère tout son bien, Néère ses amours;

<sup>1</sup> Cette idylle n'est encore qu'un fragment. L'histoire d'amour qui amène la plainte de Néère n'est pas racontée, et nous n'en avons pas le dénouement. Mais l'imagination supplée sans effort à ce que le poète n'a pas eu le temps de dire. Une jeune femme qui meurt loin de celui qu'elle aime, voilà tout le sujet. Le nom de Néère se retrouve dans un autre fragment de quatre vers qui n'a aucun rapport avec le sujet de cette idylle, et à laquelle il ne fallait pas les joindre comme a fait M. G. de Chénier.

<sup>2</sup> Petite rivière qui coule près du Vésuve et se jette dans le golfe de Naples.

Cette Néère, hélas ! qu'il nommait sa Néère,  
 Qui, pour lui criminelle, abandonna sa mère ;  
 Qui, pour lui fugitive, errant de lieux en lieux,  
 Aux regards des humains n'osa lever les yeux.  
 Oh ! soit que l'astre pur des deux frères d'Hélène ✓  
 Calme sous ton vaisseau la vague ionienne ;  
 Soit qu'aux bords de Pæstum, sous ta soigneuse main,  
 Les roses deux fois l'an couronnent ton jardin,  
 Au coucher du soleil, si ton âme attendrie  
 Tombe en une muette et molle rêverie,  
 Alors, mon Clinias, appelle, appelle-moi.  
 Je viendrai, Clinias ; je volerai vers toi.  
 Mon âme vagabonde, à travers le feuillage,  
 Frémira ; sur les vents ou sur quelque nuage  
 Tu la verras descendre, ou du sein de la mer,  
 S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air,  
 Et ma voix, toujours tendre et doucement plaintive,  
 Caresser, en fuyant, ton oreille attentive. »

## V.

## L'ESCLAVE.

DÉDICACE <sup>1</sup>.

Un frais zéphyr d'été, promené sur les eaux,  
 Émeut moins doucement l'ombrage et les roseaux ;

<sup>1</sup> André Chénier avait l'intention de dédier *l'Esclave* à une belle personne dont il ne dit pas le nom, et qui, selon une conjecture de

Sur une mer brillante, un ciel semé d'étoiles  
 A s'approcher de terre enhardit moins les voiles<sup>1</sup>;  
 Vers l'ardente Clytie un regard du soleil  
 La fait moins se pencher sur son disque vermeil,  
 Que l'éloquent regard d'une belle attentive  
 N'émeut et n'encourage une muse craintive.

. . . . .  
 . . . . .

Brillante comme vous, comme vous calme et belle,  
 Les yeux avec amour se porteraient sur elle.

. . . . .

Dirait : « Que cette muse est belle et séduisante !  
 Que son éclat est doux ! que sa grâce est décente !  
 Dans sa simplicité que de charmes secrets !  
 Qu'une fierté modeste ennoblit tous ses traits !  
 Qu'on la quitte avec peine ! et que sa voix aimable  
 Vous laisse, au loin, dans l'âme une trace durable ! »  
 Tel serait leur langage ; et mes vers répétés  
 Encore après mille ans seraient lus et vantés.

. . . . .

Au moins daignez souffrir que cette main suspende  
 A votre belle image une rustique offrande ;  
 Accueillez mon *Esclave*...

. . . . .

M. Becq de Fouquières, était M<sup>me</sup> Cosway. Cette dédicace est restée inachevée, comme *l'Esclave*. Nous la donnons, moins la fin qui est tout à fait tronquée.

<sup>1</sup> Ce vers est dur. Le manuscrit donne cette variante :

Sait moins à fuir le port encourager les voiles.

La pensée était différente, mais le vers était encore moins bon.



Il pleure loin de lui sa famille éplorée.  
 Vos parents loin de vous, vous leur bien, leur orgueil,  
 Feraient couler vos pleurs et vivraient dans le deuil.  
 Il aime, et de regrets son âme est consumée.  
 Amour profond, brûlant; comme vous eût aimée  
 Tout mortel dont l'aspect serait doux à vos yeux,  
 Dont vos regrets suivraient l'absence et les adieux,  
 Dont le nom remplirait vos pensers solitaires.

. . . . .  
 . . . . .

Sur le rivage de telle île (la plus proche de Délos), un jeune esclave  
 délien venait dire ceci chaque jour <sup>1</sup> :

« Ah! vierge infortunée! était-ce la douleur  
 Qui devait de ton front cueillir la jeune fleur?<sup>2</sup>  
 Mais, oh oui! que ton cœur soit nourri d'amertume,  
 Que des pâles regrets la langueur te consume,  
 Plûtôt que si, crédule à de nouveaux amants,  
 Ils égaraient ta bouche en de nouveaux serments,  
 Et de vœux et d'amour enivrant ton oreille,  
 Ranimaient de ton front l'allégresse vermeille.  
 Ah dieux! quand je périss! quand l'absence et l'amour  
 Me versent du poison sur chaque instant du jour,  
 Quand les rides d'ennui flétrissent ma jeunesse,  
 Si quelque audacieux et t'assiège et te presse,  
 Si sa main se promet de posséder ta main,

<sup>1</sup> Ces lignes de prose, comme toutes celles qui se trouvent dans ces  
 fragments et ébauches de poésie, sont d'André Chénier.

<sup>2</sup> Variante :

Qui de ton front si beau devait cueillir la fleur.

Si sans voir dans tes yeux ni courroux ni dédain,  
 Il dit : « C'est donc aux morts que tu vis enchaînée ?  
 « Vierge, un deuil solitaire est donc ton hyménée ?  
 « Est-ce à toi de vieillir en des soins superflus ?  
 « Il ne reviendra pas ; sans doute il ne vit plus ! »  
 Il vit, il vit encore. Il revient. Tremble ! Arrête,  
 Crains que mon désespoir n'invoque sur ta tête  
 Les dieux persécuteurs de qui manque à sa foi !  
 Cette main, ces serments, ces baisers sont à moi.  
 Gardez-la-moi, Gémeaux, fils et rois de notre île !  
 Notre amour, sous vos yeux, croissait dans votre asile.  
 Et Junon Ilithye, et vous tous, dieux témoins,  
 Qui du lit nuptial prenez d'augustes soins,  
 N'oubliez point l'absent que les humains oublient !  
 Je la confie à vous. Que les nœuds qui nous lient,  
 Les ordres maternels, ma voix, nos premiers ans,  
 Vos foudres, le remords toujours, toujours présents,  
 M'environnant son cœur d'une garde éternelle,

. . . . .

Si de quelque entretien l'insidieux détour  
 Voulait lui déguiser quelque amorce d'amour,  
 Tonnez et qu'elle fuie. Au sein des nuits peureuses,  
 Faites entrer la foule aux ailes ténébreuses  
 Des songes messagers de terreur et d'effroi,  
 Pour me remplir ce lit qui n'est permis qu'à moi<sup>1</sup>.  
 Agitez son sommeil de lugubres images,  
 Montrez-lui, montrez-lui sur de lointains rivages,

<sup>1</sup> Variante :

Pour me garder ce lit qui n'est permis qu'à moi.

Soul, son nom à la bouche, et pâle et furieux,  
Ce malheureux qui meurt en attestant les dieux !

. . . . .  
Triste vieillard, depuis que pour tes cheveux blancs  
Il n'est plus de soutien de tes jours chancelants,  
Que ton fils orphelin n'est plus à son vieux père,  
Renfermé sous ton toit et fuyant la lumière,  
Un sombre ennui t'opprime et dévore ton sein.  
Sur ton siège de hêtre, ouvrage de ma main,  
Sourd à tes serviteurs, à tes amis eux-mêmes,  
Le front baissé, l'œil sec et le visage blême,  
Tout le jour en silence, à ton foyer assis,  
Tu restes pour attendre ou la mort ou ton fils.  
Et toi, toi, que fais-tu, seule et désespérée,  
De ton faon dans les fers lionne séparée ?  
J'entends ton abandon lugubre et gémissant ;  
Sous tes mains en fureur ton sein retentissant,  
Ton deuil pâle, éploré, promené par la ville,  
Tes cris, tes longs sanglots remplissant toute l'île.  
Les citoyens de loin reconnaissent tes pleurs.  
« La voici, disent-ils, la femme de douleurs ! »  
L'étranger, te voyant mourante, échevelée,  
Demande : « Qu'as-tu donc, ô femme désolée ! »  
Ce qu'elle a ? Tous les dieux contre elle sont unis :  
La femme désolée, elle a perdu son fils.

Après son discours il se lève... mais la jeune (fille) qui l'avait suivi, et, cachée, l'avait écouté, avant qu'il eût fini, tout en larmes courut à son père... « O mon père, tu as promis de m'unir bientôt à.... Celui-ci (l'esclave) pleure son amant, son amante à qui ses parents ont promis sans doute dès longtemps de l'unir à lui... O mon père! mon père !... viens le voir au rivage, il est pâle, la mort est sur tout son visage ; il invoque

la mort, il pleure. Ah ! sans pitié tu ne pourras l'entendre..... Mon père, rends-lui sa liberté... » Une larme vient humecter la paupière du vieillard... Il prend sans dire un mot les choses nécessaires pour affranchir un esclave, et il marche avec sa fille...

« Eh bien, dit-il, enfant, puisqu'ainsi tu le veux,  
Marchons. Ce jeune esclave est donc bien malheureux ?  
Quel mortel est heureux ? Nous souffrons tous. Il pleure ?  
J'ai pleuré. Jupiter dans sa haute demeure,  
Dit encor le poète, a deux grands vases pleins  
Des destins de la terre et du sort des humains.  
L'un contient les plaisirs, les succès, l'allégresse,  
L'autre les durs revers, les larmes, la tristesse.  
Jupiter, à l'instant que nous venons au jour,  
Dans ces vases, pour nous, va puisant tour à tour,  
Et nous mêle une vie, hélas ! souvent amère.  
Plus d'un mortel n'a part qu'au vase de misère ;  
Mais le dieu ne veut pas que nul mortel jamais  
S'abreuve sans mélange au vase des bienfaits.  
Et ceux-là sont heureux et sont dignes d'envie  
Qui pleurent seulement la moitié de leur vie. »

Ils trouvent le malheureux qui errait à grands pas, défait, s'arrachant les cheveux, se meurtrissant le visage et remplissant le rivage de ses gémissements. « Sois libre, Hermias, lui crie de loin la jeune fille. — Oui dit le père.....

Il s'approche et mettant les deux mains sur sa tête :  
« Oui, sois libre, Hermias !... Phœbus conservateur,  
Jupiter protecteur, sauveur, libérateur,  
Et vous, dieux infernaux, et vous, sœurs vengeresses,  
Et qui que vous soyez, hommes, dieux et déesses,  
Je vous prends à témoin qu'Hermias de Délos  
Est libre. — Va, mon fils, et repasse les flots.

Revois de ta Délos la rive fortunée ;  
Dis à ta belle amante aux autels d'Hyménée,  
Qu'Ariston de Ténos<sup>1</sup> est un vieillard pieux,  
Qui porte un cœur humain et respecte les dieux. »

---

## VI.

CLYTIE<sup>2</sup>.

Un voyageur, en passant sur un chemin, entend des pleurs et des gémissements. Il s'avance, il voit au bord d'un ruisseau une jeune femme échevelée, tout en pleurs, assise sur un tombeau, une main appuyée sur la pierre, l'autre sur ses yeux :

« Ah ! tu ne m'entends point. Vois, reconnais ce sein.  
Vois, j'embrasse ton urne et je te parle en vain.  
Mes soupirs et les pleurs d'une paupière aimée  
Ne peuvent réchauffer ta cendre inanimée.  
Portes d'enfer, cessez de me le retenir !  
Une heure, un seul instant, laissez-le revenir,  
La nuit, voir cette couche, hélas ! qui fut la sienne !

<sup>1</sup> Ténos (aujourd'hui Tino), île de la mer Égée, au nord de Délos.

<sup>2</sup> C'est, comme la pièce précédente, un projet d'idylle. L'auteur en a exécuté deux morceaux ; il composa d'abord l'épithaphe : *Mes mânes à Clytie*. Puis, cherchant un cadre pour la placer, il imagina un voyageur, arrivant près d'un tombeau où est inscrite l'épithaphe, et entendant les plaintes de la femme à qui elle est adressée. Il traça en prose un rapide canevas de ce récit, et en écrivit en vers un second morceau. Il était encore incertain s'il supposerait que le récit est fait par le voyageur lui-même ; il emploie en effet la première personne dans un endroit, mais vers la fin il emploie la troisième. Avec le canevas en prose et les deux fragments M. Beq de Fouquières a reconstitué l'idylle.

Que je n'embrasse plus l'ombre invisible et vaine!  
Qu'un instant je le voie! Ah! tu n'es plus à moi!  
Et l'éternelle nuit me sépare de toi!  
Et je suis seule au monde! O déités jalouses!  
O dieux! dieux de la mort ennemis des épouses,  
Que vous avais-je fait? A peine étais-je à lui!...  
Trois mois coulaient à peine! O solitaire ennui!  
O tombe, ouvre tes bras à la veuve expirante!  
Eh! puisqu'il ne vit plus, comment suis-je vivante? »  
Elle pleurait ainsi, haletante, et ses mots  
Expiraient sur sa bouche étouffés de sanglots.  
Ses yeux gros d'amertume inondaient son visage.  
J'aurai peut-être alors agité le feuillage;  
Elle lève la tête, elle voit un témoin,  
Elle crie, elle fuit. Elle était déjà loin.

Elle s'enfuit à l'approche du voyageur, qui lit sur la tombe cette épitaphe :

Mes Mânes à Clytie : « Adieu, Clytie, adieu.  
Est-ce toi dont les pas ont visité ce lieu?  
Parle, est-ce toi, Clytie, ou dois-je attendre encore?  
Ah! si tu ne viens pas seule ici, chaque aurore,  
Rêver au peu de jours où je vivais pour toi,  
Voir cette ombre qui t'aime et parler avec moi,  
D'Élysée à mon cœur la paix devient amère,  
Et la terre à mes os ne sera plus légère.  
Chaque fois qu'en ces lieux un air frais du matin  
Vient caresser ta bouche et voler sur ton sein,  
Pleure, pleure, c'est moi; pleure, fille adorée;  
C'est mon âme qui fuit sa demeure sacrée,

Et sur ta bouche encore aime à se reposer.  
Pleure, ouvre-lui tes bras et rends-lui son baiser. »

Alors il prend des fleurs et de jeunes rameaux, et les répand sur cette tombe en disant : « O jeune infortuné...

Dans les champs bienheureux dors et repose en paix !  
Ta Clytie était là, pleurante, échevelée ;  
Dans ses pleurs, malgré moi, c'est moi qui l'ai troublée.

. . . . .  
. . . . .

Puis il remonte à cheval et s'en va, la tête penchée et mélancoliquement ; il s'en va

Pensant à son épouse et craignant de mourir.

Ce pourrait être le voyageur qui conte lui-même à sa famille ce qu'il a vu le matin.

---

## VII.

### LA PRISONNIÈRE<sup>1</sup>.

Blanche et douce colombe, aimable prisonnière,  
Quel injuste ennemi te cache à la lumière ?

Je t'ai vue aujourd'hui (que le ciel était beau !)

Te promener longtemps sur le bord du ruisseau,

<sup>1</sup> Ce morceau a été d'abord publié sous le titre de : *A Mlle de Coigny*, avec l'indication, à *Saint-Lazare*. Tout cela, comme le dit M. G. de Chénier, est un roman. Nous avons là un fragment composé par André Chénier, bien avant sa captivité à Saint-Lazare, et sans aucun rapport avec la personne, qui dans cette prison devait lui inspirer *la Jeune captive* ; il le destinait à faire partie d'une idylle dont il n'a pas tracé le sujet.

Au hasard, en tous lieux, languissante, muette,  
Tournant tes doux regards et tes pas et ta tête.  
Caché dans le feuillage, et n'osant l'agiter,  
D'un rameau sur un autre à peine osant sauter,  
J'avais peur que le vent décelât mon asile.  
Tout seul je gémissais, sur moi-même immobile,  
De ne pouvoir aller, le ciel était si beau!  
Promener avec toi sur le bord du ruisseau.  
Car si j'avais osé, sortant de ma retraite,  
Près de ta tête amie aller porter ma tête,  
Avec toi murmurer et fouler sous mes pas  
Le même pré foulé sous tes pieds délicats,  
Mes ailes et ma voix auraient frémi de joie,  
Et les noirs ennemis, les deux oiseaux de proie,  
Ces gardiens envieux qui te suivent toujours,  
Auraient connu soudain que tu fais mes amours.  
Tous les deux à l'instant, timide prisonnière,  
T'auraient, dans ta prison, ravie à la lumière,  
Et tu ne viendrais plus, quand le ciel sera beau,  
Te promener encor sur le bord du ruisseau.  
Blanche et douce brebis à la voix innocente,  
Si j'avais, pour toucher ta laine obéissante,  
Osé sortir du bois et bondir avec toi,  
Te bêler mes amours et t'appeler à moi,  
Les deux loups soupçonneux qui marchaient à ta suite  
M'auraient vu. Par leurs cris ils t'auraient mise en fuite,  
Et pour te dévorer eussent fondu sur toi  
Plutôt que te laisser un moment avec moi.

---



## VIII.

DRYAS<sup>1</sup>.

## I.

« Tout est-il prêt ? Partons. Oui, le mât est dressé ;  
Adieu donc. » Sur les bancs le rameur est placé ;  
La voile ouverte aux vents, s'enfle et s'agit et flotte ;  
Déjà le gouvernail tourne aux mains du pilote.  
Insensé ! vainement le serrant dans leurs bras,  
Femme, enfants, tout se jette au devant de ses pas ;  
Il monte, on lève l'ancre. Élevé sur la poupe,  
Il remplit et couronne une écumante coupe,  
Prie et la verse aux dieux qui commandent aux flots.  
Tout retentit de cris, adieux des matelots ;  
Sur sa famille en pleurs il tourne encor la vue,  
Et des yeux et des mains longtemps il les salue.  
Insensé ! vainement une fois averti !  
On détache le câble ; il part ; il est parti !  
Car il ne voyait pas que bientôt sur sa tête  
L'automne impétueux amassant la tempête  
L'attendait au passage, et là, loin de tout bord,  
Lui préparait bientôt le naufrage et la mort.

## II.

« Dieux de la mer Égée, ô vents, ô dieux humides,  
Glaucus et Palémon, et blanches Néréides,

<sup>1</sup> Ce morceau porte en tête l'indication : βουκ. ἐνάλ., *Bucoliques marines*. Quoiqu'il forme un tout, ce n'est qu'une esquisse rapidement tracée et non un tableau fini.

Sauvez, sauvez Dryas. Déjà voisin du port,  
Entre la terre et moi je rencontre la mort.  
Mon navire est brisé. Sous les ondes avarès  
Tous les miens ont péri. Dieux ! rendez-moi mes lares !  
Dieux ! entendez les cris d'un père et d'un époux !  
Sauvez, sauvez Dryas ! il s'abandonne à vous. »  
Il dit, plonge, et, perdant au sein de la tourmente  
La planche sous ses pieds fugitive et flottante,  
Nage, et lutte, et ses bras et ses efforts nombreux... <sup>1</sup>  
Et la vague en roulant sur les sables pierreux,  
Blême, expirant, couvert d'une écume salée,  
Le vomit. Sa famille errante, échevelée,  
Qui perçait l'air de cris et se frappait le sein,  
Court, le saisit, l'entraîne, et, le fer à la main,  
Rendant grâces aux flots d'avoir sauvé sa tête,  
Offre une brebis noire à la noire tempête.

---

## IX.

### UNE ENFANT <sup>2</sup>.

Ah ! ce n'est point à moi qu'on s'occupe de plaire.  
Ma sœur plus tôt que moi dut le jour à ma mère.

<sup>1</sup> La phrase est inachevée.

<sup>2</sup> Cette petite pièce ne porte point de titre dans le manuscrit. La-touche l'avait intitulée *Euphrosine*. Le titre que nous lui donnons nous a été suggéré par une ligne de prose que A. Chénier avait écrite à la suite de ces quatorze vers : « Une petite fille de dix ans qu'on appelle enfant et qui se fâche. » Seulement dans les vers la petite fille a douze ans et non pas dix.

Si quelques beaux bergers apportent une fleur,  
Je vois qu'en me l'offrant ils regardent ma sœur.  
S'ils vantent les attraits dont brille mon visage,  
Ils disent à ma sœur : « C'est ta vivante image. »  
Ah ! pourquoi n'ai-je encor vu que douze moissons ?  
Nul amant ne me flatte en ses douces chansons ;  
Nul ne dit qu'il mourra si je suis infidèle.  
Mais j'attends. L'âge vient. Je sais que je suis belle.  
Je sais qu'on ne voit point d'attraits plus désirés  
Qu'un visage arrondi, de longs cheveux dorés,  
Dans une bouche étroite un double rang d'ivoire,  
Et sur de beaux yeux bleus une paupière noire.

---

X.

UN JEUNE HOMME.

Un jeune homme dira :

J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle ;  
Elle me souriait et m'appelait près d'elle.  
Debout sur ses genoux, mon innocente main  
Parcourait ses cheveux, son visage, son sein,  
Et sa main quelquefois, aimable et caressante,  
Feignait de châtier mon enfance imprudente.  
C'est devant ses amants, auprès d'elle confus,  
Que la fière beauté me caressait le plus.  
Que de fois (mais, hélas ! que sent-on à cet âge ?)  
Les baisers de sa bouche ont pressé mon visage ! 5

Et les bergers disaient, me voyant triomphant :  
« Oh ! que de biens perdus ! O trop heureux enfant ! »

---

## XI.

### LES ESCLAVES D'AMOUR<sup>1</sup>.

#### I.

Les esclaves d'Amour ont tant versé de pleurs !  
S'il a quelques plaisirs, il a tant de douleurs !  
Qu'il garde ses plaisirs. Dans un vallon tranquille  
Les Muses contre lui nous offrent un asile ;  
Les Muses, seul objet de mes jeunes désirs,  
Mes uniques amours, mes uniques plaisirs.  
L'Amour n'ose troubler la paix de ce rivage.  
Leurs modestes regards ont, loin de leur bocage,  
Fait fuir ce dieu cruel, leur légitime effroi.  
Chastes Muses, veillez, veillez toujours sur moi.

Non, non, le dieu d'amour n'est point l'effroi des Muses ;  
Elles cherchent ses pas, elles aiment ses ruses.

<sup>1</sup> Latouche publia ce morceau parmi les fragments d'*Élégies* (IV) ; M. G. de Chénier l'a placé parmi les *Églogues* (ou *Idylles*), parce qu'il porte en tête le mot βουκ., et il l'a fait suivre de quelques vers qui ne semblent pas s'y rattacher. Les vers publiés par Latouche paraissent appartenir à un projet d'idylle en dialogue. Le fragment : *Non, non, le dieu d'amour...*, est une imitation de la IV<sup>e</sup> idylle de Bion.

Le cœur qui n'aime rien a beau les implorer,  
Leur troupe qui s'enfuit ne veut pas l'inspirer.  
Qu'un amant les invoque, et sa voix les attire :  
C'est ainsi que toujours elles montent ma lyre.  
Si je chante les dieux ou les héros, soudain  
Ma langue balbutie et se travaille en vain.  
Si je chante l'Amour, ma chanson d'elle-même  
S'écoule de ma bouche et vole à ce que j'aime.

## II.

O crédules amants, écoutez donc au moins  
De vos baisers secrets ces mobiles témoins,  
Ces flots d'azur errants sous vos belles Dryades,  
Byblis, Cœnone, Alphée et tant d'autres Naiades,  
Qui murmurent encore de doux gémissements.  
Tous furent autrefois de crédules amants  
Qui, se fondant en pleurs et changés en fontaines,  
Par la pitié des dieux serpentent dans vos plaines.

## XII.

## LA SANTÉ.

En commencer une ainsi (une idylle ou églogue) :

Allons, Muse rustique, enfant de la nature,  
Détache ces cheveux, ceins ton front de verdure,  
Va de mon cher de Pange égayer les loisirs.  
Rassemble autour de toi tes champêtres plaisirs ;

Ton cortège dansant de légères Dryades,  
De nymphes au sein blanc, de folâtres Ménades.  
Entrez dans son asile aux Muses consacré,  
Où de sphères, d'écrits, de beaux-arts entouré,  
Sur les doctes feuillets sa jeunesse prudente  
Pâlit au sein des nuits près d'une lampe ardente.  
Hélas ! de tous les dieux il n'eut point les faveurs.  
Souvent son corps débile est en proie aux douleurs.  
Muse, implore pour lui la Santé secourable,  
Cette reine des dieux sans qui rien n'est aimable,  
Qui partout fait briller le sourire, les jeux,  
Les grâces, le printemps. Qu'indulgente à tes vœux,  
Le dictame à la main, près de lui descendue,  
Elle vienne avec toi présenter à sa vue  
Cette jeunesse en fleur, et ce teint pur et frais,  
Et le baume et la vie épars dans tous ses traits.  
Dis-lui : « Belle Santé, déesse des déesses,  
Toi sans qui rien ne plaît, ni grandeurs, ni richesses,  
Ni chansons, ni festins, ni caresses d'amours,  
Viens, d'un mortel aimé viens embellir les jours.  
Touche-le de ta main qui répand l'ambroisie.  
Ainsi tu nous verras, troupe agreste et choisie,  
Les hymnes à la bouche, entourer tes autels,  
Santé, reine des dieux, nourrice des mortels <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Ce morceau sur la santé est légèrement imité de la belle hymne à la Santé, d'Ariphron le Sicyonien, que beaucoup d'anciens ont citée et qui reste dans Athénée. Tous les monuments qui me sont connus mettent dans les mains de cette déesse un serpent qui était le symbole de la vie, mais cette image n'eût pas été agréable. (André Chénier.)

## XIII.

## ENVOI D'IDYLLE.

De Pange, c'est vers toi qu'à l'heure du réveil  
Court cette jeune idylle au teint frais et vermeil.  
« Va trouver mon ami, va, ma fille nouvelle, »  
Lui disais-je. Aussitôt, pour te paraître belle,  
L'eau pure a ranimé son front, ses yeux brillants ;  
D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs,  
Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,  
Et sa flûte à la main, sa flûte qui s'apprête  
A défier un jour les pipeaux de Segrais,  
Seuls connus parmi nous aux nymphes des forêts.

---

## XIV.

## LA MUSE DU BERGER.

Un jeune berger dira :

Ma Muse échevelée, amante des Naiades,  
Suit leurs pas sous l'abri des obscures Dryades ;  
Et, sa flûte à la main, va de ses doux concerts,  
De vallons en vallons, réjouissant les airs.  
Tout à coup les vallons, les airs, la grotte sombre,  
De joie à ses concerts poussent des cris sans nombre,  
Car de ses doux accents, de ses vives chansons,  
Fannes, nymphes, pasteurs, ont reconnu les sons.

Soudain, de toutes parts, volent à son passage  
Les nymphes au front blanc couronné de feuillage,  
Le satyre au pied double, et faunes et sylvains,  
Et vierges et pasteurs, et tous frappant leurs mains :  
« La voilà, » disent-ils ; en tumulte ils accourent ;  
Ils s'appellent l'un l'autre ; ils la fêtent, l'entourent ;  
Se plaignent qu'elle ait pu si longtemps les quitter.  
Elle rit ; on la suit pour l'entendre chanter.

---

XV.

LA POÉSIE.

Vierge au visage blanc, la jeune Poésie,  
En silence attendue au banquet d'ambrosie,  
Vint sur un siège d'or s'asseoir avec les dieux,  
Des fureurs des Titans enfin victorieux.  
La bandelette auguste, au front de cette reine,  
Pressait les flots errants de ses cheveux d'ébène ;  
La ceinture de pourpre ornait son jeune sein.  
L'amiant et la soie, en un tissu divin,  
Répandaient autour d'elle une robe flottante,  
Pure comme l'albâtre et d'or étincelante.  
Creux en profonde coupe, un vaste diamant  
Lui porta du nectar le breuvage écumant.  
Ses belles mains volaient sur la lyre d'ivoire.  
Elle leva ses yeux, où les transports, la gloire,  
Et l'âme et l'harmonie éclataient à la fois ;  
Et, de sa belle bouche, exhalant une voix



Plus douce que le miel ou les baisers des Grâces,  
Elle dit des vaincus les coupables audaces,  
Et les cieux raffermis et sûrs de notre encens,  
Et sous l'ardent Etna les traîtres gémissants.

---

## XVI.

## INVOCATION A LA POÉSIE.

Nymphes tendre et vermeille, ô jeune Poésie !  
Quel bois est aujourd'hui ta retraite choisie ?  
Quelles fleurs près d'une onde où s'égarent tes pas,  
Se courbent mollement sous tes pieds délicats ?  
Où te faut-il chercher ? Vois la saison nouvelle :  
Sur son visage blanc quelle pourpre étincelle !  
L'hirondelle a chanté ; Zéphire est de retour :  
Il revient en dansant ; il ramène l'amour ;  
L'ombre, les prés, les fleurs, c'est sa douce famille,  
Et Jupiter se plaît à contempler sa fille,  
Cette terre où partout, sous tes doigts gracieux,  
S'empressent de germer des vers mélodieux.  
Le fleuve qui s'étend dans les vallons humides  
Roule pour toi des vers doux, sonores, liquides ;  
Des vers, s'ouvrant en foule au regard du soleil,  
Sont ce peuple de fleurs au calice vermeil ;  
Et les monts, en torrents qui blanchissent leurs cimes,  
Lancent des vers brillants dans le fond des abîmes.

---

## XVII.

. . . . .  
 Ma muse fuit les champs abreuvés de carnage,  
 Et ses pieds innocents ne se poseront pas  
 Où la cendre des morts gémirait sous ses pas.  
 Elle pâlit d'entendre et le cri des batailles,  
 Et les assauts tonnants qui frappent les murailles;  
 Et le sang qui jaillit sous les pointes d'airain  
 Souillerait la blancheur de sa robe de lin.

## XVIII.

## LA SEINE.

Des vallons de Bourgogne, ô toi, fille limpide,  
 Qui pares de raisins ton front pur et liquide,  
 Belle Seine, à pas lents, de ton berceau sacré  
 Descends, tandis qu'assise en cet antre azuré,  
 D'un vers syracusain la Muse de Mantoue  
 Fait résonner ton onde où le cygne se joue.

## XIX.

A UNE ANGLAISE<sup>1</sup>.

Si ton âme a goûté la voix pure et facile,  
 Dont Pope répétait les accents de Virgile;

<sup>1</sup> Ces vers. le fragment XX et, croit-on aussi, les deux morceaux suivants, s'adressent à M<sup>me</sup> Maria Cosway, femme du peintre anglais Richard Cosway, et elle-même artiste distinguée.

Si quelques doux tableaux et quelques sons touchants  
De l'antique Spenser te font aimer les chants,  
Viens voir aussi comment, aux bords de notre Seine,  
La muse de Sicile et chante et se promène ;  
Les tableaux qu'elle invente, et les accents nouveaux  
Que répètent nos bois, nos nymphes, nos coteaux.

---

XX.

A M<sup>me</sup> COSWAY.

Après en avoir commencé une (idylle) par quatre ou six vers qui en exposent le sujet, avant de la poursuivre la dédier ainsi :

Docte et jeune Cosway, des neuf Sœurs honorée,  
Au Pinde, à tous les arts par elles consacrée,  
Mes bergers en dansant t'appellent à leurs jeux,  
Donne-leur un regard. Tu trouveras chez eux  
Ce qu'en toi chaque jour tu trouves dès l'enfance,  
Le calme et les plaisirs qui suivent l'innocence.  
Accueille mes hameaux. Leurs chansons, leur bonheur,  
Sont doux comme tes yeux et purs comme ton cœur.  
Mes chants, aimés de Flore et de ses sœurs divines,  
N'ont point l'ambre et le fard des muses citadines.  
Je ne viens point t'offrir, dans mes vers ingénus,  
De ces bergers français à Palès inconnus.  
Ma muse grecque et simple et de fleurs embellie,  
Visitant son Alphée et ta noble Italie,  
A retenu les airs qu'en ces lieux séducteurs  
Souvent à son oreille ont chanté les pasteurs.

Souvent près d'une grotte, au bord d'une fontaine,  
Elle va se cacher dans l'écorce d'un chêne,  
Et sans bruit elle écoute, elle apprend à chanter  
Ce qu'aux dieux des forêts elle entend répéter.

---

## XXI.

## COMMENCEMENT D'IDYLLE.

En commencer une ainsi :

Enfant ailé, seul dieu de mes jeunes travaux,  
A qui fais-tu ce don de mes bouquets nouveaux ?  
A toi, belle D'r... Pour toi mes mains rustiques  
Ont formé le tissu de ces fleurs bucoliques.  
Viens voir dans nos hameaux quel encens t'est plus doux,  
Quelle déesse enfin tu veux être pour nous.  
Soit que ta main, tenant la faucille et l'eau pure,  
Veuille aux roses, tes sœurs, prodiguer leur culture,  
Ou bien de fruits dorés couronner les rameaux ;  
Ou soit que ton beau corps, caché dans les roseaux,  
Aime mieux habiter sous les ondes limpides ;  
Soudain Flore et Pomone et Naïades humides  
Souscrivent à ton choix, et laissent en tes mains  
L'empire des vergers, des eaux ou des jardins.  
Moi, pontife, à tes pieds, en des fêtes chéries,  
J'apporte des pasteurs les offrandes fleuries ;  
Je les vois sur ton front étaler leur éclat ;  
Plus d'éclat luit encor sur ton front délicat ;

De plus fraîches couleurs ta joue est animée ;  
Leurs parfums sont moins purs que ta bouche embaumée ;  
Mourantes sur ton sein, je les vois se flétrir :  
Il est bien doux d'y vivre et bien doux d'y mourir.

---

## XXII.

## FIN D'IDYLLE.

En terminer une ainsi :

O nymphe du ruisseau<sup>1</sup>, sors de ton onde, sors ;  
Prends ces chants de berger médités sur ces bords,  
Porte-les à D'r. n., cette belle insulaire.  
A leurs sons amoureux puisse-t-elle se plaire,  
Et, le ris sur la bouche, au-devant de tes pas,  
Venir les recevoir de ses doigts délicats !  
Le matin d'un beau jour frais, calme, sans nuage,  
Est moins fleuri, moins pur, moins doux que son visage.  
Dis-lui, car tu le sais, oh ! dis-lui quel amour,  
Dis-lui quel souvenir me poursuit chaque jour ;  
Dis-lui pour qui ma voix, en soupirs égarée,  
Fait gémir les détours de ta grotte azurée ;  
Dis-lui quel nom ma bouche, au sein de tes roseaux,  
Enseigne à répéter à ton peuple d'oiseaux.

<sup>1</sup> Variante : *O nymphe du vallon.*

---

## XXIII.

DÉBUT D'IDYLLE <sup>1</sup>.

En commencer une par ces vers, qui sont une légère imitation d'un sonnet de Zappi :

Près des bords où Venise est reine de la mer,  
 Le gondolier nocturne, au retour de Vesper,  
 D'un aviron léger bat la vague aplanie,  
 Chantant Renaud, Tancrède et la belle Erminie <sup>2</sup>.  
 Il aime les chansons, il chante. Sans désir <sup>3</sup>,  
 Sans gloire, sans projets, sans craindre l'avenir,  
 Il chante, et, cheminant sur le liquide abîme,  
 Sait égayer ainsi sa route maritime <sup>4</sup>. •  
 ..... Comme lui je me plais à chanter <sup>5</sup>.  
 Les rustiques chansons que j'aime à répéter <sup>6</sup>  
 Adoucissent pour moi la route de la vie,  
 Route amère et souvent de naufrages suivie <sup>7</sup>.

Viens donc, tu vas ouïr, ami, ce qu'Alexis  
 Écoute et puis répond à son tour à Daphnis.

<sup>1</sup> Latouche en fournissant ce fragment pour l'édition de 1826 en retrancha les six derniers vers, qui, en effet, ne tiennent guère aux douze premiers; et dans ceux qu'il conservait il fit de nombreuses corrections.

<sup>2</sup> *Chante* Renaud, Tancrède et la belle Herminie. (Lat.)

<sup>3</sup> Il aime *ses* chansons, il chante sans désir. (Id.)

<sup>4</sup> Il chante, et plein du dieu qui doucement l'anime,  
 Sait égayer du moins sa route sur l'abîme. (Id.)

<sup>5</sup> Comme lui, *sans échos* je me plais à chanter. (Id.)

<sup>6</sup> Et les vers inconnus que j'aime à méditer. (Id.)

<sup>7</sup> Où de tant d'aquillons ma voile est poursuivie. (Id.)

Alexis et Daphnis, de campagnes voisines,  
Se trouvèrent ensemble au penchant des collines  
Tous deux jeunes, tous deux ornés de blonds cheveux,  
Tous deux nés aux chansons, à la flûte tous deux.

---

## XXIV.

Voilà ce que chantait aux Nâïades prochaines  
Ma Muse jeune et fraîche, amante des fontaines,  
Assise au fond d'un antre aux nymphes consacré,  
D'acanthé et d'aubépine et de lierre entouré.  
L'Amour, qui l'écoutait caché dans le feuillage,  
Sortit, la salua sirène du bocage.  
Ses blonds cheveux flottants par lui furent pressés  
D'hyacinthe et de myrte en couronne tressés :  
« Car ta voix, lui dit-il, est douce à mon oreille  
« Autant que le cytise à la mielleuse abeille. »

---

## XXV.

PANNYCHIS <sup>1</sup>.

« Ma belle Pannychis, il faut bien que tu m'aimes ;  
Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes.

<sup>1</sup> C'est une chanson chantée par un petit enfant et qui devait entrer dans une idylle. Voici quelques lignes du canevas en prose qui expliquent le sujet : « Plusieurs jeunes filles entourent un petit enfant... « On dit que tu as fait une chanson pour Pannychis, ta cousine ? — Oui, je l'aime, Pannychis... elle est belle ; elle a cinq ans comme moi... Tous les amants

Vois comme je suis grand, vois comme je suis beau.  
Hier je me suis mis auprès de mon chevreau ;  
Par Pollux et Minerve ! il ne pouvait qu'à peine  
Faire arriver sa tête au niveau de la mienne.  
D'une coque de noix j'ai fait un abri sûr  
Pour un beau scarabée étincelant d'azur ;  
Il couche sur la laine, et je te le destine.  
Ce matin j'ai trouvé parmi l'algue marine  
Une vaste coquille aux brillantes couleurs :  
Nous l'emplirons de terre, il y viendra des fleurs.  
Je veux, pour te montrer une flotte nombreuse,  
Lancer sur notre étang des écorces d'yeuse.  
Le chien de la maison est si doux ! chaque soir  
Mollement sur son dos je veux te faire asseoir ;  
Et, marchant devant toi jusques à notre asile,  
Je guiderai les pas de ce coursier docile. »

---

## XXVI.

Ah ! prends un cœur humain, laboureur trop avide,  
Lorsque d'un pas tremblant l'indigence timide  
De tes larges moissons vient, le regard confus,  
Recueillir après toi les restes superflus.  
Souviens-toi que Cybèle est la mère commune.  
Laisse la probité, que trahit la fortune,

font toujours des chansons pour leur bergère... et moi aussi, j'en ai fait  
une pour elle. — Eh bien ! chante-nous ta chanson. »..... D'une voix douce  
et claire, il se met à chanter. »



Comme l'oiseau du ciel, se nourrir à tes pieds  
De quelques grains épars sur la terre oubliés.

Imité de Thomson.

---

## XXVII.

### CHANSON DES YEUX <sup>1</sup>.

Viens : là sur des joncs frais ta place est toute prête.  
Viens, viens, sur mes genoux viens reposer ta tête.  
Les yeux levés sur moi, tu resteras muet,  
Et je te chanterai la chanson qui te plaît.  
Comme on voit, au moment où Phœbus va renaître,  
La nuit prête à s'enfuir, le jour prêt à paraître,  
Je verrai tes beaux yeux, les yeux de mon ami,  
En un léger sommeil se fermer à demi.  
Tu me diras : « Adieu, je dors, adieu, ma belle. »  
Adieu, dirai-je, adieu ; dors, mon ami fidèle,

<sup>1</sup> En tête de ce morceau André Chénier a écrit : « Le commencement est imité de Shak. *f. p. of Henry IV*. » Et en marge de ce vers :

Ne me regarde point, cache, cache tes yeux ;

un peu au-dessus, entre parenthèses, il a écrit : *Chanson des yeux*. M. Becq de Fouquières pense que les vers qui commencent par : *Ne me regarde point,...* forment un fragment séparé auquel s'applique seul le titre de *Chanson des yeux* ; c'est possible. Cependant je crois que les deux fragments devaient faire partie d'une même pièce, à laquelle on peut laisser ce titre. Le passage de Shakspeare, dont André Chénier s'est inspiré dans les premiers vers, est dans *Henri IV, prem. partie, acte III, sc. 1*.

Car le. . . aussi dort le front vers les cieux <sup>1</sup>,  
Et j'irai te baiser et le front et les yeux.

. . . . .  
Ne me regarde point, cache, cache tes yeux ;  
Mon sang en est brûlé ; tes regards sont des feux.  
Viens, viens. Quoique vivant, et dans ta fleur première,  
Je veux avec mes mains te fermer la paupière,  
Ou malgré tes efforts je prendrai ces cheveux  
Pour en faire un bandeau qui te cache les yeux.

---

## XXVIII.

### LA GÉNISSE.

Fille du vieux pasteur, qui d'une main agile  
Le soir emplis de lait trente vases d'argile,  
Crains la génisse pourpre, au farouche regard,  
Qui marche toujours seule et qui paît à l'écart.  
Libre, elle lutte et fuit intraitable et rebelle ;  
Tu ne presseras point sa féconde mamelle,  
A moins qu'avec adresse un de ses pieds lié  
Sous un cuir souple et lent ne demeure plié.

Vu et fait à Catillon, près Forges, le 4 août 1792, et écrit à Gournay,  
le lendemain.

<sup>1</sup> André Chénier a laissé ce vers incomplet. M. Becq de Fouquières croit qu'il voulait mettre peut-être : *Car le bel Endymion...* ou *Car le dieu d'amour*, et que la mesure l'obligea de laisser provisoirement une lacune dans le vers. La première conjecture nous paraît la plus probable. On peut lire ainsi :

Endymion aussi dort le front vers les cieux.

---

## XXIX.

## LA MORT D'HERCULE.

Ceta<sup>1</sup>, mont ennobli par cette nuit ardente,  
Quand l'infidèle époux d'une épouse imprudente  
Reçut de son amour un présent trop jaloux,  
Victime du centaure immolé par ses coups ;  
Il brise tes forêts : ta cime épaisse et sombre  
En un bûcher immense amoncelle sans nombre  
Les sapins résineux que son bras a ployés.  
Il y porte la flamme ; il monte : sous ses pieds  
Étend du vieux lion la dépouille héroïque ,  
Et l'œil au ciel , la main sur la massue antique ,  
Attend sa récompense et l'heure d'être un dieu.  
Le vent souffle et mugit. Le bûcher tout en feu  
Brille autour du héros , et la flamme rapide  
Porte aux palais divins l'âme du grand Alcide !

## XXX.

## ÉRICHTHON.

J'apprends, pour disputer un prix si glorieux,  
Le bel art d'Érichthon<sup>2</sup>, mortel prodigieux

<sup>1</sup> Montagne du sud de la Thessalie, célèbre dans la mythologie comme le lieu où Hercule se brûla sur un bûcher.

<sup>2</sup> Erichthonius, personnage mythologique. Il était fils de Vulcain et d'Atthis (la terre d'Attique) et fut roi d'Athènes.

Qui sur l'herbe glissante, en longs anneaux mobiles,  
Jadis homme et serpent, traînait ses pieds agiles.  
Élevé sur un axe, Érichthon le premier  
Aux liens du timon attacha le coursier,  
Et vainqueur, près des mers, sur les sables arides,  
Fit voler à grand bruit les quadriges rapides.  
Le Lapithe hardi dans ses jeux turbulents,  
Le premier, des coursiers osa presser les flancs.  
Sous lui, dans un long cercle achevant leur carrière,  
Ils surent aux liens livrer leur tête altière,  
Blanchir un frein d'écume, et, légers, bondissants,  
Agiter, mesurer leurs pas retentissants.

---

## XXXI.

Accours, jeune Chromis, je t'aime, et je suis belle,  
Blanche comme Diane et légère comme elle!  
Comme elle grande et fière; et les bergers, le soir,  
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,  
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,  
Et, me suivant des yeux, disent : « Comme elle est belle! »

---

## XXXII.

Néère, ne va plus te confier aux flots,  
De peur d'être déesse, et que les matelots  
N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,  
La blanche Galatée et la blanche Néère.

## XXXIII.

## LES SATYRES.

## I.

. . . . .  
Le satyre joyeux, au regard enflammé,  
Crie, en des bonds légers les lance, les entraîne<sup>1</sup>,  
Et de son pied fendu fait retentir l'arène.

## II.

De nuit, la nymphe errante à travers le bois sombre  
Aperçoit le satyre; et, le fuyant dans l'ombre,  
De loin, d'un cri perfide elle va l'appelant.  
Le pied-de-chèvre accourt, sur sa trace volant,  
Et dans une eau stagnante, à ses pas opposée,  
Tombe, et sa plainte amère excite leur risée.

## III.

L'impur et fier époux que la chèvre désire  
Baisse le front, se dresse et cherche le satyre.  
Le satyre, averti de cette inimitié,  
Affermit sur le sol la corne de son pié;  
Et leurs obliques fronts lancés tous deux ensemble  
Se choquent; l'air frémit, le bois s'agite et tremble.

## IV.

Toi! de Mopsus ami! Non loin de Bérécynthe  
Certain satyre un jour trouva la flûte sainte

<sup>1</sup> Les nymphes qui dansent au clair de lune.

Dont Hyagnis calmait ou rendait furieux  
 Le cortège énervé de la mère des dieux.  
 Il appelle aussitôt, du Sangar au Méandre<sup>1</sup>,  
 Les nymphes de l'Asie, et leur dit de l'entendre;  
 Que tout l'art d'Hyagnis n'était que dans ce bûi<sup>2</sup>;  
 Qu'il a, grâce au destin, des doigts tout comme lui.  
 On s'assied. Le voilà qui se travaille et sue,  
 Souffle, agite ses doigts, tord sa lèvre touffue,  
 Enfle sa joue épaisse, et fait tant qu'à la fin  
 Le bois résonne et pousse un cri rauque et chagrin.  
 L'auditoire étonné se lève, non sans rire.  
 Les éloges railleurs fondent sur le satyre  
 Qui pleure, et des chiens même, en fuyant vers le bois,  
 Évite comme il peut les dents et les abois.

Ne te souvient-il plus que les bois de Célène  
 Virent punir jadis une audace aussi vaine?  
 Si Marsyas aussi n'eût bravé ses vainqueurs,  
 Ni son père Hyagnis, ni les nymphes ses sœurs,  
 Olympe son ami, les satyres ses frères,  
 N'auraient pleuré des dieux les victoires sévères,  
 Et ne l'auraient point vu, ceint d'humides roseaux,  
 Errer dans la Phrygie en transparentes eaux<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Latouche avait lu par erreur :

Il appelle aussitôt, *des fanges du Méandre*.

Le Sangar (Sangaris), aujourd'hui Sakariyeh, un des principaux fleuves de l'Asie Mineure. Le Méandre est un fleuve du même pays.

<sup>2</sup> Buis.

<sup>3</sup> Le Marsyas, rivière de la Phrygie, était né, suivant la mythologie, du sang du satyre Marsyas, écorché vif par Apollon; il prenait sa source à Celseæ.

# XXXIV.

## LA FLÛTE.

## I.

Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche,  
 Quand lui-même, appliquant la flûte sur ma bouche,  
 Riant et m'asseyant sur lui, près de son cœur,  
 M'appelant son rival et déjà son vainqueur,  
 Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre  
 A souffler une haleine harmonieuse et pure;  
 Et ses savantes mains prenaient mes jeunes doigts,  
 Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois,  
 Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,  
 A fermer tour à tour les trous du buis sonore.

## II.

Syrinx parle et respire aux lèvres du pasteur.

## III.

. . . . .  
 Soit que son souffle anime un simple chalumeau,  
 Ou qu'il fasse courir sa lèvre harmonieuse  
 Sur neuf roseaux que joint la cire industrielle,  
 Soit quand la flûte droite où voltigent ses doigts  
 Vient puiser dans sa bouche une facile voix,  
 Ou quand il fait parler, sur ses lèvres pressée,  
 La flûte oblique, chère aux grottes du Lycée<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ces vers sont une paraphrase de deux vers de Théocrite. (Idyl. XX, 28, 29). A. Chénier a voulu expliquer clairement les quatre instru-

## IV.

. . . . .  
 . . . . .  
 Non ; même sans chercher d'amoureuses promesses,  
 Sans vouloir de Vénus connaître les caresses,  
 D'être belle toujours vous prenez quelques soins ;  
 Vous voulez plaire même à qui vous plaît le moins.  
 O chaste déité qu'adore le Pirée,  
 Tu jettes l'instrument, fils de ta main sacrée,  
 Tu brises cette flûte où, pour charmer les dieux,  
 Respire en sons légers ton souffle harmonieux ;  
 Tu rougis de la voir dans une onde fidèle  
 Altérer la beauté de ta joue immortelle<sup>1</sup>.

## XXXV.

## LES COLOMBES.

Deux belles s'étaient baisées..... Le poète berger, témoin jaloux de leurs caresses, chante ainsi :

Que les deux beaux oiseaux, les colombes fidèles,  
 Se baisent : pour s'aimer les dieux les firent belles.

ments dont on traduit quelquefois les noms grecs par le nom commun de *flûte* ; ce sont d'après la note de Chénier sur ces deux vers : « Σύριγξ, *flûte*, la flûte à neuf roseaux ; αὐλός, flûte droite, hautbois, clarinette, etc... ; invention de Minerve, suivant quelques-uns ; δόναξ, roseau, simple chalumeau ; πλαγίαυλος, flûte oblique, invention de Pan. »

<sup>1</sup> Hygin raconte que Minerve, jouant de la flûte, aperçut sa figure dans une fontaine, et jeta la flûte de dépit en voyant combien cet exercice l'enlaidissait.



Sous leur tête mobile, un cou blanc, délicat,  
 Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.  
 Leur voix est pure et tendre, et leur âme innocente,  
 Leurs yeux doux et sereins, leur bouche caressante.  
 L'une a dit à sa sœur : « Ma sœur. . . . .

. . . . .  
 L'autour et l'oiseleur, ennemis de nos jours,  
 De ce réduit peut-être ignorent les détours,  
 Viens...

. . . . .  
 L'autre a dit à sa sœur : « Ma sœur, une fontaine  
 Coule dans ce bosquet...

. . . . .  
 Le voyageur, passant en ces fraîches campagnes,  
 Dit : « Oh ! les beaux oiseaux ! oh ! les belles compagnes ! »  
 Il s'arrêta longtemps à contempler leurs jeux ;  
 Puis, reprenant sa route et les suivant des yeux,  
 Dit : « Baisez, baisiez-vous, colombes innocentes,  
 Vos cœurs sont doux et purs et vos voix caressantes ;  
 Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,  
 Se plie, et de la neige effacerait l'éclat. »

---

### XXXVI.

#### LA BELLE DE SCIO.

La jeune fille qu'on appelait *la belle de Scio*... Son amant mourut... elle devint folle... elle courait les montagnes (la peindre d'une manière antique). — (J'en pourrai un jour faire un tableau, un *quadro*)... et,

longtemps après elle, on chantait cette chanson faite par elle dans sa folie :

« Ne reviendra-t-il pas ? Il reviendra sans doute.  
Non, il est sous la tombe ; il attend, il écoute.  
Va, belle de Scio, meurs ! il te tend les bras ;  
Va trouver ton amant, il ne reviendra pas ! »

---

### XXXVII.

A compter nos brebis je remplace ma mère<sup>2</sup> ;  
Dans nos riches enclos j'accompagne mon père,  
J'y travaille avec lui. C'est moi de qui la main,  
Au retour de l'été, fait résonner l'airain  
Pour arrêter bientôt d'une ruche troublée,  
Avec ses jeunes rois, la jeunesse envolée.  
Une ruche nouvelle à ces peuples nouveaux  
Est ouverte ; et l'essaim, conduit dans les rameaux  
Qu'un olivier voisin présente à son passage,  
Pend en grappe bruyante à son amer feuillage.

<sup>1</sup> André Chénier dit qu'il a imité ces vers d'une chanson de Shakespeare, *Hamlet*, acte IV. C'est la chanson d'Ophélie : « Et ne reviendra-t-il pas ? — Et ne reviendra-t-il pas ? — Non, non, il est mort... »

<sup>2</sup> En tête de ce fragment André Chénier a écrit : Κούφο; δωδεκατάτω; (garçon de douze ans). Cet enfant devait être un interlocuteur dans une idylle.

---

## XXXVIII.

UN BERGER POÈTE <sup>1</sup>.

Il va chanter ; courons , car les dieux l'ont aimé.  
De lait , d'ambre , de miel son génie est formé ,  
Et ses vers , par la main des sœurs de Melpomène ,  
Sont trempés dans les fleurs et dans l'onde hippocrène.

Un berger poète dira :

Mes chants savent tout peindre ; accours , viens les entendre ;  
Ma voix plaît , Astérie , elle est flexible et tendre.  
Philomèle , les bois , les eaux , les pampres verts ,  
Les Muses , le printemps , habitent dans mes vers.  
Le baiser dans mes vers étincelle et respire.  
La source aux pieds d'argent , qui m'arrête et m'inspire ,  
Y roule en murmurant son flot léger et pur.  
Souvent avec les cieux ils se parent d'azur <sup>2</sup>.  
Le souffle insinuant , qui frémit sous l'ombrage ,  
Vultige dans mes vers comme dans le feuillage.  
Mes vers sont parfumés et de myrte et de fleurs ,  
Soit les fleurs dont l'été ranime les couleurs ,

<sup>1</sup> Latouche en publiant ce morceau le donna pour un fragment d'épique ; il supprima les quatre premiers vers et substitua le nom de Camille à celui d'Astérie.

<sup>2</sup> *Ils*, se rapporte à *mes vers*. M. G. de Chénier donne ainsi ce vers :

Souvent avec les cieux il se pare d'azur.

*Il*, se rapporte alors à *flot*. La première leçon paraît offrir un meilleur sens.

Soit celles que seize ans, été plus doux encore,  
Sur une belle joue ont l'art de faire éclore<sup>1</sup>.

---

XXXIX.

## LE RETOUR DU PRINTEMPS.

Déjà l'hiver expire, et Phœbus dans son cours  
Partage également et les nuits et les jours.  
Nos champs verront bientôt revenir l'hirondelle<sup>2</sup>.  
Que j'aime à contempler...  
Ces arbres nus encor de nouveaux feux dorés, ✓  
Et des toits d'alentour les faites colorés!  
Et là, cet humble toit, que des chaumes composent!  
Deux pigeons, au soleil, ensemble s'y reposent;  
Leurs yeux et leurs baisers s'unissent mollement;  
Leur plumage s'agite et frémit doucement.  
Hélas! Je sens couler dans mon âme inquiète  
Une mélancolie et profonde et muette;  
Quelque chose me manque, et je ne sais quels vœux...  
Ah! faut-il être seul et témoin de leurs jeux!

---

On dit que l'on a vu de roses couronné,  
Le jeune et beau printemps sur nos bords ramené.

<sup>1</sup> Latouche : *Sur ta joue innocente...*

<sup>2</sup> Dans quelqu'une de ses descriptions du printemps A. Chénier se proposait de faire entrer ces deux vers traduits du poète grec Méléagre :

L'alcyon sur les mers, près des toits l'hirondelle,  
Le cygne au bord du lac, sous le bois Philomèle.

C'est aux autres amants dont l'amante est fidèle  
 De chanter les douceurs de la saison nouvelle.  
 Thestylis m'abandonne ; elle a trahi sa foi ;  
 Il n'est plus de printemps ni de roses pour moi.

---

 XL.

## MIDI.

Je sais , quand le midi leur fait désirer l'ombre ,  
 Entrer à pas muets sous le roc frais et sombre ,  
 D'où parmi le cresson et l'humide gravier  
 La Naïade se fraye un oblique sentier.  
 Là j'épie à loisir la nymphe blanche et nue  
 Sur un banc de gazon mollement étendue ,  
 Qui dort , et sur sa main , au murmure des eaux ,  
 Laisse tomber son front couronné de roseaux.

. . . . .  
 Et le dormir suave au bord d'une fontaine.

---

 XLI.

## LES FLEURS.

Vous , du blond Anio <sup>1</sup> Naïade au pied fluide ,  
 Vous , filles du zéphire et de la nuit humide ,  
 Fleurs...

<sup>1</sup> Rivière qui se jette dans le Tibre.

Le frais zéphire, époux de la fraîche rosée,  
 Sur le bord des ruisseaux fait éclore ses fleurs,  
 Famille aux doux parfums, peuple aux mille couleurs.

Le lys est le plus beau des enfants du zéphire,  
 Il lève un front superbe et demande l'empire.  
 Des suaves esprits dans sa coupe formés,  
 L'air, les eaux, le bocage, au loin sont embaumés.  
 Sous l'herbe, loin des yeux plus aimable et moins belle,  
 La violette fuit. Son parfum la révèle,  
 Avertit qu'elle est là ; que voulant se cacher,  
 Là, pour le sein qu'on aime, il faut l'aller chercher.

---

 XLII.

## PARDALIS.

. . . . .  
 Reste, ma Pardalis. Viens, ma belle génisse.  
 Reste ; si tu me fuis, tu n'auras plus ma main  
 Pour y venir trouver ou du sel ou du pain.  
 Tu ne bondiras plus aux chants de ma musette.  
 Un ivoire élégant se courbe sur ta tête.

. . . . .  
 Ton regard est serein, tu mugis doucement,  
 Ton lait est le plus doux qu'un sein pur et fertile  
 Ait jamais fait couler dans mon vase d'argile.  
 La fille d'Inachus, quand le maître des dieux  
 La fit mugir aussi près du pâtre aux cent yeux,

Était moins que toi belle et de grâces ornée ;  
Et pourtant, près du Nil, de lotos couronnée,  
Elle voit aujourd'hui, dans son temple divin,  
Ses prêtres revêtus de tuniques de lin.

---

XLIII.

BACCHUS.

I.

Viens, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée,  
O Dionyse, Évan, Iacchus et Lénée ;  
Viens, tel que tu parus aux déserts de Naxos,  
Quand tu vins rassurer <sup>1</sup> la fille de Minos.  
Le superbe éléphant, en proie à ta victoire,  
Avait de ses débris formé ton char d'ivoire.  
De pampres, de raisins mollement enchaîné,  
Le tigre aux larges flancs de taches sillonné,  
Et le lynx étoilé, la panthère sauvage,  
Promenaient avec toi ta cour sur ce rivage.  
L'or reluisait partout aux axes de tes chars.  
Les Ménades couraient en longs cheveux épars  
Et chantaient Évoé, Bacchus et Thyonée,  
Et Dionyse, Évan, Iacchus et Lénée,  
Et tout ce que pour toi la Grèce eut de beaux noms.  
Et la voix des rochers répétait leurs chansons,  
Et le rauque tambour, les sonores cymbales,  
Les hautbois tortueux, et les doubles crotales

<sup>1</sup> Latouche : Quand ta voix rassurait...

Qu'agitaient en dansant sur ton bruyant chemin  
 Le faune, le satyre et le jeune sylvain,  
 Au hasard attroupés autour du vieux Silène,  
 Qui, sa coupe à la main, de la rive indienne,  
 Toujours ivre, toujours débile, chancelant,  
 Pas à pas chemina sur son âne indolent <sup>1</sup>.

## II.

C'est le dieu de Nysa, c'est le vainqueur du Gange,  
 Au visage de vierge, au front ceint de vendange,  
 Qui dompte et fait <sup>2</sup> courber sous son char gémissant  
 Du lynx aux cent couleurs le front obéissant...

## XLIV.

EUROPE. PASIPHAË <sup>3</sup>.

## I.

## EUROPE.

Étranger, ce taureau qu'au sein des mers profondes  
 D'un pied léger et sûr tu vois fendre les ondes,

<sup>1</sup> M. Gabriel de Chénier a rattaché à ce tableau trois autres fragments sur Bacchus ; les deux derniers semblent avoir été destinés à d'autres pièces, le premier peut s'ajouter à celle-ci sans invraisemblance, encore faut-il l'en distinguer.

<sup>2</sup> D'après M. G. de Chénier, il faut lire : *sait* courber.

<sup>3</sup> Ces deux morceaux devaient être encadrés dans une idylle, à peu près comme la description de la coupe et le chant sur la mort de Daphnis dans la première idylle de Théocrite. Voici le canevas en prose tracé par André Chénier : « Des nymphes et des satyres chantent dans une



Est le seul que jamais Amphitrite ait porté.  
Il nage aux bords crétois. Une jeune beauté  
Dont le vent fait voler l'écharpe obéissante  
Sur ses flancs est assise, et d'une main tremblante  
Tient sa corne d'ivoire, et, les pleurs dans les yeux,  
Appelle ses parents, ses compagnes, ses jeux;  
Et, redoutant la vague et ses assauts humides,  
Retire et vent sous soi cacher ses pieds timides.

L'art a rendu l'airain fluide et frémissant.  
On croit le voir flotter. Ce nageur mugissant,  
Ce taureau, c'est un dieu; c'est Jupiter lui-même.  
Dans ses traits déguisés, du monarque suprême  
Tu reconnais encore et la foudre et les traits.  
Sidon l'a vu descendre au bord de ses guérets,  
Sous ce front emprunté couvrant ses artifices,  
Brillant objet des vœux de toutes les génisses.

La vierge tyrienne, Europe, son amour,  
Imprudente, le flatte : il la flatte à son tour;  
Et se fiant à lui, la belle désirée  
Ose asseoir sur son flanc cette charge adorée.  
Il s'est lancé dans l'onde; et le divin nageur,  
Le taureau, roi des dieux, l'humide ravisseur,  
A déjà passé Chypre et ses rives fertiles;  
Il s'approche de Crète, et va voir les cent villes.

grotte qu'il faut peindre bien romantique, pittoresque, divine, en sou-  
pant avec des coupes ciselées; chacun chante le sujet représenté sur sa  
coupe. L'un : *Étranger, ce taureau, etc.*; l'autre : *Pastphad*; d'autres,  
d'autres.... »

## II.

## PASIPHÉE.

Tu gémis sur l'Ida, mourante, échevelée,  
 O reine ! ô de Minos épouse désolée !  
 Heureuse si jamais, dans ses riches travaux,  
 Cérès n'eût pour le jong élevé des troupeaux <sup>1</sup> !...  
 Tu voles épier sous quelle yeuse obscure,  
 Tranquille, il ruminait son antique pâture,  
 Quel lit de fleurs reçut ses membres nonchalants,  
 Quelle onde a ranimé l'albâtre de ses flancs.  
 « O nymphes, entourez, fermez, nymphes de Crète,  
 De ces vallons fermez, entourez la retraite,  
 Si peut-être vers lui des vestiges épars  
 Ne viendront point guider mes pas et mes regards <sup>2</sup>. »  
 Insensée ! à travers ronces, forêts, montagnes,  
 Elle court. O fureur ! dans les vertes campagnes,  
 Une belle génisse à son superbe amant  
 Adressait devant elle un doux mugissement.  
 « La perfide mourra. Jupiter la demande. »  
 Elle-même à son front attache la guirlande,  
 L'entraîne, et sur l'autel prenant le fer vengeur :  
 « Sois belle maintenant, et plais à mon vainqueur. »

<sup>1</sup> Latouche a supprimé ici quatre vers que donne M. G. de Chénier, ils sont obscurs et méritaient peu d'être conservés.

<sup>2</sup> Latouche a refait ainsi ces deux vers :

Oh ! craignez que vers lui des vestiges épars  
 Ne viennent à guider ses pas et ses regards !

Elle frappe. Et sa haine, à la flamme lustrale,  
Rit de voir palpiter le cœur de sa rivale.

---

## XLV.

LE DÉGUISEMENT DE BACCHUS<sup>1</sup>.

Bacchus se déguisait sous un moins beau visage,  
Quand de Tyrhéniens une troupe sauvage  
Vint le ravir plongé dans un profond sommeil.  
Leur vaisseau le reçoit ; on part ; à son réveil,  
Il s'étonne. On lui jure, au moment qu'il les prie,  
De voguer vers Naxos qu'il nomme sa patrie.  
Il dissimule, et puis, l'œil errant sur les flots :  
« O ciel ! ah ! malheureux, ce n'est point là Naxos...  
Dieux ! grands dieux ! » et ses mains, dans ses feintes alarmes,  
Déchirent ses cheveux, et ses yeux sont en larmes.  
« Jeune homme, lui dit l'un, que nous font tes malheurs ?  
Tu viendras nous servir ; et laisse-là tes pleurs. »  
Il dit. — Le vaisseau tremble. Et des formes terribles  
De tigres, de lions, de panthères horribles  
Fondent sur eux. En foule et n'ayant plus de voix,  
Les traîtres du vaisseau s'élancent à la fois,  
O prodige ! et, couverts d'une écaille étrangère,  
Se vont, légers dauphins, cacher sous l'onde amère.

<sup>1</sup> Imité d'Ovide, *Métamorphoses*, l. III.

---

## XLVI.

DIANE <sup>1</sup>.

## I.

O vierge de la chasse, ô quel que soit ton nom,  
 Salut, reine des nuits, blanche sœur d'Apollon,  
 Salut, Trivie, Hécate ou Cynthie ou Lucine,  
 Lune, Phœbé, Diane, Artémis ou Dictyne<sup>2</sup>,  
 Qui gouvernes les bois, les îles, les étangs,  
 Et les ports et les monts, et leurs noirs habitants !

## II.

O toi, sœur d'Apollon, ô déesse, ô Dictyne,  
 Qui pressant tes cheveux sur ta tête divine,  
 T'avances dans les flots, et poursuis de tes rets  
 De la mer des Crétois les habitants muets...

## III.

Viens, soit que, retenant ton écharpe mobile,  
 Tu presses d'un taureau le flanc large et docile,  
 Soit qu'en longue tunique, une torche à la main,  
 D'un cerf aux cornes d'or tu diriges le frein.

## IV

Je verrai descendus dans les bruyants vallons,  
 Diane et son cortège errer au pied des monts ;

<sup>1</sup> Ces fragments sont inspirés de Callimaque, ou empruntés des notes de Spanheim sur ce poète, excepté le cinquième qui est imité de Virgile.

<sup>2</sup> *Dictyne* (Δίκτυνα), surnom de Diane, la déesse qui préside aux filets (δίκτυα), à la chasse, à la pêche.

La dépouille des lynx est leur riche parure ;  
Leur sein jeune et brillant fuit hors de leur ceinture ;  
Les plis de leurs habits ne gênent point leurs pas  
Et laissent découverts leurs genoux délicats ;  
Là s'arrêtent en foule , auprès d'une fontaine ,  
Anticlée et Procris , Aréthuse et Cyrène ,  
Vierges comme Diane et qui vont dans les bois ,  
Sur les loups dévorants épuiser leurs carquois.  
Je les verrai , déesse , avec leurs doigts faciles ,  
Dételer de ton char tes cerfs aux flancs agiles ,  
Détacher le frein d'or trempé de leurs sueurs ,  
Caresser leur poitrine et les nourrir de fleurs.  
Mais si le doux ruisseau roulant des ondes claires  
Vous invite à quitter vos tuniques légères ,  
Déesse , je fuirai , car ton chaste courroux  
Est terrible et mortel. Je fuirai loin de vous ,  
De peur qu'à te venger ta meute toute prête  
Ne voie un bois rameux s'élever sur ma tête.

## V.

Quand d'Alphée avec elle ou du frais Érymanthe ,  
Des nymphes de sa suite une troupe brillante ,  
D'un jeune chœur dansant vient égayer les bois ,  
Son épaule divine agite son carquois ;  
La plus belle du chœur , quoique toutes soient belles ,  
Elle marche , et son front s'élève au-dessus d'elles.  
Latone la contemple. A cet aspect divin ,  
Un orgueil maternel vient chatouiller son sein.

## VI.

Tel, lorsque n'ayant plus de traits dans son carquois,  
Diane se repose et dort au sein d'un bois,  
Haletant sur ses pas, son jeune chien fidèle,  
L'œil sur elle attaché, vient s'asseoir auprès d'elle;  
Muet, l'oreille droite, il attend son réveil;  
Et si la chaste reine, au milieu du sommeil,  
Laisse vers lui tomber une main nonchalante,  
Il y va promener sa langue caressante.

---

## XLVII.

## LA DANSE D'ARIADNE.

Là, du sage Minos cette fille si belle,  
Le fil en main, formait une danse nouvelle,  
Quand du grand labyrinthe un jeune séducteur  
Eut vaincu par ses soins l'inextricable erreur.  
Le blond Thésée admire à sa brillante fête  
Et les vierges d'Athènes et les vierges de Crète.  
Toutes près d'Ariadne, en des détours légers,  
Errent, du noir palais retraçant les dangers;  
Et leurs pas tortueux, d'un confus labyrinthe,  
Feignent de parcourir la ténébreuse enceinte.

---

## XLVIII.

## LES BACCHANTES.

L'une, agitant le thyrses environné de lierre,  
Vole, frappe le roc; soudain le roc frappé  
Lance un torrent liquide à grand bruit échappé.  
Son pied presse le sol; et, sous sa plante humide,  
Le vin bouillonne, fuit, gronde en fleuve rapide.  
Ses doigts vont creuser l'herbe, un lait pur sous ses doigts  
Les blanchit, blanchit l'herbe et la tige des bois.  
L'autre fait, de son thyrses entre ses mains vermeilles,  
Couler à flots dorés le nectar des abeilles.

(Imité des *Bacchantes* d'Euripide.)

## XLIX.

## VESPER.

O quel que soit ton nom, soit Vesper, soit Phosphore,  
Messager de la nuit, messager de l'aurore,  
Cruel astre au matin, le soir astre si doux!  
Phosphore, le matin, loin de nos bras jaloux,  
Tu fais fuir nos amours tremblantes, incertaines,  
Mais le soir, en secret, Vesper, tu les ramènes.  
La vierge qu'à l'hymen la nuit doit présenter  
Redoute que Vesper se hâte d'arriver.  
Puis, au bras d'un époux, elle accuse Phosphore  
De rallumer trop tôt les flambeaux de l'aurore.

Brillante étoile, adieu, le jour s'avance, cours,  
Ramène-moi bientôt la nuit et mes amours.

---

L.

Comme, aux jours de l'été, quand d'un ciel calme et pur  
Sur la vague aplanie étincelle l'azur,  
Le dauphin sur les flots sort et bondit et nage,  
S'empressant d'accourir vers l'aimable rivage  
Où, sous des doigts légers, une fîtte aux doux sons  
Vient égayer les mers de ses vives chansons;  
Ainsi <sup>1</sup>. . . . .

---

LI.

Comme aux bords d'Eurotas. . . . .  
Lorsqu'une épouse est près du terme de Lucine,  
On suspend devant elle, en un riche tableau,  
Ce que l'art de Zeuxis anima de plus beau :  
Apollon et Bacchus, Hyacinthe, Nirée,  
Avec les deux Gémeaux leur sœur tant désirée.

<sup>1</sup> Ces vers sont traduits de Pindare, dans Plutarque, au traité de *Solertia animalium*. Ils suggéraient à André Chénier l'idée de « faire un petit *quadro* d'un jeune enfant assis sur le bord de la mer sous un joli paysage. Il jouera sur deux fîttes, et les dauphins accourent vers lui..

Deux fîttes sur sa bouche, aux antres, aux naïades,  
Aux faunes, aux sylvains, aux belles oréades,  
Répètent ses amours... »



L'épouse les contemple ; elle nourrit ses yeux  
De ces objets , honneur de la terre et des cieux ;  
Et de son flanc , rempli de ces formes nouvelles,  
Sort un fruit noble et beau comme ces beaux modèles<sup>1</sup>.

---

LII.

« Virginité chérie ! ô compagne innocente !  
Où vas-tu ! Je te perds ; ah ! tu fuis loin de moi !  
— Oui, je pars loin de toi ; pour jamais je m'absente,  
Adieu. C'est pour jamais. Je ne suis plus à toi. »

(Imité de Sapho.)

---

LIII.

L'AMOUR ENDORMI.

Là reposait l'Amour, et sur sa joue en fleur  
D'une pomme odorante<sup>2</sup> éclatait la couleur.  
Je vis, dès que j'entraï sous cet épais bocage,  
Son arc et son carquois suspendus au feuillage.  
Sur des monceaux de rose au calice embaumé  
Il dormait. Un souris sur sa bouche formé

<sup>1</sup> A cette comparaison traduite des *Cynégétiques* d'Oppien (I, 358), André Chénier ajoute cette ligne de prose : « Ainsi je veux qu'on imite les anciens. »

<sup>2</sup> Variante :

D'une pomme *brillante* éclatait...

L'entr'ouvrait mollement, et de jeunes abeilles  
Venaient cueillir le miel de ses lèvres vermeilles.

(Traduit de Platon.)

---

LIV.

L'AMOUR LABOUREUR.

Nouveau cultivateur, armé d'un aiguillon,  
L'Amour guide le soc et trace le sillon ;  
Il presse sous le joug les taureaux qu'il enchaîne.  
Son bras porte le grain qu'il sème dans la plaine.  
Levant le front, il crie au monarque des dieux :  
« Toi, mûris mes moissons, de peur que loin des cieux  
Au joug d'Europe encor ma vengeance puissante  
Ne te fasse courber ta tête mugissante. »

(Imité de Moschus.)

---

LV.

Rien n'est doux que l'amour, aucun bien n'est si cher ;  
Près de lui le miel même à la bouche est amer.  
Celle qui n'aime point Vénus sur toutes choses,  
Elle ne connaît pas quelles fleurs sont les roses.

(Imité d'une épigramme de Nossis.)

---

## LVI.

## LA CHANSON DU FAUNE.

Sous le roc sombre et frais d'une grotte ignorée,  
D'où coule une onde pure aux nymphes consacrée,  
Je suivis l'autre jour un doux et triste son,  
Et d'un faune plaintif j'ouïs cette chanson :  
« Amour, aveugle enfant, quelle est ton injustice !  
Hélas ! j'aime Naïs ; je l'aime sans espoir.  
Comme elle me tourmente, Hylas fait son supplice.  
Écho plaît au berger, il vole pour la voir ;  
Écho loin de ses pas suit les pas de Narcisse,  
Qui la fuit pour baiser un liquide miroir <sup>1</sup>. »

## LVII.

MÉDÉE <sup>2</sup>.

## I.

Au sang de ses enfants, de vengeance égarée,  
Une mère plonge sa main dénaturée ;  
Et l'Amour, l'Amour seul avait conduit sa main.  
Mère, tu fus impie, et l'Amour inhumain.  
Mère ! Amour ! qui des deux eut plus de barbarie ?  
L'Amour fut inhumain ; mère, tu fus impie.

<sup>1</sup> L'idée de la chanson (inachevée) du faune est empruntée d'une idylle de Moschus.

<sup>2</sup> Les six premiers vers sont imités de la VIII<sup>e</sup> églogue de Virgile.

## II.

Plût aux dieux que la Thrace aux rameurs de Jason  
 Eût fermé le Bosphore, orageuse prison ;  
 Que Minerve abjurant leur fatale entreprise,  
 Pélion n'eût jamais, aux bords du bel Amphryse,  
 Vu le chêne, le pin, ses plus antiques fils,  
 Former, lancer aux flots, sous la main de Tiphys,  
 Ce navire éloquent, fier conquérant du Phase,  
 Qui vint ravir aux bois du nébuleux Caucase  
 L'or du bélier divin, présent de Néphélé,  
 Téméraire nageur qui fit périr Hellé <sup>1</sup>!

## LVIII.

## A L'HIRONDELLE.

Fille de Pandion, ô jeune Athénienne <sup>2</sup>,  
 La cigale est ta proie, hirondelle inhumaine,

Les dix autres sont une imitation du début de la *Médée* d'Euripide. Dans une note attachée à ces fragments A. Chénier dit : « Il faut joindre à la traduction que je fis autrefois étant encore au collège des vers de Virgile sur *Médée* la traduction du magnifique début de la *Médée* d'Euripide. » Cette traduction d'une partie de la VIII<sup>e</sup> églogue, faite au collège a été publiée par M. G. de Chénier dans sa notice sur son oncle (p. x et xi) ; elle est datée du 10 octobre 1778.

<sup>1</sup> Hellé, dans la mythologie, est la fille d'Athamas, roi d'Orchomène, en Béotie, et de Néphélé. Elle et son frère Phrixus furent portés loin de leur pays par un bélier à toison d'or, qu'ils avaient reçu de leur mère. Hellé tomba dans le détroit qui s'appela, de son nom, *Hellespont* (mer d'Hellé).

<sup>2</sup> L'hirondelle est appelée *jeune Athénienne*, à cause de la fable des deux filles de Pandion, roi d'Athènes, Procné et Philomèle, qui furent changées l'une en hirondelle, l'autre en rossignol.

Et nourrit tes petits qui, débiles encor,  
 Nus, tremblants, dans les airs n'osent prendre l'essor.  
 Tu volés ; comme toi la cigale a des ailes.  
 Tu chantes ; elle chante. A vos chansons fidèles  
 Le moissonneur s'égaye, et l'automne orageux  
 En des climats lointains vous chasse toutes deux.  
 Oses-tu donc porter dans ta cruelle joie  
 A ton nid, sans pitié, cette innocente proie ?  
 Et faut-il voir périr un chanteur sans appui  
 Sous la morsure, hélas ! d'un chanteur comme lui !

(Traduit d'une épigramme d'Événus de Paros.)

## LIX.

« O sauterelle, à toi, rossignol des fougères,  
 A toi, verte cigale, amante des bruyères,  
 Myro de cette tombe élève les honneurs,  
 Et sa joue enfantine est humide de pleurs ;  
 Car l'avare Achéron les Sœurs impitoyables  
 Ont ravi de ses jeux ces compagnes aimables. »

(Traduit d'une épigramme d'Anyté 1.)

## LX.

## ÉPILOGUE.

Ma muse pastorale aux regards des Français  
 Ose<sup>2</sup> ne point rougir d'habiter les forêts.

<sup>1</sup> La traduction de cette épigramme ou épitaphe d'Anyté devait être placée dans la même idylle que *Pannychis*.

<sup>2</sup> Latouche : *Ose*...

Elle <sup>1</sup> veut présenter aux belles de nos villes  
La champêtre innocence et les plaisirs tranquilles ;  
Et, ramenant Palès <sup>2</sup> des climats étrangers,  
Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.  
Elle a vu, me suivant dans mes courses rustiques,  
Tous les lieux illustrés par des chants bucoliques.  
Ses pas de l'Arcadie ont visité les bois,  
Et ceux du Mincius <sup>3</sup>, que Virgile autrefois  
Vit à ses doux accents incliner leur feuillage ;  
Et d'Hermus <sup>4</sup> aux flots d'or l'harmonieux rivage,  
Où Bion, de Vénus répétant les douleurs,  
Du beau sang d'Adonis a fait naître des fleurs ;  
Vous, Aréthuse aussi, que de toute fontaine  
Théocrite et Moschus firent la souveraine ;  
Et les bords montueux de ce lac enchanté,  
Des vallons de Zurich pure divinité,  
Qui du sage Gessner, à ses nymphes avides  
Murmure les chansons sous leurs grottes <sup>5</sup> humides.  
Elle s'est abreuvée à ces savantes eaux,  
Et partout sur leurs bords a coupé des roseaux.  
Puisse-t-elle en avoir pris sur les mêmes tiges  
Que ces chanteurs divins, dont les doctes prestiges  
Ont aux fleuves charmés fait oublier leur cours,  
Aux troupeaux l'herbe tendre, au pasteur ses amours.

<sup>1</sup> Latouche : *Elle eût voulu montrer...*

<sup>2</sup> Déesse des bergers dans la mythologie latine.

<sup>3</sup> Le Mincio, rivière d'Italie qui se jette dans le Pô, un peu au-dessous de Mantoue.

<sup>4</sup> Rivière d'Asie Mineure, qui se jette dans le golfe de Smyrne.

<sup>5</sup> Var. : *antres...*

De ces roseaux liés par des nœuds de fougère  
Elle a su<sup>1</sup> composer sa flûte bocagère,  
Qui, sous ses doigts légers, exhalant de doux sons,  
Chante<sup>2</sup> Pomone et Pan, les ruisseaux, les moissons,  
Les vierges aux doux yeux, et les grottes muettes,  
Et de l'âge d'amour les chaleurs<sup>3</sup> inquiètes.

<sup>1</sup> Latouche : *Elle osait...*

<sup>2</sup> Latouche :

*Et voulait, sous ses doigts exhalant de doux sons,  
Chanter Pomone...*

<sup>3</sup> Latouche : *les ardeurs...*







# ÉLÉGIES.

---

## I.

Abel <sup>1</sup>, doux confident de mes jeunes mystères,  
Vois, mai nous a rendu nos courses solitaires.  
Viens à l'ombre écouter mes nouvelles amours;  
Viens. Tout aime au printemps, et moi j'aime toujours.  
Tant que du sombre hiver dura le froid empire,  
Tu sais si l'aquilon s'unit avec ma lyre.  
Ma Muse aux durs glaçons ne livre point ses pas;  
Délicate, elle tremble à l'aspect des frimas,  
Et près d'un pur foyer, cachée en sa retraite,  
Entend les vents mugir, et sa voix est muette.  
Mais sitôt que Procné ramène les oiseaux,  
Dès qu'au riant murmure et des bois et des eaux,  
Les champs ont revêtu leur robe d'hyménée,  
A ses caprices vains sans crainte abandonnée,  
Elle renaît; sa voix a retrouvé des sons;  
Et comme la cigale, amante des buissons,

<sup>1</sup> Le manuscrit de cette élégie a été conservé; il porte en tête le chiffre 5 indiquant qu'elle venait la 5<sup>e</sup> (et non la première) dans l'ordre adopté par l'auteur; et ces mots : A FONDAT. Fondat est le nom de l'ami d'André Chénier : Abel-Louis-François de Malartic, chevalier de Fondat, à qui l'élégie est adressée. Il avait été le camarade d'André au collège de Navarre. Il mourut en 1804, âgé de quarante-quatre ans. (Voy. Beq de Fonquières, *Lettres critiques sur A. Chénier*, lettre VI.)

De rameaux en rameaux, tour à tour reposée,  
D'un peu de fleur nourrie et d'un peu de rosée,  
S'égaye, et des beaux jours prophète harmonieux,  
Aux chants du laboureur mêle son chant joyeux ;  
Ainsi, courant partout sous les nouveaux ombrages,  
Je vais chantant Zéphyr, les nymphes, les bocages,  
Et les fleurs du printemps et leurs riches couleurs,  
Et mes belles amours, plus belles que les fleurs.

---

## II.

Loin des bords trop fleuris de Gnide et de Paphos,  
Effrayé d'un bonheur ennemi du repos,  
J'allais, nouveau pasteur, aux champs de Syracuse  
Invoyer dans mes vers la nymphe d'Aréthuse ;  
Lorsque Vénus, du haut des célestes lambris,  
Sans armes, sans carquois, vint m'amener son fils.  
Tous deux ils souriaient : « Tiens, berger, me dit-elle,  
Je te laisse mon fils, sois son guide fidèle ;  
Des champêtres douceurs instruis ses jeunes ans ;  
Montre-lui la sagesse, elle habite les champs. »  
Elle fuit. Moi, crédule à cette voix perfide,  
J'appelle près de moi l'enfant doux et timide.  
Je lui dis nos plaisirs et la paix, des hameaux ;  
Un dieu même au Pénée abreuvant des troupeaux ;  
Bacchus et les moissons ; quel dieu, sur le Ménale,  
Forma de neuf roseaux une flûte inégale.  
Mais lui, sans écouter mes rustiques leçons,  
M'apprenait, à son tour, d'amoureuses chansons :

La douceur d'un baiser, et l'empire des belles ;  
Tout l'Olympe soumis à des beautés mortelles ;  
Des flammes de Vénus Pluton même animé,  
Et le plaisir divin d'aimer et d'être aimé.  
Que ses chants étaient doux ! je m'y laissai surprendre.  
Mon âme ne pouvait se lasser de l'entendre.  
Tous mes préceptes vains, bannis de mon esprit,  
Pour jamais firent place à tout ce qu'il m'apprit.  
Il connaît sa victoire, et sa bouche embaumée  
Verse un miel amoureux sur ma bouche pâmée.  
Il coula dans mon cœur ; et, de cet heureux jour,  
Et ma bouche et mon cœur n'ont respiré qu'amour.

(Imité d'une idylle de Bion.)

---

• III.

O lignes que sa main, que son cœur a tracées !  
O nom baisé cent fois ! craintes bientôt chassées !  
Oui : cette longue route et ces nouveaux séjours,  
Je craignais... Mais enfin mes lettres, nos amours,  
Ma mémoire, partout sont tes chères compagnes.  
Dis vrai ! Suis-je avec toi dans ces riches campagnes  
Où du Rhône indompté l'Arve trouble et fangeux  
Vient grossir et souiller le cristal orageux ?

Ta lettre se promet qu'en ces nobles rivages  
Où Senart épaissit ses immenses feuillages<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Ceux qui pensent que Camille était M<sup>me</sup> de Bonneuil font remarquer que la terre de Bonneuil où cette dame passait ordinairement la belle saison était située près de la forêt de Senart.

Des vers pleins de ton nom attendent ton retour,  
Tout trempés de douceurs, de caresses, d'amour.  
Heureux qui, tourmenté de flammes inquiètes,  
Peut du Permesse encor visiter les retraites,  
Et, loin de son amante égayant sa langueur,  
Calmer par des chansons les troubles de son cœur!  
Camille, où tu n'es point, moi je n'ai pas de Muse.  
Sans toi, dans ses bosquets Hélicon me refuse;  
Les cordes de la lyre ont oublié mes doigts,  
Et les chœurs d'Apollon méconnaissent ma voix.  
Ces regards purs et doux, que sur ce coin du monde  
Verse d'un ciel ami l'indulgence féconde,  
N'éveillent plus mes sens ni mon âme. Ces bords  
Ont beau de leur Cybèle étaler les trésors;  
Ces ombrages n'ont plus d'aimables rêveries,  
Et l'ennui taciturne habite ces prairies.  
Tu fis tous leurs attraits : ils fuyaient avec toi  
Sur le rapide char qui t'éloignait de moi.  
Errant et fugitif, je demande Camille  
A ces antres, souvent notre commun asile;  
Ou je vais te cherchant dans ces murs attristés,  
Sous les lambris, jamais par moi seul habités,  
Où ta harpe se tait, où la voûte sonore  
Fut pleine de ta voix et la répète encore;  
Où tous ces souvenirs cruels et précieux  
D'un humide nuage obscurcissent mes yeux.  
Mais pleurer est amer pour une belle absente;  
Il n'est doux de pleurer qu'aux pieds de son amante,  
Pour la voir s'attendrir, caresser vos douleurs,  
Et de sa belle main vous essuyer vos pleurs;

Vous baiser, vous gronder, jurer qu'elle vous aime,  
Vous défendre une larme et pleurer elle-même.

Eh bien ! sont-ils bien tous empressés à te voir ?  
As-tu sur bien des cœurs promené ton pouvoir ?  
Vois-tu tes jours suivis de plaisirs et de gloire,  
Et chacun de tes pas compter une victoire ?  
Oh ! quel est mon bonheur si, dans un bal bruyant,  
Quelque belle tout bas te reproche en riant  
D'un silence distrait ton âme enveloppée,  
Et que sans doute ailleurs elle est mieux occupée !  
Mais, dieux ! puisses-tu voir, sous un ennui rongeur,  
De ta chère beauté flétrir toute la fleur<sup>1</sup>,  
Plutôt que d'être heureuse à grossir tes conquêtes,  
D'aller chercher toi-même et désirer des fêtes,  
Ou sourire le soir, assise au coin d'un bois,  
Aux éloges rusés d'une flatteuse voix,  
Comme font trop souvent de jeunes infidèles,  
Sans songer que le ciel n'épargne point les belles.  
Invisible, inconnu, dieux ! pourquoi n'ai-je pas  
Sous un voile étranger accompagné tes pas ?  
J'ai pu de ton esclave, ardent, épris de zèle,  
Porter, comme le cœur, le vêtement fidèle.  
Quoi ! d'autres loin de moi te prodiguent leurs soins,  
Devinent tes pensers, tes ordres, tes besoins !  
Et quand d'âpres cailloux la pénible rudesse  
De tes pieds délicats offense la faiblesse,

<sup>1</sup> *Flétrir* est ici pour *se flétrir*. Les édit. de 1826 et de 1839 corrigent :

De ta chère beauté sécher toute la fleur.

Mes bras ne sont point là pour presser lentement  
Ce fardeau cher et doux et fait pour un amant !  
Ah ! ce n'est pas aimer que prendre sur soi-même  
De pouvoir vivre ainsi loin de l'objet qu'on aime.  
Il fut un temps, Camille, où plutôt qu'à me fuir  
Tout le pouvoir des dieux t'eût contrainte à mourir !

Et puis d'un ton charmant ta lettre me demande  
Ce que je veux de toi, ce que je te commande !  
Ce que je veux ? dis-tu. Je veux que ton retour  
Te paraisse bien lent ; je veux que nuit et jour  
Tu m'aimes. (Nuit et jour, hélas ! je me tourmente.)  
Présente au milieu d'eux, sois seule, sois absente ;  
Dors en pensant à moi ; rêve-moi près de toi ;  
Ne vois que moi sans cesse, et sois toute avec moi<sup>1</sup>.

---

#### IV.

Ah ! je les reconnais, et mon cœur se réveille.  
O sons ! ô douces voix chères à mon oreille !  
O mes Muses, c'est vous ; vous mon premier amour,  
Vous qui m'avez aimé dès que j'ai vu le jour.  
Leurs bras, à mon berceau dérobaient mon enfance,  
Me portaient sous la grotte où Virgile eut naissance,

<sup>1</sup> L'édition de 1839 ajoute à cette élégie deux fragments déjà publiés, mais à part, dans l'édition de 1833 :

Au retour d'un festin, seule, ô dieux ! sur ta couche...

Ainsi le jeune amant...

Ils n'appartiennent pas à cette élégie et nous les avons séparés (voir *Élégie XXII* et *Fragment XXI*).

Où j'entendais le bois murmurer et frémir,  
 Où leurs yeux dans les fleurs me regardaient dormir.  
 Ingrat ! ô de l'amour trop coupable folie !  
 Souvent je les outrage et fuis et les oublie ;  
 Et sitôt que mon cœur est en proie au chagrin,  
 Je les vois revenir le front doux et serein.  
 J'étais seul, je mourais. Seul, Lycoris absente  
 De soupçons inquiets m'agite et me tourmente.  
 Je vois tous ses appas, et je vois mes dangers ;  
 Ah ! je la vois livrée à des bras étrangers.  
 Elles viennent ! leur voix, leur aspect me rassure :  
 Leur chant mélodieux assoupit ma blessure ;  
 Je me fuis, je m'oublie, et mes esprits distraits  
 Se plaisent à les suivre et retrouvent la paix.  
 Par vous, Muses, par vous, franchissant les collines,  
 Soit que j'aime l'aspect des campagnes sabines,  
 Soit Catile<sup>1</sup> ou Falerne et leurs riches coteaux,  
 Ou l'air de Blandusie<sup>2</sup> et l'azur de ses eaux :  
 Par vous de l'Anio j'admire le rivage,  
 Par vous de Tivoli le poétique ombrage,  
 Et de Bacchus assis sous des antres profonds,  
 La nymphe et le satyre écoutant les chansons.  
 Par vous la rêverie errante, vagabonde,  
 Livre à vos favoris la nature et le monde ;  
 Par vous, mon âme, au gré de ses illusions,  
 Vole et franchit les temps, les mers, les nations ;

<sup>1</sup> Dans Horace, *mœnia Catili*, les murs de Catilus, c'est-à-dire Tibur (auj. Tivoli). Suivant la légende, trois frères venus d'Argos, Tiburnus, Corax et Catilus, fondèrent la ville de Tibur.

<sup>2</sup> Blandusie, ou plutôt Bandusie, fontaine célébrée par Horace, et située dans l'Apulie, suivant les uns, ou dans la Sabine, suivant les autres.

Va vivre en d'autres corps, s'égare, se promène,  
Est tout ce qu'il lui plaît, car tout est son domaine.

Ainsi, bruyante abeille, au retour du matin,  
Je vais changer en miel les délices du thym.  
Rose, un sein palpitant est ma tombe divine.  
Frêle atome d'oiseau, de leur molle étamine  
Je vais sous d'autres cieux dépouiller d'autres fleurs.  
Le papillon plus grand offre moins de couleurs;  
Et l'Orénoque impur, la Floride fertile  
Admirent qu'un oiseau si tendre, si débile,  
Mêle tant d'or, de pourpre, en ses riches habits,  
Et pensent dans les airs voir nager des rubis.  
Sur un fleuve souvent l'éclat de mon plumage  
Fait à quelque Lédà souhaiter mon hommage.  
Souvent, fleuve moi-même, en mes humides bras  
Je presse mollement des membres délicats,  
Mille fraîches beautés que partout j'environne;  
Je les tiens, les soulève, et murmure et bouillonne.  
Mais surtout, Lycoris, Protée insidieux,  
Partout autour de toi je veille, j'ai des yeux.  
Partout, sylphe ou zéphyr, invisible et rapide,  
Je te vois. Si ton cœur complaisant et perfide  
Livres à d'autres baisers une infidèle main,  
Je suis là. C'est moi seul dont le transport soudain  
Agitant tes rideaux ou ta porte secrète,  
Par un bruit imprévu t'épouvante et t'arrête.  
C'est moi, remords jaloux, qui rappelle en ton cœur  
Mon nom et tes serments et ma juste fureur.



Mais périsset l'amant que satisfait la crainte !  
Périsset la beauté qui m'aime par contrainte,  
Qui voit dans ses serments une pénible loi,  
Et n'a point de plaisir à me garder sa foi !

V<sup>1</sup>.

Jeune fille, ton cœur avec nous veut se taire.  
Tu fuis, tu ne ris plus ; rien ne saurait te plaire.  
La soie à tes travaux offre en vain des couleurs ;  
L'aiguille sous tes doigts n'anime plus des fleurs.  
Tu n'aimes qu'à rêver, muette, seule, errante,  
Et la rose pâlit sur ta joue innocente<sup>2</sup>.  
Ah ! mon œil est savant et depuis plus d'un jour,  
Et ce n'est pas à moi qu'on peut cacher l'amour.  
Les belles font aimer ; elles aiment. Les belles  
Nous charment tous. Heureux qui peut être aimé d'elles !  
Sois tendre, même faible ; on doit l'être un moment ;  
Fidèle, si tu peux. Mais conte-moi comment,  
Quel jeune homme aux yeux bleus, empressé, sans audace,  
Aux cheveux noirs, au front plein de charme et de grâce...  
Tu rougis ? On dirait que je t'ai dit son nom.  
Je le connais pourtant. Autour de ta maison

<sup>1</sup> Le manuscrit de cette élégie existe ; il porte en tête le chiffre 3, et permet de rétablir le texte légèrement modifié en quelques endroits par le premier éditeur. (Voir Beq de Fouquières, *Lettres sur A. Chénier*, IX<sup>e</sup> lettre.)

<sup>2</sup> Au-dessus de cet hémistiche André Chénier a écrit comme variante :  
*sur ta bouche expirante. Latouche a corrigé ainsi ce vers.*

*Et la rose pâlit sur ta bouche mourante.*

C'est lui qui va, qui vient ; et, laissant ton ouvrage,  
Tu vas<sup>1</sup>, sans te montrer, épier son passage.  
Il fuit vite ; et ton œil, sur sa trace accouru,  
Le suit encor longtemps quand il a disparu.  
Certe<sup>2</sup>, en ce bois voisin où trois fêtes brillantes  
Font courir<sup>3</sup> au printemps nos nymphes<sup>4</sup> triomphantes,  
Nul n'a sa noble aisance et son habile main  
A soumettre un coursier aux volontés du frein.

---

## VI.

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre,  
Mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre.  
Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceul,  
Que les pontifes saints autour de mon cercueil,  
Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,  
De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,  
Et sous des murs sacrés aillent ensevelir  
Ma vie et ma dépouille, et tout mon souvenir.  
Eh ! qui peut sans horreur, à ses heures dernières,  
Se voir au loin périr dans des mémoires chères ?  
L'espoir que des amis pleureront notre sort  
Charme l'instant suprême et console la mort.  
Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques  
Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,

<sup>1</sup> Latouche a corrigé : *Tu cours...*

<sup>2</sup> Latouche : *Nul...*

<sup>3</sup> Latouche a mis : *Font voler...*

<sup>4</sup> André Chénier avait d'abord mis : *nos belles...*

Des regards d'un beau ciel doucement animé,  
Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.  
C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,  
Qu'à mes mânes éteints je demande un asile :  
Afin que votre ami soit présent à vos yeux,  
Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux,  
La pierre, par vos mains de ma fortune instruite,  
Raconte en ce tombeau quel malheureux habite ;  
Quels maux ont abrégé ses rapides instants ;  
Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre longtemps.  
Ah ! le meurtre jamais n'a souillé mon courage.  
Ma bouche du mensonge ignore le langage ;  
Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,  
Ne trahit le secret recélé dans mon sein.  
Nul forfait odieux, nul remords implacable  
Ne déchire mon âme inquiète et coupable.  
Vos regrets la verront pure et digne de pleurs ;  
Oui, vous plaindrez sans doute, en mes longues douleurs,  
Et ce brillant midi qu'annonçait mon aurore,  
Et ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclorre,  
Que mes naissantes fleurs auront en vain promis.  
Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis.  
Souvent à vos festins qu'égaya ma jeunesse,  
Au milieu des éclats d'une vive allégresse,  
Frappés d'un souvenir, hélas ! amer et doux,  
Sans doute vous direz : « Que n'est-il avec nous ! »

T  
Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.  
A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée.  
La vie eut bien pour moi de volages douceurs ;

Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs.  
Mais, oh ! que mollement reposera ma cendre,  
Si parfois, un penchant impérieux et tendre  
Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,  
Vos yeux en approchant pensent voir leur ami !  
Si vos chants de mes feux vont redisant l'histoire ;  
Si vos discours flatteurs, tout pleins de ma mémoire,  
Inspirent à vos fils, qui ne m'ont point connu,  
L'ennui de naître à peine et de m'avoir perdu !  
Qu'à votre belle vie ainsi ma mort obtienne  
Tout l'âge, tous les biens dérobés à la mienne ;  
Que jamais les douleurs, par de cruels combats,  
N'allument dans vos flancs un pénible trépas ;  
Que la joie en vos cœurs ignore les alarmes ;  
Que les peines d'autrui causent seules vos larmes ;  
Que vos heureux destins, les délices du ciel,  
Coulent toujours trempés d'ambrosie et de miel,  
Et non sans quelque amour paisible et mutuelle.  
Et quand la mort viendra, qu'une amante fidèle,  
Près de vous désolée, en accusant les dieux,  
Pleure, et veuille vous suivre, et vous ferme les yeux.

---

## VII.

## AUX FRÈRES DE PANGE.

Vous restez, mes amis, dans ces murs où la Seine  
Voit sans cesse embellir les bords dont elle est reine,  
Et près d'elle partout voit changer tous les jours  
Les fêtes, les travaux, les belles, les amours.

Moi, l'espoir du repos et du bonheur peut-être,  
 Cette fureur d'errer, de voir et de connaître,  
 La santé que j'appelle et qui fuit mes douleurs  
 (Bien sans qui tous les biens n'ont aucunes douceurs<sup>1</sup>),  
 A mes pas inquiets tout me livre et m'engage.  
 C'est au milieu des soins compagnons du voyage  
 Que m'attend une sainte et studieuse paix  
 Que les flèches d'amour ne troubleront jamais.  
 Je suivrai des amis<sup>2</sup>; mais mon âme d'avance,  
 Vous, mes autres amis, pleure de votre absence,  
 Et voudrait, partagée en des penchants si doux,  
 Être partir avec eux et rester près de vous.  
 Ce couple fraternel, ces âmes que j'embrasse  
 D'un lien qui, du temps craignant peu la menace,  
 Se perd dans notre enfance, unit nos premiers jours,  
 Sont mes guides encore; ils le furent toujours.  
 Toujours leur amitié, généreuse, empressée,  
 A porté mes ennuis et ne s'est point lassée.  
 Quand Phœbus, que l'hiver chasse de vos remparts,  
 Va de loin vous jeter quelques faibles regards,  
 Nous allons, sur ses pas, visiter d'autres rives,  
 Et poursuivre au Midi ses chaleurs fugitives.  
 Nous verrons tous ces lieux dont les brillants destins  
 Occupent la mémoire ou les yeux des humains :  
 Marseille où l'Orient amène la fortune;  
 Et Venise élevée à l'hymén de Neptune;

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et de 1839 :

Bien sans qui tous les biens *n'offrent point de douceurs*.

<sup>2</sup> Les frères Trudaine, ses amis d'enfance. Il fit avec eux un voyage en Suisse et en Italie.

Le Tibre, fleuve-roi ; Rome, fille de Mars,  
Qui régna par le glaive et règne par les arts ;  
Athènes qui n'est plus, et Byzance, ma mère ;  
Smyrne qu'habite encor le souvenir d'Homère.  
Croyez, car en tous lieux mon cœur m'aura suivi,  
Que partout où je suis vous avez un ami.  
Mais le sort est secret ! Quel mortel peut connaître  
Ce que lui porte l'heure et l'instant qui va naître ?  
Souvent ce souffle pur dont l'homme est animé,  
Esclave d'un climat, d'un ciel accoutumé,  
Redoute un autre ciel, et ne veut plus nous suivre  
Loin des lieux où le temps l'habitua de vivre.  
Peut-être errant au loin, sous de nouveaux climats,  
Je vais chercher la mort qui ne me cherchait pas.  
Alors, ayant sur moi versé des pleurs fidèles,  
Mes amis reviendront, non sans larmes nouvelles,  
Vous conter mon destin, nos projets, nos plaisirs,  
Et mes derniers discours et mes derniers soupirs.

Vivez heureux ! gardez ma mémoire aussi chère,  
Soit que je vive encor, soit qu'en vain je l'espère.  
Si je vis, le soleil aura passé deux fois  
Dans les douze palais où résident les mois,  
D'une double moisson la grange sera pleine,  
Avant que dans vos bras la voile nous ramène.  
Si longtemps autrefois nous n'étions point perdus !  
Aux plaisirs citadins tout l'hiver assidus,  
Quand les jours repoussaient leurs bornes circonscrites,  
Et des nuits à leur tour usurpaient les limites,  
Comme oiseaux du printemps, loin du nid paresseux,

Nous visitons les bois et les coteaux vaporeux,  
Les peuples, les cités, les brillantes naïades,  
Et l'humide départ des sinistres Pléiades  
Nous renvoyait chercher la ville et ses plaisirs,  
Ou, souvent rassemblés, livrés à nos loisirs,  
Honteux d'avoir trouvé nos amours infidèles,  
Disputer des beaux-arts, de la gloire et des belles <sup>1</sup>.  
Ah! nous ressemblions, arrêtés ou flottants,  
Aux fleuves comme nous voyageurs inconstants.  
Ils courent à grand bruit; ils volent, ils bondissent;  
Dans les vallons rians leurs flots se ralentissent.  
Quand l'hiver, accourant du blanc sommet des monts,  
Vient mettre un frein de glace à leurs pas vagabonds,  
Ils luttent vainement, leurs ondes sont esclaves;  
Mais le printemps revient amollir leurs entraves,  
Leur frein s'use et se brise au souffle du zéphyr,  
Et l'onde en liberté recommence à courir.

---

## VIII.

### A LA SEINE.

Ainsi, vainqueur de Troie et des vents et des flots,  
D'un navire emprunté pressant les matelots,  
Le fils du vieux Laërte arrive en sa patrie,  
Baise en pleurant le sol de son île chérie;

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et de 1839 :

Où souvent rassemblés...

Nous disputons encor de la gloire...

Il reconnaît le port couronné de rochers  
Où le vieillard des mers accueille les nochers <sup>1</sup>,  
Et que l'olive épaisse entoure de son ombre ;  
Il retrouve la source et l'ancre humide et sombre  
Où l'abeille murmure ; où, pour charmer les yeux,  
Teints de pourpre et d'azur, des tissus précieux  
Se forment sous les mains des Naiades sacrées ;  
Et dans ses premiers vœux ces nymphes adorées  
(Que ses yeux n'osaient plus espérer de revoir)  
De vivre, de régner lui permettent l'espoir.

O des fleuves français brillante souveraine,  
Salut ! ma longue course à tes bords me ramène,  
Moi que ta nymphe pure en son lit de roseaux  
Fit errer tant de fois au doux bruit de ses eaux ;  
Moi qui la vis couler plus lente et plus facile,  
Quand ma bouche animait la flûte de Sicile ;  
Moi, quand l'amour trahi me fit verser des pleurs,  
Qui l'entendis gémir et pleurer mes douleurs.  
Tout mon cortège antique, aux chansons langoureuses,  
Revole comme moi vers tes rives heureuses.  
Promptes dans tous mes pas à me suivre en tous lieux,  
Le rire sur la bouche et les pleurs dans les yeux,  
Partout autour de moi mes jeunes élégies  
Promenaient les éclats de leurs folles orgies ;  
Et, les cheveux épars, se tenant par la main,  
De leur danse élégante égayaient mon chemin.

<sup>1</sup> C'est le port de Phorcy, décrit par Homère (*Odyssée*, XIII, 96 et suiv.). Phorcy, une des plus anciennes divinités de la mer, est appelé par ce poète *vieillard marin* (ἄλιος γέρον).



Il est bien doux d'avoir dans sa vie innocente  
Une Muse naïve et de haines exempte,  
Dont l'honnête candeur ne garde aucun secret ;  
Où l'on puisse, au hasard, sans crainte, sans apprêt,  
Sûr de ne point rougir en voyant la lumière,  
Répandre, dévoiler son âme tout entière<sup>1</sup>.

C'est ainsi, promené sur tout cet univers,  
Que mon cœur vagabond laisse tomber des vers.  
De ses pensers errants vive et rapide image,  
Chaque chanson nouvelle a son nouveau langage,  
Et des rêves nouveaux un nouveau sentiment :  
Tous sont divers, et tous furent vrais un moment.

Mais que les premiers pas ont d'alarmes craintives !  
Nymphé de Seine, on dit que Paris sur tes rives  
Fait asseoir vingt conseils de critiques nombreux,  
Du Pinde partagé despotes soupçonneux.  
Affaiblis de leurs yeux la vigilance amère ;  
Dis-leur que, sans s'armer d'un front dur et sévère,  
Ils peuvent négliger les pas et les douceurs  
D'une Muse timide, et qui, parmi ses sœurs,  
Rivale de personne et sans demander grâce,  
Vient, le regard baissé, solliciter sa place ;  
Dont la main est sans tache, et n'a connu jamais  
Le fiel dont la satire envenime ses traits.

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et de 1839 :

*A laquelle, au hasard, sans crainte, sans apprêt,  
Sûr de ne point rougir en voyant la lumière,  
On puisse dévoiler son âme tout entière.*

---

## IX.

Pourquoi de mes loisirs accuser la langueur ?  
Pourquoi vers des lauriers aiguillonner mon cœur ?  
Abel<sup>1</sup>, que me veux-tu ? Je suis heureux, tranquille.  
Tu veux m'ôter mon bien, mon amour, ma Camille,  
Mes rêves nonchalants, l'oisiveté, la paix,  
A l'ombre, au bord des eaux, le sommeil pur et frais.  
Ai-je connu jamais ces noms brillants de gloire  
Sur qui tu viens sans cesse arrêter ma mémoire ?  
Pourquoi me rappeler, dans tes cris assidus,  
Je ne sais quels projets que je ne connais plus ?  
Que d'Achille outragé l'inexorable absence  
Livre à des feux troyens les vaisseaux sans défense ;  
Qu'à Colomb pour le nord révélant son amour,  
L'aimant nous ait conduits où va finir le jour ;  
Jadis, il m'en souvient, quand les bois du Permesse  
Recevaient ma première et bouillante jeunesse,  
Plein de ces grands objets, ivre de chants guerriers,  
Respirant la mêlée et les cruels lauriers,  
Je me couvrais de fer, et d'une main sanglante  
J'animais aux combats ma lyre turbulente ;  
Des arrêts du destin prophète audacieux,  
J'abandonnais la terre et volais chez les dieux.  
Au flambeau de l'Amour j'ai vu fondre mes ailes.  
Les forêts d'Idalie ont des routes si belles !  
Là, Vénus, me dictant de faciles chansons,  
M'a nommé son poète entre ses nourrissons.

<sup>1</sup> Abel de Malartic de Fondat (voy. *Élégie I*)

Si quelquefois encore, à tes conseils docile,  
Ou jouet d'un esprit vagabond et mobile,  
Je veux, de nos héros admirant les exploits,  
A des sons généreux solliciter ma voix,  
Aux sons voluptueux ma voix accoutumée  
Fuit, se refuse et lutte, incertaine, alarmée;  
Et ma main, dans mes vers de travail tourmentés,  
Poursuit avec effort de pénibles beautés.  
Mais si, bientôt lassé de ces poursuites folles,  
Je retourne à mes riens que tu nommes frivoles,  
Si je chante Camille, alors écoute, voi .  
Les vers pour la chanter naissent autour de moi.  
Tout pour elle a des vers ! Ils renaissent en foule ;  
Ils brillent dans les flots du ruisseau qui s'écoule ;  
Ils prennent des oiseaux la voix et les couleurs ;  
Je les trouve cachés dans les replis des fleurs .  
Son sein a le duvet de ce fruit que je touche ;  
Cette rose au matin sourit comme sa bouche ;  
Le miel qu'ici l'abeille eut soin de déposer  
Ne vaut pas à mon cœur le miel de son baiser.  
Tout pour elle a des vers ! Ils me viennent sans peine  
Doux comme son parler, doux comme son haleine.  
Quoi qu'elle fasse ou dise, un mot, un geste heureux,  
Demande un gros volume à mes vers amoureux.  
D'un souris caressant si son regard m'attire,  
Mon vers plus caressant va bientôt lui sourire.  
Si la gaze la couvre, et le lin pur et fin,  
Mollement, sans apprêt, et la gaze et le lin  
D'une molle chanson attend une couronne.  
D'un luxe étudié si l'éclat l'environne,

Dans mes vers éclatants sa superbe beauté  
Vient ravir à Junon toute sa majesté.  
Tantôt c'est sa blancheur, sa chevelure noire ;  
De ses bras, de ses mains , le transparent ivoire.  
Mais si jamais, sans voile et les cheveux épars,  
Elle a rassasié ma flamme et mes regards,  
Elle me fait chanter, amoureuse Ménade,  
Des combats de Paphos une longue Iliade ;  
Et si de mes projets le vol s'est abaissé,  
A la lyre d'Homère ils n'ont point renoncé.  
Mais, en la dépouillant de ses cordes guerrières,  
Ma main n'a su garder que les cordes moins fières  
Qui chantèrent Hélène et les joyeux larcins,  
Et l'heureuse Corcyre, amante des festins.  
Mes chansons à Camille ont été séduisantes.  
Heureux qui peut trouver des Muses complaisantes,  
Dont la voix sollicite et mène à ses désirs  
Une jeune beauté qu'appelaient ses soupirs !  
Hier, entre ses bras, sur sa lèvre fidèle,  
J'ai surpris quelques vers que j'avais faits pour elle,  
Et sa bouche, au moment que je l'allais quitter,  
M'a dit : « Tes vers sont doux, j'aime à les répéter. »  
Si cette voix eût dit même chose à Virgile,  
Abel, dans ses hameaux il eût chanté Camille ;  
N'eût point cherché la palme au sommet d'Hélicon,  
Et le glaive d'Énée eût épargné Didon.

---

## X.

## AU CHEVALIER DE PANGE.

Quand la feuille en festons a couronné les bois,  
L'amoureux rossignol n'étouffe point sa voix.  
Il serait criminel aux yeux de la nature,  
Si, de ses dons heureux négligeant la culture,  
Sur son triste rameau, muet dans ses amours,  
Il laissait sans chanter expirer les beaux jours.  
Et toi, rebelle aux dons d'une si tendre mère,  
Dégoûté de poursuivre une Muse étrangère  
Dont tu choisis la cour trop bruyante pour toi,  
Tu t'es fait du silence une coupable loi!  
Tu naquis rossignol. Pourquoi, loin du bocage  
Où des jeunes rosiers le balsamique ombrage  
Étâit redit tes doux sons sans murmure écoutés,  
T'en allais-tu chercher la Muse des cités,  
Cette Muse, d'éclat, de pourpre environnée,  
Qui, le glaive à la main, du diadème ornée,  
Vient au peuple assemblé, d'une dolente voix,  
Pleurer les grands malheurs, les empires, les rois?  
Que n'étais-tu fidèle à ces Muses tranquilles  
Qui cherchent la fraîcheur des rustiques asiles,  
Le front ceint de lilas et de jasmins nouveaux,  
Et vont sur leurs attraites consulter les ruisseaux?  
Viens dire à leurs concerts la beauté qui te brûle.  
Amoureux, avec l'âme et la voix de Tibulle,  
Fuirais-tu les hameaux, ce séjour enchanté  
Qui rend plus séduisant l'éclat de la beauté?

L'Amour aime les champs, et les champs l'ont vu naître.  
La fille d'un pasteur, une vierge champêtre,  
Dans le fond d'une rose, un matin du printemps,  
Le trouva nouveau-né. . . . .  
Le sommeil entr'ouvrait ses lèvres colorées.  
Elle saisit le bout de ses ailes dorées,  
L'ôta de son berceau d'une timide main,  
Tout trempé de rosée, et le mit dans son sein.  
Tout, mais surtout les champs sont restés son empire.  
Là tout aime, tout plaît, tout jouit, tout soupire;  
Là de plus beaux soleils dorent l'azur des cieux;  
Là les prés, les gazons, les bois harmonieux,  
De mobiles ruisseaux la colline animée,  
L'âme de mille fleurs dans les zéphyrsemée;  
Là parmi les oiseaux l'Amour vient se poser;  
Là sous les antres frais habite le baiser.  
Les Muses et l'Amour ont les mêmes retraites.  
L'astre qui fait aimer est l'astre des poètes.  
Bois, écho, frais zéphyr, dieux champêtres et doux,  
Le génie et les vers se plaisent parmi vous.  
J'ai choisi parmi vous ma Muse jeune et chère;  
Et, bien qu'entre ses sœurs elle soit la dernière,  
Elle plaît. Mes amis, vos yeux en sont témoins.  
Et puis une plus belle eût voulu plus de soins;  
Délicate et craintive, un rien la décourage,  
Un rien sait l'animer. Curieuse et volage,  
Elle va parcourant tous les objets flatteurs  
Sans se fixer jamais, non plus que sur les fleurs  
Les zéphyrsvagabonds, doux rivaux des abeilles.  
Ou le baiser ravi sur des lèvres vermeilles.

Une source brillante, un buisson qui fleurit,  
Tout amuse ses yeux ; elle pleure, elle rit.  
Tantôt à pas rêveurs, mélancolique et lente,  
Elle erre avec une onde et pure et languissante ;  
Tantôt elle va, vient, d'un pas léger et sûr,  
Poursuit le papillon brillant d'or et d'azur,  
Ou l'agile écureuil, ou dans un nid timide  
Sur un oiseau surpris pose une main rapide.  
Quelquefois, gravissant la mousse du rocher,  
Dans une touffe épaisse elle va se cacher,  
Et sans bruit épier sur la grotte pendante  
Ce que dira le faune à la nymphe imprudente,  
Qui, dans cet antre sourd et des faunes ami,  
Refusait de le suivre, et pourtant l'a suivi.  
Souvent même, écoutant de plus hardis caprices,  
Elle ose regarder au fond des précipices,  
Où sur le roc mugit le torrent effréné  
Du droit sommet d'un mont tout à coup déchaîné.  
Elle aime aussi chanter à la moisson nouvelle,  
Suivre les moissonneurs et lier la javelle.  
L'Automne au front vermeil, ceint de pampres nouveaux,  
Parmi les vendangeurs l'égare en des coteaux ;  
Elle cueille la grappe, ou blanche, ou purpurine :  
Le doux jus des raisins teint sa bouche enfantine ;  
Ou, s'ils pressent leurs vins, elle accourt pour les voir,  
Et son bras avec eux fait crier le pressoir.

Viens, viens, mon jeune ami ; viens, nos Muses t'attendent ;  
Nos fêtes, nos banquets, nos courses te demandent ;  
Viens voir ensemble et l'antre et l'onde et les forêts.

Chaque soir une table aux suaves apprêts  
Asseoir près de nous nos belles adorées ;  
Ou, cherchant dans le bois des nymphes égarées ,  
Nous entendrons les ris, les chansons, les festins ;  
Et les verres emplis sous les bosquets lointains  
Viendront animer l'air, et, du sein d'une treille,  
De leur voix argentine égayer notre oreille.  
Mais si, toujours ingrat à ces charmantes sœurs,  
Ton front rejette encor leurs couronnes de fleurs,  
Si de leurs soins pressants la douce impatience  
N'obtient que d'un refus la dédaigneuse offense ;  
Qu'à ton tour la beauté dont les yeux t'ont soumis  
Refuse à tes soupirs ce qu'elle t'a promis ;  
Qu'un rival loin de toi de ses charmes dispose ;  
Et, quand tu lui viendras présenter une rose,  
Que l'ingrate étonnée, en recevant ce don,  
Ne t'ait vu de sa vie et demande ton nom.

---

## XI.

Ah ! portons dans les bois ma triste inquiétude.  
O Camille ! l'amour aime la solitude.  
Ce qui n'est point Camille est un ennui pour moi.  
Là, seul, celui qui t'aime est encore avec toi.  
Que dis-je ? Ah ! seul et loin d'une ingrate chérie,  
Mon cœur sait se tromper. L'espoir, la rêverie,  
La belle illusion la rendent à mes feux,  
Mais sensible, mais tendre, et comme je la veux,



De ses refus d'apprêt oubliant l'artifice,  
Indulgente à l'amour, sans fierté, sans caprice,  
De son sexe cruel n'ayant que les appas.  
Je la feins quelquefois attachée à mes pas;  
Je l'égare et l'entraîne en des routes secrètes.  
Absente, je la tiens en des grottes muettes...  
Mais présente, à ses pieds m'attendent les rigueurs,  
Et, pour des songes vains, de réelles douleurs.  
Camille est un besoin dont rien ne me soulage;  
Rien à mes yeux n'est beau que de sa seule image.  
Près d'elle, tout, comme elle, est touchant, gracieux;  
Tout est aimable et doux, et moins doux que ses yeux.  
Sur l'herbe, sur la soie, au village, à la ville,  
Partout, reine ou bergère, elle est toujours Camille,  
Et moi toujours l'amant trop prompt à s'enflammer,  
Qu'elle outrage, qui l'aime, et veut toujours l'aimer.

---

## XII.

J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse.  
Je suis donc sage enfin; je n'ai plus de maîtresse.  
Sois satisfait, mon cœur. Sur un si noble appui  
Tu vas dormir en paix dans ton sublime ennui.  
Quel dégoût vient saisir mon âme consternée,  
Seule dans elle-même, hélas, emprisonnée?  
Viens, ô ma lyre! ô toi mes dernières amours  
(Innocentes du moins); viens, ô ma lyre, accours.  
Chante-moi de ces airs qu'à ta voix jeune et tendre  
Les lyres de la Grèce ont su jadis apprendre.

Quoi ! je suis seul ? O dieux ! où sont donc mes amis ?  
Ah ! ce cœur qui, toujours à l'amitié soumis,  
D'étendre ses liens fit son besoin suprême,  
Faut-il l'abandonner, le laisser à lui-même ?  
Où sont donc mes amis ? Objets chéris et doux !  
Je souffre, ô mes amis ! Ciel ! où donc êtes-vous ?  
A tout ce qu'elle entend, de vous seuls occupée,  
De chaque bruit lointain mon oreille frappée  
Écoute, et croit souvent reconnaître vos pas ;  
Je m'élance, je cours, et vous ne venez pas !

Ah ! vous accuserez votre absence infidèle,  
Quand vous saurez qu'ainsi je souffre et vous appelle.  
Que je plains un méchant ! Sans doute avec effroi  
Il porte à tout moment les yeux autour de soi ;  
Il n'y voit qu'un désert ; tout fuit, tout se retire  
Son œil ne vit jamais de bouche lui sourire ;  
Jamais, dans les revers qu'il ose déclarer,  
De doux regards sur lui s'attendrir et pleurer.  
O de se confier noble et douce habitude !  
Non, mon cœur n'est point né pour vivre en solitude :  
Il me faut qui m'estime, il me faut des amis  
A qui dans mes secrets tout accès soit permis ;  
Dont les yeux, dont la main dans la mienne pressée  
Réponde à mon silence, et sente ma pensée.  
Ah ! si pour moi jamais tout cœur était fermé,  
Si nul ne songe à moi, si je ne suis aimé,  
Vivre importun, proscrit, flatte peu mon envie.  
Et quels sont ses plaisirs, que fait-il de la vie,  
Le malheureux qui, seul, exclu de tout lien,

Ne connaît pas un cœur où reposer le sien ;  
Une âme où dans ses maux, comme en un saint asile,  
Il puisse fuir la sienne et se rasseoir tranquille ;  
Pour qui nul n'a de vœux, qui jamais dans ses pleurs  
Ne peut se dire : « Allons, je sais que mes douleurs  
Tourmentent mes amis, et quoiqu'en mon absence  
Ils accusent mon sort et prennent ma défense ? »

---

## XIII.

Bel astre de Vénus, de son front délicat  
Puisque Diane encor voile le doux éclat,  
Jusques à ce tilleul, au pied de la colline,  
Prête à mes pas secrets ta lumière divine.  
Je ne vais point tenter de nocturnes larcins,  
Ni tendre aux voyageurs des pièges assassins.  
J'aime : je vais trouver des ardeurs mutuelles,  
Une nymphe adorée, et belle entre les belles,  
Comme parmi les feux que Diane conduit  
Brillent tes feux si purs, ornement de la nuit.

(Imité d'une idylle de Bion <sup>1</sup>.)

---

## XIV.

O Muses, accourez ; solitaires divines,  
Amantes des ruisseaux, des grottes, des collines !

<sup>1</sup> La IX<sup>e</sup> dans les *Poetæ bucolici* de Didot ; la XVI<sup>e</sup> dans d'autres éditions.

Soit qu'en ses beaux vallons Nîme égare vos pas ;  
Soit que de doux pensers, en de rians climats,  
Vous retiennent aux bords de Loire ou de Garonne ;  
Soit que parmi les chœurs de ces nymphes du Rhône  
La lune, sur les prés<sup>1</sup> où son flambeau vous luit,  
Dansantes vous admire au retour de la nuit ;  
Venez. J'ai fui la ville aux Muses si contraire,  
Et l'écho fatigué des clameurs du vulgaire.  
Sur les pavés poudreux d'un bruyant carrefour  
Les poétiques fleurs n'ont jamais vu le jour.  
Le tumulte et les cris font fuir avec la lyre  
L'oisive rêverie au suave délire ;  
Et les rapides chars et leurs cercles d'airain  
Effarouchent les vers qui se taisent soudain.  
Venez. Que vos bontés ne me soient point avarés.  
Mais, oh ! faisant de vous mes pénates, mes lares,  
Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi,  
Et, villageois tranquille, ayant pour tout emploi  
Dormir et ne rien faire, inutile poète,  
Goûter le doux oubli d'une vie inquiète ?  
Vous savez si toujours, dès mes plus jeunes ans,  
Mes rustiques souhaits m'ont porté vers les champs ;  
Si mon cœur dévorait vos champêtres histoires,  
Cet âge d'or si cher à vos doctes mémoires,  
Ces fleuves, ces vergers, Éden aimé des cieux  
Et du premier humain berceau délicieux ;  
L'épouse de Booz, chaste et belle indigente,  
Qui suit d'un pas tremblant la moisson opulente ;

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et de 1839 : *Phébé dans la prairie...*

Joseph, qui dans Sichem cherche et retrouve, hélas !  
Ses dix frères pasteurs qui ne l'attendaient pas ;  
Rachel, objet sans prix qu'un amoureux courage  
N'a pas trop acheté de quinze ans d'esclavage.  
Oh ! oui, je veux un jour, en des bords retirés,  
Sur un riche coteau ceint de bois et de prés,  
Avoir un humble toit, une source d'eau vive  
Qui parle, et dans sa fuite et féconde et plaintive  
Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux.  
Là, je veux, ignorant le monde et ses travaux,  
Loin du superbe ennui que l'éclat environne,  
Vivre comme jadis, aux champs de Babylone,  
Ont vécu, nous dit-on, ces pères des humains  
Dont le nom aux autels remplit nos fastes saints ;  
Avoir amis, enfants, épouse belle et sage ;  
Errer, un livre en main, de bocage en bocage ;  
Savourer sans remords, sans crainte, sans désirs,  
Une paix dont nul bien n'égale les plaisirs.

Douce mélancolie ! aimable mensongère,  
Des antres, des forêts déesse tutélaire,  
Qui vient d'une insensible et charmante langueur  
Saisir l'ami des champs et pénétrer son cœur,  
Quand, sorti vers le soir des grottes reculées,  
Il s'égare à pas lents au penchant des vallées,  
Et voit des derniers feux le ciel se colorer,  
Et sur les monts lointains un beau jour expirer.  
Dans sa volupté sage, et pensive et muette,  
Il s'assied, sur son sein laisse tomber sa tête.  
Il regarde à ses pieds, dans le liquide azur

Du fleuve qui s'étend comme lui calme et pur,  
Se peindre les coteaux, les toits et les feuillages,  
Et la pourpre en festons couronnant les nuages.  
Il revoit près de lui, tout à coup animés,  
Ces fantômes si beaux, à nos pleurs tant aimés,  
Dont la troupe immortelle habite sa mémoire.  
Julie<sup>1</sup>, amante faible et tombée avec gloire;  
Clarisse<sup>2</sup>, beauté sainte où respire le ciel,  
Dont la douleur ignore et la haine et le fiel,  
Qui souffre sans gémir, qui périt sans murmure;  
Clémentine<sup>3</sup> adorée, âme céleste et pure,  
Qui, parmi les rigueurs d'une injuste maison,  
Ne perd point l'innocence en perdant la raison :  
Mânes aux yeux charmants, vos images chéries  
Accourent occuper ses belles rêveries;  
Ses yeux laissent tomber une larme. Avec vous  
Il est dans vos foyers, il voit vos traits si doux.  
A vos persécuteurs il reproche leur crime.  
Il aime qui vous aime, il hait qui vous opprime.  
Mais tout à coup il pense, ô mortels déplaisirs!  
Que ces touchants objets de pleurs et de soupirs  
Ne sont peut-être, hélas ! que d'aimables chimères,  
De l'âme et du génie enfants imaginaires.  
Il se lève, il s'agite à pas tumultueux;  
En projets enchanteurs il égare ses vœux.  
Il ira, le cœur plein d'une image divine,  
Chercher si quelques lieux ont une Clémentine,

<sup>1</sup> L'héroïne de la *Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau.

<sup>2</sup> L'héroïne du roman de Richardson intitulé *Clarisse Harlowe*.

<sup>3</sup> Un des personnages du *Grandisson* de Richardson.

Et dans quelque désert, loin des regards jaloux,  
La servir, l'adorer et vivre à ses genoux.

---

## XV.

Souvent le malheureux songe à quitter la vie,  
L'espérance crédule à vivre le convie.  
Le soldat sous la tente espère, avec la paix,  
Le repos, les chansons, les danses, les banquets.  
Gémissant sur le soc, le laboureur d'avance  
Voit ses guérets chargés d'une heureuse abondance.  
Moi, l'espérance amie est bien loin de mon cœur.  
Tout se couvre à mes yeux d'un voile de langueur;  
Des jours amers, des nuits plus amères encore!  
Chaque instant est trempé du fiel qui me dévore;  
Et je trouve partout mon âme et mes douleurs,  
Le nom de Lycoris, et la honte et les pleurs.  
Ingrate Lycoris! à feindre accoutumée,  
Avez-vous pu trahir qui vous a tant aimée?  
Avez-vous pu trouver un passe-temps si doux  
A déchirer un cœur qui n'adorait que vous?  
Amis, pardonnez-lui; que jamais vos injures  
N'osent lui reprocher ma mort et ses parjures;  
Je ne veux point pour moi que son cœur soit blessé,  
Ni que pour l'outrager mon nom soit prononcé.  
Ces amis m'étaient chers; ils aimaient ma présence.  
Je ne veux qu'être seul, je les fuis, les offense,  
Ou bien, en me voyant, chacun avec effroi  
Balance à me connaître et doute si c'est moi.

Est-ce là cet ami, compagnon de leur joie,  
A de jeunes désirs comme eux toujours en proie,  
Jeune amant des festins, des vers, de la beauté?  
Ce front pâle et mourant, d'ennuis inquiété,  
Est celui d'un vieillard appesanti par l'âge,  
Et qui déjà d'un pied touche au fatal rivage.  
Sans doute, Lycoris, oui, j'ai fini mon sort  
Quand tu ne m'aimes plus et souhaites ma mort.  
Amis, oui, j'ai vécu; ma course est terminée.  
Chaque heure m'est un jour, chaque jour une année;  
Les amants malheureux vieillissent en un jour.  
Ah! n'éprouvez jamais les douleurs de l'amour :  
Elles hâtent encor nos fuseaux si rapides,  
Et, non moins que le temps, la tristesse a des rides.  
Quoi, Gallus! quoi! le sort, si près de ton berceau,  
Ouvre à tes jeunes pas ce rapide tombeau?  
Hélas! mais quand j'aurai subi ma destinée,  
Du Léthé bienfaisant la rive fortunée  
Me prépare un asile et des ombrages verts :  
Là, les danses, les jeux, les suaves concerts,  
Et la fraîche naïade, en ses grottes de mousse,  
S'écoulant sur des fleurs, mélancolique et douce.  
Là, jamais la beauté ne pleure ses attraits,  
Elle aime, elle est constante, elle ne ment jamais,  
Là tout choix est heureux, toute ardeur mutuelle,  
Et tout plaisir durable, et tout serment fidèle.  
Que dis-je? on aime alors sans trouble; et les amants,  
Ignorant le parjure, ignorent les serments.

Venez me consoler, aimables héroïnes.



O Léthé ! fais-moi voir leurs retraites divines ;  
Viens me verser la paix et l'oubli de mes maux.  
Ensevelis au fond de tes dormantes eaux  
Le nom de Lycoris, ma douleur, mes outrages.  
Un jour peut-être aussi, sous tes rians bocages,  
Lycoris, quand ses yeux ne verront plus le jour,  
Reviendra tout en pleurs demander mon amour ;  
Me dire que le Styx me la rend plus sincère,  
Qu'à moi seul désormais elle aura soin de plaire ;  
Que cent fois, rappelant notre antique lien,  
Elle a vu que son cœur avait besoin du mien.  
Lycoris à mes yeux ne sera plus charmante :  
Pourtant... O Lycoris ! ô trop funeste amante !  
Si tu l'avais voulu, Gallus, plein de sa foi,  
Avec toi voulait vivre et mourir avec toi.

---

## XVI.

O jours de mon printemps, jours couronnés de rose,  
A votre fuite en vain un long regret s'oppose.  
Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,  
Vous dont j'ai su jouir même au sein des douleurs,  
Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées.  
Hélas ! bientôt le flux<sup>1</sup> des rapides années  
Vous aura loin de moi fait voler sans retour.  
Oh ! si du moins alors je pouvais à mon tour,  
Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière,

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et de 1839 : Hélas ! bientôt le char...

Offrir à mes amis une ombre hospitalière,  
Voir mes lares charmés, pour les bien recevoir,  
A de joyeux banquets la nuit les faire asseoir;  
Et là nous souvenir, au milieu de nos fêtes,  
Combien chez eux longtemps, dans leurs belles retraites,  
Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,  
Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois,  
Soit où la Marne lente, en un long cercle d'îles,  
Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles,  
J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits  
Les muses, les plaisirs, et l'étude et la paix.  
Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.  
Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage  
Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,  
Sa tête à la prière, et son âme aux affronts,  
Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,  
Enrichir à son tour quelques têtes serviles.  
De ses honteux trésors je ne suis point jaloux.  
Une pauvreté libre est un trésor si doux !  
Il est si doux, si beau, de s'être fait soi-même,  
De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime ;  
Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,  
D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,  
Sa cellule de cire, industrieux asile  
Où l'on coule une vie innocente et facile ;  
De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis ;  
De n'offrir qu'aux talents de vertus ennoblis,  
Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces faiblesses<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et de 1839 :

A l'amitié sincère, à de tendres faiblesses.

D'un encens libre et pur les honnêtes caresses !  
Ainsi l'on dort tranquille , et , dans son saint loisir ,  
Devant son propre cœur on n'a point à rougir.  
Si le sort ennemi m'assiège et me désole ,  
On pleure<sup>1</sup> : mais bientôt la tristesse s'envole ;  
Et les arts , dans un cœur de leur amour rempli ,  
Versent de tous les maux l'indifférent oubli.  
Les délices des arts ont nourri mon enfance.  
Tantôt , quand d'un ruisseau , suivi dès sa naissance ,  
La nymphe aux pieds d'argent a sous de longs berceaux  
Fait serpenter ensemble et mes pas et ses eaux ,  
Ma main donne au papier , sans travail , sans étude ,  
Des vers fils de l'amour et de la solitude.  
Tantôt de mon pinceau les timides essais  
Avec d'autres couleurs cherchent d'autres succès.  
Ma toile avec Sapho s'attendrit et soupire ;  
Elle rit et s'égaye aux danses du satyre ,  
Ou l'aveugle Ossian y vient pleurer ses yeux ,  
Et pense voir et voit ses antiques aïeux  
Qui , dans l'air appelés à ses hymnes sauvages ,  
Arrêtent près de lui leurs palais de nuages.  
Beaux-arts , ô de la vie aimables enchanteurs ,  
Des plus sombres ennuis rians consolateurs ,  
Amis sûrs dans la peine et constantes maîtresses ,  
Dont l'or n'achète point l'amour ni les caresses ;  
Beaux-arts , dieux bienfaisants , vous que vos favoris  
Par un indigne usage ont tant de fois flétris ,  
Je n'ai point partagé leur honte trop commune.

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et de 1839 : *Je pleure...*

Sur le front des époux de l'aveugle Fortune  
Je n'ai point fait ramper vos lauriers trop jaloux.  
J'ai respecté les dons que j'ai reçus de vous.  
Je ne vais point, à prix de mensonges serviles,  
Vous marchander au loin des récompenses viles,  
Et partout, de mes vers ambitieux lecteur,  
Faire trouver charmant mon luth adulateur.  
Abel, mon jeune Abel, et Trudaine et son frère,  
Ces vieilles amitiés de l'enfance première,  
Quand tous quatre, muets, sous un maître inhumain,  
Jadis au châtement nous présentions la main;  
Et mon frère et Le Brun, les Muses elles-mêmes;  
De Pange, fugitif de ces neuf Sœurs qu'il aime :  
Voilà le cercle entier qui, le soir quelquefois,  
A des vers non sans peine obtenus de ma voix,  
Prête une oreille amie et cependant sévère.  
Puissé-je ainsi toujours dans cette troupe chère  
Me revoir, chaque fois que mes avides yeux  
Auront porté longtemps mes pas de lieux en lieux,  
Amant des nouveautés compagnes de voyage,  
Courant partout, partout cherchant à mon passage  
Quelque ange aux yeux divins qui veuille me charmer,  
Qui m'écoute ou qui m'aime, ou qui se laisse aimer.

---

## XVII.

Ah ! des pleurs ! des regrets ! lisez, amis. C'est elle.  
On m'outrage, on me chasse, et puis on me rappelle.

Non : il fallait d'abord m'accueillir sans détours.  
Non, non ; je n'irai point. La nuit tombe ; j'accours.  
On s'excuse, on gémit ; enfin on me renvoie.  
Je sors. Chez mes amis je viens trouver la joie,  
Et parmi nos festins un billet repentant  
Bientôt me suit et vient me dire qu'on m'attend.

« Écoute, jeune ami de ma première enfance,  
Je te connais. Malgré ton aimable silence,  
Je connais la beauté qui t'a contraint d'aimer,  
Qui t'agite tout bas, que tu n'oses nommer.  
Certe un beau jour n'est pas plus beau que son visage.  
Mais, si tu ne veux point gémir dans l'esclavage,  
Sache que trop d'amour excite leur dédain.  
Laisse-la quelquefois te désirer en vain.  
Il est bon, quelque orgueil dont s'enivrent ces belles,  
De leur montrer pourtant qu'on peut se passer d'elles.  
Viens, et loin d'être faible, allons, si tu m'en crois,  
Respirer la fraîcheur de la nuit et des bois ;  
Car, dans cette saison de chaleurs étouffée,  
Tu sais, le jour n'est bon qu'à donner à Morphée.  
Allons. Et pour Camille, elle n'a qu'à dormir. »

Passons devant ses murs. Je veux, pour la punir,  
Je veux qu'à son réveil demain on lui rapporte  
Qu'on m'a vu je passais sans regarder sa porte.  
Qu'elle s'écrie alors, les larmes dans les yeux,  
Que tout homme est parjure, et qu'il n'est point de dieux !  
Tiens, c'est ici. Voilà ses jardins solitaires  
Tant de fois attentifs à nos tendres mystères ;

Et là, tiens, sur ma tête est son lit amoureux,  
Lit chéri, tant de fois fatigué de nos jeux.  
Ah ! le verre et le lin, délicate barrière,  
Laissent voir à nos yeux la tremblante lumière  
Qui, jusqu'à l'aube au teint moins que le sien vermeil,  
Veille près de sa couche et garde son sommeil.  
C'est là qu'elle m'attend. Oh ! si tu l'avais vue,  
Quand, fermant ses beaux yeux, mollement étendue,  
Laisant tomber sa tête, un calme pur et frais  
Comme aux anges du ciel fait reluire ses traits !  
Ah ! je me venge aussi plus qu'elle ne mérite.  
Un vain caprice, un rien... Ami, fuyons bien vite,  
Fuyons vite, courons. Mes projets seront sûrs  
Quand je ne verrai plus sa porte ni ses murs.

---

## XVIII.

## AU MARQUIS DE BRAZAIS.

Qui ? moi ? moi de Phœbus te dicter les leçons ?  
Moi, dans l'ombre ignoré, moi que ses nourrissons  
Pour émule aujourd'hui désavoueraient peut-être ?  
Dans ce bel art des vers je n'ai point eu de maître ;  
Il n'en est point, ami. Les poètes vantés,  
Sans cesse avec transport lus, relus, médités ;  
Les dieux, l'homme, le ciel, la nature sacrée  
Sans cesse étudiée, admirée, adorée :  
Voilà nos maîtres saints, nos guides éclatants.  
A peine avais-je vu luire seize printemps,

Aimant déjà la paix d'un studieux asile,  
Ne connaissant personne, inconnu, seul, tranquille,  
Ma voix humble à l'écart essayait des concerts;  
Ma jeune lyre osait balbutier des vers.  
Déjà même Sapho des champs de Mitylène  
Avait daigné me suivre aux rives de la Seine.  
Déjà dans les hameaux, silencieux, rêveur,  
Une source inquiète, un ombrage, une fleur,  
Des filets d'Arachné l'ingénieuse trame,  
De doux ravissements venaient saisir mon âme.  
Des voyageurs lointains auditeur empressé,  
Sur nos tableaux savants où le monde est tracé  
Je courais avec eux du couchant à l'aurore.  
Fertile en songes vains que je chéris encore,  
J'allais partout, partout bientôt accoutumé;  
Aimant tous les humains, de tout le monde aimé.  
Les pilotes bretons me portaient à Surate,  
Les marchands de Damas me guidaient vers l'Euphrate.  
Que dis-je ? dès ce temps mon cœur, mon jeune cœur  
Commencait dans l'amour à sentir un vainqueur;  
Il se troublait dès lors au souris d'une belle.  
Qu'à sa pente première il est resté fidèle !  
C'est là, c'est en aimant que pour louer ton choix  
Les Muses d'elles-mêmes adouciront ta voix.  
Du sein de notre amie, oh ! combien notre lyre  
Abonde à publier sa beauté, son empire,  
Ses grâces, son amour de tant d'amour payé !  
Mais quoi, pour être heureux faut-il être envié ?  
Quand même auprès de toi les yeux de ta maîtresse  
N'attireraient jamais les ondes du Permesse,

Qu'importe ? Penses-tu qu'il ait perdu ses jours  
Celui qui, se livrant à ses chères amours,  
Recueilli dans sa joie, eut pour toute science  
De jouir en secret, fut heureux en silence ?

Qu'il est doux, au retour de la froide saison,  
Jusqu'au printemps nouveau regagnant la maison,  
De la voir devant vous accourir au passage,  
Ses cheveux en désordre épars sur son visage !  
Son oreille de loin a reconnu vos pas ;  
Elle vole et s'écrie et tombe dans vos bras,  
Et sur vous appuyée et respirant à peine,  
A son foyer secret loin des yeux vous entraîne.  
Là mille questions qui vous coupent la voix,  
Doux reproches, baisers, se pressent à la fois.  
La table entre vous deux à la hâte est servie ;  
L'œil humide de joie, au banquet elle oublie  
Et les mets et la table, et se nourrit en paix  
Du plaisir de vous voir, de contempler vos traits.  
Sa bouche ne dit rien ; mais ses yeux, mais son âme,  
Vous parlent, et bientôt des caresses de flamme  
Vous mènent à ce lit qui se plaignait de vous.  
C'est là qu'elle s'informe avec un soin jaloux  
Si beaucoup de plaisirs, surtout si quelque belle  
Habitait la contrée où vous étiez loin d'elle.

---



## XIX.

Mais ne m'a-t-elle pas juré d'être infidèle?  
Mais n'est-ce donc pas moi qu'elle a banni loin d'elle?  
Mais sa voix intrépide, et ses yeux, et son front,  
Ne se vantaient-ils pas de m'avoir fait affront?  
C'est donc pour essayer quelque nouvel outrage,  
Pour l'accabler moi-même et d'insulte et de rage,  
La prier, la maudire, invoquer le cercueil,  
Que je retourne encor vers son funeste seuil,  
Errant dans cette nuit turbulente, orageuse,  
Moins que ce triste cœur noire et tumultueuse?

Ce n'était pas ainsi que, sans crainte et sans bruit,  
Jadis à la faveur d'une plus belle nuit,  
Invisible, attendu par des baisers de flamme...  
O toi, jeune imprudent que séduit une femme,  
Si ton cœur veut en croire un cœur trop agité,  
Ne courbe point ta tête au joug de la beauté.  
Ris plutôt de ses feux et méprise ses charmes;  
Vois d'un œil sec et froid ses soupirs et ses larmes;  
Règne en tyran cruel; aime à la voir souffrir;  
Laisse-la toute seule et transir et mourir.  
Tous ses soupirs sont faux, ses larmes infidèles,  
Son souris venimeux, ses caresses mortelles.  
Ah! si tu connaissais de quel art inouï  
La perfide enivra ce cœur qu'elle a trahi!  
De quel art ses discours (faut-il qu'il m'en souviennel)  
Me faisaient voir sa vie attachée à la mienne!

Avait-elle bien pu vivre et ne m'aimer pas ?  
Combien de fois, de joie expirante en mes bras,  
Faible, exhalant à peine une voix amoureuse :  
« Ah ! dieux ! s'écriait-elle, ah ! que je suis heureuse ! »  
Combien de fois encor, d'une brûlante main  
Pressant avec fureur ma tête sur son sein,  
Ses cris me reprochaient des caresses paisibles ;  
Mes baisers, à l'entendre, étaient froids, insensibles ;  
Le feu qui la brûlait ne pouvait m'enflammer,  
Et mon sexe cruel ne savait point aimer.  
Et moi, fier et confus de son inquiétude,  
Je faisais le procès à mon ingratitude ;  
Je plaignais son amour, et j'accusais le mien ;  
Je haïssais mon cœur si peu digne du sien.

Je frissonne. Ah ! je sens que je m'approche d'elle.  
Oui, je la vois, grands dieux ! cette maison cruelle  
Que sans trouble jamais n'abordèrent mes pas.  
Mais ce trouble était doux, et je ne mourais pas ;  
Mais elle n'avait point, sans pitié même feinte,  
Rassasié mon cœur et de fiel et d'absinthe.  
Ah ! d'affronts aujourd'hui je la veux accabler.  
De véritables pleurs de ses yeux vont couler,  
Tout ce qu'ont de plus dur l'insulte, la colère,  
Je veux... Mais essayons plutôt ce que peut faire  
Ce silence indulgent qui semble caresser,  
Qui pardonne et rassure, et plaint sans offenser.  
Oui, laissons le dépit et l'injure farouche :  
Allons, je veux entrer le rire sur la bouche,  
Le front calme et serein. Lycoris, je veux voir

S'il est vrai que la paix soit toute en mon pouvoir.  
Prends courage, mon cœur : de douces espérances  
Me disent qu'aujourd'hui finiront tes souffrances.

---

## XX.

L'art des transports de l'âme est un faible interprète -  
L'art ne fait que des vers ; le cœur seul est poète.  
Sous sa fécondité le génie opprimé  
Ne peut garder l'ouvrage en sa tête formé.  
Malgré lui, dans lui-même, un vers sûr et fidèle  
Se teint de sa pensée et s'échappe avec elle.  
Son cœur dicte ; il écrit. A ce maître divin  
Il ne fait qu'obéir et que prêter sa main.  
S'il est aimé, content, si rien ne le tourmente,  
Si la folâtre joie et la jeunesse ardente  
Étalent sur son teint l'éclat de leurs couleurs,  
Ses vers, frais et vermeils, pétris d'ambre et de fleurs,  
Brillants de la santé qui luit sur son visage,  
Trouvent doux d'être au monde et que vieillir est sage.  
Si, pauvre et généreux, son cœur vient de souffrir  
Aux cris d'un indigent qu'il n'a pu secourir ;  
Si la beauté qu'il aime, inconstante et légère,  
L'oublie en écoutant une amour étrangère ;  
De sables douloureux si ses flancs sont brûlés,  
Ses tristes vers en deuil, d'un long crêpe voilés,  
Ne voyant que des maux sur la terre où nous sommes,  
Jugent qu'un prompt trépas est le seul bien des hommes.  
Toujours vrai, son discours souvent se contredit.

Comme il veut, il s'exprime ; il blâme, il applaudit.  
Vainement la pensée est rapide et volage :  
Quand elle est prête à fuir, il l'arrête au passage.  
Ainsi, dans ses écrits partout se traduisant,  
Il fixe le passé pour lui toujours présent,  
Et sait, de se connaître ayant la sage envie,  
Refeuilleter sans cesse et son âme et sa vie.

---

## XXI.

Reste, reste avec nous, ô père des bons vins !  
Dieu propice, ô Bacchus ! toi dont les flots divins  
Versent le doux oubli de ces maux qu'on adore ;  
Toi, devant qui l'amour s'enfuit et s'évapore,  
Comme de ce cristal aux mobiles éclairs  
Tes esprits odorants s'exhalent dans les airs.

Eh bien ! mes pas ont-ils refusé de vous suivre ?  
« Nous venons, disiez-vous, te conseiller de vivre.  
Au lieu d'aller gémir, mendier des dédains,  
Suis-nous, si tu le peux. La joie à nos festins  
T'appelle. Viens, les fleurs ont couronné la table ;  
Viens, viens y consoler ton âme inconsolable. »

Vous voyez, mes amis, si de ce noble soin  
Mon cœur tranquille et libre avait aucun besoin.  
Camille dans mon cœur ne trouve plus des armes,  
Et je l'entends nommer sans trouble, sans alarmes :  
Ma pensée est loin d'elle, et je n'en parle plus ;

Je crois la voir muette et le regard confus,  
 Pleurante. Sa beauté présomptueuse et vaine  
 Lui disait qu'un captif, une fois dans sa chaîne,  
 Ne pouvait songer... Mais, que nous font ses ennuis ?  
 Jeune homme, apporte-nous d'autres fleurs et des fruits.  
 Qu'est-ce, amis ? nos éclats, nos jeux se ralentissent :  
 Que des verres plus grands dans nos mains se remplissent.  
 Pourquoi vois-je languir ces vins abandonnés,  
 Sous le liège tenace encore emprisonnés ?  
 Voyons si ce premier, fils de l'Andalousie,  
 Vaudra ceux dont Madère a formé l'ambroisie,  
 Ou ceux dont la Garonne enrichit ses coteaux, ♣  
 Ou la vigne foulée aux pressoirs de Côteaux.  
 Non, rien n'est plus heureux que le mortel tranquille  
 Qui, cher à ses amis, à l'amour indocile,  
 Parmi les entretiens, les jeux et les banquets,  
 Laisse couler la vie et n'y pense jamais.  
 Ah ! qu'un front et qu'une âme à la tristesse en proie  
 Feignent malaisément et le rire et la joie !  
 Je ne sais, mais partout je l'entends, je la voi ;  
 Son fantôme attrayant est partout devant moi ;  
 Son nom, sa voix absente erre dans mon oreille.  
 Peut-être aux feux du vin que l'amour se réveille :  
 Sous les bosquets de Chypre, à Vénus consacrés,  
 Bacchus mûrit l'azur de ses pampres dorés.  
 J'ai peur que pour tromper ma haine et ma vengeance,  
 Tous ces dieux malfaisants ne soient d'intelligence.  
 Du moins il m'en souvient, quand autrefois auprès  
 De cette ingrate aimée, en nos festins secrets,  
 Je portais à la hâte à ma bouche ravie

La coupe demi-pleine à ses lèvres saisie,  
Ce nectar, de l'amour ministre insidieux,  
Bien loin de les éteindre, aiguillonnait mes feux.  
Ma main courait saisir, de transports chatouillée,  
Sa tête noblement folâtre, échevelée.  
Elle riait; et moi, malgré ses bras jaloux,  
J'arrivais à sa bouche, à ses baisers si doux;  
J'avais soin de reprendre, utile stratagème!  
Les fleurs que sur son sein j'avais mises moi-même;  
Et sur ce sein, mes doigts égarés, palpitants,  
Les cherchaient, les suivaient, et les ôtaient longtemps.

Ah! je l'aimais alors! Je l'aimerais encore,  
Si de tout conquérir la soif qui la dévore  
Eût flatté mon orgueil au lieu de l'outrager,  
Si mon amour n'avait qu'un outrage à venger,  
Si vingt crimes nouveaux n'avaient trop su l'éteindre,  
Si je ne l'abhorrais! Ah! qu'un cœur est à plaindre  
De s'être à son amour longtemps accoutumé,  
Quand il faut n'aimer plus ce qu'on a tant aimé!  
Pourquoi, grands dieux! pourquoi la fîtes-vous si belle?  
Mais ne me parlez plus, amis, de l'infidèle.  
Que m'importe qu'un autre adore ses attraits,  
Qu'un autre soit le roi de ses festins secrets;  
Que tous deux en riant ils me nomment peut-être;  
De ses cheveux épars qu'un autre soit le maître;  
Qu'un autre ait ses baisers, son cœur; qu'une autre main  
Poursuive lentement des bouquets sur son sein?  
Un autre! Ah! je ne puis en souffrir la pensée!  
Riez, amis; nommez ma fureur insensée.

Vous n'aimez pas, et j'aime, et je brûle, et je pars  
Me coucher sur sa porte, implorer ses regards;  
Elle entendra mes pleurs<sup>1</sup>, elle verra mes larmes;  
Et dans ses yeux divins, pleins de grâces, de charmes,  
Le sourire ou la haine, arbitres de mon sort,  
Vont ou me pardonner, ou prononcer ma mort.

## XXII.

O nuit, nuit douloureuse! ô toi, tardive aurore,  
Viens-tu? vas-tu venir? es-tu bien loin encore?  
Ah! tantôt sur un flanc, puis sur l'autre, au hasard  
Je me tourne et m'agite, et ne peux nulle part  
Trouver que l'insomnie amère, impatiente,  
Qu'un malaise inquiet et qu'une fièvre ardente.  
Tu dors, belle D'.r..<sup>2</sup>; c'est toi, c'est mon amour,  
Qui retient ma paupière ouverte jusqu'au jour.  
Si tu l'avais voulu, dieux! cette nuit cruelle  
Aurait pu s'écouler plus rapide et plus belle.  
Mon âme comme un songe autour de ton sommeil  
Voltige. En me lisant, demain à ton réveil  
Tu verras, comme toi, si mon cœur est paisible.  
J'ai soulevé, pour toi, sur ma couche pénible,

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et de 1839 : *mes cris...*

<sup>2</sup> Latouche avait mis :

Tu dors, belle Camille; et c'est toi, mon amour,  
Qui retiens...

Ma tête appesantie. Assis et plein de toi,  
Le nocturne flambeau qui luit auprès de moi  
Me voit, en sons plaintifs et mêlés de caresses,  
Verser sur le papier mon cœur et mes tendresses.  
Tu dors, belle D'r..! tes beaux yeux sont fermés<sup>1</sup>.  
Ton haleine de rose aux soupirs embaumés  
Entr'ouvre mollement tes deux lèvres vermeilles.  
Mais, si je me trompais! dieux! ô dieux! si tu veilles!  
Et si, quand loin de toi j'endure le tourment  
D'une insomnie amère, aux bras d'un autre amant,  
Pour toi, de cette nuit qui s'échappe trop vite,  
Une douce insomnie embellissait la fuite!

Dieu d'oubli, viens fermer mes yeux. O dieu de paix,  
Sommeil, viens, fallût-il les fermer pour jamais!  
Un autre dans ses bras! ô douloureux outrage!  
Un autre! ô honte! ô mort! ô désespoir! ô rage!  
Malheureux insensé! pourquoi, pourquoi les dieux  
A juger la beauté formèrent-ils mes yeux?  
Pourquoi cette âme faible et si molle aux blessures<sup>2</sup>  
De ces regards féconds en douces impostures?  
Une amante moins belle aime mieux, et du moins,  
Humble et timide, à plaire elle est pleine de soins;  
Elle est tendre; elle a peur de pleurer votre absence.  
Fidèle, peu d'amants attaquent sa constance,  
Et son égale humeur, sa facile gaîté,

<sup>1</sup> Latouche

*O Camille, tu dors! tes doux yeux sont fermés.*

<sup>2</sup> Édit. de 1826 et de 1889 :

*Pourquoi ce cœur est-il si facile aux blessures.*



L'habitude, à son front tiennent lieu de beauté.  
Mais celle qui partout fait conquête nouvelle,  
Celle qu'on ne voit point sans dire : « Oh ! qu'elle est belle ! »  
Insulte, en son triomphe, aux soupirs de l'amour.  
Souveraine au milieu d'une tremblante cour,  
Dans son léger caprice, inégale et soudaine,  
Tendre et douce aujourd'hui, demain froide et hautaine.  
Si quelqu'un se dérobe à ses enchantements,  
Qu'est-ce enfin qu'un de moins dans ce peuple d'amants !  
On brigue ses regards, elle s'aime et s'admire,  
Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire.  
Et puis pour qui l'adore, inquiétudes, pleurs,  
Soupçons et jalousie et nocturnes terreurs,  
Quand il tremble, de loin, qu'un séducteur habile  
Vienne et la sollicite et la trouve docile.  
Mais que pouvais-je, hélas ! Et dois-je me blâmer ?  
O D'r..., je t'ai vue, il fallait bien t'aimer.  
Il fallait bien, D'r..., que ma muse enflammée  
Chantât pour caresser ma belle bien-aimée ;  
Elle pleure à tes pieds, les yeux pleins de langueur :  
Puisse-t-elle à mes feux intéresser ton cœur !

Au retour d'un festin, seule, ô dieux ! sur ta couche,  
Si cet heureux papier s'approchait de ta bouche !  
Enfermé dans la soie, oh ! si ta belle main  
Daignait le retrouver, le presser sur ton sein !  
Je le saurai ; l'amour volera me le dire.  
Dans l'âme d'un poète un Dieu même respire.

<sup>1</sup> Latouche supprima les dix vers précédents, et l'édition de 1839 place les douze suivants à la fin de la III<sup>e</sup> élégie.

Et ton cœur ne pourra me faire un si grand bien  
Sans qu'un transport subit avertisse le mien.  
Fais-le naître, ô D'r., alors toutes mes peines  
S'adoucissent ; alors dans mes paisibles veines,  
Mon sang coule en flots purs et de lait et de miel,  
Et mon âme se croit habitante du ciel.

---

### XXIII.

Fumant dans le cristal, que Bacchus à longs flots  
Partout aille à la ronde éveiller les bons mots !  
Reine de mes banquets, que Lycoris y vienne ;  
Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne ;  
Pour enivrer mes sens, que le feu de ses yeux  
S'unisse à la vapeur des vins délicieux !  
Amis, que ce bonheur soit notre unique étude,  
Nous en perdrons sitôt la charmante habitude !  
Hâtons-nous, l'heure fuit. Hâtons-nous de saisir  
L'instant, le seul instant donné pour le plaisir !  
Un jour, tel est du sort l'arrêt inexorable,  
Vénus, qui pour les dieux fit le bonheur durable,  
A nos cheveux blanchis refusera des fleurs,  
Et le printemps pour nous n'aura plus de coulètra.  
Qu'un sein voluptueux, des lèvres demi-closes,  
Respirent près de nous leur haleine de roses ;  
Que Phryné sans réserve abandonne à nos yeux  
De ses charmes secrets les contours gracieux.

Quand l'âge aura sur nous mis sa main flétrissante,  
Que pourra la beauté, quoique toute-puissante ?  
Vainement exposée à nos désirs confus,  
Nos cœurs en la voyant ne palpiteront plus.  
Il faudra bien qu'armés de la philosophie,  
Oubliant le plaisir alors qu'il nous oublie,  
La science nous offre un utile secours  
Qui dispute à l'ennui le reste de nos jours.

C'est alors qu'exilé dans mon champêtre asile,  
De l'antique sagesse admirateur tranquille,  
Du mobile univers interrogeant la voix,  
J'irai de la nature étudier les lois :  
Par quelle main sur soi la terre suspendue  
Voit mugir autour d'elle Amphitrite étendue ;  
Quel Titan foudroyé respire avec effort  
Des cavernes d'Etna la ruine et la mort ;  
Quel bras guide les cieux ; à quel ordre enchaînée  
Le soleil bienfaisant nous ramène l'année ;  
Quel signe aux ports lointains arrête l'étranger ;  
Quel autre sur la mer conduit le passager,  
Quand sa patrie absente et longtemps appelée  
Lui fait tenter l'Euripe et les flots de Malée ;  
Et quel, de l'abondance heureux avant-coureur,  
Arme d'un aiguillon la main du laboureur.

Cependant jouissons ; l'âge nous y convie.  
Avant de la quitter, il faut user la vie :  
Le moment d'être sage est voisin du tombeau.  
Allons, jeune homme, allons, marche ; prends ce flambeau,

Marche, allons. Mène-moi chez ma belle maîtresse.  
 J'ai pour elle aujourd'hui mille fois plus d'ivresse.  
 Je veux que des baisers plus doux, plus dévorants,  
 N'aient jamais vers le ciel tourné ses yeux mourants<sup>1</sup>.

---

 XXIV.

S'ils n'ont point le bonheur, en est-il sur la terre?  
 Quel mortel, inhabile à la félicité,  
 Regrettera jamais sa triste liberté,  
 Si jamais des amants il a connu les chaînes?  
 Leurs plaisirs sont bien doux, et douces sont leurs peines;  
 S'ils n'ont point ces trésors que l'on nomme des biens,  
 Ils ont les soins touchants, les secrets entretiens;  
 Des regards, des soupirs la voix tendre et divine,  
 Et des mots caressants la mollesse enfantine.  
 Auprès d'eux tout est beau, tout pour eux s'attendrit,  
 Le ciel rit à la terre, et la terre fleurit.  
 Aréthuse serpente et plus pure et plus belle;

<sup>1</sup> Il existe de cette élégie une première rédaction plus étendue que M. Gabriel de Chénier a publiée. Le texte de Latouche appartient à une seconde rédaction plus soignée et qui doit être préférée. Latouche avait supprimé quelques vers qui peuvent être rétablis, du moins en partie sur le manuscrit malheureusement incomplet qui subsiste de cette seconde rédaction. (Voy. Becq de Fouquières, *Lettres sur André Chénier*, VIII.) La première rédaction de cette élégie est accompagnée dans le manuscrit d'un commentaire de l'auteur qui se termine par ces mots : « J'ai écrit ces 90 vers et ces notes le 23 avril 1782, avant l'Opéra où je vais à l'instant même. »

Une douleur plus tendre anime Philomèle.  
 Flore embaume les airs d'une plus douce odeur,  
 Et son amant soupire avec plus de douceur.

. . . . .

Pour eux tout s'embellit, ils n'ont que de beaux cieux<sup>1</sup> ;  
 Aux plus arides bords Tempé rit à leurs yeux.  
 A leurs yeux tout est pur comme leur âme est pure,  
 Leur asile est plus beau que toute la nature.  
 La grotte, favorable à leurs embrassements,  
 D'âge en âge est un temple honoré des amants.  
 O rives du Pénée ! antres, vallons, prairies,  
 Lieux qu'Amour a peuplés d'antiques rêveries ;  
 Vous, bosquets d'Anio ; vous, ombrages fleuris,  
 Dont l'épaisseur fut chère aux nymphes du Liris ;  
 Toi surtout, ô Vaucluse ! ô retraite charmante !  
 Oh ! que j'aïlle y languir aux bras de mon amante ;  
 De baisers, de rameaux, de guirlandes lié,  
 Oubliant tout le monde, et du monde oublié !  
 Ah ! que ceux qui, plaignant l'amoureuse souffrance,  
 N'ont connu qu'une oisive et morne indifférence,  
 En bonheur, en plaisir pensent m'avoir vaincu :  
 Ils n'ont fait qu'exister, l'amant seul a vécu.

<sup>1</sup> Cette élégie n'est guère qu'une ébauche et le manuscrit offre plusieurs variantes. Latouche supprima les deux vers qui précèdent la lacune, moins le premier hémistiche, dont il fit le commencement des deux vers suivants ; il mit :

Flore embaume les airs : ils n'ont que de beaux cieux.  
 Aux plus arides bords Tempé rit à leurs yeux.

---

## XXV.

Souffre un moment encor ; tout n'est que changement.  
L'axe tourne, mon cœur ; souffre encore un moment.  
La vie est-elle toute aux ennuis condamnée ?  
L'hiver ne glace point tous les mois de l'année.  
L'Eurus retient souvent ses bonds impétueux ;  
Le fleuve, emprisonné dans des rocs tortueux,  
Lutte, s'échappe, et va, par des pentes fleuries,  
S'étendre mollement sur l'herbe des prairies.  
C'est ainsi que, d'écueils et de vagues pressé,  
Pour mieux goûter le calme il faut avoir passé,  
Des pénibles détroits d'une vie orageuse,  
Dans une vie enfin plus douce et plus heureuse.  
La Fortune, arrivant à pas inattendus,  
Frappe, et jette en vos mains mille dons imprévus :  
On le dit. Sur mon seuil jamais cette volage  
N'a mis le pied. Mais quoi ! son opulent passage,  
Moi qui l'attends plongé dans un profond sommeil,  
Viendra, sans que j'y pense, enrichir mon réveil.

Toi qu'aidé de l'aimant plus sûr que les étoiles,  
Le nocher sur la mer poursuit à pleines voiles ;  
Qui sais de ton palais, d'esclaves abondant,  
De diamants, d'azur, d'émeraudes ardent,  
Aux gouffres du Potosé, aux antres de Golconde,  
Tenir les rênes d'or qui gouvernent le monde,  
Brillante déité ! tes riches favoris  
Te fatiguent sans cesse et de vœux et de cris.

Peu satisfait <sup>1</sup> le pauvre : ô belle souveraine !  
Peu ; seulement assez pour que , libre de chaîne ,  
Sur les bords où , malgré ses rides , ses revers ,  
Belle encor l'Italie attire l'univers ,  
Je puisse au sein des arts vivre et mourir tranquille !  
C'est là que mes désirs m'ont promis un asile ;  
C'est là qu'un plus beau ciel peut-être dans mes flancs  
Éteindra les douleurs et les sables brûlants.  
Là j'irai t'oublier, rire de ton absence ;  
Là , dans un air plus pur respirer en silence ,  
Et nonchalant du terme où finiront mes jours ,  
La santé , le repos , les arts et les amours.

---

## XXVI.

Non , je ne l'aime plus ; un autre la possède.  
On s'accoutume au mal que l'on voit sans remède.  
De ses caprices vains je ne veux plus souffrir :  
Mon élégie en pleurs ne sait plus l'attendrir,  
Allez , Muses , partez. Votre art m'est inutile ;  
Que me font vos lauriers ? vous laissez fuir Camille.  
Près d'elle je voulais vous avoir pour soutien.  
Allez , Muses , partez , si vous n'y pouvez rien.

Voilà donc comme on aime ! On vous tient , vous caresse ,  
Sur les lèvres toujours on a quelque promesse :

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et 1839 : *Peu contente...*

Et puis... Ah ! laissez-moi, souvenirs ennemis,  
Projets, attente, espoir, qu'elle m'avait permis !  
— Nous irons au hameau. Loin, bien loin de la ville ;  
Ignorés et contents, un silence tranquille  
Ne montrera qu'au ciel notre asile écarté.  
Là son âme viendra m'aimer en liberté.  
Fuyant d'un luxe vain l'entrave impérieuse,  
Sans suite, sans témoins, seule et mystérieuse,  
Jamais d'un œil mortel un regard indiscret  
N'osera la connaître et savoir son secret.  
Seul je vivrai pour elle, et mon âme empressée  
Épiera ses désirs, ses besoins, sa pensée.  
C'est moi qui ferai tout ; moi qui de ses cheveux  
Sur sa tête le soir assemblerai les nœuds.  
Par moi de ses atours à loisir dépouillée,  
Chaque jour par mes mains la plume amoncelée  
La recevra charmante, et mon heureux amour  
Détruira chaque nuit cet ouvrage du jour.  
Sa table par mes mains sera prête et choisie,  
L'eau pure de ma main lui sera l'ambroisie.  
Seul, c'est moi qui serai partout, à tout moment,  
Son esclave fidèle et son fidèle amant. —  
Tels étaient mes projets qu'insensés et volages  
Le vent a dissipés parmi de vains nuages !

Ah ! quand d'un long espoir on flatta ses désirs,  
On n'y renonce point sans peine et sans soupirs.  
Que de fois je t'ai dit : « Garde d'être inconstante,  
Le monde entier déteste une parjure amante. »  
Fais-moi plutôt gémir sous des glaives sanglants,



Avec le feu plutôt déchire-moi les flancs. »  
O honte ! A deux genoux j'exprimais ces alarmes ;  
J'allais couvrant tes pieds de baisers et de larmes.  
Tu me priais alors de cesser de pleurer :  
En foule tes serments venaient me rassurer.  
Mes craintes t'offensaient ; tu n'étais pas de celles  
Qui font jeu de courir à des flammes nouvelles :  
Mille sceptres offerts pour ébranler ta foi,  
Eût-ce été rien au prix du bonheur d'être à moi ?  
Avec de tels discours, ah ! tu m'aurais fait croire  
Aux clartés du soleil dans la nuit la plus noire.  
Tu pleurais même ; et moi, lent à me défier,  
J'allais avec le lin dans tes yeux essuyer  
Ces larmes lentement et malgré toi séchées ;  
Et je baisais ce lin qui les avait touchées.  
Bien plus, pauvre insensé ! j'en rougis : mille fois  
Ta louange a monté ma lyre avec ma voix.  
Je voudrais que Vulcain, et l'onde où tout s'oublie,  
Eût consumé ces vers témoins de ma folie.  
La même lyre encor pourrait bien me venger,  
Perfide ! Mais, non, non, il faut n'y plus songer.  
Quoi ! toujours un soupir vers elle me ramène !  
Allons. Haïssons-la, puisqu'elle veut ma haine.  
Oui, je la hais. Je jure... Eh ! serments superflus !  
N'ai-je pas dit assez que je ne l'aimais plus ?

---

XXVII<sup>1</sup>.

Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête?  
 Et la belle Amélie <sup>2</sup> est aussi de la fête?  
 Et Rose, qui jamais ne lasse les désirs <sup>3</sup>,  
 Et dont la danse molle aiguillonne aux plaisirs?  
 Et sa sœur aux accents de la voix la plus rare  
 Mêlera <sup>4</sup>, dites-vous, les sons de la guitare?  
 Et nous aurons Julie, au rire étincelant,  
 Au sein plus que l'albâtre et solide et brillant?  
 Certes, en pareille orgie <sup>5</sup> autrefois je l'ai vue,  
 Ses longs cheveux épars, courante, demi-nue :  
 En ses bruyantes nuits Cithéron n'a jamais  
 Vu ménade plus belle errer dans ses forêts.  
 J'y consens. Avec vous je suis prêt à m'y rendre.  
 Allons. Mais si Camille, ô dieux ! vient à l'apprendre?  
 Quel orage suivra ce banquet tant vanté,  
 S'il faut qu'à son oreille un mot en soit porté!  
 Oh ! vous ne savez pas jusqu'où va son empire.  
 Si j'ai loué des yeux, une bouche, un sourire;  
 Ou si près d'une belle assis en un repas,  
 Nos lèvres en riant ont murmuré tout bas,

<sup>1</sup> Le manuscrit de cette élégie existe ; il portait le chiffre 20 que Latouche changea en 29. (B. de F., *Lettres sur A. Chénier*, VII.)

<sup>2</sup> André Chénier avait écrit : *Et la belle Saxonne* ; puis il avait rayé ce mot de *Saxonne* auquel Latouche substitua *Amélie*.

<sup>3</sup> Variante :

Et Rose, *que* jamais ne *lassent* les désirs,

<sup>4</sup> Latouche a mis : *Unira...*

<sup>5</sup> Latouche a mis : *flûte...*

Elle a tout vu. Bientôt cris, reproches, injure :  
Un mot, un geste, un rien, tout était un parjure.  
« Chacun pour cette belle avait vu mes égards.  
Je lui parlais des yeux, je cherchais ses regards. »  
Et puis des pleurs ! des pleurs... que Memnon sur sa cendre  
A sa mère immortelle en a moins fait répandre.  
Que dis-je ? sa vengeance ose en venir aux coups ;  
Elle me frappe. Et moi, je feins, dans mon courroux,  
De la frapper aussi, mais d'une main légère,  
Et je baise sa main impuissante et colère,  
Car ses bras ne sont forts qu'aux amoureux exploits ;  
La fureur ne peut même aigrir sa douce voix.  
Ah ! je l'aime bien mieux injuste qu'indolente.  
Sa colère me plaît et décèle une amante.  
Si j'ai peur de la perdre, elle tremble à son tour ;  
Et la crainte inquiète est fille de l'amour.  
L'assurance tranquille est d'un cœur insensible.  
Loin ! à mes ennemis une amante paisible ;  
Moi, je hais le repos. Quel que soit mon effroi  
De voir de si beaux yeux irrités contre moi,  
Je me plais à nourrir de communes alarmes.  
Je veux pleurer moi-même, ou voir couler ses larmes,  
Accuser un outrage ou calmer un soupçon,  
Et toujours pardonner ou demander <sup>1</sup> pardon.

Mais quels éclats, amis ? C'est la voix de Julie :  
Entrons. O quelle nuit ! joie, ivresse, folie !  
Que de seins envahis et mollement pressés !

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et de 1839 :

Et toujours pardonner *en demandant* pardon.

Malgré de vains efforts que d'appas caressés !  
Que de charmes divins forcés dans leur retraite !  
Il faut que de la Seine, au cri de notre fête,  
Le flot résonne au loin, de nos jeux égayé,  
Et qu'en son lit voisin le marchand éveillé,  
Écoutant nos plaisirs d'une oreille jalouse,  
Redouble ses baisers à sa trop jeune épouse.

---

## XXVIII.

## MARIE COSWAY.

De l'art de Pyrgotèle <sup>1</sup> élève ingénieux,  
Dont, à l'aide du tour, le fer industriel  
Aux veines des cailloux du Gange ou de Syrie  
Sait confier les traits de la jeune Marie,  
Grave sur l'améthyste ou l'onyx étoilé  
Ce que d'elle aujourd'hui les dieux m'ont révélé.

Souvent, lorsqu'aux transports mon âme s'abandonne,  
L'harmonieux démon descend et m'environne,  
Chante ; et ses ailes d'or, agitant mes cheveux,  
Rafraîchissent mon front qui bouillonne de feux.  
Il m'a dit ta naissance, ô jeune Florentine <sup>2</sup> !

<sup>1</sup> Célèbre graveur grec en pierres fines, qui vivait sous Alexandre le Grand.

<sup>2</sup> Marie ou Maria Cosway était née en 1765 à Florence ; elle était Irlandaise d'origine et s'appelait Hadfield de son nom de fille. Ses précoces dispositions pour la peinture et la musique la firent distinguer. En 1781 elle épousa le peintre Richard Cosway, et passa avec lui l'hiver de 1785-

C'est vous, nymphes d'Arno, qui des bras de Lucine  
Vîntes la recueillir, et vos rians berceaux  
L'endormirent au bruit de l'onde et des roseaux ;  
Et Phœbus, du Cancer hôte ardent et rapide,  
Ne pouvait point la voir, dans cette grotte humide,  
Sous des piliers de nacre entourés de jasmin,  
Reposer sur un lit de pervenche et de thym.  
Abandonnant les fleurs, de sonores abeilles  
Vinrent, en bourdonnant, sur ses lèvres vermeilles  
S'asseoir et déposer ce miel doux et flatteur  
Qui coule avec sa voix et pénètre le cœur.  
Reine aux yeux éclatants, la belle Poésie  
Lui sourit et trempa sa bouche d'ambroisie,  
Arma ses faibles mains des fertiles pinceaux  
Qui font vivre la toile en magiques tableaux,  
Et mit dans ses regards ce feu, cette âme pure  
Qui sait voir la beauté, fille de la nature.  
Une lyre aux sept voix lui faisait écouter  
Les sons que Pausilippe est fier de répéter.  
Et les douces Vertus et les Grâces décentes,  
Les bras entrelacés, autour d'elle dansantes,  
Veillaient sur son sommeil, et surent la cacher  
A Vénus, à l'Amour, qui brûlaient d'approcher ;  
Et puis au lieu de lait, pour nourrir son enfance,  
Mêlèrent la candeur, la gaieté, l'indulgence,  
La bienveillance amie au sourire ingénu,  
Et le talent modeste à lui seul inconnu ;

1786 à Paris. Ce fut alors sans doute que notre poète la connut ; il dut la revoir lorsqu'il alla en Angleterre à la fin de 1787 ; mais elle ne tarda pas à quitter ce pays et retourna en Italie.

Et la sainte fierté que nul revers n'opprime,  
La paix, la conscience ignorante du crime,  
La simplicité chaste aux regards caressants,  
Près de qui les pervers deviendraient innocents.

Artiste, pour l'honneur de ton durable ouvrage,  
Graves-y tous ces dons brillants sur son visage.  
Grave, si tu le peux, son âme et ses discours,  
Sa voix, lien puissant d'où dépendent nos jours;  
Les jours de ses amis, troupe heureuse et fidèle,  
Qui vivent tous pour elle, et qui mourraient pour elle.  
De la seule beauté le flambeau passager  
Allume dans les sens un feu prompt et léger;  
Mais les douces Vertus et les Grâces décentes  
N'inspirent aux cœurs purs que des flammes constantes.

---

XXIX<sup>1</sup>.

Ami<sup>2</sup>, de mes ardeurs, quoi! ta plume ose rire!  
Quoi! tu ris de l'amour, tu ris de son empire!  
Imprudent, c'est l'amour que tu viens outrager!  
Ah! tremble, malheureux, il aime à se venger.  
C'est toi-même aiguïser le trait qu'il te destine;  
Toi-même sous tes pieds c'est creuser ta ruine.

<sup>1</sup> Le manuscrit de cette élégie a été conservé et porte le chiffre 29. Latouche, la trouvant sans doute peu intéressante, ne la donna pas; M. Becq de Fouquières l'a publiée dans ses *Lettres sur André Chénier*.

<sup>2</sup> Cet ami était François de Pange, celui-là même à qui est aussi adressée l'élégie suivante.

J'ai vu de ces rieurs qui, fiers dans leurs beaux jours,  
Insultaient à nos fers, à nos pleurs, aux amours,  
Vieux, gémir sous le joug d'une jeune inhumaine;  
Fatigant leurs habits d'une richesse vaine,  
Cachant leurs cheveux blancs, se traîner à ses pieds,  
L'accabler de leurs dons mille fois envoyés;  
Et d'une faible voix leurs lèvres palpitantes  
Bégayer en pleurant des caresses tremblantes.  
Alors en les voyant le jeune homme à son tour  
Rit des justes revers de leur antique amour.  
Ami, va, c'est un dieu, la force est inutile,  
Cède, c'est un enfant, un enfant indocile.  
Les destins ont écrit (qui voudrait les blâmer!)  
Que plus tôt ou plus tard chaque homme doit aimer.  
Le plus tôt vaut le mieux. Ta science ennuyeuse  
Te tue. Éteins, crois-moi, ta lampe studieuse.  
Viens savoir être heureux; c'est la première loi,  
Et loin de me gronder, viens aimer avec moi.

---

## XXX.

## AU CHEVALIER DE PANGE.

De Pange, ami chéri, jeune homme heureux et sage,  
Parle, de ce matin dis-moi quel est l'ouvrage.  
Du vertueux bonheur montres-tu les chemins  
A ce frère naissant dont j'ai vu que tes mains  
Aiment à cultiver la charmante espérance?  
Ou bien vas-tu cherchant dans l'ombre et le silence,

Seul, quel encens le Gange aux flots religieux  
Vit les premiers humains brûler aux pieds des dieux ?  
Ou comment dans sa route, avec force tracée,  
Descartes n'a point su contenir sa pensée ?  
Consumant ma jeunesse en un loisir plus vain  
Seul, animé du feu que nous nommons divin,  
Qui pour moi chaque jour ne luit qu'avec l'aurore,  
Je rêve assis au bord de cette onde sonore  
Qu'au penchant d'Hélicon, pour arroser ses bois,  
Le quadrupède ailé fit jaillir autrefois.  
A nos festins d'hiver un souvenir fidèle  
Reporte mes souhaits, me flatte, me rappelle  
Tes pensers, tes discours, et quelquefois les miens ;  
L'amicale douceur de tes chers entretiens,  
Ton honnête candeur, ta modeste science,  
De ton cœur presque enfant la mûre expérience.  
Poursuis : dans ce bel âge où, faibles nourrissons,  
Nous répétons à peine un maître et ses leçons,  
Il est beau dans les soins d'un solitaire asile,  
Même dans tes amours, doux, aimable, tranquille,  
De savoir loin des yeux, sans faste, sans fierté,  
Sage pour soi, content, chercher la vérité.  
Va, poursuis ta carrière, et sois toujours le même ;  
Sois heureux, et surtout aime un ami qui t'aime.  
Ris de son cœur débile aux désirs condamné,  
De l'étude aux amours sans cesse promené,  
Qui, toujours approuvant ce dont il fuit l'usage,  
Aimera la sagesse, et ne sera point sage.

---



## XXXI.

Mânes de Callimaque, ombre de Philétas<sup>1</sup>,  
Dans vos saintes forêts daignez guider mes pas.  
J'osé, nouveau pontife, aux antres du Permesse,  
Mêler des chants français dans les chœurs de la Grèce.  
Dites en quel vallon vos écrits médités  
Soumirent à vos vœux les plus rares beautés.  
Qu'aisément à ce prix un jeune cœur s'embrase !  
Je n'ai point pour la gloire inquiété Pégase.  
L'obscurité tranquille est plus chère à mes yeux  
Que de ses favoris l'éclat laborieux.  
Peut-être, n'écoutant qu'une jeune manie,  
J'eusse aux rayons d'Homère allumé mon génie,  
Et d'un essor nouveau jusqu'à lui m'élevant,  
Volé de bouche en bouche heureux et triomphant.  
Mais la tendre Élégie et sa grâce touchante  
M'ont séduit : l'Élégie à la voix gémissante,  
Au ris mêlé de pleurs, aux longs cheveux épars ;  
Belle, levant au ciel ses humides regards.  
Sur un axe brillant c'est moi qui la promène  
Parmi tous ces palais dont s'enrichit la Seine ;  
Le peuple des Amours y marche auprès de nous ;

<sup>1</sup> Callimaque et Philétas étaient deux poètes grecs qui vivaient sous Ptolémée Philadelphe. Leurs élégies ne sont pas venues jusqu'à nous ; elles furent imitées par Properce, qui a eu souvent Chénier pour imitateur. Cette élégie notamment rappelle celle du poète latin (III, 1), laquelle commence ainsi :

Callimachi manes, et Coi sacra Philetæ,  
In vestrum, quasso, me sinite ire nemus.

La lyre est dans leurs mains. Cortège aimable et doux,  
Qu'aux fêtes de la Grèce enleva l'Italie!  
Et ma fière Camille est la sœur de Délie.  
L'Élégie, ô Le Brun ! renaît dans nos chansons,  
Et les Muses pour elle ont amolli nos sons.  
Avant que leur projet, qui fut bientôt le nôtre,  
Pour devenir amis nous offrît l'un à l'autre,  
Elle avait ton amour comme elle avait le mien ;  
Elle allait de ta lyre implorer le soutien.  
Pour montrer dans Paris sa langueur séduisante,  
Elle implorait aussi ma lyre complaisante.  
Femme, et pleine d'attraits, et fille de Vénus,  
Elle avait deux amants l'un à l'autre inconnus.  
J'ai vu qu'à ses faveurs ta part est la plus belle ;  
Et pourtant je me plais à lui rester fidèle,  
A voir mon vers au rire, aux pleurs abandonné,  
De rose ou de cyprès par elle couronné.  
Par la lyre attendris, les rochers du Riphée  
Se pressaient, nous dit-on, sur les traces d'Orphée.  
Des murs fils de la lyre ont gardé les Thébains ;  
Arion à la lyre a dû de longs destins.  
Je lui dois des plaisirs : j'ai vu plus d'une belle,  
A mes accents émue, accuser l'infidèle  
Qui me faisait pleurer et dont j'étais trahi,  
Et souhaiter l'amour de qui le sent ainsi.  
Mais, dieux ! que de plaisir quand, muette, immobile,  
Mes chants font soupirer ma naïve Camille ;  
Quand mon vers, tour à tour humble, doux, outrageant,  
Éveille sur sa bouche un sourire indulgent ;  
Quand ma voix altérée enflammant son visage,

Son baiser vole et vient l'arrêter au passage !  
Oh ! je ne quitte plus ces bosquets enchanteurs  
Où rêva mon Tibulle aux soupirs séducteurs ,  
Où le feuillage encor dit Corinne charmante ,  
Où Cynthie est écrite en l'écorce odorante ,  
Où les sentiers français ne me conduisaient pas ,  
Où mes pas de Le Brun ont rencontré les pas .

Ainsi, que mes écrits, enfants de ma jeunesse,  
Soient un code d'amour, de plaisir, de tendresse ;  
Que partout de Vénus ils dispersent les traits ;  
Que ma voix, que mon âme y vivent à jamais ;  
Qu'une jeune beauté, sur la plume et la soie,  
Attendant le mortel qui fait toute sa joie ,  
S'amuse à mes chansons, y médite à loisir  
Les baisers dont bientôt elle veut l'accueillir.  
Qu'à bien aimer tous deux mes chansons les excitent ;  
Qu'ils s'adressent mes vers, qu'ensemble ils les récitent :  
Lassés de leurs plaisirs, qu'au feu de mes pinceaux  
Ils s'animent encore à des plaisirs nouveaux ;  
Qu'au matin sur sa couche, à me lire empressée ,  
Lise du cloître austère éloigne sa pensée ;  
Chaque bruit qu'elle entend, que sa tremblante main  
Me glisse dans ses draps et tout près de son sein ;  
Qu'un jeune homme, agité d'une flamme inconnue ,  
S'écrie aux doux tableaux de ma muse ingénue :  
« Ce poète amoureux , qui me connaît si bien ,  
Quand il a peint son cœur, avait lu dans le mien. »

---

## XXXII.

## AU CHEVALIER DE PANGE.

De Pange, le mortel dont l'âme est innocente,  
Dont la vie est paisible et de crimes exempte,  
N'a pas besoin du fer qui veille autour des rois,  
Des flèches dont le Scythe a rempli son carquois<sup>1</sup>,  
Ni du plomb que l'airain vomit avec la flamme.  
Incapable de nuire, il ne voit dans son âme  
Nulle raison de crainte, et loin de s'alarmer,  
Confiant, il se livre aux délices d'aimer.  
O de Pange! ami sage, est bien fou qui s'ennuie.  
Si les destins deux fois nous permettaient la vie,  
L'une pour les travaux et les soins vigilants,  
L'autre pour les amours, les plaisirs nonchalants,  
On irait d'une vie âpre et laborieuse  
Vers l'autre vie au moins pure et voluptueuse.  
Mais si nous ne vivons, ne mourons qu'une fois,  
Eh! pourquoi, malheureux, sous de bizarres lois  
Tourmenter cette vie et la perdre sans cesse,  
Haletants vers le gain, les honneurs, la richesse;  
Oubliant que le sort, immuable en son cours,  
Nous fit des jours mortels, et combien peu de jours?  
Sans les dons de Vénus quelle serait la vie?  
Dès l'instant où Vénus me doit être ravie,

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et 1839 :

N'a besoin *ni* du fer qui veille autour des rois,  
*Ni des traits* dont le Scythe a rempli son carquois.

Que je meure ! Sans elle ici-bas rien n'est doux.

. . . . .  
. . . . .

Humains, nous ressemblons aux feuilles d'un ombrage  
Dont au faite des cieux le soleil remonté  
Rafraîchit dans nos bois les chaleurs de l'été.  
Mais l'hiver, accourant d'un vol sombre et rapide,  
Nous sèche, nous flétrit, et son souffle homicide  
Secoue et fait voler, dispersés dans les vents,  
Tous ces feuillages morts qui font place aux vivants.  
La Parque, sur nos pas, fait courir devant elle  
Midi, le soir, la nuit, et la nuit éternelle ;  
Et par grâce, à nos yeux qu'attend le long sommeil,  
Laisse voir au matin un regard du soleil.  
Quand cette heure s'enfuit, de nos regrets suivie,  
La mort est désirable, et vaut mieux que la vie.  
O jeunesse rapide ! ô songe d'un moment !  
Puis l'infirme vieillesse, arrivant tristement,  
Presse d'un malheureux la tête chancelante,  
Courbe sur un bâton sa démarche tremblante,  
Lui couvre d'un nuage et les yeux et l'esprit,  
Et de soucis cuisants l'enveloppe et l'aigrit :  
C'est son bien dissipé, c'est son fils, c'est sa femme,  
Ou les douleurs du corps, si pesantes à l'âme,  
Ou mille autres ennuis. Car, hélas ! nul mortel  
Ne vit exempt de maux sous la voûte du ciel.  
Oh ! quel présent funeste eut l'époux de l'Aurore,  
De vieillir chaque jour, et de vieillir encore,  
Sans espoir d'échapper à l'immortalité !  
Jeune, son front plaisait. Mais quoi ! toute beauté

Se flétrit sous les doigts de l'aride vieillesse.  
Sur le front du vieillard habite la tristesse,  
Il se tourmente, il pleure, il veut que vous pleuriez.  
Ses yeux par un beau jour ne sont plus égayés.  
L'ombre épaisse et touffue, et les prés et Zéphire  
Ne lui disent plus rien, ne le font plus sourire.  
La troupe des enfants, en l'écoutant venir,  
Le fuit comme ennemi de leur jeune plaisir;  
Et s'il aime, en tous lieux sa faiblesse exposée  
Sert aux jeunes beautés de fable et de risée.

---

## XXXIII.

## A LE BRUN.

Qu'un autre soit jaloux d'illustrer sa mémoire;  
Moi, j'ai besoin d'aimer. Qu'ai-je besoin de gloire,  
S'il faut, pour obtenir ses regards complaisants,  
A l'ennui de l'étude immoler mes beaux ans;  
S'il faut, toujours errant, sans lien, sans maîtresse,  
Étouffer dans mon cœur la voix de la jeunesse,  
Et sur un lit oisif, consumé de langueur,  
D'une nuit solitaire accuser la longueur?  
Aux sommets où Phœbus a choisi sa retraite,  
Enfant, je n'allai point me réveiller poète;  
Mon cœur, loin du Permesse, a connu dans un jour  
Les feux de Calliope et les feux de l'Amour.  
L'Amour seul dans mon âme a créé le génie;  
L'Amour est seul arbitre et seul dieu de ma vie;

En faveur de l'Amour quelquefois Apollon  
 Jusqu'à moi volera de son double vallon.  
 Mais que tous deux alors ils donnent à ma bouche  
 Cette voix qui séduit, qui pénètre, qui touche;  
 Cette voix qui dispose à ne refuser rien,  
 Cette voix des amants le plus tendre lien.  
 Puisse un coup d'œil flatteur, provoquant mon hommage  
 A ma langue incertaine inspirer du courage!  
 Sans dédain, sans courroux, puissé-je être écouté!  
 Puisse un vers caressant séduire la beauté!  
 Et si je puis encore, amoureux de sa chaîne,  
 Célébrer mon bonheur ou soupirer ma peine;  
 Si je puis par mes sons touchants et gracieux  
 Aller grossir un jour ce peuple harmonieux  
 De cygnes dont Vénus embellit ses rivages  
 Et se plaît d'égayer les eaux de ses bocages<sup>1</sup>,  
 Sans regret, sans envie, aux vastes champs de l'air  
 Mes yeux verront planer l'oiseau de Jupiter.

Sans doute, heureux celui qu'une palme certaine  
 Attend victorieux dans l'une et l'autre arène;  
 Qui, tour à tour convive et de Gnide et des cieux,  
 Des bras d'une maîtresse enlevé chez les dieux,  
 Ivre de volupté, s'enivre encor de gloire,  
 Et qui, cher à Vénus et cher à la victoire,  
 Ceint des lauriers du Pinde et des fleurs de Paphos,  
 Soupire l'élégie et chante les héros.

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et 1839 :

De cygnes dont Vénus *égaye* ses rivages  
 Et se plaît à *parer* les eaux de ses bocages.

Mais qui sut à ce point, sous un astre propice,  
Vaincre du ciel jaloux l'inflexible avarice?  
Qui put voir en naissant, par un accord nouveau,  
Tous les dieux à la fois sourire à son berceau?  
Un seul a pu franchir cette double carrière :  
C'est lui qui va bientôt, loin des yeux du vulgaire,  
Inscrire sa mémoire aux fastes d'Hélicon <sup>1</sup>,  
Digne de la nature et digne de Buffon.  
Fortunée Agrigente, et toi, reine orgueilleuse,  
Rome, à tous les combats toujours victorieuse,  
Du poids de vos grands noms nous ne gémirons plus.  
Par l'ombre d'Empédocle étions-nous donc vaincus?  
Lucrèce aurait pu seul, aux flambeaux d'Épicure,  
Dans ses temples secrets surprendre la nature?  
La nature aujourd'hui de ses propres crayons  
Vient d'armer une main qu'éclairent ses rayons.

C'est toi qu'elle a choisi ; toi, par qui l'Hippocrène  
Mêle encore son onde à l'onde de la Seine ;  
Toi, par qui la Tamise et le Tibre en courroux  
Lui porteront encor des hommages jaloux ;  
Toi, qui la vis couler plus lente et plus facile  
Quand ta bouche animait la flûte de Sicile ;  
Toi, quand l'amour trahi te fit verser des pleurs,  
Qui l'entendis gémir et pleurer tes douleurs.  
Malherbe tressaillit au delà du Ténare  
A te voir agiter les rênes de Pindare ;

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et de 1839 :

C'est *celui* qui bientôt, loin des yeux du vulgaire,  
Va *graver* sa mémoire aux fastes d'Hélicon.



Aux accents de Tyrtée enflammant nos guerriers,  
Ta voix fit dans nos camps renaître les lauriers.  
Les tyrans ont pâli quand ta main courroucée  
Écrasa leur Thémis sous les foudres d'Alcée.  
D'autres tyrans encor, les méchants et les sots,  
Ont fui devant Horace armé de tes bons mots ;  
Et maintenant, assis dans le centre du monde,  
Le front environné d'une clarté profonde,  
Tu perces les remparts que t'opposent les cieux,  
Et l'univers entier tourne devant tes yeux.  
Les fleuves et les mers, les vents et le tonnerre,  
Tout ce qui peuple l'air et Téthys et la terre,  
A ta voix accouru, s'offrant de toutes parts,  
Rend compte de soi-même et s'ouvre à tes regards.  
De l'erreur vainement les antiques prestiges  
Voudraient de la nature étouffer les vestiges ;  
Ta main les suit partout, et sur le diamant  
Ils vivront, de ta gloire éternel monument.

Mais toi-même, Le Brun, que l'amour d'Uranie  
Guide à tous les sentiers d'où la mort est bannie ;  
Qui, roi sur l'Hélicon, de tous ses conquérants  
Réunis dans ta main les sceptres différents ;  
Toi-même, quels succès, dis-moi, quelle victoire  
Chatouille mieux ton cœur du plaisir de la gloire ?  
Est-ce lorsque Buffon et sa savante cour  
Admirent tes regards qui fixent l'œil du jour ;  
Qu'aux rayons dont l'éclat ceint ta tête brillante  
Ils suivent dans les airs ta route étincelante,  
Animent de leurs cris ton vol audacieux,

Et d'un œil étonné te perdent dans les cieux ;  
Ou lorsque, de l'amour interprète fidèle,  
Ta naïve Érato fait sourire une belle ;  
Que son âme se peint dans ses regards touchants,  
Et vole sur sa bouche au-devant de tes chants ;  
Qu'elle interrompt ta voix , et d'une voix timide  
S'informe de Fanny, d'Églé, d'Adélaïde,  
Et, vantant les honneurs qui suivent tes chansons,  
Leur envie un amant qui fait vivre leurs noms ?

---

#### XXXIV.

Hier, en te quittant, enivré de tes charmes,  
Belle D'. r.<sup>1</sup>, vers moi, tenant en main des armes,  
Une troupe d'enfants courut de toutes parts :  
Ils portaient des flambeaux, des chaînes et des dards.  
Leurs dards m'ont pénétré jusques au fond de l'âme,  
Leurs flambeaux sur mon sein ont secoué la flamme,  
Leurs chaînes m'ont saisi. D'une cruelle voix :  
« Aimeras-tu D'.r.? criaient-ils à la fois,  
L'aimeras-tu toujours ? » Troupe auguste et suprême,  
Ah ! vous le savez trop, dieux enfants, si je l'aime.  
Mais qu'avez-vous besoin de chaînes et de traits ?  
Je n'ai point voulu fuir. Pourquoi tous ces apprêts ?  
Sa beauté pouvait tout ; mon âme sans défense  
N'a point contre ses yeux cherché de résistance.  
Oui, je brûle ; ô D'.r. ! laisse-moi du repos.

<sup>1</sup> Au lieu de ces lettres qui paraissent désigner M<sup>me</sup> Cosway, Latouche mit partout : *Daphné*.

Je brûle ; oh ! de mon cœur éloigne ces flambeaux.  
Ah ! plutôt que souffrir ces douleurs insensées,  
Combien j'aimerais mieux sur les Alpes glacées  
Être une pierre aride, ou dans le sein des mers  
Un roc battu des vents, battu des flots amers !  
O terre ! ô mer ! je brûle. Un poison moins rapide  
Sut venger le centaure et consumer Alcide.  
Tel que le faon blessé fuit, court, mais dans son flanc  
Traîne le plomb mortel qui fait couler son sang ;  
Ainsi là, dans mon cœur, errant à l'aventure,  
Je porte cette belle, auteur de ma blessure.  
Marne, Seine, Apollon n'est plus dans vos forêts,  
Je ne le trouve plus dans vos antres secrets.  
Ah ! si je vais encor rêver sous vos ombrages,  
Ce n'est plus que d'amour. Du sein de vos feuillages,  
D'r., fantôme aimé, m'environne, me suit  
De bocage en bocage, et m'attire et me fuit.  
Si dans mes tristes murs je me cherche un asile,  
Hélas ! contre l'amour en est-il un tranquille ?  
Si de livres, d'écrits, de sphères, de beaux-arts,  
Contre elle, contre lui je me fais des remparts,  
A l'aspect de l'amour une terreur subite  
Met bientôt les beaux-arts et les Muses en fuite.  
Taciturne, mon front appuyé sur ma main,  
D'elle seule occupé, mes jours coulent en vain.  
Si j'écris, son nom seul est tombé de ma plume ;  
Si je prends au hasard quelque docte volume,  
Encor ce nom chéri, ce nom délicieux,  
Partout, de ligne en ligne, étincelle à mes yeux.  
Je lui parle toujours, toujours je l'envisage ;

D'r., toujours D'r., toujours sa belle image  
 Erre dans mon cerveau, m'assiège, me poursuit,  
 M'inquiète le jour, me tourmente la nuit.  
 Adieu donc vains succès, studieuses chimères,  
 Et beaux-arts tant aimés, Muses jadis si chères  
 Malgré moi mes pensers ont un objet plus doux,  
 Ils sont tous à D'r., je n'en ai plus pour vous.  
 Que ne puis-je à mon tour, ah ! que ne puis-je croire  
 Que loin d'elle toujours j'occupe sa mémoire !

---

 XXXV.

O nécessité dure ! ô pesant esclavage !  
 O sort ! je dois donc voir, et dans mon plus bel âge,  
 Flotter mes jours, tissus de désirs et de pleurs,  
 Dans ce flux et reflux d'espoir et de douleurs !

Souvent, las d'être esclave et de boire la lie  
 De ce calice amer que l'on nomme la vie,  
 Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,  
 Je regarde la tombe, asile souhaité ;  
 Je souris à la mort volontaire et prochaine ;  
 Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne ;  
 Le fer libérateur qui percerait mon sein  
 Déjà frappe mes yeux et frémit sous ma main <sup>1</sup> ;

<sup>1</sup> D'après le témoignage de M<sup>lle</sup> de Flaugergues cité par M. Beq de Fouquières, le texte d'André Chénier était ainsi :

Déjà le doux poignard qui percerait mon sein  
 Se présente à mes yeux et frémit sous ma main.

Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse :  
Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,  
Mes écrits imparfaits ; car, à ses propres yeux,  
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.  
A quelque noir destin qu'elle soit asservie,  
D'une étreinte invincible il embrasse la vie,  
Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir,  
Quelque prétexte ami de vivre et de souffrir.  
Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,  
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,  
Et la mort, de nos maux ce remède si doux,  
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous<sup>1</sup>.

---

## XXXVI.

Allons, l'heure est venue, allons trouver Camille.  
Elle me suit partout. Je dormais, seul, tranquille ;  
Un songe me l'amène, et mon sommeil s'enfuit.  
Je la voyais en songe au milieu de la nuit ;  
Elle allait me cherchant sur sa couche fidèle,  
Et me tendait les bras et m'appelait près d'elle.  
Les songes ne sont point capricieux et vains ;  
Ils ne vont point tromper les esprits des humains.

<sup>1</sup> Dans l'édition de M. G. de Chénier, cette élégie est suivie de ces quatre vers :

Je vis. Je souffre encor ; battu de cent naufrages,  
Tremblant, j'affronte encor la mer et les orages,  
Quand je n'ai qu'à vouloir pour atteindre le port !  
Lâche ! aime donc la vie, ou n'attends pas la mort.

De l'Olympe souvent un songe est la réponse ;  
Dans tous ceux des amants la vérité s'annonce.  
Quel air suave et frais ! le beau ciel ! le beau jour !  
Les dieux me le gardaient ; il est fait pour l'amour.

Quel charme de trouver la beauté paresseuse,  
De venir visiter sa couche matineuse,  
De venir la surprendre au moment que ses yeux  
S'efforcent de s'ouvrir à la clarté des cieux,  
Douce dans son éclat, et fraîche et reposée,  
Semblable aux autres fleurs, filles de la rosée.  
Oh ! quand j'arriverai, si, livrée au repos,  
Ses yeux n'ont point encor secoué les pavots,  
Oh ! je me glisserai vers la plume indolente,  
Doucement, pas à pas, et ma main caressante  
Et mes fougueux transports feront à son sommeil  
Succéder un subit, mais un charmant réveil ;  
Elle reconnaîtra le mortel qui l'adore,  
Et mes baisers longtemps empêcheront encore,  
Sur ses yeux, sur sa bouche, empressés de courir,  
Sa bouche de se plaindre et ses yeux de s'ouvrir.

Mais j'entrevois enfin sa porte souhaitée.  
Que de bruit ! que de chars ! quelle foule agitée !  
Tous vont revoir leurs biens, leurs chimères, leur or ;  
Et moi, tout mon bonheur, Camille, mon trésor.  
Hier, quand malgré moi je quittai son asile,  
Elle m'a dit : « Pourquoi t'éloigner de Camille ?  
Tu sais bien que je meurs si tu n'es près de moi. »  
Ma Camille, je viens, j'accours, je suis chez toi.

Le gardien de tes murs, ce vieillard qui m'admire',  
M'a vu passer le seuil et s'est mis à sourire.  
Bon! j'ai su (les amants sont guidés par les dieux)  
Monter sans nul obstacle et j'ai fui tous les yeux.

Ah! que vois-je?... Pourquoi ma porte accoutumée,  
Cette porte secrète, est-elle donc fermée?  
Camille, ouvrez, ouvrez, c'est moi. L'on ne vient pas.  
Ciel! Elle n'est point seule! On murmure tout bas.  
Ah! c'est la voix de Lise. Elles parlent ensemble.  
On se hâte; l'on court; on vient enfin; je tremble.  
Qu'est-ce donc? à m'ouvrir pourquoi tous ces délais?  
Pourquoi ces yeux mourants et ces cheveux défaits?  
Pourquoi cette terreur dont vous semblez frappée?  
D'où vient qu'en me voyant Lise s'est échappée?  
J'ai cru, prêtant l'oreille, ouïr entre vous deux  
Des murmures secrets, des pas tumultueux.  
Pourquoi cette rougeur, cette pâleur subite?  
Perfide! un autre amant?... Ciel! elle a pris la fuite.  
Ah! dieux! je suis trahi. Mais je prétends savoir...  
Lise, Lise, ouvrez-moi, parlez! mais fol espoir!  
La digne confidente auprès de sa maîtresse  
Lui travaille à loisir quelque subtile adresse,  
Quelque discours profond et de raisons pourvu,  
Par qui ce que j'ai vu, je ne l'aurai point vu.  
Dieux! comme elle approchait (sexe ingrat, faux, perfide!)  
S'asseyant, effrontée à la fois et timide,  
Voulant hâter l'effort de ses pas languissants,  
Voulant m'ouvrir des bras fatigués, impuissants,  
Abattue, et sa voix altérée, incertaine,

Ses yeux anéantis ne s'ouvrant plus qu'à peine,  
 Ses cheveux en désordre et rajustés en vain,  
 Et son haleine encore agitée, et son sein...  
 Des caresses de feu sur son sein imprimées,  
 Et de baisers récents ses lèvres enflammées,  
 J'ai tout vu. Tout m'a dit une coupable nuit.  
 Sans même oser répondre, interdite, elle fuit,  
 Sans même oser tenter le hasard d'un mensonge ;  
 Et moi, comme abusé des promesses d'un songe ,  
 Je venais, j'accourais, sûr d'être souhaité,  
 Plein d'amour, et de joie, et de tranquillité !

---

 XXXVII.

## LA LAMPE.

O nuit ! j'avais juré d'aimer cette infidèle ;  
 Sa bouche me jurait une amour éternelle,  
 Et c'est toi qu'attestait notre commun serment.  
 Mais aujourd'hui l'ingrate a pris un autre amant <sup>1</sup>,  
 Lui promet de l'aimer, le lui dit, le lui jure,  
 Et c'est encore toi qu'atteste la parjure !

Et toi, lampe nocturne, astre cher à l'amour,  
 Sur le marbre posée, ô toi ! qui jusqu'au jour,  
 De ta prison de verre éclairas nos tendresses,  
 Tu fus le seul témoin de ses douces caresses <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Latouche a mis :

*L'ingrate s'est livrée aux bras d'un autre amant.*

<sup>2</sup> Latouche :

*C'est toi qui fus témoin de ses douces promesses.*



Mais, hélas ! avec toi son amour incertain  
 Allait se consumant, et s'éteignit enfin ;  
 Avec toi les serments de cette bouche aimée  
 S'envolèrent bientôt en légère fumée.  
 C'est moi, près de son lit <sup>1</sup>, qui fis veiller tes feux  
 Pour garder mes amours, pour éclairer nos jeux ;  
 Et tu ne t'éteins pas à l'aspect de son crime !  
 Et tu sers aux plaisirs d'un rival qui m'opprime !  
 Tu peux, fausse comme elle et comme elle sans foi,  
 Être encor pour autrui ce que tu fus pour moi,  
 Et montrer à des yeux <sup>2</sup>, que tu guides sur elle,  
 Combien elle est perfide et combien elle est belle !

— Poète malheureux, de quoi m'accuses-tu ?  
 Pour te la conserver j'ai fait ce que j'ai pu.  
 Mes yeux, dans ses forfaits même, ont su la poursuivre,  
 Tant que ses soins jaloux me permirent de vivre.  
 Hier, elle semblait en efforts languissants  
 Avoir peine à traîner ses pas et ses accents.  
 Le jour venait de fuir, je commençais à luire ;  
 Sa couche la reçut, et je l'ouïs te dire  
 Que de son corps souffrant les débiles langueurs  
 D'un sommeil long et chaste imploraient les douceurs.  
 Tu l'embrasses, tu pars, tu la vois endormie.  
 A peine tu sortais, que cette porte amie  
 S'ouvre : un front jeune et blond se présente, et je vois  
 Un amant aperçu pour la première fois.  
 Elle alors, d'une voix tremblante et favorable,

<sup>1</sup> Latouche : *Près de son lit, c'est moi...*

<sup>2</sup> Latouche : *Montrant à d'autres yeux...*

Lui disait : « Non, partez : non, je suis trop coupable. »  
Elle parlait ainsi, mais lui tendait les bras.  
Le jeune homme près d'elle arrivait pas à pas.  
Alors je vis s'unir ces deux bouches perfides.

. . . . .  
Malgré quelques combats, bientôt après je vis,  
Loin, jetés à l'écart et voiles et tapis,  
Tout, jusqu'au lin flottant, sa défense dernière,  
Aux regards, aux fureurs, la livrant tout entière,  
Étaler de ses flancs l'albâtre ardent et pur,  
Lis, ébène, corail, roses, veines d'azur,  
Telle enfin qu'autrefois tu me l'avais montrée,  
De sa nudité seule embellie et parée,  
Quand vos nuits s'envolaient, quand le mol oreiller  
La vit sous tes baisers dormir ou s'éveiller,  
Et quand tes cris joyeux vantaient ma complaisance,  
Et qu'elle, en souriant, maudissait ma présence.  
En vain au dieu d'amour, que je crus ton appui,  
Je demandai la voix qu'il me donne aujourd'hui.  
Je voulais reprocher tes pleurs à l'infidèle ;  
Je l'aurais appelée ingrate, criminelle.  
Du moins, pour réveiller dans son profane sein  
Le remords, la terreur, je m'agitai soudain,  
Et je fis à grand bruit de la mèche brûlante  
Jaillir en mille éclairs la flamme pétillante.  
Elle pâlit, trembla, tourna sur moi les yeux,  
Et, d'une voix mourante, elle dit : « Ah ! grands dieux !  
Faut-il, quand tes désirs font taire mes murmures,  
Voir encore ce témoin qui compte mes parjures ! »  
Elle s'élança ; et lui, la serrant dans ses bras,

La retenait, disant : « Non, non, ne l'éteins pas. »  
Elle lutte et s'échappe, et ma clarté rebelle<sup>1</sup>  
Sous sa lèvre entr'ouverte en vain plie et chancelle ;  
Elle me suit, redouble et son souffle envieux  
Me ravit la lumière et me ferme les yeux.

Je cessai de brûler : suis mon exemple, cesse.  
On aime un autre amant, aime une autre maîtresse :  
Souffle sur ton amour, ami, si tu me croi,  
Ainsi que pour m'éteindre elle a soufflé sur moi.

---

### XXXVIII.

Je suis né pour l'amour, j'ai connu ses travaux ;  
Mais, certes, sans mesure il m'accable de maux :  
A porter ce revers mon âme est impuissante.  
Eh quoi ! beauté divine, incomparable amante,  
Je vous perds ! Quoi ! par vous nos liens sont rompus !  
Vous le voulez ; adieu, vous ne me verrez plus :  
Du besoin de tromper ma fuite vous délivre.  
Je vais loin de vos yeux pleurer au lieu de vivre !  
Mais vous fûtes toujours l'arbitre de mon sort,  
Déjà vous prévoyez, vous annoncez ma mort.  
Oui, sans mourir, hélas ! on ne perd point vos charmes.  
Ah ! que n'êtes-vous là pour voir couler mes larmes !  
Pour connaître mon cœur, vos fers, vos cruautés,

<sup>1</sup> Latouche supprima ce vers et les trois suivants.

Tout l'amour qui m'embrase et que vous méritez !  
Pourtant, que faut-il faire ? on dit (dois-je le croire ?)  
Qu'aisément de vos traits on bannit la mémoire ;  
Que jusqu'ici vos bras inconstants et légers  
Ont reçu mille amants comme moi passagers ;  
Que l'ennui de vous perdre, où mon âme succombe,  
N'a d'aucun malheureux accéléré la tombe.  
Comme eux j'ai pu vous plaire, et comme eux vous lasser,  
De vous, comme eux encor, je pourrai me passer.  
Mais quoi ! je vous jurai d'éternelles tendresses !  
Et quand vous m'avez fait, vous, les mêmes promesses,  
N'était-ce rien, qu'un piège ? Il n'a point réussi.  
J'ai fait comme vous-même : ah ! l'on vous trompe aussi,  
Vous, dans l'art de tromper maîtresse sans émule.  
Vous avez donc pensé, perfide trop crédule,  
Qu'un amant, par vous-même instruit au changement,  
N'oserait, comme vous, abuser d'un serment ?  
En moi c'était vengeance ; à vous ce fut un crime.  
A tort un agresseur dispute à sa victime  
Des armes dont son bras s'est servi le premier,  
Le fer a droit d'ouvrir le flanc du meurtrier.  
Trahir qui nous trahit est juste autant qu'utile,  
Et l'inventeur cruel du taureau de Sicile,  
Lui-même à l'essayer justement condamné,  
A fait mugir l'airain qu'il avait façonné.

Maintenant, poursuivez : il suffit qu'on vous voie,  
Vos filets aisément feront une autre proie ;  
Je m'en fie à votre art moins qu'à votre beauté.  
Toutefois, songez-y, fuyez la vanité.

Vous me devez un peu cette beauté nouvelle ;  
Vos attraits sont à moi, c'est moi qui vous fis belle.  
Soit orgueil, indulgence ou captieux détour,  
Soit que mon cœur, gagné par vos semblants d'amour,  
D'un peu d'aveuglement n'ait point su se défendre  
(Car mon cœur est si bon et ma muse est si tendre!),  
Je vins à vos genoux, en soupirs caressants,  
D'un vers adulateur vous prodiguer l'encens ;  
De vos regards éteints la tristesse chagrine  
Fut bientôt dans mes vers une langueur divine.  
Ce corps fluet, débile et presque inanimé,  
En un corps tout nouveau dans mes vers transformé,  
S'élançait léger, souple : ils vous portaient la vie.  
Des nymphes, dans mes vers, vous excitiez l'envie.  
Que de fois sur vos traits, par ma muse polis,  
Ils ont mêlé la rose au pur éclat des lis !  
Tandis qu'au doux réveil de l'aurore fleurie  
Vos traits n'offraient aux yeux qu'une pâleur flétrie,  
Et le soir, embellis de tout l'art du matin,  
N'avaient de rose, hélas ! qu'un peu trop de carmin.  
Ces folles visions des flammes dévorées  
Ont péri, grâce aux dieux, pour jamais ignorées.  
Sur la foi de mes vers mes amis transportés  
Cherchaient partout vos pas, vos attraits si vantés,  
Vous voyaient, et soudain, dans leur surprise extrême,  
Se demandaient tout bas si c'était bien vous-même,  
Et, de mes yeux séduits plaignant la trahison,  
M'indiquaient l'ellébore ami de la raison.

« Quoi ! c'est là cet objet d'un si pompeux hommage !

Dieux, quels flots de vapeurs inondent son visage !  
Ses yeux si doux sont morts : elle croit qu'elle vit ;  
Esculape doit seul approcher de son lit ; »  
Et puis tout ce qu'en vous je leur montrais de grâce  
N'était rien à leurs yeux que fard et que grimace.  
Je devais avoir honte : ils ne concevaient pas  
Quel charme si puissant m'attirait dans vos bras.  
Dans vos bras ! qu'ai-je dit ? Oh non ! Vénus avare  
Ne m'a point fait un don qui fut toujours si rare.  
Si je l'ai cru longtemps, après votre serment,  
Je vous crois, et jamais une belle ne ment ;  
Jamais de vos bontés la confidente amie  
Ne vint m'ouvrir la nuit une porte endormie,  
Et jusqu'au lit de pourpre, en cent détours obscurs,  
Guider ma main errante à pas muets et sûrs.  
Je l'ai cru, pardonnez ; mais ce sera, je pense...  
Oui, c'est qu'à mon sommeil plein de votre présence,  
Un songe officieux, enfant de mes désirs,  
M'apporta votre image et de vagues plaisirs.  
Cette faute à vos yeux doit s'excuser peut-être ;  
Même on cite un ingrat qui vous la fit commettre.

Adieu, suivez le cours de vos nobles travaux. .  
Cherchez, aimez, trompez mille imprudents rivaux ;  
Je ne leur dirai point que vous êtes perfide,  
Que le plaisir de nuire est le seul qui vous guide,  
Que vous êtes plus tendre alors qu'un noir dessein,  
Pour troubler leur repos, veille dans votre sein ;  
Mais ils sauront bientôt, honteux de leur faiblesse,  
Quitter avec opprobre une indigne maîtresse ;

Vous pleurerez, et moi, j'apprendrai vos douleurs  
Sans même les entendre, ou rire de vos pleurs <sup>1</sup>.

---

## XXXIX.

## AUX DEUX FRÈRES TRUDAINÉ.

Amis, couple chéri, cœurs formés pour le mien,  
Je suis libre. Camille à mes yeux n'est plus rien.  
L'éclat de ses yeux noirs n'éblouit plus ma vue;  
Mais cette liberté sera bientôt perdue.  
Je me connais. Toujours je suis libre et je sers;  
Être libre pour moi n'est que changer de fers.  
Autant que l'univers a de beautés brillantes,  
Autant il a d'objets de mes flammes errantes.  
Mes amis, sais-je voir d'un œil indifférent  
Ou l'or des blonds cheveux sur l'albâtre courant,  
Ou d'un flanc délicat l'élégante noblesse,  
Ou d'un luxe poli la savante richesse?  
Sais-je persuader à mes rêves flatteurs  
Que les yeux les plus doux peuvent être menteurs?  
Qu'une bouche où la rose, où le baiser respire,  
Peut cacher un serpent à l'ombre d'un sourire?  
Que sous les beaux contours d'un sein délicieux  
Peut habiter un cœur faux, parjure, odieux?  
Peu fait à soupçonner le mal qu'on dissimule,  
Dupe de mes regards, à mes désirs crédule,

<sup>1</sup> Les éditions de 1836 et 1839 ont mis : *et rirai de vos pleurs.*

Elles trouvent mon cœur toujours prêt à s'ouvrir.  
Toujours trahi, toujours je me laisse trahir.  
Je leur crois des vertus dès que je les vois belles.  
Sourd à tous vos conseils, ô mes amis fidèles !  
Relevé d'une chute, une chute m'attend ;  
De Charybde à Scylla toujours vague et flottant,  
Et toujours loin du bord jouet de quelque orage,  
Je ne sais que périr de naufrage en naufrage.

Ah ! je voudrais n'avoir jamais reçu le jour  
Dans ces vaines cités que tourmente l'amour,  
Où les jeunes beautés, par une longue étude,  
Font un art des serments et de l'ingratitude.  
Heureux loin de ces lieux éclatants et trompeurs,  
Eh ! qu'il eût mieux valu naître un de ces pasteurs  
Ignorés dans le sein de leurs Alpes fertiles,  
Que nos yeux ont connus fortunés et tranquilles !  
Oh ! que ne suis-je enfant de ce lac enchanté  
Où trois pâtres héros ont à la liberté  
Rendu tous leurs neveux et l'Helvétie entière !  
Faible, dormant encor sur le sein de ma mère,  
Oh ! que n'ai-je entendu ces bondissantes eaux,  
Ces fleuves, ces torrents qui, de leurs froids berceaux,  
Viennent du bel Hasly nourrir les doux ombrages !  
Hasly ! frais Élysée ! honneur des pâturages !  
Lieu qu'avec tant d'amour la nature a formé,  
Où l'Aar roule un or pur en son onde semé.  
Là, je verrais, assis dans ma grotte profonde,  
La génisse traînant sa mamelle féconde,  
Prodiguant à ses fils ce trésor indulgent,



A pas lents agiter sa cloche au son d'argent,  
Promener près des eaux sa tête nonchalante,  
Ou de son large flanc presser l'herbe odorante.  
Le soir, lorsque plus loin s'étend l'ombre des monts,  
Ma conque, rappelant mes troupeaux vagabonds,  
Leur chanterait cet air si doux à ces campagnes,  
Cet air que d'Appenzell répètent les montagnes.  
Si septembre, cédant au long mois qui le suit,  
Marquait de froids zéphyrs l'approche de la nuit,  
Dans ses flancs colorés une luisante argile  
Garderait sous mon toit un feu lent et tranquille,  
Ou, brûlant sur la cendre à la fuite du jour,  
Un mélèze odorant attendrait mon retour.  
Une rustique épouse et soigneuse et zélée,  
Blanche (car sous l'ombrage au sein de la vallée  
Les fureurs du soleil n'osent les outrager),  
M'offrirait le doux miel, les fruits de mon verger,  
Le lait enfant des sels de ma prairie humide,  
Tantôt breuvage pur et tantôt mets solide,  
En un globe fondant sous ses mains épaissi,  
En disque savoureux à la longue durci ;  
Et cependant sa voix simple et douce et légère  
Me chanterait les airs que lui chantait sa mère.

Hélas ! aux lieux amers où je suis enchaîné  
Ce repos à mes jours ne fut point destiné.  
J'irai : je veux jamais ne revoir ce rivage <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Les édit. de 1826 et de 1839 mettent :

J'irai : je veux *encor visiter* ce rivage.

Elles évitent ainsi la répétition de *revoir*, mais elles changent le sens.

Je veux, accompagné de ma muse sauvage,  
Revoir le Rhin tomber en des gouffres profonds,  
Et le Rhône grondant sous d'immenses glaçons,  
Et d'Arve aux flots impurs la nymphe injurieuse.  
Je vole, je parcours la cime harmonieuse  
Où souvent de leurs cieux les anges descendus,  
En des nuages d'or mollement suspendus,  
Emplissent l'air des sons de leur voix éthérée.  
O lac, fils des torrents! ô Thoun<sup>1</sup>, onde sacrée!  
Salut, monts chevelus, verts et sombres remparts  
Qui contenez ses flots pressés de toutes parts!  
Salut, de la nature admirables caprices,  
Où les bois, les cités pendent en précipices!  
Je veux, je veux courir sur vos sommets touffus;  
Je veux, jouet errant de vos sentiers confus,  
Foulant de vos rochers la mousse insidieuse,  
Suivre de mes chevreaux la trace hasardeuse;  
Et toi, grotte escarpée et voisine des cieux,  
Qui d'un ami des saints fus l'asile pieux,  
Voûte obscure où s'étend et chemine en silence  
L'eau qui de roc en roc bientôt fuit et s'élance,  
Ah! sous tes murs, sans doute, un cœur trop agité  
Retrouvera la joie et la tranquillité!

A. Chénier exprime le désir de ne jamais revoir le pays où il est « enchaîné » (l'Angleterre peut-être), elles lui font simplement exprimer le désir de revoir la Suisse. D'après M. Gabriel de Chénier, cette élégie est du mois d'avril 1789.

<sup>1</sup> Le lac de Thoune (canton de Berne). Au nord du lac se trouve, dans le Beatenberg, la remarquable *grotte de saint Bât*, où ce saint finit, dit-on, ses jours après avoir converti le pays au christianisme.

## FRAGMENTS D'ÉLÉGIES.

---

### I.

Tel j'étais autrefois et tel je suis encor.  
Quand ma main imprudente a tari mon trésor,  
Ou la nuit, accourant au sortir de la table,  
Si Laure m'a fermé le seuil inexorable<sup>1</sup>,  
Je regagne mon toit. Là, lecteur studieux,  
Content et sans désirs, je rends grâces aux dieux.  
Je crie : « O soins de l'homme, inquiétudes vaines !  
Oh ! que de vide, hélas ! dans les choses humaines !  
Faut-il ainsi poursuivre, au hasard emportés,  
Et l'argent et l'amour, aveugles déités ! »  
Mais si Plutus revient de sa source dorée  
Conduire dans mes mains quelque veine égarée ;  
A mes signes, du fond de son appartement,  
Si ma blanche voisine a souri mollement,  
Adieu les grands discours, et le volume antique,  
Et le sage Lycée, et l'auguste Portique ;  
Et reviennent en foule et soupirs et billets,  
Soins de plaire, parfums, et fêtes et banquets,

<sup>1</sup> A. Chénier avait d'abord écrit :

Quand, la nuit, accourant au sortir de la table,  
Je vois qu'on m'a fermé la porte inexorable.

Ce qui était plus grammatical. Au lieu de Laure, Latouche a mis ;  
*Fanny.*

Et longs regards d'amour, et molles élégies,  
Et jusques au matin amoureuses orgies.

---

## II.

Je suis en Italie, en Grèce. O terres! mères des arts, favorables aux vertus! O beaux-arts! de ceux qui vous aiment délicieux tourments! Seul au milieu d'un cercle nombreux, tantôt de vivantes couleurs une toile enflammée s'offre tout à coup à mon esprit,

... ma main veut fixer ces rapides tableaux,  
Et frémit et s'élance et vole à ses pinceaux.  
Tantôt, m'éblouissant d'une clarté soudaine,  
La sainte poésie et m'échauffe et m'entraîne,  
Et ma pensée, ardente à quelque grand dessein,  
En vers tumultueux bouillonne dans mon sein.  
Ou bien dans mon oreille un fils de Polymnie,  
A qui Naples enseigna la sublime harmonie,  
A laissé pour longtemps un aiguillon vainqueur,  
Et son chant.... retentit dans mon cœur <sup>1</sup>.

Alors mon visage s'enflamme, et celui qui me voit me dit que ma raison a besoin d'ellébore. Mais des choses bien plus importantes... Je parcours le Forum, le Sénat; j'y suis entouré d'ombres sublimes. J'entends la voix des Gracchus, etc... Cincinnatus, Caton, Brutus... Je vois les palais qu'ont habités Germanicus et sa femme... Thraséas, Soranus, Sénécion, Rustique.

En Grèce, tous les peuples différents, chacun avec son front, son visage, sa physionomie, passent en revue devant mes yeux. Chacun est conduit par ses héros qu'il faut nommer. (Comme l'énumération d'Homère). Périront ceux qui traitent de préjugé l'admiration pour tous ces modèles antiques, et qui ne veulent point savoir que les grandes vertus constantes

<sup>1</sup> Dans l'édit. de 1839 ce vers est ainsi complété :

Et son chant retentit dans *le fond* de mon cœur.

et solides ne sont qu'aux lieux où vit la liberté ! *Hos utinam inter heroes  
tellus me prima tulisset !* Si j'avais vécu dans ces temps,

Des belles voluptés la voix enchanteresse  
N'aurait point entraîné mon oisive jeunesse.  
Je n'aurais point, en vers de délices trempés,  
Et de l'art des plaisirs mollement occupés,  
Plein des douces fureurs d'un délire profane,  
Livré nue aux regards ma muse courtisane ;  
J'aurais, jeune Romain, au sénat, aux combats,  
Usé pour la patrie et ma voix et mon bras ;  
Et si du grand César l'invincible génie  
A Pharsale eût fait vaincre enfin la tyrannie,  
J'aurais su, finissant comme j'avais vécu,  
Sur les bords africains, défait et non vaincu,  
Fils de la liberté, parmi ses funérailles,  
D'un poignard vertueux déchirer mes entrailles !  
Et des pontifes saints les bancs religieux  
Verraient même aujourd'hui vingt sophistes pieux  
Prouver en longs discours appuyés de maximes  
Que toutes mes vertus furent de nobles crimes ;  
Que ma mort fut d'un lâche, et que le bras divin  
M'a gardé des tourments qui n'auront point de fin.

Mais, mes deux amis, mes compagnons, je ne veux point souhaiter un monde meilleur où vous ne seriez pas. Plût au ciel que nous y eussions été ensemble ! Nous aurions formé un triumvirat plus vertueux que celui.... Mais vivons comme ces grands hommes. Que la fortune en agisse avec nous comme il lui plaira : *nous sommes trois contre elle !* (Tout cela doit être fait de verve sur les lieux <sup>1</sup>.)

<sup>1</sup> Cette dernière phrase semble indiquer que cette esquisse d'élégie fut tracée un peu avant le départ d'André Chénier pour l'Italie.

---

## III.

Partons, la voile est prête, et Byzance m'appelle.  
Je suis vaincu ; je fuis. Au joug d'une cruelle  
Le temps, les longues mers peuvent seuls m'arracher  
Ses traits que malgré moi je vais toujours chercher,  
Son image partout à mes yeux répandue,  
Et les lieux qu'elle habite, et ceux où je l'ai vue,  
Son nom qui me poursuit, tout offre à tout moment  
Au feu qui me consume un funeste aliment...  
Ma chère liberté, mon unique héritage,  
Trésor qu'on méconnaît tant qu'on en a l'usage,  
Si doux à perdre, hélas ! et sitôt regretté,  
M'attends-tu sur ces bords, ma chère liberté ?

---

## IV.

Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde,  
Et nymphe du Bosphore et nymphe Propontide,  
Qui voyez aujourd'hui du barbare Osmanlin  
Le croissant oppresseur toucher à son déclin ;  
Hèbre, Pangée, Hémus, et Rhodope et Riphée ;  
Salut, Thrace, ma mère et la mère d'Orphée,  
Galata, que mes yeux désiraient dès longtemps ;  
Car c'est là qu'une Grecque, en son jeune printemps,  
Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France,  
Me fit naître Français dans le sein de Byzance <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> André Chénier saluait poétiquement d'avance le pays natal qu'il comptait revoir ; mais il ne le revit point, il ne dépassa pas l'Italie.

---

## V.

O délices d'amour ! et toi, molle paresse,  
Vous aurez donc usé mon oisive jeunesse !  
Les belles sont partout. Pour chercher les beaux-arts,  
Des Alpes vainement j'ai franchi les remparts :  
Rome d'amours en foule assiege mon asile.  
Sage vieillesse, accours ! O déesse tranquille,  
De ma jeune saison éteins ces feux brûlants,  
Sage vieillesse ! Heureux qui dès ses premiers ans  
A senti de son sang, dans ses veines stagnantes,  
Couler d'un pas égal les ondes languissantes ;  
Dont les désirs jamais n'ont troublé la raison ;  
Pour qui les yeux n'ont point de suave poison ;  
Au sein de qui, jamais, une absente perdue  
N'a laissé l'aiguillon d'une trop belle vue ;  
Qui, s'il regarde et loue un front si gracieux,  
Ne le voit plus sitôt qu'il n'est plus sous ses yeux !  
Doux et cruels tyrans, brillantes héroïnes,  
Femmes, de ma mémoire habitantes divines,  
Fantômes enchanteurs, cessez de m'égarer.  
O mon cœur ! ô mes sens ! laissez-moi respirer ;  
Laissez-moi dans la paix de l'ombre solitaire  
Travailler à loisir quelque œuvre noble et fière  
Qui, sur l'amas des temps propre à se maintenir,  
Me recommande aux yeux des âges à venir.  
Mais non ! j'implore en vain un repos favorable ;  
Je t'appartiens, Amour, Amour inexorable !

Eh bien ! allons, conduis-moi aux pieds de... Je ne refuse aucun esclavage..... Conduis-moi vers elle, puisque c'est elle que tu me rappelles

toujours..... Allons, suivons les fureurs de l'âge ; mais puisse-t-il passer vite !... Puisse venir la vieillesse !... La vieillesse est seule heureuse.

Le vieillard se promène à la campagne, se livre à des goûts innocents, étudie sans que les vaines fureurs d'Apollon le fatiguent... Les soins de la propreté, une vie innocente font fleurir la santé sur son visage ; s'il devient amoureux d'une jeune belle,

Il a le bien d'aimer sans en avoir les peines ;  
Il n'en exige rien, il ne veut que l'aimer.

Elle y consent, tout le monde le sait ; elle le permet,

. . . . . et n'en fait pas mystère,  
Et ne le reçoit point avec un œil sévère,  
N'affecte point de rire en le voyant pleurer,  
Ne met point son étude à le désespérer.  
Non. Il entre, elle accourt. Une aimable indulgence  
Sourit dans ses beaux yeux au vieillard qui s'avance.  
Il l'embrasse. Il n'a point ces suprêmes plaisirs  
Dont son âge paisible ignore les désirs.  
Il est assis près d'elle ; il la voit...

Les petits garçons et les petites filles, qui jouent, sautent de joie en l'entendant venir. Il se mêle avec eux, il fait la paix, il est l'arbitre de leurs jeux. Quand il y a une belle partie à la promenade, à l'ombre, on l'attend, on lui garde la meilleure place.

Au sein de ses amis il éteint son flambeau,  
Et ceux qui l'ont connu pleurent sur son tombeau.

---

## VI<sup>1</sup>.

Oh ! c'est toi ! je t'attends, ô ma belle Romaine.  
Chez toi, dans cet asile où le soir nous ramène,

<sup>1</sup> André Chénier avait projeté des *Élégies italiennes*, c'est-à-dire, dont



Seul, je mourais d'attendre, et tu ne venais pas.  
 Mon cœur en palpitant a reconnu tes pas.  
 Cette molle ottomane. . . . .  
 Ces glaces tant de fois belles de ta présence,  
 Ces coussins odorants, d'aromates remplis,  
 Sous tes membres divins tant de fois amollis;  
 Ces franges en festons que tes mains ont touchées;  
 Ces fleurs dans les cristaux par toi-même attachées;  
 L'air du soir si suave à la fin d'un beau jour,  
 Tout embrasait mon sang : tout mon sang est amour.  
 Non, plus de feux jamais, non, jamais plus d'ivresses  
 N'ont chatouillé ce cœur affamé de caresses.

. . . . .

---

## VII.

Oh! puisse le ciseau qui doit trancher mes jours  
 Sur le sein d'une belle en arrêter le cours!  
 Qu'au milieu des langueurs, au milieu des délices,  
 Achevant de Vénus les plus doux sacrifices,  
 Mon âme, sans efforts, sans douleurs, sans combats,  
 Se dégage et s'envole, et ne le sente pas!  
 Qu'attiré sur ma tombe, où la pierre luisante  
 Offrira de ma fin l'image séduisante,  
 Le voyageur ému dise avec un soupir :  
 « Ainsi puissé-je vivre, et puissé-je mourir ! »

les sujets devaient être empruntés à l'Italie ; il en avait esquissé quelques-unes. Ce fragment appartient à une de ces ébauches.

1 Imité d'Ovide, *Am.* II, x, 29.

---

## VIII.

Eh bien ! je le voulais. J'aurais bien dû me croire !  
Tant de fois à ses torts je cédai la victoire !  
Je devais une fois du moins, pour la punir,  
Tranquillement l'attendre et la laisser venir.  
Non. Oubliant quels cris, quelle aigre impatience  
Hier sut me contraindre à la fuite, au silence,  
Ce matin (de mon cœur trop facile bonté !)  
Je veux la ramener sans blesser sa fierté ;  
J'y vole ; contre moi je lui cherche une excuse ;  
Je viens lui pardonner, et c'est moi qu'elle accuse.  
C'est moi qui suis injuste, ingrat, capricieux :  
Je prends sur sa faiblesse un empire odieux.  
Et sanglots et fureurs, injures menaçantes,  
Et larmes, à couler toujours obéissantes !  
Et pour la paix il faut, loin d'avoir eu raison,  
Confus et repentant, demander mon pardon.

---

## IX.

Tout mortel se soulage à parler de ses maux.  
Le suc que d'Amérique enfantent les roseaux  
Tempère au moins un peu les breuvages d'absinthe.  
Ainsi le fiel d'amour s'adoucit par la plainte ;  
Soit que le jeune amant raconte son ennui  
A quelque ami jadis agité comme lui,  
Soit que, seul dans les bois, ses éloquentes peines  
Ne s'adressent qu'aux vents, aux rochers, aux fontaines.

---

## X.

Quand, à la porte ingrate exhalant ses douleurs,  
Tibulle lui prodigue et l'injure et les pleurs,  
La grâce, les talents, ni l'amour le plus tendre,  
D'un douloureux affront ne peuvent le défendre.  
Encore si vos yeux daignaient, pour nous trahir,  
Chercher dans vos amants celui qu'on peut choisir,  
Qu'une belle ose aimer sans honte et sans scrupule,  
Et qu'on ose soi-même avouer pour émule !  
Mais, dieux ! combien de fois notre orgueil ulcéré  
A rougi du rival qui nous fut préféré !  
Oui, Thersite souvent peut faire une inconstante.  
Souvent l'appât du crime est tout ce qui vous tente,  
Et nous savons à qui de coupables moitiés  
Immolèrent Astolfe et Joconde oubliés.

---

## XI.

Tout homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères  
Chacun d'un front serein déguise ses misères ;  
Chacun ne plaint que soi ; chacun dans son ennui  
Envie un autre humain qui se plaint comme lui.  
Nul des autres mortels ne mesure les peines,  
Qu'ils savent tous cacher comme il cache les siennes ;  
Et chacun, l'œil en pleurs, en son cœur douloureux  
Se dit : « Excepté moi, tout le monde est heureux. »

Ils sont tous malheureux. Leur prière importune  
Crie et demande au ciel de changer leur fortune.  
Ils changent ; et bientôt, versant de nouveaux pleurs,  
Ils trouvent qu'ils n'ont fait que changer de malheurs.

---

## XII.

Le courroux d'un amant n'est point inexorable.  
Ah ! si tu la voyais, cette belle coupable,  
Rougir et s'accuser, et se justifier,  
Sans implorer sa grâce et sans s'humilier,  
Pourtant de l'obtenir doucement inquiète,  
Et, les cheveux épars, immobile, muette,  
Les bras, la gorge nus, en un mol abandon,  
Tourner sur toi des yeux qui demandent pardon !  
Crois qu'abjurant soudain le reproche farouche,  
Tes baisers porteraient son pardon sur sa bouche.

---

## XIII.

Viens près d'elle au matin, quand le dieu du repos  
Verse au mol oreiller de plus légers pavots,  
Voir, sur sa couche encor du soleil ennemie,  
Errer nonchalamment une main endormie ;  
Ses yeux prêts à s'ouvrir, et sur son teint vermeil  
Se reposer encor les ailes du sommeil.

---

## XIV.

Va, sonore habitant de la sombre vallée,  
Vole, invisible écho, voix douce, pure, ailée,  
Qui, tant que de Paris m'éloignent les beaux jours,  
Aimes à répéter mes vers et mes amours.  
Les cieux sont enflammés. Vole, dis à Camille  
Que je l'attends, qu'ici, moi, dans ce bel asile,  
Je l'attends; qu'un berceau de platanes épais,  
La mène en cette grotte, où l'autre jour au frais,  
Pour nous, s'il lui souvient, l'heure ne fut point lente.  
Va. Sous la grotte, ici, parmi l'herbe odorante,  
D'où l'œil même du jour ne saurait approcher,  
Et qu'égaye, en courant, l'eau, fille du rocher...

. . . . .

## XV.

Allez, mes vers, allez; je me confie en vous;  
Allez fléchir son cœur, désarmer son courroux;  
Suppliez, gémissiez, implorez sa clémence,  
Tant qu'elle vous admette enfin en sa présence.  
Entrez; à ses genoux prosternez vos douleurs,  
Le deuil peint sur le front, abattus, tout en pleurs;  
Et ne revoyez point mon seuil triste et farouche,  
Que vous ne m'apportiez un pardon de sa bouche.

~~~~~

## XVI.

Il n'est donc plus d'espoir, et ma plainte perdue  
A son esprit distrait n'est pas même rendue !  
Couchons-nous sur sa porte. Ici, jusques au jour  
Elle entendra les pleurs d'un malheureux amour.  
Mais, non... fuyons... Une autre avec plaisir tentée  
Prendra soin d'accueillir ma flamme rebutée,  
Et de mes longs tourments pour consoler mon cœur...  
Mais plutôt renonçons à ce sexe trompeur.  
Qui ? moi ? j'aurais voulu sur ce seuil inflexible  
Tenter à mes douleurs un cœur inaccessible ;  
J'aurais flatté, gémì, pleuré, prié, pressé...  
A me dire coupable elle m'aurait forcé...  
Que l'amour au plus sage inspire de folie !  
Allons ; me voilà libre, et pour toute ma vie.  
Oui, j'y suis résolu ; je n'aimerai jamais ;  
J'en jure... Ma perfide avec tous ses attraits  
Ferait pour m'apaiser un effort inutile...  
J'admire seulement qu'à ce sexe imbécile  
Nous daignons sur nos vœux laisser aucun pouvoir ;  
Pour repousser ses traits, on n'a qu'à le vouloir.  
Ingrate que j'aimais, je te hais, je t'abhorre...  
Mais quel bruit à sa porte... Ah ! dois-je attendre encore  
J'entends crier les gonds... On ouvre, c'est pour moi !...  
Oh ! ma.... m'aime et me garde sa foi...  
Je l'adore toujours... Ah ! dieux ! ce n'est pas elle !  
Le vent seul a poussé cette porte cruelle.

---

## XVII.

Ah ! le pourrai-je au moins ! suis-je assez intrépide ?  
Et toute belle enfin serait-elle perfide ?  
Moi, tendre, même faible, et dans l'âge d'aimer,  
Faut-il n'oser plus voir tout ce qui peut charmer ?  
Quand chacun à l'envi jouit, aime, soupire,  
Faut-il donc de Vénus abjurer seul l'empire ?  
Ne plus dire : Je t'aime ! et dormir tout le jour,  
Sans avoir pour adieux quelques baisers d'amour ?  
Et lorsque les désirs, les songes, ou l'aurore,  
Troubleront mon sommeil, me réveiller encore,  
Sans que ma main déserte et seule à s'avancer  
Trouve dans tout mon lit une main à presser ?

---

## XVIII.

Souvent le malheureux sourit parmi ses pleurs,  
Et voit quelque plaisir naître au sein des douleurs.  
Sous ses hauts monts ainsi l'Allobroge recèle,  
Sous ses monts, de l'hiver la patrie éternelle,  
Et les fleurs du printemps et les biens de l'été.  
Sur leurs arides fronts le voyageur porté  
S'étonne. Auprès des rocs, d'âge en âge entassée,  
En flots âpres et durs brille une mer glacée.  
A peine sur le dos de ces sentiers luisants  
Un bois armé de fer soutient ses pas glissants.  
Il entend retentir la voix du précipice.

Il se tourne, et partout un amas se hérisse  
 De sommets ou brûlés ou de glace épaissis,  
 Fils du vaste mont Blanc, sur leurs têtes assis,  
 Et qui s'élève autant au-dessus de leurs cimes  
 Qu'ils s'élèvent eux-mêmes au-dessus des abîmes.  
 Mais bientôt à leurs pieds qu'il descende ; à ses yeux  
 S'étendent mollement vallons délicieux,  
 Pâturages et prés, doux enfants des rosées,  
 Trient, Cluses, Magland, humides Élysées,  
 Frais coteaux, où partout sur des flots vagabonds  
 Pend le mélèze altier, vieil habitant des monts.

---

## XIX.

. . . . Ile charmante<sup>1</sup>, Amphitrite, ta mère,  
 N'environne point d'île à ses yeux aussi chère.  
 Paphos, Gnide, ont perdu ce renom si vanté.  
 C'est chez toi que l'amour, la grâce, la beauté,  
 La jeunesse, ont fixé leurs demeures fidèles.  
 Berceau délicieux des plus belles mortelles,  
 Tes cieux ont plus d'éclat, ton sol plus de chaleurs ;  
 Ton soleil est plus pur, plus suaves tes fleurs.  
 D'...<sup>2</sup> reçut le jour sur tes heureux rivages.  
 Que toujours tes vaisseaux ignorent les naufrages,  
 Que l'ouragan jamais ne soulève tes mers,  
 Que la terre en tremblant, l'orage, les éclairs,

<sup>1</sup> Cette île est probablement Bourbon, patrie de M<sup>me</sup> de Bonneuil.

<sup>2</sup> Au lieu de cette lettre suivie de points Latouche mit *Fanny*.



- N'épouvantent jamais la troupe au doux sourire  
Des vierges aux yeux noirs, reines de ton empire!
- 

## XX.

Soit que le doux amour des nymphes du Permesse,  
D'une fureur sacrée enflammant sa jeunesse,  
L'emporte malgré lui dans leurs riches déserts,  
Où l'air est poétique et respire des vers ;  
Soit que d'ardents projets son âme poursuivie  
L'aiguillonne du soin d'éterniser sa vie ;  
Soit qu'il ait seulement, tendre et né pour l'amour,  
Souhaité de la gloire, afin de voir un jour,  
Quand son nom sera grand sur les doctes collines,  
Les yeux qui rendent faible et les bouches divines  
Chercher à le connaître, et, l'entendant nommer,  
Lui parler, lui sourire, et peut-être l'aimer...

---

## XXI.

Ainsi le jeune amant, seul, loin de ses délices,  
S'assied sous un mélèze au bord des précipices,  
Et là revoit la lettre où, dans un doux ennui,  
Sa belle amante pleure et ne vit que pour lui.  
Il savoure à loisir ces lignes qu'il dévore ;  
Il les lit, les relit et les relit encore,  
Baise la feuille aimée et la porte à son cœur.  
Tout à coup de ses doigts l'aquilon ravisseur

Vient, l'emporte et s'enfuit. Dieux ! il se lève, il crie,  
Il voit, par le vallon, par l'air, par la prairie  
Fuir avec ce papier, cher soutien de ses jours,  
Son âme et tout lui-même et toutes ses amours.  
Il tremble de douleur, de crainte, de colère.  
Dans ses yeux égarés roule une larme amère.  
Il se jette en aveugle, à le suivre empressé,  
Court, saute, vole, et l'œil sur lui toujours fixé,  
Franchit torrents, buissons, rochers, pendantes cimes,  
Et l'atteint, hors d'haleine, à travers les abîmes.

---

## XXII.

Je revois tous ses traits, son air, son vêtement ;  
Comme elle était assise, et son geste charmant.  
C'est ainsi qu'avec grâce elle tournait sa tête,  
Ainsi qu'elle parlait, qu'elle restait muette,  
Que ses cheveux erraient négligemment épars ;  
Et telle était sa voix, et tels ses doux regards.

(Imité d'Ovide, *Fast.* II.)

---

## XXIII.

Non, laisse-moi ; retiens ces discours caressants,  
Ces sourires trompeurs autant que séduisants,  
Et ces yeux si divins quand ils font des blessures,  
Ces lèvres tant de fois si doucement parjures,  
Et ce baiser si doux, mais souvent inhumain,

Sceau d'un amour constant, scellé souvent en vain <sup>1</sup>.  
 Ce transport aujourd'hui, parle, est-il bien sincère?  
 Je doute, je balance et crains quelque mystère.  
 Que veux-tu? Quel projet ton cœur a-t-il formé?  
 Le mien à ses détours est trop accoutumé.  
 Je ne sais; rarement en un excès si tendre  
 T'es caresses le jour ont osé se répandre,  
 Qu'elles ne m'aient caché sous leurs baisers menteurs  
 Quelque piège imprévu qui me coûtait des pleurs.  
 Oh! ne me trahis point! Grâce, ô belle perfide!  
 . . . . .

---

 XXIV.

Vois ta brillante image à vivre destinée,  
 D'une immortelle fleur dans mes vers couronnée.  
 L'étranger, dans mes vers contemplant tes attraits,  
 S'informerait de toi, de ton nom, de tes traits,  
 Et quelle fut enfin celle qui, dans la France,  
 Était la Lycoris du Gallus de Byzance.  
 De la reine d'amour les jeunes favoris  
 Demanderont aux dieux une autre Lycoris.  
 L'amante inquiétée ou la fidèle épouse  
 Te verra dans mes vers et deviendra jalouse.  
 Un enfant d'Apollon, par l'amour excité,  
 Fait aux rides du temps survivre la beauté.

<sup>1</sup> Les premiers vers de ce fragment sont imités de Shakspeare, *Measure for measure*, acte IV, sc. 1.

## XXV.

Ah ! qu'ils portent ailleurs ces reproches austères,  
D'une triste raison ces farouches conseils,  
Et ces sourcils hideux, et ces plaintes amères,  
De leur âge chagrin lugubres appareils !  
Lycoris, les amours ont un plus doux langage :  
Jouissons ; être heureux c'est sans doute être sage.  
Vois les soleils mourir au vaste sein des eaux ;  
Téthys donne la vie à des soleils nouveaux,  
Qui mourront dans son sein, et renaîtront encore.  
Pour nous, un autre sort est écrit chez les dieux ;  
Nous n'avons qu'un seul jour, et ce jour précieux  
S'éteint dans une nuit qui n'aura point d'aurore.  
Vivons, ma Lycoris, elle vient à grands pas,  
Et dès demain peut-être elle nous environne.  
Profitons du moment que le destin nous donne  
Ce moment qui s'envole et qui ne revient pas.  
Vivons, tout nous le dit ; vivons, l'heure nous presse,  
Les roses dont l'amour pare notre jeunesse  
Seront autant de biens dérobés au trépas.

## XXVI.

. . . . . O peuple des oiseaux,  
Qui traversez les airs ou nagez sur les eaux,  
Vos destins sont heureux. Vous planez sur des ailes.  
Vos grâces, vos couleurs plaisent aux yeux des belles.

Souvent de leurs baisers vous goûtez les douceurs,  
Et la mort elle-même ajoute à vos honneurs ;  
C'est alors que D'r.. voit vos plumes brillantes  
En un faisceau léger, sur la gaze ondoyantes,  
Parer sa belle tête, et, sur ce front charmant,  
Étendre un doux ombrage et flotter mollement.

---

## XXVII.

Et moi, quand la chaleur, ramenant le repos,  
Fait descendre, en été, le calme sur les flots,  
J'aime à venir goûter la fraîcheur du rivage,  
Et, bien loin des cités, sous un épais feuillage,  
Ne pensant à rien, libre et serein comme l'air,  
Rêver seul, en silence, et regardant la mer.

---

## XXVIII.

MARSEILLE<sup>1</sup>.

Salut, ô ville grecque, honneur du nom français !  
Toi, par qui, dans l'horreur de nos vieilles forêts,  
Du cruel Teutatès le prêtre sanguinaire  
Entendit les doux sons de la langue d'Homère ;

<sup>1</sup> André Chénier se proposait de raconter dans une élégie la célèbre légende sur la fondation de Marseille. Ces huit vers pouvaient être à volonté le commencement ou la fin de l'élégie.

Qui, disciple à la fois de Minerve et de Mars,  
Fis couler sur nos bords l'opulence et les arts,  
Et de nos durs aïeux polissant la rudesse,  
Sur des rochers gaulois sus transplanter la Grèce.

---

## XXIX.

LA CIRCASSIENNE <sup>1</sup>.

Elle avance, elle hésite, elle traîne ses pas,  
Grande, blanche. Sa tête aux attraits délicats  
Est penchée. Elle rit, mais à demi troublée,  
D'un léger vêtement couverte et non voilée.  
Le Gange a filé l'or qui de ses noirs cheveux  
Dans un réseau de soie emprisonne les nœuds.  
Golconde à pleines mains, sur sa riche ceinture  
A jeté le rubis et l'émeraude pure,  
Cercle étroit et facile où ses flancs sont pressés,  
Dans leur souplesse molle avec grâce élancés.  
Le diamant en feu, lumineuse merveille,  
Presse son doigt de rose et pend à son oreille.  
Son beau sein, éclatant de jeunesse et d'amour,  
Et s'élève et repousse un précieux contour  
De perles, dont Ceylan voit son onde si vaine;  
Et de perles encore serpente une autre chaîne,

<sup>1</sup> André Chénier voulait écrire ce qu'il appelle des *Élégies orientales*, c'est-à-dire dont les sujets auraient été empruntés à l'Orient. Ce morceau pourrait se rattacher à une des élégies projetées; c'est le portrait « d'une beauté que le Phœbe a fait naître la plus belle des mortelles ».

Sur ses bras nus, divins, dont les yeux sont charmés,  
Qu'avec un soin d'amour la nature a formés.  
Assise auprès de lui, ses yeux pleins de son âme  
Nagent dans les langueurs d'une amoureuse flamme,  
Et sa voix sur un luth, voluptueux accents,  
Lui soupire en chanson la langue des Persans.

---

## XXX.

Rustan pent en un mois parcourir ses sillons ;  
Des coursiers d'Yémen peuplent tous ses vallons.  
Il a toute une armée, aux regards formidables,  
Qui tient de son palais les portes redoutables.  
Les murs de ses jardins au zéphyr enchanté  
Semblent enceindre au loin quelque vaste cité.  
De cent noirs Africains la sûre jalousie  
Lui garde cent beautés, l'élite de l'Asie,  
Que des bains odorants les suaves apprêts  
Conduisent à son lit éclatantes d'attraits<sup>1</sup>.

---

## XXXI.

Où sont ces grands tombeaux qui devaient à jamais  
D'une épouse fidèle attester les regrets ?  
L'herbe couvre Corinthe, Argos, Sparte, Mycènes ;  
La faux coupe le chaume aux champs où fut Athènes.

<sup>1</sup> Ce fragment appartient à un projet d'élegie orientale.

Ilion, de ces dieux qui bâtirent tes tours,  
Contre le fils d'Achille implore le secours.  
Et toi qui, subjuguant l'un et l'autre Neptune,  
De Rome si longtemps balanças la fortune,  
De tes murs aujourd'hui, de tes fameux remparts  
On cherche vainement les cadavres épars.  
Et vous, fiers monuments des arts et du génie,  
Que la main d'une femme éleva sur l'Asie,  
Prodigieuse enceinte où l'Euphrate étonné  
Vit de ses flots vaincus le cours emprisonné;  
Murs de bitume enduits, dont les vastes racines  
Semblaient de l'univers attendre les ruines;  
Jardins audacieux dans les airs soutenus,  
Temples, marbres, métaux, qu'êtes-vous devenus?  
Votre nom plus heureux, grâce aux chantres célèbres,  
De la nuit envieuse a percé les ténèbres<sup>1</sup>.

---

## XXXII.

Allons, douce Élégie, à qui dans mes beaux jours  
J'ai tant fait soupirer d'inquiètes amours,  
Ta voix n'est pas toujours à gémir destinée.  
Près d'un lit maternel viens bénir l'hyménée.  
Descendons sur ces bords dont Pomone et Cérès  
Ont au dieu de la vigne interdit les guérets,

<sup>1</sup> M. G. de Chénier a placé ce morceau dans les *Élégies orientales*, quoi qu'on n'aperçoive pas le lien qui l'y rattache ; il pourrait aussi appartenir au poème d'*Hermès*.



Où la Seine, superbe au milieu de ses îles,  
De ses blonds Neustriens baigne les monts fertiles,  
Sous leur vaste cité qu'enrichissent ses eaux,  
De l'Océan lointain appelle les vaisseaux...<sup>1</sup>.

.....  
Déesse à l'œil timide, au front noble et serein,  
Pudeur, fille du ciel, quel est-il cet humain,  
Libre enfin des fureurs qu'allume un premier âge,  
Qui ne préfère point au honteux esclavage  
Des plaisirs qu'un remords accompagne en tous lieux  
Un souris de ta bouche, un regard de tes yeux?  
Volupté vertueuse et délicate et pure !....

---

### XXXIII

#### SUR LA MORT D'UN ENFANT<sup>2</sup>.

L'innocente victime, au terrestre séjour,  
N'a vu que le printemps qui lui donna le jour.  
Rien n'est resté de lui qu'un nom, un vain nuage,  
Un souvenir, un songe, une invisible image.  
Adieu, fragile enfant échappé de nos bras;  
Adieu, dans la maison d'où l'on ne revient pas!  
Nous ne te verrons plus, quand de moissons couverte  
La campagne d'été rend la ville déserte;  
Dans l'enclos paternel nous ne te verrons plus,

<sup>1</sup> Ces vers furent composés à Rouen, pendant un séjour qu'y fit André Chénier dans l'automne de 1792.

<sup>2</sup> Il s'agit d'un jeune enfant de M<sup>me</sup> Laurent Lecoulteux. (B. de F.)

De tes pieds, de tes mains, de tes flancs demi-nus,  
Presser l'herbe et les fleurs dont les nymphes de Seine  
Couronnent tous les ans les coteaux de Lucienne.  
L'axe de l'humble char à tes jeux destiné,  
Par de fidèles mains avec toi promené,  
Ne sillonnera plus les prés et le rivage.  
Tes regards, ton murmure, obscur et doux langage,  
N'inquiéteront plus nos soins officieux ;  
Nous ne recevrons plus avec des cris joyeux  
Les efforts impuissants de ta bouche vermeille  
A bégayer les sons offerts à ton oreille.  
Adieu, dans la demeure où nous nous suivrons tous,  
Où ta mère déjà tourne ses yeux jaloux.

Oh ! quel dieu malfaisant sous ses ailes funèbres,  
Couvrit cette maison de deuil et de ténèbres !  
Oh ! de quelle inquiète et palpitante main  
La sœur, mère trois fois, pressa contre son sein  
De ce qui lui restait la précieuse enfance,  
Quand elle vit, trompant sa douce confiance,  
Celle qui sans appui ne marchait point encor,  
De son lit douloureux cher et dernier trésor,  
Son idole et déjà son image vivante,  
De santé, d'avenir, de beauté florissante,  
Pâlir et chanceler, frappés entre ses bras,  
Et son front se pencher dans la nuit du trépas !  
Tel le bouton naissant. . . . .

. . . . .



# ÉPITRES.

---

## I.

### A LE BRUN ET AU MARQUIS DE BRAZAIS.

Le Brun, qui nous attends aux rives de la Seine<sup>1</sup>,  
Quand un destin jaloux loin de toi nous enchaîne,  
Toi, Brazais, comme moi sur ces bords appelé,  
Sans qui de l'univers je vivrais exilé;  
Depuis que de Pandore un regard téméraire  
Versa sur les humains un trésor de misère,  
Pensez-vous que du ciel l'indulgente pitié  
Leur ait fait un présent plus beau que l'amitié?

Ah! si quelque mortel est né pour la connaître,  
C'est nous, âmes de feu, dont l'Amour est le maître.  
Le cruel trop souvent empoisonne ses coups;  
Elle garde à nos cœurs ses baumes les plus doux.  
Malheur au jeune enfant seul, sans ami, sans guide,  
Qui près de la beauté rougit et s'intimide,  
Et d'un pouvoir nouveau lentement dominé,  
Par l'appât du plaisir doucement entraîné,  
Crédule, et sur la foi d'un sourire volage,  
A cette mer trompeuse et se livre et s'engage!

<sup>1</sup> Cette épître est de 1782. André Chénier était alors en garnison à Strasbourg, sous-lieutenant dans le régiment d'Angoumois.

Combien de fois, tremblant et les larmes aux yeux,  
Ses cris accuseront l'inconstance des dieux !  
Combien il frémit d'entendre sur sa tête  
Gronder les aquilons et la noire tempête,  
Et d'écueils en écueils portera ses douleurs  
Sans trouver une main pour essuyer ses pleurs !  
Mais heureux dont le zèle, au milieu du naufrage,  
Viendra le recueillir, le pousser au rivage ;  
Endormir dans ses flancs le poison ennemi,  
Réchauffer dans son sein le sein de son ami,  
Et de son fol amour étouffer la semence,  
Ou du moins dans son cœur ranimer l'espérance !  
Qu'il est beau de savoir, digne d'un tel lien,  
Au repos d'un ami sacrifier le sien !  
Plaindre de s'immoler l'occasion ravi,  
Être heureux de sa joie et vivre de sa vie !

Si le ciel a daigné d'un regard amoureux  
Accueillir ma prière et sourire à mes vœux,  
Je ne demande point que mes sillons avides  
Boivent l'or du Pactole et ses trésors liquides,  
Ni que le diamant, sur la pourpre enchaîné,  
Pare mon cœur esclave au Louvre prosterné ;  
Ni même, vœu plus doux ! que la main d'Uranie  
Embellisse mon front des palmes du génie ;  
Mais que beaucoup d'amis, accueillis dans mes bras,  
Se partagent ma vie et pleurent mon trépas ;  
Que ces doctes héros, dont la main de la Gloire  
A consacré les noms au temple de Mémoire,  
Plutôt que leurs talents, inspirent à mon cœur

Les aimables vertus qui firent leur bonheur ;  
Et que de l'amitié ces antiques modèles  
Reconnaissent mes pas sur leurs traces fidèles.  
Si le feu qui respire en leurs divins écrits  
D'une vive étincelle échauffa nos esprits ;  
Si leur gloire en nos cœurs souffle une noble envie,  
Oh ! suivons donc aussi l'exemple de leur vie :  
Gardons d'en négliger la plus belle moitié,  
Soyons heureux comme eux au sein de l'amitié.  
Horace, loin des flots qui tourmentent Cythère,  
Y retrouvait d'un port l'asile salulaire ;  
Lui-même au doux Tibulle, à ses tristes amours,  
Prêta de l'amitié les utiles secours.  
L'amitié rendit vains tous les traits de Lesbie ;  
Elle essuya les yeux que fit pleurer Cynthie.  
Virgile n'a-t-il pas, d'un vers doux et flatteur,  
De Gallus expirant consolé le malheur ?  
Voilà l'exemple saint que mon cœur leur demande.  
Ovide, ah ! qu'à mes yeux ton infortune est grande !  
Non pour n'avoir pu faire aux tyrans irrités  
Agréer de tes vers les lâches faussetés ;  
Je plains ton abandon, ta douleur solitaire.  
Pas un cœur qui, du tien zélé dépositaire,  
Vienne adoucir ta plaie, apaiser ton effroi,  
Et consoler tes pleurs, et pleurer avec toi !  
Ce n'est pas nous, amis, qu'un tel foudre menace ;  
Que des dieux et des rois l'éclatante disgrâce  
Nous frappe, leur tonnerre aura trompé leurs mains,  
Nous resterons unis en dépit des destins.  
Qu'ils excitent sur nous la fortune cruelle ;

Qu'elle arme tous ses traits, nous sommes trois contre elle.  
Nos cœurs peuvent l'attendre, et, dans tous ses combats,  
L'un sur l'autre appuyés, ne chancelleront pas.

Oui, mes amis, voilà le bonheur, la sagesse.  
Que nous importe alors si le dieu du Permesse  
Dédaigne de nous voir, entre ses favoris,  
Charmer de l'Hélicon les bocages fleuris ?  
Aux sentiers où leur vie offre un plus doux exemple  
Où la félicité les reçut dans son temple,  
Nous les aurons suivis, et, jusques au tombeau,  
De leur double laurier su ravir le plus beau.  
Mais nous pouvons, comme eux, les cueillir l'un et l'autre.  
Ils reçurent du ciel un cœur tel que le nôtre ;  
Ce cœur fut leur génie, il fut leur Apollon,  
Et leur docte fontaine, et leur sacré vallon.  
Castor charme les dieux, et son frère l'inspire.  
Loin de Patrocle, Achille aurait brisé sa lyre.  
C'est près de Pollion, dans les bras de Varus,  
Que Virgile envia le destin de Nisus.  
Que dis-je ? ils t'ont transmis ce feu qui les domine.  
N'ai-je pas vu ta muse au tombeau de Racine<sup>1</sup>,  
Le Brun, faire gémir la lyre de douleurs  
Que jadis Simonide anima de ses pleurs ?  
Et toi, dont le génie, amant de la retraite,  
Et des leçons d'Ascre<sup>2</sup> studieux interprète,

<sup>1</sup> Fils de l'auteur du poème de *la Religion*, et petit-fils du grand Racine ; il mourut à Cadix, lors du désastre qui détruisit Lisbonne et qui ébranla toute la côte de Portugal et d'Espagne. (*Note de l'auteur.*)

<sup>2</sup> Ascre, ville de Béotie, patrie du poète Hésiode.

Accompagnant l'année en ses douze palais,  
Étale sa richesse et ses vastes bienfaits ;  
Brazais, que de tes chants mon âme est pénétrée,  
Quand ils vont couronner cette vierge adorée  
Dont par la main du temps l'empire est respecté,  
Et de qui la vieillesse augmente la beauté !  
L'homme insensible et froid en vain s'attache à peindre  
Ces sentiments du cœur que l'esprit ne peut feindre ;  
De ses tableaux fardés les frivoles appas  
N'iront jamais au cœur dont ils ne viennent pas.  
Eh ! comment me tracer une image fidèle  
Des traits dont votre main ignore le modèle ?  
Mais celui qui, dans soi descendant en secret,  
Le contemple vivant, ce modèle parfait,  
C'est lui qui nous enflamme au feu qui le dévore ;  
Lui, qui fait adorer la vertu qu'il adore ;  
Lui, qui trace, en un vers des Muses agréé,  
Un sentiment profond que son cœur a créé.  
Aimer, sentir, c'est là cette ivresse vantée  
Qu'aux célestes foyers déroba Prométhée.  
Calliope jamais daigna-t-elle enflammer  
Un cœur inaccessible à la douceur d'aimer ?  
Non : l'amour, l'amitié, la sublime harmonie,  
Tous ces dons précieux n'ont qu'un même génie ;  
Même souffle anima le poète charmant,  
L'ami religieux et le parfait amant.  
Ce sont toutes vertus d'une âme grande et fière.  
Bavius et Zoïle, et Gacon et Linière,  
Aux concerts d'Apollon ne furent point admis,  
Vécurent sans maîtresse, et n'eurent point d'amis.

Et ceux qui, par leurs mœurs dignes de plus d'estime,  
Ne sont point nés pourtant sous cet astre sublime,  
Voyez-les, dans des vers divins, délicieux,  
Vous habiller l'amour d'un clinquant précieux :  
Badinage insipide où leur ennui se joue,  
Et qu'autant que l'amour le bon sens désavoue.  
Voyez si d'une belle un jeune amant épris  
A tressailli jamais en lisant leurs écrits ;  
Si leurs lyres jamais, froides comme leurs âmes,  
De la sainte amitié respirèrent les flammes.  
O peuples de héros, exemples des mortels !  
C'est chez vous que l'encens fuma sur ses autels ;  
C'est aux temps glorieux des triomphes d'Athène,  
Aux temps sanctifiés par la vertu romaine ;  
Quand l'âme de Lélie animait Scipion,  
Quand Nicoclès mourait au sein de Phocion ;  
C'est aux murs où Lycurgue a consacré sa vie,  
Où les vertus étaient les lois de la patrie.  
O demi-dieux amis ! Atticus, Cicéron,  
Caton, Brutus, Pompée, et Sulpice, et Varron !  
Ces héros, dans le sein de leur ville perdue,  
S'assemblaient pour pleurer la liberté vaincue.  
Unis par la vertu, la gloire, le malheur,  
Les arts et l'amitié consolaient leur douleur.  
Sans l'amitié, quel antre ou quel sable infertile  
N'eût été pour le sage un désirable asile,  
Quand du Tibre avili le sceptre ensanglanté  
Armait la main du vice et la férocité ;  
Quand d'un vrai citoyen l'éclat et le courage  
Réveillaient du tyran la soupçonneuse rage ;



Quand l'exil, la prison, le vol, l'assassinat,  
Étaient pour l'apaiser l'offrande du sénat ?  
Thraséas, Soranus, Sénécion, Rustique,  
Vous tous dignes enfants de la patrie antique,  
Je vous vois tous amis, entourés de bourreaux,  
Braver du scélérat les indignes faisceaux,  
Du lâche délateur l'impudente richesse,  
Et du vil affranchi l'orgueilleuse bassesse.  
Je vous vois, au milieu des crimes, des noirceurs,  
Garder une patrie, et des lois, et des mœurs ;  
Traverser d'un pied sûr, sans tache, sans souillure,  
Les flots contagieux de cette mer impure ;  
Vous créer, au flambeau de vos mâles aïeux,  
Sur ce monde profane un monde vertueux.

Oh ! viens rendre à leurs noms nos âmes attentives,  
Amitié ! de leur gloire ennoblis nos archives.  
Viens, viens : que nos climats, par ton souffle épurés,  
Enfantent des rivaux à ces hommes sacrés.  
Rends-nous hommes comme eux. Fais sur la France heu-  
Descendre des vertus la troupe radieuse, [reuse  
De ces filles du ciel qui naissent dans ton sein,  
Et toutes sur tes pas se tiennent par la main.  
Ranime les beaux-arts, éveille leur génie,  
Chasse de leur empire et la haine et l'envie :  
Loin de toi dans l'opprobre ils meurent avilis ;  
Pour conserver leur trône ils doivent être unis.  
Alors de l'univers ils forcent les hommages :  
Tout, jusqu'à Plutus même, encense leurs images ;  
Tout devient juste alors ; et le peuple et les grands

Quand l'homme est respectable, honorent les talents

Ainsi l'on vit les Grecs prôner d'un même zèle  
La gloire d'Alexandre et la gloire d'Apelle ;  
La main de Phidias créa des immortels,  
Et Smyrne à son Homère éleva des autels.  
Nous, amis, cependant, de qui la noble audace  
Veut atteindre aux lauriers de l'antique Parnasse,  
Au rang de ces grands noms nous pouvons être admis ;  
Soyons cités comme eux entre les vrais amis.  
Qu'au delà du trépas notre âme mutuelle  
Vive et respire encor sur la lyre immortelle.  
Que nos noms soient sacrés, que nos chants glorieux  
Soient pour tous les amis un code précieux.  
Qu'ils trouvent dans nos vers leur âme et leurs pensées ;  
Qu'ils raniment encor nos muses éclipsées,  
Et qu'en nous imitant ils s'attendent un jour  
D'être chez leurs neveux imités à leur tour.

---

## II.

### A LE BRUN.

Laisse gronder le Rhin et ses flots destructeurs,  
Muse ; va de Le Brun gourmander les lenteurs.  
Vole aux bords fortunés où les champs d'Élysée  
De la ville des lis ont couronné l'entrée ;  
Aux lieux où sur l'airain, Louis, ressuscité,  
Contemple de Henri le séjour respecté,

Et des jardins royaux l'enceinte spacieuse.  
Abandonne la rive où la Seine amoureuse,  
Lente, et comme à regret quittant ces bords chéris,  
Du vieux palais des rois baigne les murs flétris,  
Et des fils de Condé les superbes portiques.  
Suis ces fameux remparts et ces berceaux antiques  
Où, tant qu'un beau soleil éclaire de beaux jours,  
Mille chars élégants promènent les amours.  
Un Paris tout nouveau sur les plaines voisines  
S'étend, et porte au loin, jusqu'au pied des collines,  
Un long et riche amas de temples, de palais,  
D'ombrages où l'été ne pénètre jamais :  
C'est là son Hélicon. Là, ta course fidèle  
Le trouvera peut-être aux genoux d'une belle.  
S'il est ainsi, respecte un moment précieux ;  
Sinon, tu peux entrer ; tu verras dans ses yeux,  
Dès qu'il aura connu que c'est moi qui t'envoie,  
Sourire l'indulgence et peut-être la joie.  
Souhaite-lui d'abord la paix, la liberté,  
Les plaisirs, l'abondance et surtout la santé.  
Puis apprends si, toujours ami de la nature,  
Il s'en tient comme nous aux bosquets d'Épicure ;  
S'il a de ses amis gardé le souvenir ;  
Quelle muse à présent occupe son loisir ;  
Si Tibulle et Vénus le couronnent de rose,  
Ou si dans les déserts que le Permesse arrose,  
Du vulgaire troupeau prompt à se séparer,  
Aux sources de Pindare ardent à s'enivrer,  
Sa lyre fait entendre aux nymphes de la Seine  
Les sons audacieux de la lyre thébaine ;

Que toujours à m'écrire<sup>1</sup> il est lent à mon gré;  
 Que, de mon cher Brazais pour un temps séparé,  
 Les ruisseaux et les bois, et Vénus, et l'étude,  
 Adoucissent un peu ma triste solitude.  
 Oui, les cieux avec joie ont embelli ces champs.  
 Mais, Le Brun, dans l'effroi que respirent les camps,  
 Où les foudres guerriers étonnent mon oreille,  
 Où loin avant Phœbus Bellone me réveille,  
 Puis-je adorer encore et Vertumne et Palès?  
 Il ~~fait~~ un cœur paisible à ces dieux de la paix.



### III<sup>2</sup>.

Ami, chez nos Français ma muse voudrait plaire;  
 Mais j'ai fui la satire à leurs regards si chère.  
 Le superbe lecteur, toujours content de lui,  
 Et toujours plus content s'il peut rire d'autrui,  
 Vent qu'un nom imprévu, dont l'aspect le déride,  
 Égayé au bout du vers une rime perfide;  
 Il s'endort si quelqu'un ne pleure quand il rit.  
 Mais qu'Horace et sa troupe irascible d'esprit  
 Daignent me pardonner, si jamais ils pardonnent :  
 J'estime peu cet art, ces leçons qu'ils nous donnent,

<sup>1</sup> Cette phrase est incomplète, il faut sous-entendre : *dis-lui*. Les éditions de 1826 et de 1839 corrigent ainsi :

*Et dis-lui qu'à m'écrire il est lent à mon gré.*

<sup>2</sup> Cette épître ne porte pas de titre, suivant M. G. de Chénier. Il semble que, dans la pensée du poète, elle fut adressée au chevalier de Fange.

D'immoler bien un sot qui jure en son chagrin,  
Au rire âcre et perçant d'un caprice malin.  
Le malheureux déjà me semble assez à plaindre  
D'avoir, même avant lui, vu sa gloire s'éteindre  
Et son livre au tombeau lui montrer le chemin,  
Sans aller, sous la terre au trop fertile sein,  
Semant sa renommée et ses tristes merveilles,  
Faire à tous les roseaux chanter quelles oreilles  
Sur sa tête ont dressé leurs sommets et leurs poids.

Autres sont mes plaisirs. Soit, comme je le crois,  
Que d'une débonnaire et généreuse argile  
On ait pétri mon âme innocente et facile;  
Soit, comme ici, d'un œil caustique et médisant,  
En secouant le front, dira quelque plaisant  
Que le ciel, moins propice, enviât à ma plume  
D'un sel ingénieux la piquante amertume,  
J'en profite à ma gloire, et je viens devant toi  
Mépriser les raisins qui sont trop hauts pour moi.  
Aux reproches sanglants d'un vers noble et sévère  
Ce pays toutefois offre une ample matière :  
Soldats, tyrans du peuple obscur et gémissant,  
Et juges endormis aux cris de l'innocent;  
Ministres oppresseurs, dont la main détestable  
Plonge au fond des cachots la vertu redoutable.  
Mais, loin qu'ils aient senti la fureur de nos vers,  
Nos vers rampent en foule aux pieds de ces pervers,  
Qui savent bien payer d'un mépris légitime  
Le lâche qui pour eux feint d'avoir quelque estime.  
Certe, un courage ardent qui s'armerait contre eux

Serait utile au moins s'il était dangereux ;  
Non d'aller<sup>1</sup>, aiguisant une vaine satire,  
Chercher sur quel poète on a droit de médire ;  
Si tel livre deux fois ne s'est pas imprimé,  
Si tel est mal écrit, tel autre mal rimé.

Ainsi donc, sans coûter de larmes à personne,  
A mes goûts innocents, ami, je m'abandonne.  
Mes regards vont errant sur mille et mille objets.  
Sans renoncer aux vieux, plein de nouveaux projets,  
Je les tiens ; dans mon camp partout je les rassemble,  
Les enrôle, les suis, les pousse tous ensemble.  
S'égarant à son gré, mon ciseau vagabond  
Achève à ce poème ou les pieds ou le front,  
Creuse à l'autre les flancs, puis l'abandonne et vole  
Travailler à cet autre ou la jambe ou l'épaule.  
Tous, boiteux, suspendus, traînent ; mais je les vois  
Tous bientôt sur leurs pieds se tenir à la fois.  
Ensemble lentement tous couvés sous mes ailes,  
Tous ensemble quittant leurs coques maternelles,  
Sauront d'un beau plumage ensemble se couvrir,  
Ensemble sous le bois voltiger et courir.  
Peut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage,  
Commencer, travailler, finir un seul ouvrage.  
Mais quoi ! cette constance est un pénible ennui.  
« Eh bien ! nous lirez-vous quelque chose aujourd'hui ?  
Me dit un curieux qui s'est toujours fait gloire  
D'honorer les neuf Sœurs, et toujours, après boire,

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et 1839 :

*Sans aller, aiguisant...*

Étendu dans sa chaise et se chauffant les pieds,  
Aime à dormir au bruit des vers psalmodiés.  
— Qui, moi ? Non, je n'ai rien. D'ailleurs je ne lis guère.  
— Certe, un tel nous lut hier une épître!.. et son frère  
Termina par une ode où j'ai trouvé des traits!..  
— Ces messieurs plus féconds, dis-je, sont toujours prêts.  
Mais moi, que le caprice et le hasard inspire,  
Je n'ai jamais sur moi rien qu'on puisse vous lire.  
— Bon ! bon ! Et cet HERMÈS, dont vous ne parlez pas,  
Que devient-il ? — Il marche, il arrive à grands pas.  
— Oh ! je m'en fie à vous. — Hélas ! trop, je vous jure.  
— Combien de chants de faits ? — Pas un, je vous assure.  
— Comment ? — Vous avez vu sous la main d'un fondeur  
Ensemble se former, diverses en grandeur,  
Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre ?  
Il achève leur moule enseveli sous terre ;  
Puis, par un long canal en rameaux divisé,  
Y fait couler les flots de l'airain embrasé.  
Si bien qu'au même instant, cloches, petite et grande,  
Sont prêtes, et chacune attend et ne demande  
Qu'à sonner quelque mort, et du haut d'une tour  
Réveiller la paroisse à la pointe du jour.  
Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule  
Je prépare longtemps et la forme et le moule ;  
Puis, sur tous à la fois je fais couler l'airain :  
Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain. »

Ami, Phœbus ainsi me verse ses largesses.  
Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses ;  
Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,

M'embrasent de leur flamme, et je crée avec eux.  
Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages,  
Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages  
Traduits de tel auteur qu'il nomme; et, les trouvant,  
Il s'admire et se plaît de se voir si savant.  
Que ne vient-il vers moi? je lui ferai connaître  
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.  
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant  
La couture invisible et qui va serpentant  
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère.  
Je lui montrerai l'art, ignoré du vulgaire,  
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,  
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien.  
Tout ce que des Anglais la muse inculte et brave,  
Tout ce que des Toscans la voix fière et suave,  
Tout ce que les Romains, ces rois de l'univers,  
M'offraient d'or et de soie, est passé dans mes vers.  
Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse  
Plus féconds et plus purs fit couler dans la Grèce;  
Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux  
Dont j'anime l'argile et dont je fais des dieux.  
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,  
Mais qui revêt, chez moi, souvent entrelacée,  
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement;  
Tantôt je ne retiens que les mots seulement :  
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre  
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.  
La prose plus souvent vient subir d'autres lois,  
Et se transforme, et fuit mes poétiques doigts,  
De rimes couronnée, et légère et dansante,



En nombres mesurés elle s'agite et chante.  
Des antiques vergers ces rameaux empruntés  
Croissent sur mon terrain mollement transplantés ;  
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse  
Les attache , et bientôt même écorce les presse.  
De ce mélange heureux l'insensible douceur  
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur.  
Dévot adorateur de ces maîtres antiques,  
Je veux m'envelopper de leurs saintes reliques.  
Dans leur triomphe admis, je veux le partager,  
Ou bien de ma défense eux-mêmes les charger.  
Le critique imprudent, qui se croit bien habile,  
Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile.  
Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi),  
Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi

---

IV<sup>1</sup>.

Heureux qui, se livrant aux sages disciplines,  
Nourri du lait sacré des antiques doctrines,  
Ainsi que de talents a jadis hérité  
D'un bien modique et sûr qui fait la liberté !  
Il a, dans sa paisible et sainte solitude,  
Du loisir, du sommeil, et les bois et l'étude,  
Le banquet des amis, et quelquefois, les soirs,  
Le baiser jeune et frais d'une blanche aux yeux noirs.

<sup>1</sup> Suivant M. G. de Chénier, le manuscrit ne portait pas de titre, et les vers étaient datés de 1789. Dans plusieurs des éditions, l'épître est adressée au chevalier de Pange.

Il ne faut point qu'il dompte un ascendant suprême,  
Opprime son génie et s'éteigne lui-même,  
Pour user sans honneur et sa plume et son temps  
A des travaux obscurs tristement importants.  
Il n'a point, pour pousser sa barque vagabonde,  
A se précipiter dans les flots du grand monde;  
Il n'a point à souffrir vingt discours odieux  
De raisonneurs méchants encor plus qu'ennuyeux,  
Tels qu'en de longs détours de disputes frivoles <sup>1</sup>  
Hurlent de vingt partis les prétentions folles,  
Prêtres et gens de cour, ambitieux tyrans,  
Nobles et magistrats, superbes ignorants,  
Tous vieux usurpateurs et voraces corsaires,  
Et dignes héritiers de l'esprit de nos pères.  
Il n'entend point tonner le chef-d'œuvre ampoulé  
D'un sourcilleux rimeur au fauteuil installé.  
Il ne doit point toujours déguiser ce qu'il pense,  
Imposer à son âme un éternel silence,  
Trahir la vérité pour avoir le repos,  
Et feindre d'être un sot pour vivre avec les sots.

<sup>1</sup> M. G. de Chénier donne ainsi ce vers :

*Lorsqu'en de longs détours de disputes frivoles.*



# POÈMES.

---

## I.

### L'INVENTION.

O fils du Mincius<sup>1</sup>, je te salue, ô toi  
Par qui le dieu des arts fut roi du peuple-roi !  
Et vous<sup>2</sup>, à qui jadis, pour créer l'harmonie,  
L'Attique et l'onde Égée, et la belle Ionie,  
Donnèrent un ciel pur, les plaisirs, la beauté,  
Des mœurs simples, des lois, la paix, la liberté,  
Un langage sonore, aux douceurs souveraines,  
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines !  
Nul âge ne verra pâlir vos saints lauriers,  
Car vos pas inventeurs ouvrirent les sentiers ;  
Et du temple des arts que la gloire environne  
Vos mains ont élevé la première colonne.  
A nous tous aujourd'hui, vos faibles nourrissons,  
Votre exemple a dicté d'importantes leçons.  
Il nous dit que nos mains, pour vous être fidèles,  
Y doivent élever des colonnes nouvelles.  
L'esclave imitateur naît et s'évanouit ;  
La nuit vient, le corps reste, et son ombre s'enfuit.

<sup>1</sup> Virgile : ce poète était né dans un village, sur les bords du Mincius (aujourd'hui le Mincio).

<sup>2</sup> Les poètes grecs.

Ce n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise.  
Nous voyons les enfants de la fière Tamise,  
De toute servitude ennemis indomptés;  
Mieux qu'eux, par votre exemple, à vous vaincre excités,  
Osons; de votre gloire éclatante et durable  
Essayons d'épuiser la source inépuisable.  
Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon,  
Blessar la vérité, le bon sens, la raison;  
Ce n'est pas entasser, sans dessein et sans forme,  
Des membres ennemis en un colosse énorme;  
Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,  
A l'aile des vautours ouvrir le sein des mers;  
Ce n'est pas sur le front d'une nymphe brillante  
Hérissier d'un lion la crinière sanglante :  
Délires insensés! fantômes monstrueux!  
Et d'un cerveau malsain rêves tumultueux!  
Ces transports déréglés, vagabonde manie,  
Sont l'accès de la fièvre et non pas du génie;  
D'Ormus et d'Ariman ce sont les noirs combats,  
Où, partout confondus, la vie et le trépas,  
Les ténèbres, le jour, la forme et la matière,  
Luttent sans être unis; mais l'esprit de lumière  
Fait naître en ce chaos la concorde et le jour :  
D'éléments divisés il reconnaît l'amour,  
Les rappelle; et partout, en d'heureux intervalles,  
Sépare et met en paix les semences rivales.  
Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui  
Qui peint ce que chacun put sentir comme lui;  
Qui, fouillant des objets les plus sombres retraites,  
Étale et fait briller leurs richesses secrètes;

Qui, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux,  
Unissant des objets qui paraissaient rivaux,  
Montre et fait adopter à la nature mère  
Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire ;  
C'est le fécond pinceau qui, sûr dans ses regards,  
Retrouve un seul visage en vingt belles épars,  
Les fait renaître ensemble, et, par un art suprême,  
Des traits de vingt beautés forme la beauté même.

La nature dicta vingt genres opposés  
D'un fil léger entre eux chez les Grecs divisés.  
Nul genre, s'échappant de ses bornes prescrites,  
N'aurait osé d'un autre envahir les limites,  
Et Pindare à sa lyre, en un couplet bouffon,  
N'aurait point de Marot associé le ton.  
De ces fleuves nombreux dont l'antique Permesse  
Arrosa si longtemps les cités de la Grèce,  
De nos jours même, hélas ! nos aveugles vaisseaux  
Ont encore oublié mille vastes rameaux.  
Quand Louis et Colbert, sous les murs de Versailles,  
Réparaient des beaux-arts les longues funérailles,  
De Sophocle et d'Eschyle ardents admirateurs,  
De leur auguste exemple élèves inventeurs,  
Des hommes immortels firent sur notre scène  
Revivre aux yeux français les théâtres d'Athène.  
Comme eux, instruit par eux, Voltaire offre à nos pleurs  
Des grands infortunés les illustres douleurs ;  
D'autres esprits divins, fouillant d'autres ruines,  
Sous l'amas des débris, des ronces, des épines,  
Ont su, pleins des écrits des Grecs et des Romains,

Retrouver, parcourir leurs antiques chemins.  
Mais, oh ! la belle palme et quel trésor de gloire  
Pour celui qui, cherchant la plus noble victoire,  
D'un si grand labyrinthe affrontant les hasards,  
Saura guider sa muse aux immenses regards,  
De mille longs détours à la fois occupée,  
Dans les sentiers confus d'une vaste épopée !  
Lui dire d'être libre, et qu'elle n'aille pas  
De Virgile et d'Homère épier tous les pas,  
Par leur secours à peine à leurs pieds élevée ;  
Mais, qu'auprès de leurs chars dans un char enlevée,  
Sur leurs sentiers marqués de vestiges si beaux,  
Sa roue ose imprimer des vestiges nouveaux.  
Quoi ! faut-il, ne s'armant que de timides voiles,  
N'avoir que ces grands noms pour nord et pour étoiles,  
Les côtoyer sans cesse, et n'oser un instant,  
Seul et loin de tout bord, intrépide et flottant,  
Aller sonder les flancs du plus lointain Nérée,  
Et du premier sillon fendre une onde ignorée ?  
Les coutumes d'alors, les sciences, les mœurs,  
Respirent dans les vers des antiques auteurs.  
Leur siècle est en dépôt dans leurs nobles volumes.  
Tout a changé pour nous, mœurs, sciences, coutumes.  
Pourquoi donc nous faut-il, par un pénible soin,  
Sans rien voir près de nous, voyant toujours bien loin,  
Vivant dans le passé, laissant ceux qui commencent,  
Sans penser, écrivant d'après d'autres qui pensent,  
Retraçant un tableau que nos yeux n'ont point vu,  
Dire et dire cent fois ce que nous avons lu ?  
De la Grèce héroïque et naissante et sauvage

Dans Homère à nos yeux vit la parfaite image.  
Démocrite, Platon, Épicure, Thalès,  
Ont de loin à Virgile indiqué les secrets  
D'une nature encore à leurs yeux trop voilée.  
Torricelli, Newton, Kepler et Galilée,  
Plus doctes, plus heureux dans leurs puissants efforts,  
A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.  
Tous les arts sont unis : les sciences humaines  
N'ont pu de leur empire étendre les domaines,  
Sans agrandir aussi la carrière des vers.  
Quel long travail pour eux a conquis l'univers !  
Aux regards de Buffon, sans voile, sans obstacles,  
La terre ouvrant son sein, ses ressorts, ses miracles,  
Ses germes, ses coteaux, dépouille de Téthys ;  
Les nuages épais, sur elle appesantis,  
De ses noires vapeurs nourrissant leur tonnerre ;  
Et l'hiver ennemi pour envahir la terre,  
Roi des antres du Nord, et, de glaces armés,  
Ses pas usurpateurs sur nos monts imprimés ;  
Et l'œil perçant du verre en la vaste étendue  
Allant chercher ces feux qui fuyaient notre vue,  
Aux changements prédits, immuables, fixés,  
Que d'une plume d'or Bailly nous a tracés ;  
Aux lois de Cassini les comètes fidèles ;  
L'aimant de nos vaisseaux seul dirigeant les ailes ;  
Une Cybèle neuve et cent mondes divers  
Aux yeux de nos Jasons sortis du sein des mers :  
Quel amas de tableaux, de sublimes images,  
Naît de ces grands objets réservés à nos âges !  
Sous ces bois étrangers qui couronnent ces monts,

Aux vallons de Cusco, dans ces antres profonds,  
Si chers à la fortune et plus chers au génie,  
Germent des mines d'or, de gloire et d'harmonie.  
Pensez-vous, si Virgile ou l'aveugle divin  
Renaissaient aujourd'hui, que leur savante main  
Négligeât de saisir ces fécondes richesses,  
De notre Pinde auguste éclatantes largesses?  
Nous en verrions briller leurs sublimes écrits;  
Et ces mêmes objets, que vos doctes mépris  
Accueillent aujourd'hui d'un front dur et sévère,  
Alors à vos regards auraient seuls droit de plaire.  
Alors, dans l'avenir, votre inflexible humeur  
Aurait soin de défendre à tout jeune rimeur  
D'oser sortir jamais de ce cercle d'images  
Que vos yeux auraient vu tracé dans leurs ouvrages.  
Mais qui jamais a su, dans des vers séduisants,  
Sous des dehors plus vrais peindre l'esprit aux sens?  
Mais quelle voix jamais d'une plus pure flamme  
Et chatouilla l'oreille et pénétra dans l'âme?  
Mais leurs mœurs et leurs lois, et mille autres hasards,  
Rendaient leur siècle heureux plus propice aux beaux-arts.  
Eh bien, l'âme est partout; la pensée a des ailes.  
Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles;  
Voyageons dans leur âge, où, libre, sans détour,  
Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour.  
Au tribunal de Mars, sur la pourpre romaine,  
Là du grand Cicéron la vertueuse haine  
Écrase Céthégus, Catilina, Verrès;  
Là tonne Démosthène; ici de Périclès  
La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,



Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce.  
Allons voir la grandeur et l'éclat de leurs jeux.  
Ciel ! la mer appelée en un bassin pompeux !  
Deux flottes parcourant cette enceinte profonde,  
Combattant sous les yeux des conquérants du monde.  
O terre de Pélops ! avec le monde entier  
Allons voir d'Épidaure un agile coursier,  
Couronné dans les champs de Némée et d'Élide ;  
Allons voir au théâtre, aux accents d'Euripide,  
D'une sainte folie un peuple furieux  
Chanter : *Amour, tyran des hommes et des dieux ;*  
Puis, ivres des transports qui nous viennent surprendre,  
Parmi nous, dans nos vers, revenons les répandre ;  
Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs,  
Pour peindre notre idée empruntons leurs couleurs ;  
Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques ;  
Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Direz-vous qu'un objet né sur leur Hélicon  
A seul de nous charmer pu recevoir le don ;  
Que leurs fables, leurs dieux, ces mensonges futiles,  
Des Muses noble ouvrage, aux Muses sont utiles ;  
Que nos travaux savants, nos calculs studieux,  
Qui subjuguent l'esprit et répugnent aux yeux,  
Que l'on croit malgré soi, sont pénibles, austères,  
Et moins grands, moins pompeux que leurs belles chimères ?  
Voilà ce que traités, préfaces, longs discours<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Avant ce vers le manuscrit porte :

Ces objets hérissés, dans leurs détours nombreux,  
Des ronces d'un langage obscur et ténébreux,

Prose, rime, partout nous disent tous les jours.  
Mais enfin, dites-moi, si d'une œuvre immortelle  
La nature est en nous la source et le modèle<sup>1</sup>,  
Pouvez-vous le penser que tout cet univers,  
Et cet ordre éternel, ces mouvements divers<sup>2</sup>,  
L'immense vérité, la nature elle-même,  
Soit moins grande en effet que ce brillant système  
Qu'ils nommaient la nature, et dont d'heureux efforts  
Disposaient avec art les fragiles ressorts?  
Mais quoi! ces vérités sont au loin reculées,  
Dans un langage obscur saintement recélées :  
Le peuple les ignore. O Muses, ô Phœbus!  
C'est là, c'est là sans doute un aiguillon de plus.  
L'auguste poésie, éclatante interprète,  
Se couvrira de gloire en forçant leur retraite.  
Cette reine des cœurs, à la touchante voix,  
A le droit, en tous lieux, de nous dicter son choix.  
Sûre de voir partout, introduite par elle,  
Applaudir à grands cris une beauté nouvelle,  
Et les objets nouveaux que sa voix a tentés  
Partout, de bouche en bouche, après elle chantés,  
Elle porte, à travers leurs nuages plus sombres,  
Des rayons lumineux qui dissipent leurs ombres,  
Et rit quand, dans son vide, un auteur oppressé

Pour l'âme, pour les sens offrent-ils rien à peindre,  
..... des vers y pourrait-il atteindre?

<sup>1</sup> Variante :

La nature est *toujours* la source...

<sup>2</sup> Variante :

*Que de l'ordre éternel les mouvements divers.*

Se plaint qu'on a tout dit et que tout est pensé.  
Seule, et la lyre en main, et de fleurs couronnée,  
De doux ravissements partout accompagnée,  
Aux lieux les plus déserts, ses pas, ses jeunes pas,  
Trouvent mille trésors qu'on ne soupçonnait pas.  
Sur l'aride buisson que son regard se pose,  
Le buisson à ses yeux rit et jette une rose.  
Elle sait ne point voir, dans son juste dédain,  
Les fleurs qui trop souvent, courant de main en main,  
Ont perdu tout l'éclat de leurs fraîcheurs vermeilles;  
Elle sait même encore, ô charmantes merveilles!  
Sous ses doigts délicats réparer et cueillir  
Celles qu'une autre main n'avait su que flétrir.  
Elle seule connaît ces extases choisies,  
D'un esprit tout de feu mobiles fantaisies,  
Ces rêves d'un moment, belles illusions,  
D'un monde imaginaire aimables visions,  
Qui ne frappent jamais, trop subtile lumière,  
Des terrestres esprits l'œil épais et vulgaire.  
Seule, de mots heureux, faciles, transparents,  
Elle sait revêtir ces fantômes errants :  
Ainsi des hauts sapins de la Finlande humide,  
De l'ambre, enfant du ciel, distille l'or fluide,  
Et sa chute souvent rencontre dans les airs  
Quelque insecte volant qu'il porte au fond des mers;  
De la Baltique enfin les vagues orageuses  
Roulent et vont jeter ces larmes précieuses  
Où la fière Vistule, en de nobles coteaux,  
Et le froid Niémen expirent dans ses eaux.  
Là les arts vont cueillir cette merveille utile,

Tombe odorante où vit l'insecte volatile ;  
Dans cet or diaphane il est lui-même encor,  
On dirait qu'il respire et va prendre l'essor.

Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poète,  
Travaille, ose achever cette illustre conquête.  
De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin ?  
Travaille. Un grand exemple est un puissant témoin.  
Montre ce qu'on peut faire en le faisant toi-même.  
Si pour toi la retraite est un bonheur suprême,  
Si chaque jour les vers de ces maîtres fameux  
Font bouillonner ton sang et dressent<sup>1</sup> tes cheveux,  
Si tu sens chaque jour, animé de leur âme,  
Ce besoin de créer, ces transports, cette flamme,  
Travaille. A nos censeurs c'est à toi de montrer  
Tous ces trésors nouveaux qu'ils veulent ignorer.  
Il faudra bien les voir, il faudra bien se taire  
Quand ils verront enfin cette gloire étrangère  
De rayons inconnus ceindre ton front brillant.  
Aux antres de Paros le bloc étincelant  
N'est aux vulgaires yeux qu'une pierre insensible.  
Mais le docte ciseau, dans son sein invisible,  
Voit, suit, trouve la vie, et l'âme, et tous ses traits<sup>2</sup>.  
Tout l'Olympe respire en ses détours secrets.  
Là vivent de Vénus les beautés souveraines ;

<sup>1</sup> Et *dresser* tes cheveux, d'après M. G. de Chénier. *Et dressent tes cheveux* paraît plus du style d'André Chénier.

<sup>2</sup> Variante :

Voit les traits de la vie et l'âme enfant des dieux ;  
En secret, là, pour lui, respirent tous les dieux.

Là des muscles nerveux, là de sanglantes veines  
 Serpennent; là des flancs invaincus aux travaux,  
 Pour soulager Atlas des célestes fardeaux.  
 Aux volontés du fer leur enveloppe énorme  
 Cède, s'amollit, tombe; et de ce bloc informe  
 Jaillissent, éclatants, des dieux pour nos autels :  
 C'est Apollon lui-même, honneur des immortels;  
 C'est Alcide vainqueur des monstres de Némée;  
 C'est du vieillard troyen la mort envenimée<sup>1</sup>;  
 C'est des Hébreux errants le chef, le défenseur :  
 Dieu tout entier habite en ce marbre penseur<sup>2</sup>.  
 Ciel! n'entendez-vous pas de sa bouche profonde  
 Éclater cette voix créatrice du monde<sup>3</sup>?

Oh! qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs  
 De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs!  
 Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,  
 Et sans suivre leurs pas imiter leur exemple<sup>4</sup>;  
 Faire, en s'éloignant d'eux avec un soin jaloux,  
 Ce qu'eux-même ils feraient s'ils vivaient parmi nous<sup>5</sup>!  
 Que la nature seule, en ses vastes miracles,  
 Soit leur fable et leurs dieux, et ses lois leurs oracles;  
 Que leurs vers, de Téthys respectant le sommeil,  
 N'aillent plus dans ses flots rallumer le soleil;

<sup>1</sup> *Le Laocoon.*

<sup>2</sup> *Le Moïse* de Michel-Ange.

<sup>3</sup> Variante : *Tonner la voix de Dieu* créatrice du monde?

<sup>4</sup> Var. : Et sans suivre leurs pas *imitant* leur exemple...

<sup>5</sup> Var. : Ce qu'eux-même *eussent fait* s'ils vivaient parmi nous!

De la cour d'Apollon que l'erreur soit bannie<sup>1</sup>,  
 Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,  
 Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton,  
 En langage des dieux fasse parler Newton!

Oh! si je puis, un jour!... Mais quel est ce murmure?  
 Quelle nouvelle attaque et plus forte et plus dure?  
 O langue des Français! est-il vrai que ton sort  
 Est de ramper toujours, et que toi seule as tort?  
 Ou si d'un faible esprit l'indolente paresse  
 Vent rejeter sur toi sa honte et sa faiblesse?  
 Il n'est sot traducteur, de sa richesse enflé<sup>2</sup>,  
 Sot auteur d'un poème ou d'un discours sifflé<sup>3</sup>,  
 Ou d'un recueil ambré de chansons à la glace,  
 Qui ne vous avertisse, en sa fière préface,  
 Que si son style épais vous fatigue d'abord,  
 Si sa prose vous pèse et bientôt vous endort,  
 Si son vers est gêné, sans feu, sans harmonie,  
 Il n'en est point coupable : il n'est pas sans génie;  
 Il a tous les talents qui font les grands succès,  
 Mais enfin, malgré lui, ce langage français,  
 Si faible en ses couleurs, si froid et si timide,  
 L'a contraint d'être lourd, gauche, plat, insipide.  
 Mais serait-ce Le Brun, Racine, Despréaux

<sup>1</sup> Var. :

Que du char de la nuit Diane soit bannie.

<sup>2</sup> Var. :

Il n'est sot traducteur, de sa *trouvaille* enflé...

<sup>3</sup> Var. :

Sot auteur d'un poème ou d'un *drame* sifflé...

Qui l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux ?  
 Est-ce à Rousseau, Buffon qu'il résiste infidèle <sup>1</sup> ?  
 Est-ce pour Montesquieu, qu'impuissant et rebelle,  
 Il fuit ? Ne sait-il pas, se reposant sur eux,  
 Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,  
 Creusant dans les détours de ces âmes profondes,  
 S'y teindre, s'y tremper de leurs couleurs fécondes ?  
 Un rimeur voit partout un nuage, et jamais  
 D'un coup d'œil ferme et grand n'a saisi les objets ;  
 La langue se refuse à ses demi-pensées,  
 De sang-froid, pas à pas, avec peine amassées ;  
 Il se dépîte alors, et, restant en chemin,  
 Il se plaint qu'elle échappe et glisse de sa main.  
 Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine,  
 Ignore un tel supplice : il pense, il imagine ;  
 Un langage imprévu, dans son âme produit,  
 Naît avec sa pensée, et l'embrasse et la suit ;  
 Les images, les mots que le génie inspire,  
 Où l'univers entier vit, se meut et respire,  
 Source vaste et sublime et qu'on ne peut tarir <sup>2</sup>,  
 En foule en son cerveau se hâtent de courir.  
 D'eux-même ils vont chercher un nœud qui les rassemble :  
 Tout s'allie et se forme, et tout va naître ensemble.

Sous l'insecte vengeur envoyé par Junon,  
 Telle Io tourmentée, en l'ardente saison,

<sup>1</sup> Var. :

Est-ce à Rousseau, Buffon, *Montaigne qu'infidèle.*

<sup>2</sup> Var. :

La source des pensers que rien ne peut tarir.

Traverse en vain les bois et la longue campagne,  
Et le fleuve bruyant qui presse la montagne ;  
Tel le bouillant poète, en ses transports brûlants,  
Le front échevelé, les yeux étincelants,  
S'agite, se débat, cherche en d'épais bocages<sup>1</sup>  
S'il pourra de sa tête apaiser les orages  
Et secouer le dieu qui fatigue son sein.  
De sa bouche à grands flots ce dieu dont il est plein  
Bientôt en vers nombreux s'exhale et se déchaîne ;  
Leur sublime torrent roule, saisit, entraîne.  
Les tours impétueux, inattendus, nouveaux,  
L'expression de flamme aux magiques tableaux  
Qu'a trempés la nature en ses couleurs fertiles,  
Les nombres tour à tour turbulents ou faciles ;  
Tout porte au fond des cœurs le tumulte ou la paix,  
Dans la mémoire au loin tout s'imprime à jamais.  
C'est ainsi que Minerve, en un instant formée,  
Du front de Jupiter s'élance tout armée,  
Secouant, et le glaive, et le casque guerrier,  
Et l'horrible Gorgone à l'aspect meurtrier.  
Des Toscans, je le sais, la langue est séduisante :  
Cire molle, à tout feindre habile et complaisante<sup>2</sup>,  
Qui prend d'heureux contours sous les plus faibles mains.  
Quand le Nord, s'épuisant de barbares essaims,  
Vint, par une conquête en malheurs plus féconde,

<sup>1</sup> Var. : .

*Erre, tourne à grands pas, seul, en d'épais bocages.*

<sup>2</sup> C'est ainsi qu'a lu et imprimé Latouche ; M. G. de Chénier donne :

*A tout peindre.* Le mot *feindre* dans le sens du latin *figere* (façonner, former, représenter) paraît ici une expression plus juste.



Venger sur les Romains l'esclavage du monde,  
 De leurs affreux accents la farouche âpreté  
 Du latin en tous lieux souilla la pureté :  
 On vit de ce mélange étranger et sauvage  
 Naître des langues sœurs, que le temps et l'usage,  
 Par des sentiers divers guidant diversement,  
 D'une lime insensible ont poli lentement<sup>1</sup>,  
 Sans pouvoir en entier, malgré tous leurs prodiges,  
 De la rouille barbare effacer les vestiges.  
 De là du castillan la pompe et la fierté,  
 Teint encor des couleurs du langage indompté  
 Qu'au Tage transplantaient les fureurs musulmanes.  
 La grâce et la douceur sur les lèvres toscanes  
 Fixèrent leur empire, et la Seine à la fois  
 De grâce et de fierté sut composer sa voix.  
 Mais ce langage, armé d'obstacles indociles,  
 Lutte et ne veut plier que sous des mains habiles.  
 Est-ce un mal ? Eh ! plutôt rendons grâces aux dieux ;  
 Un faux éclat longtemps ne peut tromper nos yeux,  
 Et notre langue même à tout esprit vulgaire  
 De nos vers dédaigneux fermant le sanctuaire,  
 Avertit dès l'abord quiconque y veut monter<sup>2</sup>,  
 Qu'il faut savoir tout craindre et savoir tout tenter,

<sup>1</sup> Les édit. de 1826 et 1839 donnent :

Naître des langues sœurs, *dont* le temps et l'usage,  
 Consacrant par degrés l'idiome naissant,  
 Illustrèrent la source et polirent l'accent.

<sup>2</sup> Latouche :

L'avertit dès l'abord *que s'il* y veut monter,  
 Il faut....

Et, recueillant affronts ou gloire sans mélange,  
S'élever jusqu'au faite ou ramper dans la fange.

---

## II.

### HERMÈS. ,

Ce poème devait avoir trois chants dont André Chénier avait ainsi indiqué les sujets :

« I<sup>er</sup> Chant (α). Système de la terre et non du monde. Les saisons. Naissance des animaux. L'âme. Les animaux se partagent la terre. L'un de çà, l'autre de là. L'homme seul peut vivre partout.

II<sup>e</sup> Chant (β). L'homme depuis le commencement de son état sauvage jusqu'à la naissance des sociétés.

III<sup>e</sup> Chant (γ). Les sociétés. Politique, morale. Invention des sciences. Système du monde. »

Avec ces indications pour se guider à travers le manuscrit, M. Gabriel de Chénier a pu classer les projets et canevas en prose et les fragments en vers du poème d'*Hermès*. Nous en reproduisons tout ce qui nous a paru important, tout ce qui peut donner une idée de cette œuvre qui occupa longtemps la pensée de Chénier, mais dont il n'avait exécuté qu'un petit nombre de morceaux.

---

### I<sup>er</sup> CHANT.

Il faut magnifiquement représenter la terre sous l'emblème métaphorique d'un grand animal qui vit, se meut, est sujet à des changements, des révolutions, des fièvres, des dérangements dans la circulation de son sang.

La terre est éternellement en mouvement. Chaque chose naît, meurt, se dissout. Cette particule de terre a été du fumier ; elle devient un trône et qui plus est un roi. « Le monde est une branloire perpétuelle, » dit

Montaigne. A cette occasion, les conquérants, les bouleversements successifs des invasions et des conquêtes..... Les hommes ne font attention à ce roulis perpétuel que quand ils en sont les victimes. Il est pourtant toujours..... L'homme ne juge les choses que dans le rapport qu'elles ont avec lui : affecté de telle manière, il appelle un accident un bien ; affecté de telle autre manière, il l'appellera un mal. La chose est pourtant la même et rien n'a changé que lui.

Chaque chose a dans soi ses ressorts. Les autres choses la frappent au dehors. Ces qualités unies la font être, et, pour la bien connaître, il faut les connaître ensemble, et voir ce qu'elle est et quel rang elle a dans l'univers...

Ces atomes de vie, ces semences premières sont toujours en égale quantité sur la terre et toujours en mouvement. Ils passent de corps en corps, s'alambiquent, s'élaborent, se travaillent, fermentent, se subtilisent dans leur rapport avec le vase où ils sont actuellement contenus. Ils entrent dans un végétal, ils en sont la sève, la force, les sucs nourriciers...

Quand la terre forma les espèces animales, plusieurs périrent par plusieurs causes à développer. Alors d'autres corps organisés (car les organes vivants, secrets, meuvent les végétaux, minéraux et tout) héritèrent de la quantité d'atomes de vie qui avaient entré dans la composition de celles qui s'étaient détruites et se formèrent de leurs débris.

Peindre les différents déluges qui détruisirent tout..... La mer Caspienne, lac Aral et mer Noire réunis... L'éruption par l'Hellespont... Les hommes se sauvant au sommet des montagnes... Les membres et corps des animaux et des hommes errant au gré des eaux... et leurs os existant encore en amas immenses sur les côtes des continents et des îles de la Méditerranée, etc...

Ce chaos, ces montagnes hérissées, ces torrents, ces énormes blocs, rochers épars, on croit voir là éparpillé le reste des matériaux avec lesquels on a fait le monde :

C'est là qu'admis au fond d'un antique mystère,  
L'œil pense avec effroi voir la nature mère,  
Dans les convulsions d'un douloureux tourment,  
S'agiter sous l'effort d'un long enfantement.

Il faut finir le chant premier par une magnifique description de toutes les espèces animales et végétales naissant ; et les saisons ; et au printemps, la terre *pragnans*... au printemps

Que la terre est nubile et brûle d'être mère

Tum Pater omnipotens (ainsi que dit Virgile, *Georg.* II, 325)

De sa puissante épouse emplit les vastes flancs.

... Et les vents et la mer (tous les phénomènes physiques qui arrivent à cette époque) se réjouissent et prennent part à cet auguste hyménée du ciel et de la terre.

Il faut que le sage magicien qui sera un des héros de ce bizarre poème ait passé par plusieurs métépsychoses, propres à montrer allégoriquement l'histoire de l'espece humaine, et qu'il la raconte comme Pythagore, Ennius et Empédocle.

---

## II<sup>e</sup> CHANT.

Ridés, le front blanchi, dans notre tête antique  
S'éteindra cette flamme ardente et poétique,  
Qui, féconde et rapide en un jeune cerveau,  
Y peint de l'univers un mobile tableau;  
Et par qui tout à coup le poète indomptable  
Sort, quitte ses amis, et les jeux, et la table,  
S'enferme, et, sous le dieu qui le vient opprimer,  
Seul, chez lui, s'interroge, et s'écoute penser.

Après avoir fait connaître les armes défensives et offensives extérieurement de tous les animaux, l'homme seul, nul... O homme, est-ce toi qui disséqueras la lumière... Son arme offensive et intérieure, c'est son génie... Les animaux ont un point où ils restent... L'homme seul est perfectible...

Chaque individu dans l'état sauvage est un tout indépendant. Dans l'état de société il est partie du tout, il vit de la vie commune. Ainsi, dans le chaos des poètes, chaque germe, chaque élément est seul et n'obéit qu'à son poids. Mais quand tout cela est arrangé, chacun est un tout à part, et en même temps une partie du grand tout. Chaque monde roule sur lui-même et roule aussi autour du centre. Tous ont leurs lois à part

et toutes ces lois diverses tendent à une loi commune et forment l'univers. Montrer que rien n'est fait pour soi seul ; que tout, soit activement, soit passivement, dépend d'une fin commune.

A l'article des sens, en expliquant leur mécanisme et leur connexion mutuelle et les services qu'ils se rendent entre eux, surtout le tact et la vue qui se redressent et se rectifient l'un l'autre à l'aide de raisonnements fondés sur la mémoire...

A la fin du morceau des sens... si quelques individus, quelques générations, quelques peuples donnent dans un vice ou dans une erreur, cela n'empêche pas que l'âme et le jugement du genre humain ne soit porté à la vertu et à la vérité, comme le bois d'un arc, quoique courbé et plié un moment, n'en a pas moins un désir invincible d'être droit et ne s'en redresse pas moins dès qu'il le peut. Pourtant quand une longue habitude l'a tenu courbé, il ne se redresse plus.

La différence des hommes sous les divers climats, comparée à celle des plantes, et les raisons physiques doivent être placées au second chant après le morceau des sens.

Après les sens... Les passions... combinées et équilibrées avec la raison et la conscience. C'est alors que l'homme qui s'est avili soit par une passion... soit par une autre... est guéri par une autre, soit l'amour de la vertu, soit l'amour de la gloire... Il répare et étale de belles actions sa renommée ainsi chancelante, *fama vacillans*... Mais souvent il lui reste des traces de ses anciens goûts :

*Trahitur pars longa catenæ.* (Perse.)

. . . . . et traîne  
Encore après ses pas la moitié de sa chaîne.

Il est tourmenté par une passion ; une autre passion vient la combattre et lui mettre un frein qu'elle a beau mordre et blanchir d'écume.

Il s'arrache à ses goûts, à ses plaisirs... Il veut vivre, c'est-à-dire être utile à ses frères et laisser un nom... C'est là vivre en effet, et celui qui...

Est mort toute sa vie et n'a jamais vécu.

Noter plus haut que plus on est né un personnage, plus on a des passions ardentes et plus on peut avoir eu une jeunesse fougueuse et des égarements terribles.

Les mêmes passions générales forment la constitution générale des hommes, mais ces passions modifiées par la constitution particulière

des individus et prenant le cours que leur indique une éducation vicieuse produisent le crime ou la vertu, la lumière ou la nuit. Ce sont mêmes plantes qui nourrissent l'abeille et la vipère ; dans l'une elles font du miel, dans l'autre du poison. Un vase corrompu aigrit la plus douce liqueur... L'étude du cœur de l'homme est notre plus digne étude :

Assis au centre obscur de cette forêt sombre  
Qui fuit et se partage en des routes sans nombre,  
Chacune autour de nous s'ouvre ; et, de toute part,  
Nous y pouvons au loin plonger un long regard.

Quelquefois l'instinct naturel des hommes est étouffé par des circonstances étrangères, mais il reparait bientôt. Tous les hommes ont le même fond de goûts, de passions, de sentiments qui se façonnent différemment dans chacun. Ils sont donc tous assez semblables pour être la même race, assez divers pour n'être pas le même individu. Il en est de même des visages.

Le législateur sait que les passions sont bonnes en elles-mêmes, qu'elles ne nuisent que mal dirigées, mais que, poussées comme il convient, elles concourent au même but. Il fait bon usage même des faiblesses humaines.

Pour fruit de leurs travaux, il présente à leurs yeux  
La gloire, des humains . . . . impérieux<sup>1</sup> :  
Après l'art d'être sage, elle est leur bien suprême,  
Le seul prix des vertus après les vertus même,  
Et dans un cœur méchant, mais d'orgueil combattu,  
Peut même quelquefois tenir lieu de vertu.

FORMATION DES LANGUES. — Sons, accents, organes naturels... les mots... rapides Protées, ils revêtent la teinture de tous nos sentiments. Ils dissèquent et étalent toutes les moindres de nos pensées, comme un prisme fait les couleurs.

En poursuivant dans toutes les actions humaines les causes que j'ai assignées à ces actions, souvent je perds le fil ; mais je le retrouve.

<sup>1</sup> Avant ce mot, M. G. de Chénier marque une lacune ; on peut suppléer *désir*.

Ainsi, dans les sentiers d'une forêt naissante,  
 A grands cris élançée, une meute pressante,  
 Aux vestiges connus dans les zéphyrs errants,  
 D'un agile chevreuil suit les pas odorants.  
 L'animal, pour tromper leur course suspendue,  
 Bondit, s'écarte, fuit ; et la trace est perdue.  
 Furieux, de ses pas cachés dans ces déserts,  
 Leur narine inquiète interroge les airs,  
 Par qui bientôt frappés de sa trace nouvelle  
 Ils volent à grands cris sur sa route fidèle.

RELIGION. — Tout accident naturel dont la cause était inconnue, un ouragan, une inondation, une éruption de volcan, une tempête étaient des prodiges regardés comme une vengeance céleste...

La plupart des fables furent sans doute des emblèmes et des apologues des sages (expliquer cela comme Lucrèce au livre III), C'est ainsi que l'on fit tels ou tels dogmes, tels ou tels dieux... mystères... initiations. Le peuple prit au propre ce qui était dit au figuré. C'est ici qu'il faut traduire une belle comparaison du poète Lucile, conservée par Lactance (*Inst. div.*, liv. I, ch. XXII) :

Ut pueri infantes credunt signa omnia athena  
 Vivere et esse homines, sic isti omnia ficta  
 Vera putant <sup>1</sup>...

Sur quoi le bon Lactance, qui ne pensait pas se faire son procès à lui-même, ajoute, avec beaucoup de sens, que les enfants sont plus excusables que les hommes faits : *illi enim simulacra homines putant esse, hi deos* <sup>2</sup>.

L'homme juge toujours des choses par les rapports qu'elles ont avec lui. C'est bête. Le jeune homme se perd dans un tas de projets comme s'il

<sup>1</sup> Comme les enfants croient que les statues d'airain vivent et sont des hommes, ainsi ceux-ci prennent pour vérités toutes les fictions.

<sup>2</sup> Car ils prennent ces images pour des hommes, les autres les prennent pour des dieux.

devait vivre mille ans. Le vieillard qui a usé la vie est inquiet et triste. Son importune envie ne voudrait pas que la jeunesse l'usât à son tour. Il crie : Tout est vanité ! — Oui, tout est vain sans doute, et cette manie, cette inquiétude, cette fausse philosophie, venue malgré toi, lorsque tu ne peux plus remuer, est plus vaine encore que tout le reste.

Des opinions puissantes, un vaste échafaudage politique ou religieux, ont souvent été produits par une idée sans fondement, une rêverie, un vain fantôme,

Comme on feint qu'au printemps d'amoureux aiguillons  
La cavale agitée erre dans les vallons,  
Et, n'ayant d'autre époux que l'air qu'elle respire,  
Devient épouse et mère au souffle du zéphire.

Ne pas oublier de parler de la magie et des sorciers qui ont été mis à mort comme tels et de leur aveu.

L'homme égaré de la voie, effrayé de quelques phénomènes terribles, se jeta dans toutes les superstitions, le feu, les démons..... Ainsai le voyageur, dans les terreurs de la nuit, regarde et voit dans les nuages des centaures, des lions, des dragons, et mille autres formes fantastiques. Les superstitions prirent la teinture de l'esprit des peuples, c'est-à-dire des climats. Rapide multitude d'exemples. Mais l'imitation et l'autorité changent le caractère. De là, souvent un peuple qui aime à rire ne voit que diables et qu'enfer.

Lorsqu'il sera question des sacrifices humains, ne pas oublier ce que partout on a appelé les jugements de Dieu, les fers rouges, l'eau bouillante, les combats particuliers. Que d'hommes dans tous les pays ont été immolés pour un éclat de tonnerre ou telle autre cause!...

Partout sur des autels j'entends mugir Apis,  
Bêler le dieu d'Ammon, aboyer Anubis.

SUPERSTITION 1. — Mais quoi ! tant de grands hommes ont cru tout cela... Avez-vous plus d'esprit, de sens, de savoir?... Non ; mais voici

1 André Chénier avait traduit, avec l'intention, semble-t-il, de les mettre dans ce second chant, les vers célèbres de Lucrèce sur la religion dans le livre I<sup>er</sup> du *De Rerum Natura*. M. Gabriel de Chénier a donné cette traduction qui n'appartient pas assez en propre au poème d'*Hermès* pour qu'il soit nécessaire de l'insérer ici.



une source d'erreur bien ordinaire : beaucoup d'hommes invinciblement, attachés aux préjugés de leur enfance mettent leur gloire, leur piété à prouver aux autres un système avant de se le prouver à eux-mêmes. Ils disent : Ce système, je ne veux point l'examiner pour moi. Il est vrai, il est incontestable, et, de manière ou d'autre, il faut que je le démontre. Alors, plus ils ont d'esprit, de pénétration, de savoir, plus ils sont habiles à se faire illusion, à inventer, à unir, à colorer les sophismes, à tordre et défigurer tous les faits pour en étayer leur échafaudage... Et pour ne citer qu'un exemple et un grand exemple, il est bien clair que, dans tout ce qui regarde la métaphysique et la religion, Pascal n'a jamais suivi d'autre méthode.

Les premiers hommes sacrifiaient de l'herbe. Les hommes réunis en société commencèrent à avoir des lois simples... Pour les mariages entre autres... A la fin... Cérès, Triptolème, Osiris, etc... Bacchus. Tout à la fin :

La guerre, affreux objet des larmes maternelles.

*Insolabilité des gébimus*, etc... Parler là ou ailleurs, au second chant, de tous les rites mortuaires, cheveux coupés sur la tombe, effusions de vin, etc.

---

### III<sup>e</sup> CHANT.

**LES SOCIÉTÉS.** — Comparer les premiers hommes civilisés, qui vont civiliser leurs frères sauvages, aux éléphants privés qu'on envoie apprivoiser les farouches, et par quels moyens ces derniers.

**AGRICULTURE.** — Que l'agriculture est la seule vraie richesse... Sachez découvrir les vérités que les antiques sages ont couvertes de l'enveloppe des fables. Rappelez-vous Érisichthon, l'ennemi de Cérès. Il outragea la déesse, il la bannit de ses États. Il défendit à la faux de couper le froment, au soc de tracer des sillons fertiles, aux champs de se couvrir de moissons dorées... Bientôt la dévorante faim... Il mangea, dévora, engloutit tout... Il fut réduit à vendre ses enfants... il fut réduit enfin à se dévorer lui-même. Ainsi les États...

Après la description de la fête agricole de la Chine, s'écrier : O peuples de la terre, accourez, venez vivre en famille, venez...

Exposé du contrat social et des principes des gouvernements. Très rapide.

## SUR LES ÉTHIOPIENS :

Il croit (aveugle erreur !) que de l'ingratitude  
Un peuple tout entier peut se faire une étude,  
L'établir pour son culte, et de dieux bienfaisants  
Blasphémer de concert les augustes présents.

LES LOIS. — Avec l'explication du mécanisme de l'esprit humain... là l'esprit des lois... Les lois... ce sont elles qui sont rois : les rois sont leurs ministres.

Descends, œil éternel, tout clarté, tout lumière !  
Viens luire dans son âme, éclairer sa paupière,  
Pénétrer avec lui dans le cœur des humains,  
De ce grand labyrinthe ouvre-lui les chemins.  
Qu'il aille interroger ses plus sombres retraites,  
Voir de tous leurs penses les racines secrètes.  
Fais de leurs passions, à ses doctes efforts,  
Tenter, étudier, compter tous les ressorts.  
Qu'un charme en ses discours flatte, entraîne, ravisse ;  
Fais régner sur les cœurs sa voix législatrice,  
Pour qu'il les puisse instruire à vivre plus heureux ;  
Les unir de liens qui semblent nés pour eux ;  
Étayer leur faiblesse et diriger leur force ;  
De l'honnête et du beau leur présenter l'amorce.  
Car si pour magistrats les lois ont des bourreaux,  
Si leur siège sanglant est sur des échafauds,  
La crainte sur les cœurs n'a qu'un pouvoir fragile.  
Et qu'espérer de grand chez un peuple servile,  
Lâche, à se mépriser en naissant façonné,  
Avili par ses lois dès l'instant qu'il est né ?  
Par ses lois ! Le poison, que son trépas va suivre,

Infecte l'aliment qui dut le faire vivre.  
Toujours un grand supplice en amène un plus grand.  
Plus la loi fait d'efforts, plus son pouvoir mourant  
S'éteint. L'empire fuit dès que Thémis farouche  
N'a que flammes, gibets, tortures à la bouche.  
Elle lutte, on résiste. Et ce fatal combat  
Use l'âme du peuple et les nœuds de l'État.  
Sous une loi de sang un peuple est sanguinaire.  
Quand d'un crime léger la mort est le salaire,  
Tout grand forfait est sûr. Débile à se venger,  
La loi ne prévient plus même un crime léger.  
La balance est en nous. Le pouvoir d'un caprice  
N'a point fondé les droits, la raison, la justice :  
Ils sont nés avec l'homme et ses premiers liens.  
Tel crime nuit aux mœurs, aux droits des citoyens,  
Trouble la paix publique, outrage la nature.  
A ce modèle inné que la loi les mesure :  
Que le coupable ingrat soit exclu de jouir  
Des mêmes biens communs qu'il osait envahir.  
Qu'à tous les yeux, aux siens, par une loi certaine  
La nature du crime en indique la peine.  
Clairvoyantes alors, les lois dans le danger  
N'apportent point au mal un remède étranger.  
La peine, du forfait compagne involontaire,  
N'est qu'un juste équilibre, un talion sévère,  
Que n'épouvante point le scélérat puissant,  
Que n'ensanglante point la mort de l'innocent.  
La loi, dans les esprits, se glisse, s'insinue,  
Les fait penser comme elle et fascine la vue.  
Ce qu'elle dit supplice est supplice tout prêt ;

Ce qu'elle nomme un prix est un prix en effet.  
 Je veux qu'aux citoyens la justice vengée,  
 L'honneur d'avoir bien fait, la patrie obligée,  
 Les regards du sénat, des enfants, des aïeux,  
 Soient un triomphe cher qui les élève aux cieux.  
 Je veux que leur bourreau soit la honte ennemie;  
 Leurs peines, le mépris, le blâme, l'infamie;  
 Que l'arbre, le rocher, le ciel, les éléments,  
 Appelés à témoins de la foi des serments,  
 Soient des juges secrets qui, dans l'âme parjure,  
 Portent d'un long tourment l'implacable morsure.  
 Mais cet état surtout porte empreint sur le front  
 Du père de ses lois l'esprit vaste et profond,  
 Où par intérêt même on devient magnanime;  
 Où la misère marche à la suite du crime;  
 Où par la faim, la soif, le vice est combattu;  
 Où l'on ne vit heureux qu'à force de vertu.

POLITIQUE. — Les écrits des sages, des législateurs, guident leurs descendants dans l'étude du cœur humain comme un jour les pilotes auront la carte marine de leurs prédécesseurs qui leur indiquera la route. Là est un courant dangereux, là un banc de sable, et là un écueil... C'est cette forme qu'il faut suivre.

Quand les mœurs ont pris un mauvais cours, moyen de les changer imperceptiblement; cela demande des efforts, mais ensuite cela va tout seul comme un fleuve que l'on fait changer de lit.

Il faudrait, quand le temps et les circonstances ont changé, changer quelque chose de la loi. C'est en suivre l'esprit. Comme les fleuves font des circuits quand ils rencontrent des angles.

Gardez que dans votre république il ne puisse s'élever des citoyens plus grands que les autres.

Chassez de vos autels, juges vains et frivoles,  
 Ces héros conquérants, meurtrières idoles;

Tous ces grands noms, enfants des crimes, des malheurs,  
De massacres fumants, teints de sang et de pleurs.  
Venez tomber aux pieds de plus nobles images :  
Voyez ces hommes saints, ces sublimes courages,  
Héros dont les vertus, les travaux bienfaisants,  
Ont éclairé la terre et mérité l'encens ;  
Qui, dépouillés d'eux-même et vivant pour leurs frères,  
Les ont soumis au frein des règles salutaires,  
Au joug de leur bonheur ; les ont faits citoyens ;  
En leur donnant des lois leur ont donné des biens,  
Des forces, des parents, la liberté, la vie ;  
Enfin qui d'un pays ont fait une patrie.  
Et que de fois pourtant leurs frères envieux  
Ont d'affronts insensés, de mépris odieux,  
Accueilli les bienfaits de ces illustres guides,  
Comme dans leurs maisons ces animaux stupides  
Dont la dent méfiante ose outrager la main  
Qui se tendait vers eux pour apaiser leur faim !  
Mais n'importe ; un grand homme au milieu des supplices  
Goûte de la vertu les augustes délices.  
Il le sait, les humains sont injustes, ingrats.  
Que leurs yeux un moment ne le connaissent pas ;  
Qu'un jour entre eux et lui s'élève avec murmure  
D'insectes ennemis une nuée obscure ;  
N'importe, il les instruit, il les aime pour eux.  
Même ingrats, il est doux d'avoir fait des heureux.  
Il sait que leur vertu, leur bonté, leur prudence,  
Doit être son ouvrage et non sa récompense,  
Et que leur repentir, pleurant sur son tombeau,  
De ses soins, de sa vie, est un prix assez beau.

Au loin dans l'avenir sa grande âme contemple  
Les sages opprimés que soutient son exemple ;  
Des méchants dans soi-même il brave la noirceur :  
C'est là qu'il sait les fuir ; son asile est son cœur.  
De ce faite serein, son Olympe sublime,  
Il voit, juge, connaît. Un démon magnanime  
Agite ses pensers, vit dans son cœur brûlant,  
Travaille son sommeil actif et vigilant,  
Arrache au long repos sa nuit laborieuse,  
Allume avant le jour sa lampe studieuse,  
Lui montre un peuple entier, par ses nobles bienfaits,  
Indompté dans la guerre, opulent dans la paix,  
Son beau nom remplissant leur cœur et leur histoire,  
Les siècles prosternés au pied de sa mémoire.

Par ses sueurs bientôt l'édifice s'accroît.  
En vain l'esprit du peuple est rampant, est étroit,  
En vain le seul présent les frappe et les entraîne,  
En vain leur raison faible et leur vue incertaine  
Ne peut de ses regards suivre les profondeurs,  
De sa raison céleste atteindre les hauteurs ;  
Il appelle les dieux à son conseil suprême.  
Ses décrets, confiés à la voix des dieux même,  
Entraînent sans convaincre, et le monde ébloui  
Pense adorer les dieux en n'adorant que lui.  
Il fait honneur aux dieux de son divin ouvrage.  
C'est alors qu'il a vu tantôt à son passage  
Un buisson enflammé recéler l'Éternel ;  
C'est alors qu'il rapporte, en un jour solennel,  
De la montagne ardente et du sein du tonnerre,

La voix de Dieu lui-même écrite sur la pierre ;  
 Ou c'est alors qu'au fond de ses augustes bois  
 Une nymphe l'appelle et lui trace des lois,  
 Et qu'un oiseau divin, messager de miracles ,  
 A son oreille vient lui dicter des oracles.  
 Tout agit pour lui seul, et la tempête et l'air,  
 Et le cri des forêts, et la foudre et l'éclair ;  
 Tout. Il prend à témoin le monde et la nature.  
 Mensonge grand et saint ; glorieuse imposture,  
 Quand au peuple trompé ce piège généreux  
 Lui rend sacré le joug qui doit le rendre heureux !

Il n'y a qu'un peuple vertueux qui puisse être et rester libre. Pour goûter la liberté il ne faut pas aimer le repos et la mollesse. L'esclavage est plus paisible, que la liberté.

Après le morceau sur les législateurs, il faut observer qu'il est impossible d'avoir une bonne constitution sitôt qu'on est réuni en société ; qu'il serait nuisible qu'un grand législateur naquit alors ; que cela est même impossible, attendu qu'il ne naît point des hommes d'un génie sublime et éclairé parmi des hommes absolument aveugles. Il y a un rapport... Il faut que tout un peuple se perfectionne et s'éclaire pour produire un individu plus parfait et plus éclairé...

Soyons lents à décider qu'une chose est impossible. Je me suis souvent occupé d'une rêverie... Si, lorsque les humains, mêlés avec les animaux et entièrement leurs égaux, rampaient et ne s'élevaient pas au-dessus de l'instinct le plus brute, si, dis-je, alors un ange, un esprit immortel était venu faire connaître à l'un d'eux que la terre où il était n'était pas une table, mais un globe qui faisait telle et telle révolution, et, enfin, lui apprendre toutes les vérités physiques dont la nature a depuis accordé la découverte aux travaux des plus beaux génies...

Puis, s'il eût ajouté : « Tu vois tous ces secrets  
 Que toi-même étais né pour ne savoir jamais ;  
 Un jour tout ce qu'ici ma voix vient de te dire,  
 D'eux-mêmes, sans qu'un Dieu soit venu les instruire,

Tes pareils le sauront. Tes pareils les humains  
 Trouveront jusque là d'infailibles chemins.  
 Ces astres que tu vois épars dans l'étendue,  
 Ces immenses soleils si petits à ta vue,  
 Ils sauront leur grandeur, leurs immuables lois,  
 Mesurer leur distance, et leur cours et leur poids;  
 Ils traceront leur forme, ils en feront l'histoire. »  
 Jamais, je vous le jure, il ne l'eût voulu croire<sup>1</sup>.

INVESTION DES SCIENCES. — Que de générations l'une sur l'autre entassées, dont l'amas

Sur les temps écoulés invisible et flottant  
 A tracé dans cette onde un sillon d'un instant!

. . . . .  
 Avant que des États la base fût constante,  
 Avant que de pouvoir, à pas mieux assurés,  
 Des sciences, des arts monter quelques degrés,  
 Du temps et du besoin l'inévitable empire  
 Dut avoir aux humains enseigné l'art d'écrire.  
 D'autres arts l'ont poli; mais aux arts, le premier,  
 Lui seul des vrais succès put ouvrir le sentier.  
 Sur la feuille d'Égypte ou sur la peau ductile,  
 Même un jour sur le dos d'un albâtre docile,  
 Au fond des eaux formé des dépouilles du lin,  
 Une main éloquente, avec cet art divin,  
 Tient, fait voir l'invisible et rapide pensée,  
 L'abstraite intelligence et palpable et tracée;

<sup>1</sup> En tête de ce fragment, André Chénier avait écrit : « Ce morceau doit être placé immédiatement avant le dernier sur la paix générale » Le morceau sur la paix générale n'a pas été écrit ou s'est perdu.



Peint les sons à nos yeux, et transmet à la fois  
Une voix aux couleurs, des couleurs à la voix.  
Quand des premiers traités la fraternelle chaîne  
Commença d'approcher, d'unir la race humaine,  
La terre et de hauts monts, des fleuves, des forêts,  
Des contrats attestés garants sûrs et muets,  
Furent le livre auguste et les lettres sacrées  
Qui faisaient lire aux yeux les promesses jurées.  
Dans la suite peut-être ils voulurent sur soi  
L'un de l'autre emporter la parole et la foi ;  
Ils surent donc, broyant de liquides matières,  
L'un sur l'autre imprimer leurs images grossières,  
Ou celle du témoin, homme, plante ou rocher,  
Qui vit jurer leur bouche et leurs mains se toucher.  
De là dans l'Orient ces colonnes savantes,  
Rois, prêtres, animaux peints en scènes vivantes,  
De la religion ténébreux monuments,  
Pour les sages futurs laborieux tourments,  
Archives de l'État, où les mains politiques  
Traçaient en longs tableaux les annales publiques.  
De là, dans un amas d'emblèmes captieux,  
Pour le peuple ignorant monstre religieux,  
Des membres ennemis vont composer ensemble  
Un seul tout, étonné du nœud qui les rassemble :  
Un corps de femme au front d'un aigle enfant des airs  
Joint l'écaille et les flancs d'un habitant des mers.  
Cet art simple et grossier nous a suffi peut-être  
Tant que tous nos discours n'ont su voir ni connaître  
Que les objets présents dans la nature épars,  
Et que tout notre esprit était dans nos regards.

Mais on vit, quand vers l'homme on apprit à descendre,  
Quand il fallut fixer, nommer, écrire, entendre,  
Du cœur, des passions les plus secrets détours,  
Les espaces du temps ou plus longs ou plus courts,  
Quel cercle étroit bornait cette antique écriture.  
Plus on y mit de soins, plus incertaine, obscure  
Du sens confus et vague elle épaissit la nuit.  
Quelque peuple à la fin, par le travail instruit,  
Compte combien de mots l'héréditaire usage  
A transmis jusqu'à lui pour former un langage.  
Pour chacun de ces mots un signe est inventé,  
Et la main qui l'entend des lèvres répété  
Se souvient d'en tracer cette image fidèle ;  
Et sitôt qu'une idée inconnue et nouvelle  
Grossit d'un mot nouveau ces mots déjà nombreux,  
Un nouveau signe accourt s'enrôler avec eux.

C'est alors, sur des pas si faciles à suivre,  
Que l'esprit des humains est assuré de vivre.  
C'est alors que le fer à la pierre, aux métaux,  
Livre en dépôt sacré, pour les âges nouveaux,  
Nos âmes et nos mœurs fidèlement gardées,  
Et l'œil sait reconnaître une forme aux idées.  
Dès lors des grands aïeux les travaux, les vertus  
Ne sont point pour leurs fils des exemples perdus !  
Le passé du présent est l'arbitre et le père,  
Le conduit par la main, l'encourage, l'éclaire.  
Les aïeux, les enfants, les arrière-neveux,  
Tous sont du même temps, ils ont les mêmes vœux.  
La patrie, au milieu des embûches, des traîtres,

Remonte en sa mémoire, a recours aux ancêtres,  
 Cherche ce qu'ils feraient en un danger pareil,  
 Et des siècles vieillis assemble le conseil.

On peut comparer les sages instruits et savants, qui éclairent ceux qui viennent après, à la queue étincelante des comètes.

L'homme après l'invention de la navigation et du commerce :

La terre est son domaine et, possesseur ardent,  
 Il court, juge, voit tout comme le fils prudent  
 Qui va de ses aïeux visiter l'héritage,  
 Et parcourt tous les biens laissés pour son partage.

SYSTÈME DU MONDE. — Quand plusieurs observations astronomiques eurent été faites et confirmées par les sages qui étaient toujours les prêtres des dieux, dans l'Orient, on en fit des représentations dans les temples. C'est-à-dire que dans des danses sacrées on imita la direction, la figure et les diverses évolutions de cette danse céleste... Depuis il y a eu de même les chœurs des tragédies grecques et la danse des derviches.

Mais ces soleils assis dans leur centre brûlant,  
 Et chacun roi d'un monde autour de lui roulant,  
 Ne gardent point eux-même une immobile place.  
 Chacun avec son monde emporté dans l'espace,  
 Ils cheminent eux-même : un invincible poids  
 Les courbe sous le joug d'infatigables lois,  
 Dont le pouvoir sacré, nécessaire, inflexible,  
 Leur fait poursuivre à tous un centre irrésistible.

. . . . .

. . . . .

L'océan éternel où bouillonne la vie.

. . . . .

. . . . .

. . . . .  
Ainsi, quand de l'Euxin la déesse étonnée  
Vit du premier vaisseau son onde sillonnée,  
Aux héros de la Grèce à Colchos appelés  
Orphée expédiait<sup>1</sup> les mystères sacrés  
Dont sa mère immortelle avait daigné l'instruire.  
Près de la poupe assis, appuyé sur sa lyre,  
Il chantait quelles lois à ce vaste univers  
Impriment à la fois des mouvements divers,  
Quelle puissance entraîne ou fixe les étoiles;  
D'où le souffle des vents vient animer les voiles;  
Dans l'ombre de la nuit quels célestes flambeaux  
Sur l'aveugle Amphitrite éclairent les vaisseaux.  
Ardents à recueillir ces merveilles utiles,  
Autour du demi-dieu les princes immobiles  
Aux accents de sa voix demeuraient suspendus,  
Et l'écoutaient encor quand il ne chantait plus.

. . . . .  
Dans nos vastes cités, par le sort partagés,  
Sous deux injustes lois les hommes sont rangés.  
Les uns, princes et grands, d'une avide opulence  
Étalent sans pudeur la barbare insolence;  
Les autres, sans pudeur, vils clients de ces grands,  
Vont ramper sous les murs qui cachent leurs tyrans,  
Admirer ces palais aux colonnes hautes  
Dont eux-même ont payé les splendeurs inhumaines,

<sup>1</sup> *Expédiait* signifie ici *expliquait*. André Chénier avait passé un trait sur ce mot, qui est, en effet, peu usité dans ce sens, mais sans le remplacer.

Qu'eux-même ont arrachés aux entrailles des monts,  
Et tout trempés encor des sueurs de leurs fronts.

Moi, je me plus toujours, client de la nature,  
A voir son opulence et bienfaisante et pure,  
Cherchant loin de nos murs les temples, les palais  
Où la Divinité me révèle ses traits.  
Ces monts, vainqueurs sacrés des fureurs du tonnerre,  
Ces chênes, ces sapins, premiers-nés de la terre ;  
Les pleurs des malheureux n'ont point teint ces lambris.  
D'un feu religieux le saint poète épris  
Cherche leur pur éther et plane sur leur cime.  
Mer bruyante, la voix du poète sublime  
Lutte contre les vents, et tes flots agités  
Sont moins forts, moins puissants que ses vers indomptés.  
A l'aspect du volcan, aux astres élancée,  
Luit, vole avec l'Etna, la bouillante pensée.

Heureux qui sait aimer ce trouble auguste et grand :  
Seul, il rêve en silence à la voix du torrent  
Qui le long des rochers se précipite et tonne ;  
Son esprit en torrent et s'élance et bouillonne.  
Là je vais dans mon sein méditant à loisir  
Des chants à faire entendre aux siècles à venir ;  
Là, dans la nuit des cœurs qu'osa sonder Homère,  
Cet aveugle divin et me guide et m'éclaire.  
Souvent mon vol, armé des ailes de Buffon,  
Franchit avec Lucrèce, au flambeau de Newton,  
La ceinture d'azur sur le globe étendue.  
Je vois l'être et la vie et leur source inconnue,

Dans les fleuves d'éther tous les mondes roulants.  
Je poursuis la comète aux crins étincelants,  
Les astres et leurs poids, leurs formes, leurs distances;  
Je voyage avec eux dans leurs cercles immenses.  
Comme eux, astre, soudain je m'entoure de feux,  
Dans l'éternel concert je me place avec eux :  
En moi leurs doubles lois agissent et respirent,  
Je sens tendre vers eux mon globe qu'ils attirent;  
Sur moi qui les attire ils pèsent à leur tour.  
Les éléments divers, leur haine, leur amour,  
Les causes, l'infini s'ouvre à mon œil avide.  
Bientôt redescendu sur notre fange humide,  
J'y rapporte des vers de nature enflammés,  
Aux purs rayons des dieux dans ma course allumés.  
Écoutez donc ces chants d'Hermès dépositaires,  
Où l'homme antique, errant dans ses routes premières,  
Fait revivre à vos yeux l'empreinte de ses pas.  
Mais dans peu, m'élançant aux armes, aux combats,  
Je dirai l'Amérique à l'Europe montrée;  
J'irai dans cette riche et sauvage contrée  
Soumettre au Mançanar le vaste Maranon.  
Plus loin dans l'avenir je porterai mon nom,  
Celui de cette Europe en grands exploits féconde,  
Que nos jours ne sont loin des premiers jours du monde.

#### ÉPILOGUE.

O mon fils, mon *Hermès*, ma plus belle espérance,  
O fruit des longs travaux de ma persévérance,  
Toi, l'objet le plus cher des veilles de dix ans,

Qui m'as coûté des soins et si doux et si lents ;  
Confident de ma joie et remède à mes peines ;  
Sur les lointaines mers, sur les terres lointaines,  
Compagnon bien-aimé de mes pas incertains,  
O mon fils, aujourd'hui quels seront tes destins ?  
Une mère longtemps se cache ses alarmes :  
Elle-même à son fils veut attacher ses armes ;  
Mais, quand il faut partir, ses bras, ses faibles bras  
Ne peuvent sans terreur l'envoyer aux combats.  
Dans la France, pour toi, que faut-il que j'espère ?  
Jadis, enfant chéri, dans la maison d'un père  
Qui te regardait naître et grandir sous ses yeux,  
Tu pouvais sans péril, disciple curieux,  
Sur tout ce qui frappait ton enfance attentive  
Donner un libre essor à ta langue naïve.  
Plus de père aujourd'hui ! le mensonge est puissant,  
Il règne : dans ses mains luit un fer menaçant.  
De la vérité sainte il déteste l'approche ;  
Il craint que son regard ne lui fasse un reproche ;  
Que ses traits, sa candeur, sa voix, son souvenir,  
Tout mensonge qu'il est, ne le fassent pâlir.  
Mais la vérité seule est une, est éternelle ;  
Le mensonge varie, et l'homme trop fidèle  
Change avec lui : pour lui les humains sont constants,  
Et roulent de mensonge en mensonge flottants...

Mais quand le temps aura précipité dans l'abîme ce qui est aujourd'hui sur le faite, et que plusieurs siècles se seront écroulés l'un sur l'autre dans l'oubli, avec tout l'attirail des préjugés qui appartiennent à chacun d'eux, pour faire place à des siècles nouveaux et à des erreurs

Perdu, n'existant plus qu'en un docte cerveau,  
 Le français ne sera dans ce monde nouveau  
 Qu'une écriture antique et non plus un langage,  
 Oh ! si tu vis encore, alors peut-être un sage,  
 Près d'une lampe assis, dans l'étude plongé,  
 Te retrouvant poudreux, obscur, demi-rongé,  
 Voudra creuser le sens de tes lignes pensantes :  
 Il verra si du moins tes feuilles innocentes  
 Méritaient ces rumeurs, ces tempêtes, ces cris  
 Qui vont sur toi, sans doute, éclater dans Paris...

alors, peut-être... on verra si... et si, en écrivant, j'ai connu d'autre passion

Que l'amour des humains et de la vérité !

---

### III.

## L'AMÉRIQUE<sup>1</sup>.

GÉOGRAPHIE. — Il faut dans cet ouvrage, soit quand le poète parlera, soit par la bouche des personnages, soit dans les discours prophétiques des êtres surnaturels, décrire, de côte en côte, absolument toute la géographie du globe aujourd'hui connue.

Que ton œil, voyageur, de peuples en déserts  
 Parcoure l'ancien monde et traverse les mers :

<sup>1</sup> Le poème de *l'Amérique* se rattachait à celui d'*Hermès* ; il en devait être la suite, le complément. Dans la pensée de l'auteur, il devait avoir douze mille vers environ. On sait, par les notes d'André Chénier, qu'il y voulait faire entrer, sous une forme plus ou moins abrégée, toute la géographie, toute l'histoire du globe ; mais on ignore quelle action devait



Rome antique partout, Rome, Rome immortelle,  
Vit et respire, et tout semble vivre par elle.  
De l'Atlas au Liban, de l'Euphrate au Bétis,  
Du Tage au Rhin glacé, de l'Elbe au Tanaïs,  
Et des flots de l'Euxin à ceux de l'Hyrkanie,  
Partout elle a gravé le sceau de son génie.  
Partout de longs chemins, des temples, des cités,  
Des ponts, des aqueducs en arcades voûtés,  
Des théâtres, des forts assis sur des collines,  
Des bains, de grands palais ou de grandes ruines,  
Gardent, empreints encor d'une puissante main,  
Et cette Rome auguste et le grand nom romain.  
Et d'un peuple ignorant les débiles courages,  
Étonnés et confus de si vastes ouvrages,  
Aiment mieux assurer que de ces monuments  
Le bras seul des démons jeta les fondements.

**HISTOIRE.** — Il faut tâcher d'inventer quelque chose dans le goût du bouclier d'Achille et d'Énée, pour y représenter les points cardinaux de l'histoire du monde, les empires naissants et détruits depuis les origines du monde jusqu'à l'empire romain.

Puis mettre dans la bouche de quelqu'un un tableau rapide et vigoureux de l'histoire moderne à dater de la destruction de l'empire romain. Les invasions des barbares du Nord, la faiblesse de l'empire grec. La

servir de lien et de mobile à des sujets si divers. Peut-être même cette action n'était-elle pas arrêtée dans l'esprit du poète; les notes ne nous renseignent pas sur l'époque où elle était placée; on croirait quelquefois qu'elle se passe dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, quelquefois vers la fin du même siècle; dès lors, quoique ces notes ne soient pas sans intérêt pour l'histoire des idées d'André Chénier, il nous a semblé qu'il suffisait d'en reproduire un petit nombre. Quant aux fragments, nous donnons tous ceux de quelque étendue. Nous en laissons de très courts qui, séparés des notes, n'offriraient pas un sens net.

puissance et les cruautés des barbares. La destruction des sciences. Le gouvernement féodal. L'esclavage. La naissance du mahométisme. L'empire des califes. L'invasion d'Espagne par les Maures. L'Angleterre et son avenir. Les croisades. Les villes hanséatiques. Gênes, Venise, Florence. L'irruption des Turcs. La découverte du passage aux Indes. La chute de l'empire grec (l'histoire de l'Église a été mêlée dans tout cela). Les réformations de plusieurs sectes et puis de Luther. Les révolutions politiques et religieuses dans le monde, etc.

Puis, en prédictions différentes, tout ce qui s'est passé depuis l'action du poème jusqu'à nos jours. — Puis éparpiller dans le poème, aux occasions qui naîtront en foule, des traits historiques sur l'invention des choses attribués à telle ville, sur les usages de tel ou tel peuple, etc.

Dans ce poème où je veux mettre le tableau frappant et rapide de toute l'histoire du monde, je n'oublierai pas les révolutions du Nord, si liées avec celles de la religion au XVI<sup>e</sup> siècle. Principalement celle de Suède, etc.

L'homme qui racontera la Saint-Barthélemy peut être un protestant réfugié en Amérique pour y vivre tranquille et en sauvage.

La bataille de Lépante et l'expédition de dom Sébastien en Afrique.

Nos querelles avec l'Angleterre.

Henri V <sup>1</sup>...

Grand roi, vaillant guerrier, d'un père usurpateur

Dès son adolescence illustre imitateur.

N'étant que prince encore, aux périls, au carnage

De nocturnes bandits formèrent son courage.

Voilà quels chevaliers, l'effroi des grands chemins,

Confèrent l'épée à ses royales mains.

A leur tête longtemps il fit payer sa gloire

Au passant chargé d'or qui durant l'ombre noire

De Windsor à la hâte osait tenter les bois.

Roi, maintenant, il vient par les mêmes exploits

Signaler contre nous son noble apprentissage,

Du métier de brigand si cher à son jeune âge.

<sup>1</sup> Henri V, roi d'Angleterre.

Les Anglais à ses goûts toujours accoutumés,  
 Gens de sang, de débauche et de proie affamés,  
 Aimaient à voir chez nous le maître de leur trône,  
 Le pistolet en main demander la couronne;  
 Et chérissaient un prince incapable d'effroi,  
 D'un antre de voleurs sorti pour être roi.

. . . . .

Vincennes! bois auguste où le grand saint Louis  
 Nous rendait la justice au pied d'un chêne assis,  
 Pensais-tu que jamais, de ce roi plein de gloire  
 La moitié de la France outrageant la mémoire,  
 Sous tes antiques murs qui furent son palais,  
 Vînt couronner un front qui n'était point français?  
 Saint-Denis! lieu sacré! tes voûtes sépulcrales  
 Tressaillirent. L'on vit fuir les ombres royales,  
 Tremblantes qu'à leur cendre un étranger nouveau  
 Mêlant sa cendre impie usurpât leur tombeau.  
 Guillaume, heureux vassal des rois de cette terre,  
 Fier et brave Normand maître de l'Angleterre,  
 Tu ne prévoyais pas qu'un jour un de ses rois  
 Dicterait aux Français de sacrilèges lois.  
 O crime! ô noir complot! la fille de Bavière  
 Sur le trône français aux Français étrangère,  
 Du sein de ses plaisirs qu'elle nous fit payer  
 Nomme l'usurpateur son fils, son héritier!  
 D'un malheureux époux la fatale démence  
 Mit dans ses viles mains le timon de la France.  
 Elle vend ses sujets, elle proscriit ses fils,  
 Elle donne sa fille aux brigands ennemis;  
 Mère, épouse, régente et reine parricide,

Tout l'État est la dot de cet hymen perfide.  
C'est alors, en effet, que vaincus, enchaînés,  
Captifs de l'insulaire, à sa suite traînés,  
Les anges de la France, arrachés à nos villes,  
Passèrent l'Océan, et, de leurs pieds débiles  
Touchant le sol anglais, dans leurs pâles douleurs,  
Tournèrent vers nos bords leurs yeux noyés de pleurs.  
La Tamise asservit à ses lois insolentes  
De nos fleuves français les nymphes gémissantes;  
Londre, apportant des fers, vint de notre Paris  
Fouler d'un pied sanglant les augustes débris;  
Et le lis, transplanté sous un ciel tyrannique,  
Eut regret d'embellir l'écusson britannique.

---

Alonzo d'Ercilla <sup>1</sup> est le Phémus de l'Amérique. Pendant qu'ils sont à table, ils le prient de chanter. Il chante les nouveaux astres qui ont conduit les Européens et montré un nouveau monde.

Salut, ô belle nuit, étincelante et sombre,  
Consacrée au repos! O silence de l'ombre,  
Qui n'entends que la voix de mes vers, et les cris  
De la rive aréneuse où se brise Téthys!  
Muse, muse nocturne, apporte-moi ma lyre.  
Comme un fier météore en ton brûlant délire,  
Lance-toi dans l'espace; et pour franchir les airs,  
Prends les ailes des vents, les ailes des éclairs,

<sup>1</sup> Don Alonzo de Ercilla, poète espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle, auteur du poème de *l'Araucana*. Il avait pris part en Amérique à la guerre qu'il a célébrée dans cet ouvrage. A. Chénier le compare à l'aède Phémus, qui chantait dans le palais d'Ulysse les exploits des héros achéens.

Les bords de la comète aux longs cheveux de flamme.  
Mes vers impatients, élançés de mon âme,  
Veulent parler aux dieux, et volent où reluit  
L'enthousiasme errant, fils de la belle nuit.  
Accours, grande nature, ô mère du génie;  
Accours, reine du monde, éternelle Uranie!  
Soit que tes pas divins, sur l'astre du lion  
Ou sur les triples feux du superbe Orion  
Marchent, ou soit qu'au loin, fugitive, emportée,  
Tu suives les détours de la voie argentée,  
Soleils amoncelés dans le céleste azur,  
Où le peuple a cru voir les traces d'un lait pur,  
Descends; non, porte-moi sur ta route brûlante,  
Que je m'élève au ciel comme une flamme ardente.  
Déjà ce corps pesant se détache de moi.  
Adieu, tombeau de chair, je ne suis plus à toi!  
Terre, fuis sous mes pas. L'éther où le ciel nage  
M'aspire. Je parcours l'océan sans rivage.  
Plus de nuit. Je n'ai plus d'un globe opaque et dur  
Entre le jour et moi l'impénétrable mur.  
Plus de nuit, et mon œil et se perd et se mêle  
Dans les torrents profonds de lumière éternelle.  
Me voici sur les feux que le langage humain  
Nomme Cassiopée et l'Ourse et le Dauphin.  
Maintenant la Couronne autour de moi s'embrace;  
Ici l'Aigle et le Cygne et la Lyre et Pégase;  
Et voici que plus loin le Serpent tortueux  
Noie autour de mes pas ses anneaux lumineux.  
Féconde immensité, les esprits magnanimes  
Aiment à se plonger dans tes vivants abîmes,

Abîmes de clartés, où libre de ses fers,  
L'homme siège au conseil qui créa l'univers ;  
Où l'âme, remontant à sa grande origine,  
Sent qu'elle est une part de l'essence divine.

---

Active, indépendante, à ses forces livrée,  
La nature sublime, en ces augustes lieux,  
Ne connaît point de l'art les fers injurieux ;  
Et l'âme qui s'embrase à cet ardent modèle  
Devient indépendante et sublime comme elle.

---

Le poète<sup>1</sup> divin, tout esprit, tout pensée,  
Ne sent point dans un corps son âme embarrassée ;  
Il va percer le ciel aux murailles d'azur,  
De la terre, des mers le labyrinthe obscur.  
Ses vers ont revêtu, prompts et légers protégés,  
Les formes tour à tour à ses yeux présentées.  
Les torrents, dans ses vers, du droit sommet des monts  
Tonnent précipités en des gouffres profonds.  
Là, des flancs sulfureux d'une ardente montagne  
Ses vers cherchent les cieux et brûlent les campagnes<sup>2</sup> ;  
Et là, dans la mêlée aux reflux meurtriers,  
Leur clameur sanguinaire échauffe les guerriers.  
Puis, d'une aile glacée rassemblant les nuages,  
Ils volent, troublent l'onde et soufflent les naufrages,

<sup>1</sup> Il faut mettre ceci dans la bouche du poète (qui n'est pas moi). (André Chénier).

<sup>2</sup> Rime inexacte et provisoire.

Et répètent au loin et les longs sifflements,  
Et la tempête sombre aux noirs mugissements,  
Et le feu des éclairs et les cris du tonnerre.  
Puis, d'un œil doux et pur souriant à la terre,  
Ils la couvrent de fleurs ; ils rassèrent <sup>1</sup> l'air.  
Le calme suit leurs pas et s'étend sur la mer.

---

Un Inca, racontant la conquête du Mexique par les Espagnols, que le peuple prenait pour des dieux, s'exprimera ainsi :

Pour moi, je les crois fils de ces dieux malfaisants  
Pour qui nos maux, nos pleurs, sont le plus doux encens ;  
Loin d'être dieux eux-même, ils sont tels que nous sommes,  
Vieux, malades, mortels. Mais, s'ils étaient des hommes,  
Quel germe dans leur cœur peut avoir enfanté  
Un tel excès de rage et de férocité ?  
Chez eux peut-être aussi qu'une avare nature  
N'a point voulu nourrir cette race parjure.  
Le cacao sans doute et ses glands onctueux  
Dédaignent d'habiter leurs bois infructueux.  
Leur soleil ne sait point sur leurs arbres profanes  
Mûrir le doux coco, les mielleuses bananes ;  
Leurs champs du beau maïs ignorent la moisson,  
La mangue leur refuse une douce boisson ;  
D'herbages vénéneux leurs terres sont couvertes ;  
Noires d'affreux poisons, leurs rivières désertes

<sup>1</sup> Cette expression est belle et pittoresque ; j'ignore pourquoi elle est abandonnée. Sa nouveauté pourrait déplaire dans une petite pièce de cent vers ; mais je pense qu'on peut la jeter avec succès dans un poème de douze mille vers. (A. Chénier.)

N'offrent à leurs filets nulle proie, et leurs traits  
Ne trouvent point d'oiseaux dans leurs sombres forêts.

---

« Il pourra être intéressant, dit André Chénier, de représenter cette jeune Américaine, qui fut amoureuse de Cortès, se plaisant à caresser le cheval du héros, à lui peigner la crinière, à lui présenter de la nourriture. » C'est à l'idée exprimée dans ces lignes que se rattache probablement le fragment suivant cité par Nodier (*Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*), d'après un manuscrit autographe :

Plus beau que ce coursier, ce superbe Cyllare,  
Cher aux lyres de Grèce et que vit le Ténare  
Obéir à la main du frère de Castor ;  
Plus beau même que toi, coursier au noble essor  
Qu'élevait Babylone aux amours de la reine,  
Quand tu la vis souvent, la belle Assyrienne,  
Dans ta crèche de marbre elle-même t'offrir  
Et l'orge et le froment qui devaient te nourrir,  
Et tresser de ses doigts ta crinière flottante,  
Et ton flanc retentir sous sa main caressante.

---

Magellan, fils du Tage, et Drake et Bougainville  
Et l'Anglais<sup>1</sup> dont Neptune aux plus lointains climats  
Reconnaissait la voile et respectait les pas.  
Le Cancer sous les feux de son brûlant tropique  
L'attire entre l'Asie et la vaste Amérique,  
En des ports où jadis il entra le premier.

<sup>1</sup> Le capitaine Cook.



Là, l'insulaire ardent, jadis hospitalier,  
L'environne : il périt. Sa grande âme indignée,  
Sur les flots son domaine, à jamais promenée,  
D'ouragans ténébreux bat le sinistre bord  
Où son nom, ses vertus, n'ont point fléchi la mort.

J'accuserai les vents et cette mer jalouse  
Qui retient, qui peut-être a ravi La Pérouse.  
Il partit. L'amitié, les sciences, l'amour  
Et la gloire française imploraient son retour.  
Six ans sont écoulés sans que la renommée  
De son trépas au moins soit encore informée.  
Malheureux ! un rocher inconnu sous les eaux  
A-t-il, brisant les flancs de tes hardis vaisseaux,  
Dispersé ta dépouille au sein du gouffre immense ?  
Ou, le nombre et la fraude opprimant ta vaillance,  
Nu, captif, désarmé, du sauvage inhumain  
As-tu vu s'apprêter l'exécrable festin ?  
Ou plutôt dans une île, assis sur le rivage,  
Attends-tu ton ami voguant de plage en plage ;  
Ton ami qui partout, jusqu'aux bornes des mers  
Où d'éternelles nuits et d'éternels hivers  
Font plier notre globe entre deux monts de glace,  
Aux flots de l'Océan court demander ta trace ?  
Malheureux ! tes amis, souvent dans leurs banquets,  
Disent en soupirant : « Reviendra-t-il jamais ? »  
Ta femme à son espoir, à ses vœux enchaînée,  
Doutant de son veuvage ou de son hyménée,  
N'entend, ne voit que toi dans ses chastes douleurs,  
Se reproche un sourire, et, tout entière aux pleurs,

Cherche en son lit désert, peuplé de ton image,  
Un pénible sommeil que trouble ton naufrage.

---

## L'ART D'AIMER.

### FRAGMENTS.

#### I.

. . . . .  
Flore met plus d'un jour à finir une rose.  
Plus d'un jour fait l'ombrage où Palès se repose ;  
Et plus d'un soleil dore, au penchant des coteaux,  
Les grappes de Bacchus, ces rivales des eaux.  
Qu'ainsi ton doux projet en silence mûrisse,  
Que sous tes pas certains la route s'aplanisse,  
Qu'un œil sûr te dirige, et de loin avec art  
Dispose ces ressorts que l'on nomme hasard.  
Mais souvent un jeune homme, aspirant à la gloire  
De venir, voir, et vaincre, et prôner sa victoire,  
Vole et, hâtant l'assaut qu'il eût dû préparer <sup>1</sup>,

. . . . .  
L'imprudent a voulu cueillir avant l'automne  
L'espoir à peine éclos d'une riche Pomone ;  
Il a coupé ses blés quand les jeunes moissons  
Ne passaient point encor les timides gazon.  
Le danger, c'est ainsi que leur bouche l'appelle,  
D'abord effraye ou semble effrayer une belle ;

<sup>1</sup> Phrase inachevée ; Latouche mit :

Vole et hâte l'assaut qu'il eût dû préparer.

Prudence, adresse, temps, savent l'accoutumer  
A le voir sans le craindre et bientôt à l'aimer.

## II.

Quand Junon sur l'Ida plut au maître du monde,  
Xanthus <sup>1</sup> l'avait tenue au cristal de son onde,  
Et sur sa peau vermeille une savante main  
Fit distiller la rose et les flots de jasmin.  
Cultivez vos attraits ; la plus belle nature  
Veut les soins délicats d'une aimable culture.  
Mais si l'usage est doux, l'abus est odieux.  
Des parfums entassés l'amas fastidieux,  
De la triste laideur trop impuissantes armes,  
A d'indignes soupçons exposerait vos charmes.  
Que dans vos vêtements le goût seul consulté  
N'étale qu'élégance et que simplicité.  
L'or ni les diamants n'embellissent les belles ;  
Le goût est leur richesse ; et, tout-puissant comme elles,  
Il sait créer de rien leurs plus beaux ornements ;  
Et tout est sous ses doigts l'or et les diamants.  
J'aime un sein qui palpite et soulève une gaze.  
L'heureuse volupté se plaît, dans son extase,  
A fouler mollement ces habits radieux  
Que déploie au Cathay le ver industriel.

<sup>1</sup> Latouche lut sur le manuscrit Notts, ce qui ne s'explique pas ; M. G. de Chénier a lu Xanthus (le Xanthe ou Scamandre, fleuve de la Troade), ce qui au moins donne un sens. M. Beq de Fouquières croit qu'André Chénier avait écrit *Canathus*, fontaine de l'Argolide, où Junon, disait-on, se baignait chaque année (Pausanias, l. II, c. XXXVIII) ; mais alors le vers est faux. Nous n'avons pas cru devoir mettre un vers faux dans ce fragment.

Le coton mol et souple, en une trame habile,  
Sur les bords indiens, pour vous prépare et file  
Ce tissu transparent, ce réseau de Vulcain,  
Qui, perfide et propice à l'amant incertain,  
Lui semble un voile d'air, un nuage liquide,  
Où Vénus se dérobe et fuit son œil avide.

## III.

Si d'un mot échappé l'outrageuse rudesse  
A pu blesser l'amour et sa délicatesse,  
Immobile, il gémit : songe à tout expier.  
Sans honte, sans réserve, il faut s'humilier ;  
Tombe même à genoux, bien loin de te défendre ;  
Tu le verras soudain plus amoureux, plus tendre,  
Courir et t'arrêter, et lui-même à genoux  
Accuser en pleurant son injuste courroux.  
Mais souvent malgré toi, sans fiel ni sans injure,  
Ta bouche d'un trait vif aiguise la piqure ;  
Le trait vole, tu veux le rappeler en vain ;  
Ton amant consterné dévore son chagrin.  
Ou bien d'un dur refus l'inflexible constance  
De ses feux tout un jour a trompé l'espérance ;  
Il boude : un peu d'aigreur, un mot même douteux  
Peut tourner la querelle en débat sérieux.  
Oh ! trop heureuse alors si, pour fuir cet orage  
Les Grâces t'ont donné leur divin badinage,  
Cet air humble et soumis de n'oser l'approcher,  
D'avoir peur de ses yeux et de t'aller cacher,  
Et de mille autres jeux l'inévitable adresse,

De mille mots p[ro]l[ai]sants l'aimable gentillesse,  
 Enfin tous ces détours dont le charme ingénu  
 Force un rire amoureux vainement retenu <sup>1</sup>.  
 Il t'embrasse, il te tient, plus que jamais il t'aime  
 C'est ton tour maintenant de le boudier lui-même.  
 Loin de s'en effrayer, il rit, et mes secrets  
 L'ont instruit des moyens de ramener la paix.

. . . . .  
 Sache inventer pour lui mille tendres folies.  
 Il faut, en le grondant, le serrer dans tes bras ;  
 Lui dire, en le baisant, que tu ne l'aimes pas ;  
 Et les reproches feints, la colère badine,  
 Et des mots caressants la mollesse enfantine,  
 Et de mille baisers l'implacable fureur.

. . . . .

## IV.

Souvent d'un peu d'humeur, d'un moment de caprice  
 (Toute belle a les siens) il ressent l'injustice ;  
 Il se désole, il crie, il est trompé, trahi ;  
 Tu ne mérites pas un amant tel que lui ;  
 Il a le cœur si bon ! sa sottise est extrême !  
 Il te hait, te maudit ; plus que jamais il t'aime.

## V.

Crains que l'ennui fatal dans son cœur introduit  
 Puisse compter les pas de l'heure qui s'enfuit.

<sup>1</sup> M. G. de Chénier donne cette variante comme la dernière pensée de l'auteur :

Fait éclater un rire à peine retenu.

Il est pour la tromper un aimable artifice :  
Amuse-la des jeux qu'invente le caprice ;  
Lasse sa patience à mille tours malins,  
Ris et de sa faiblesse et de ses cris mutins.  
Tu braves tant de fois sa menace éprouvée !  
Elle vole, tu fuis ; la main déjà levée,  
Elle te tient, te presse, elle va te punir.  
Mais vos bouches déjà ne cherchent qu'à s'unir.  
Le ciel d'un feu plus beau luit après un orage.  
L'amour fait à Paphos naître plus d'un nuage ;  
Mais c'est le souffle pur qui rend l'éclat à l'or,  
Et la peine en amour est un plaisir encor.  
Le hasard à ton gré n'est pas toujours docile ?  
Une belle est un bien si léger, si mobile !  
Souvent tes doux projets, médités à loisir,  
D'avance destinaient la journée au plaisir ;  
Non, elle ne veut pas, d'autres soins occupée ;  
Tu vois avec douleur ton attente échappée.  
Surtout point de contrainte ; espère un plus beau jour :  
Imprudent qui fatigue et tourmente l'amour !  
Essaye avec les pleurs, les tendres doléances,  
De faire à ses desseins de douces violences ;  
Sinon, tu vas l'aigrir ; tu te perds. La beauté,  
Je te l'ai fait entendre, aime sa volonté.  
Son cœur impatient, que la contrainte blesse,  
Se dépîte : il est dur de n'être pas maîtresse.  
Prends-y garde : une fois le ramier envolé  
Dans sa cage confuse est en vain rappelé.  
Cède ; assieds-toi près d'elle ; et, soumis avec grâce,  
D'un ton un peu plus froid, sans aigreur ni menace,

Dis-lui que de tes vœux son plaisir est la loi.  
Va, tu n'y perdras rien, repose-toi sur moi.  
Complaisance a toujours la victoire propice.  
Souvent de tes désirs l'utile sacrifice,  
Comme un jeune rameau planté dans la saison,  
Te rendra de doux fruits une longue moisson.

## VI.

Flore a pour les amants ses corbeilles fertiles ;  
Et les fleurs, dans leurs jeux, ne sont pas inutiles.  
Les fleurs vengent souvent un amant courroucé  
Qui feint sur un seul mot de paraître offensé.  
Il poursuit son espiègle, il la tient, il la presse ;  
Et fixant de ses flancs l'indocile souplesse,  
D'un faisceau de bouquets en cachette apporté  
Châtie, en badinant, sa coupable beauté,  
La fait taire et la gronde, et d'un maître sévère  
Imite, avec amour, la plainte et la colère ;  
Et négligeant ses cris, sa lutte, ses transports,  
Arme le fouet léger de rapides efforts,  
Frappe et frappe sans cesse, et s'irrite et menace,  
Et force enfin sa bouche à lui demander grâce.  
Telle Vénus souvent aux genoux d'Adonis,  
Vit des taches de rose empreintes sur ses lis.  
Tel l'Amour, enchanté d'un si doux badinage,  
Loin des yeux de sa mère, en un charmant rivage,  
Caressait sa Psyché dans leurs jeux enfantins,  
Et de lacets dorés chargeait ses belles mains.  
Fontenay ! lieu qu'Amour fit naître avec la rose,

J'irai (sur cet espoir mon âme se repose),  
 J'irai te voir, et Flore et le ciel qui te luit.  
 Là je contemple enfin (ma déesse m'y suit),  
 Sur un lit que je cueille en tes rians asiles,  
 Ses appas, sa pudeur, et ses fuites agiles,  
 Et dans la rose en feu l'albâtre confondu,  
 Comme un ruisseau de lait sur la pourpre étendu.

## VII.

C'est l'amour qui trompant la sombre vigilance,  
 Sait donner devant elle une voix au silence.

. . . . .

Une jeune beauté par lui seul affermie,  
 Quand la troupe aux cent yeux est enfin endormie,  
 De son lit qui pleurait l'absent trop attendu  
 Fuit, se glisse, et d'un pied muet et suspendu  
 Au jeune impatient va, d'aise palpitante,  
 Ouvrir enfin la porte amie et confidente ;  
 Et sa main, devant elle, interroge sans bruit  
 Et sa route peureuse et les murs et la nuit.

. . . . .

Il apprend aux soupirs à s'exhaler à peine ;  
 Il instruit, près des murs qui pourraient vous ouïr,  
 Vos baisers à se taire et ne vous point trahir.

## VIII.

. . . . . L'obstacle encourage l'amour.  
 J'épargne le chevreuil que nul bois, nul détour



Ne dérobe à mes traits dans la vaste campagne ;  
 Je veux le suivre au haut de la sombre montagne,  
 Et trempé de sueurs, affronter en courant  
 La ronce hérissée et l'orageux torrent.

## IX.

. . . . .  
 De tes traits languissants observe la pâleur,  
 Si telle est des amants l'amoureuse couleur.  
 Procris, pâle et mourante, aux bois suivait Céphale.  
 Vois, pour Endymion, Phœbé mourante et pâle,  
 Vois d'Alphée éploré pâlir le front vermeil,  
 Et la pâle Clytie amante du soleil.

## X.

Quand l'ardente saison fait aimer les ruisseaux,  
 A l'heure où vers le soir, cherchant le frais des eaux,  
 La belle nonchalante à l'ombre se promène,  
 Que sa bouche entr'ouverte et que sa pure haleine,  
 Et son sein plus ému de tendresse et de vœux,  
 Appellent le baiser et respirent ses feux ;  
 Que l'amant peut venir, et qu'il n'a plus à craindre  
 La raison qui mollit et commence à le plaindre ;  
 Que sur tout son visage, ardente et jeune fleur,  
 Se répand un sourire insensible et rêveur ;  
 Que son cou faible et lent ne soutient plus sa tête ;  
 Que ses yeux, dans sa course incertaine et muette,  
 Sous leur longue paupière à peine ouverte au jour,  
 Languissent mollement et sont noyés d'amour ;  
 . . . . .

## XI.

Ainsi quand au hasard un doigt harmonieux  
 Agite et fait parler une corde sonore,  
 Une autre corde au loin qu'on négligeait encore  
 D'elle-même résonne, éveillée à ce bruit,  
 Et s'unit à sa sœur, et l'écoute et la suit.

## XII.

. . . . .  
 Aux bords où l'on voit naître et l'Euphrate et le jour,  
 Plus d'obstacle et de crainte environne l'amour.

Aussi . . . . .

. . . . .  
 . . Sans se pouvoir parler même des yeux,  
 On se parle, on se voit. Leur cœur ingénieux  
 Donne à tout une voix entendue et muette,  
 Tout de leurs doux penses est le doux interprète.  
 Désirs, crainte, serments, caresse, injure, pleurs,  
 Leurs dons savent tout dire : ils s'écrivent des fleurs.  
 Par la tulipe ardente une flamme est jurée ;  
 L'amarante immortelle atteste sa durée,  
 L'œillet gronde une belle ; un lis vient l'apaiser.  
 L'iris est un soupir ; la rose est un baiser.  
 C'est ainsi chaque jour qu'une sultane heureuse  
 Lit en bouquet la lettre odorante, amoureuse.  
 Elle pare son sein de soupirs et de vœux ;  
 Et des billets d'amour embaument ses cheveux.

## XIII.

Offrons tout ce qu'on doit d'encens, d'honneurs suprêmes,  
Aux dieux, à la beauté plus divine qu'eux-mêmes.  
Puisse aux vallons d'Hémus, où les rocs et les bois  
Admirèrent d'Orphée et suivirent la voix,  
L'Hèbre ne m'avoir pas en vain donné naissance !  
Les Muses avec moi vont connaître Byzance ;  
Et si le ciel se prête à mes efforts heureux,  
De la Grèce oubliée enfant plus généreux,  
Sur ses rives jadis si noblement fécondes,  
Du Permesse égaré je ramène les ondes.  
Pour la première fois de sa honte étonné,  
Le farouche turban, jaloux et consterné,  
D'un sérail oppresseur, noir séjour des alarmes,  
Entendra nos accents et l'amour et vos charmes.  
C'est là, non loin des flots dont l'amère rigueur  
Osa ravir Sestos au nocturne nageur,  
Qu'en des jardins chéris des eaux et du zéphyre,  
Pour vous, rayonnant d'or, de jaspé, de porphyre,  
Un temple par mes mains doit s'élever un jour.  
Sous vos lois j'y rassemble une superbe cour,  
Où de tous les climats brillent toutes les belles :  
Elles règnent sur tout, et vous régnerez sur elles.  
Là des filles d'Indus l'essaim noble et pompeux,  
Les vierges de Tamise, au cœur tendre, aux yeux bleus,  
De Tibre et d'Éridan les flatteuses sirènes,  
Et du blond Eurotas les touchantes Hélènes,  
Et celles de Colchos, jeune et riche trésor,  
Plus beau que la toison étincelante d'or,

Et celles qui, du Rhin l'ornement et la gloire,  
Vont dans ses froids torrents baigner leurs pieds d'ivoire,  
Toutes enfin ; ce bord sera tout l'univers.

## XIV.

. . . . .  
L'amour croît par l'exemple, et vit d'illusions.  
Belles, étudiez ces tendres fictions  
Que les poètes saints, en leurs douces ivresses,  
Inventent dans la joie aux bras de leurs maîtresses :  
De tout aimable objet Jupiter enflammé,  
Et le dieu des combats par Vénus désarmé,  
Quand, la tête en son sein mollement étendue,  
Aux lèvres de Vénus son âme est suspendue,  
Et dans ses yeux divins oubliant les hasards,  
Nourrit d'un long amour ses avides regards ;  
Quels appas trop chéris mirent Pergame en cendre ;  
Quelles trois déités un berger vit descendre,  
Qui, pour briguer la pomme abandonnant les cieux,  
De leurs charmes rivaux enivrèrent ses yeux ;  
Et le sang d'Adonis, et la blanche hyacinthe  
Dont la feuille respire une amoureuse plainte ;  
Et la triste Syrinx aux mobiles roseaux,  
Et Daphné de lauriers peuplant le bord des eaux ;  
Herminie aux forêts révélant ses blessures ;  
Les grottes, de Médor confidentes parjures ;  
Et les ruses d'Armide, et l'amoureux repos  
Où, sur des lits de fleurs languissent les héros ;  
Et le myrte vivant aux bocages d'Alcine.  
Les Grâces dont les soins ont élevé Racine.

Aiment à répéter ses écrits enchanteurs,  
Tendres comme leurs yeux, doux comme leurs faveurs.

Belles, ces chants divins sont nés pour votre bouche.  
La lyre de Le Brun, qui vous plaît et vous touche  
Tantôt de l'élégie exhale les soupirs,  
Tantôt au lit d'amour éveille les plaisirs.  
Suivez de sa Psyché la gloire et les alarmes ;  
Elle-même voulut qu'il célébrât ses charmes,  
Qu'Amour vînt pour l'entendre ; et dans ces chants heureux  
Il la trouva plus belle et redoubla ses feux.  
Mon berceau n'a point vu luire un même génie ;  
Ma Lycoris pourtant ne sera point bannie.  
Comme eux, aux traits d'Amour j'abandonnai mon cœur,  
Et mon vers a peut-être aussi quelque douceur.

---

## SUZANNE.

### POÈME EN SIX CHANTS.

#### CHANT I.

Je dirai l'innocence en butte à l'imposture,  
Et le pouvoir inique, et la vieillesse impure,  
L'enfance auguste et sage, et Dieu, dans ses bienfaits,  
Qui daigne la choisir pour venger les forfaits.  
O fille du Très-Haut, organe du génie,  
Voix sublime et touchante, immortelle harmonie,

Toi qui fais retentir les saints échos du ciel  
D'hymnes que vont chanter, près du trône éternel,  
Les jeunes séraphins aux ailes enflammées ;  
Toi qui vins sur la terre aux vallons Idumées  
Répéter la tendresse et les transports si doux  
De la belle d'Égypte et du royal époux ;  
Et qui, plus fière, aux bords où la Tamise gronde,  
As, depuis, fait entendre et l'enfance du monde,  
Et le chaos antique, et les anges pervers,  
Et les vagues de feu roulant dans les enfers,  
Et des premiers humains les chastes hyménées,  
Et les douceurs d'Éden sitôt abandonnées,  
Viens ; coule sur ma bouche et descends dans mon cœur.  
Mets sur ma langue un peu de ce miel séducteur  
Qu'en des vers tout trempés d'une amoureuse ivresse  
Versait du sage roi la langue enchanteresse ;  
Un peu de ces discours grands, profonds comme toi,  
Paroles de délice ou paroles d'effroi  
Aux lèvres de Milton incessamment écloses,  
Grand aveugle dont l'âme a su voir tant de choses !

Le soleil avait fait plus de la moitié de son cours, et le jeune Joachim se préparait à sortir de Babylone. Tous les enfants de Juda, ses frères, l'attendaient, réparalus sur les chemins, pour le combler de bénédictions. Il allait au golfe Persique apprendre le sort d'un vaisseau chargé des trésors d'Ophir ; non qu'avide d'entasser de nouvelles richesses... ; mais il soulageait la captivité de ses frères..., et ses vertus leur faisaient espérer que le ciel les ferait retourner dans leur patrie, aux bords du Jourdain. La fille d'Helcias, la belle Suzanne, son épouse, ne peut s'arracher de ses bras.

Leurs adieux, leurs aimables discours. Il lui promet de revenir sous peu de jours. (Sans oublier de parler déjà de la fille du frère mort de Suzanne, qui la nommera sa sœur, enfant de dix ans qui doit faire un rôle charmant

dans cet ouvrage.) Joachim part. Tous ses esclaves, tous les Hébreux lui souhaitent un heureux voyage et un prompt retour. Ils le voient partir avec peine. Deux seulement s'en réjouissent : ce sont deux vieillards pervers et méchants, juges du peuple et hypocrites de vertu. Leurs anges, qui sont du nombre des anges que le Fils de Dieu précipita dans les enfers, lorsque... (imiter Milton), ont fait parvenir à Joachim de fausses alarmes, pour l'écarter et servir les desseins des impudiques vieillards. L'un est un tel, l'autre est un tel. La chaste et vertueuse beauté a allumé dans leurs cœurs une incestueuse flamme. Le bonheur d'un couple de gens de bien a produit sur eux l'effet qu'il produit toujours sur des méchants : l'envie et la rage de le troubler. Dès longtemps ils en cherchent les moyens. Jadis, à l'insu l'un de l'autre, ils enfantaient les mêmes projets. Depuis, les deux méchants se sont reconnus, et ils méditent ensemble leurs coupables desseins. Sous le voile de l'amitié, ils se sont insinués chez Joachim. Ils le louent, ils lui demandent ses conseils pour juger le peuple. Ainsi, chaque jour, ils repaissent leurs infâmes regards de la vue de sa belle épouse, dont l'âme, pure comme le ciel, leur savait gré de leur tendresse pour son époux. Elle les reçoit avec un sourire, et ne soupçonne pas que ses yeux puissent leur inspirer le crime :

. . . . . et quand la nuit tranquille  
 Commençait de s'asseoir sur les tours de la ville,  
 Tous les deux se glissant par des chemins divers,  
 Retournent vers ce toit où leur âme est aux fers.  
 Au seuil de Joachim ils arrivent ensemble,  
 Se rencontrent. Chacun veut fuir, recule, tremble,  
 Craint les regards de l'autre, inquiet, incertain,  
 Confus de son silence. Et Manassès enfin :  
 « Mais, Séphar, je croyais qu'au sein de ta famille  
 Tu pressais dans tes bras et ta femme et ta fille.  
 J'attendais peu qu'ici, pour ne te rien celer...  
 — Toi-même, dit Séphar, qui peut t'y rappeler ?  
 Joachim est absent, tu le sais... Dans ton âme,  
 Peut-être pensais-tu que l'amour de sa femme  
 L'a déjà, malgré lui.... — Non, non, dit Manassès,

Pour un plus long séjour j'ai vu tous ses apprêts.  
Je venais... Sur ce seuil c'est lui qui me rappelle.  
Il se peut que déjà quelque esclave fidèle  
Soit venu. » Mais Séphar sourit et l'interrompt,  
Et d'un regard perçant, et secouant le front :  
« Va, je sais quel projet t'amène et te tourmente ;  
Joachim est absent, mais Suzanne est présente.  
Suzanne !... Manassès, tu l'aimes, je le voi.  
Mais j'ai des yeux aussi ; je l'aime comme toi.  
— Oui, tu dis vrai, Séphar ; oui, je l'aime. Et je doute  
Que pour toi contre moi... — Tiens, Manassès, écoute :  
Nous régnons sur le peuple unis jusqu'aujourd'hui ;  
C'est par là, tu le sais, que nous régnons sur lui.  
Tu me hais, je te hais. Si tu veux me détruire,  
Tu le peux. Si je veux, je puis aussi te nuire.  
Mais, ennemis secrets ou sincères amis,  
Toujours même intérêt nous force d'être unis.  
Les attraits d'une femme ont fasciné ta vue :  
A ses attraits aussi mon âme s'est émue.  
Nous sommes vieux tous deux ; mais quel œil peut la voir  
Sans pétiller d'amour, de jeunesse, d'espoir ?  
Ne soyons point jaloux. Faut-il qu'un de nous pleure ?  
Pour qu'elle soit à l'un, faut-il que l'autre meure ?  
Quand j'aurai de ma soif dans ses embrassements  
Rassasié les feux et les emportements,  
Envirai-je qu'un autre, altéré de ma proie,  
Aille aussi dans ses bras chercher la même joie ?  
Va, tu peux sur sa bouche éteindre tes ardeurs ;  
J'y peux de mon amour épuiser les fureurs,  
Sans qu'elle ait rien perdu de sa beauté suprême.



Nous la retrouverons tout entière la même.  
 Aidons-nous : ce trésor peut suffire à tous deux ;  
 Elle possède assez pour faire deux heureux. »

Il dit, et sur les plis de leurs sombres visages  
 Éclate un noir sourire. « Oui, Séphar, soyons sages,  
 Dit Manassès. Aimons, ne soyons point amis ;  
 Et, pour tromper toujours, soyons toujours unis.  
 Laissons à l'inquiète et vaine adolescence  
 De ses amours jaloux l'enfantine imprudence.  
 Viens ; au sortir du temple où ces temps malheureux  
 Attirent plus souvent les timides Hébreux,  
 Nous irons concerter chez moi, dans le mystère,  
 Les moyens de séduire et de nous satisfaire. »

Cependant on va au temple. Un jeune prophète éloquent, âgé de quatorze ans (Daniel), y explique la loi. Il s'est rendu déjà célèbre par sa liberté avec les rois et... Tout le peuple accourt... Suzanne avec toute sa maison et sa jeune sœur... Description de sa démarche et de sa contenance. Tout le peuple la respecte, l'admire en la regardant marcher, et ils se disent l'un à l'autre : « Certes, il n'y avait que Joachim qui méritât cette femme. Et sans cette femme, il n'y avait point d'épouse pour Joachim ; » et ils bénissent les cheveux blancs du bon Helcias, qui pleure de joie en regardant sa fille. Le jeune prophète chante ainsi : « sur la captivité des Juifs... description ; et sur ce que l'iniquité des hypocrites a été cause... » (imiter Milton et les livres juifs). Suzanne rentre chez elle... ; elle se couche..., et, dans l'absence de son mari, on dresse à côté d'elle un lit pour sa jeune sœur... Son sommeil est troublé... Description... Elle se réveille... ; elle s'écrie : « Dieu ! quelle agitation inquiète ! pourtant je suis sans remords. Le crime, si le crime existe est étranger à mon cœur... » Son discours réveille sa jeune sœur qui dormait à côté d'elle... Description de son doux et aimable sommeil... Son discours touchant et enfantin... « Si elle est malade... » (en tutoyant comme dans tout l'ouvrage). Suzanne répond... Elle ne peut se rendormir... ; elle appelle son esclave chérie, qui se nomme... Elle lui fait part de ses insomnies ; elle veut descendre dans ses jardins.

## CHANT II.

Description délicieuse des jardins, la nuit... Les anges bienfaisants y voltigent : c'est l'air frais... Les mauvais anges, sous de vilaines formes, serpents, autres... Là, Suzanne se promène avec ses esclaves. Elles s'asseyent et chantent alternativement (imiter le Cantique des Cantiques). Au matin, elle se reconche... Là, on peut mettre l'ange de Suzanne et les autres bons anges chantant un court cantique à l'aurore. Celui de Suzanne va trouver celui de la jeune sœur ; et, l'appelant mon frère... Ils auront entendu les deux mauvais anges des vieillards se féliciter de ce que Suzanne va souffrir ; ils s'avancent vers le trône de Dieu pour lire dans sa volonté ; mais ils le voient toujours jeter des yeux de bonté sur elle... Les vieillards viennent le matin ; ils entrent sans être vus, en se glissant... Ils se promènent longtemps dans les jardins en rêvant à leurs projets, incertains, inquiets. « Mais, disent-ils, elle sourit quand nous arrivons... ; et puis, toutes les femmes sont séduites, pourvu qu'on les flatte... » Ils passent là tout le jour...

## CHANT III.

Le soir, comme dans l'Écriture, elle vient se baigner... Elle renvoie son esclave... « Va, laisse-moi ici chanter à Dieu... » L'esclave obéit...

Et s'éloigne. A loisir les infâmes vieillards  
S'enivrent quelque temps d'impudiques regards.  
Ils attendent qu'au ciel la belle vertueuse  
Offre les doux transports de son âme pieuse,  
Qu'elle rêve à l'époux cher à son souvenir,  
Que son esclave enfin n'ait plus à revenir :  
Puis, comme deux serpents à l'haleine empestée,  
Quittant les noirs détours d'une rive infectée,  
Fondent sur un enfant qui dort au coin d'un bois,  
Ainsi de leur retraite ils sortent à la fois,  
Et sur elle avançant leur main vile et profane  
« Viens, sois à nous, ô belle ! ô charmante Suzanne !

Viens. Nul mortel ne sait qu'en ce bois écarté  
 Nous avons... » A ce bruit, l'innocente beauté  
 Rougit, tremble, pâlit, se retourne, s'étonne,  
 Se courbe, au fond de l'eau se plonge, s'environne,  
 Et mourante, ses bras contre son sein pressés,  
 Et ses yeux, et ses cris vers le ciel élancés : [rable!  
 « Dieu! grand Dieu! sauve-moi; grand Dieu! Dieu secou-  
 Couvre-moi d'un rempart, d'un voile impénétrable;  
 Tonne, ouvre-moi la terre, ouvre-moi les enfers,  
 Cache-moi dans ton sein. Sur eux, sur ces pervers  
 Jette l'aveuglement, la nuit, la nuit subite  
 Dont tu frappas jadis une ville maudite.  
 Dieu! grand Dieu!.. » Les vieillards, inquiets, frémissants  
 Lui murmurent tout bas vingt discours menaçants.  
 Ils iront; des jardins ils ouvriront la porte;  
 Ils sauront appeler une nombreuse escorte;  
 Ils diront qu'en ce lieu, conduits par des hasards,  
 Suzanne dans le crime a frappé leurs regards.  
 « Oui, crains notre vengeance; obéis, tais-toi, cède. »  
 Mais sans les écouter : « Grand Dieu! viens à mon aide,  
 Dieu juste, anges du ciel! criait-elle toujours.  
 Joachim! Joachim! oh! viens à mon secours! »

Son esclave fidèle vole... mais un des vieillards avait déjà ouvert la porte, il était revenu, et tous deux... « Nous venions nous informer de Joachim...; nous t'avons trouvée dans les bras d'un jeune homme... La loi!.. O malheureux Joachim! » Ils partent... La belle accusée baisse la tête et ne verse point de larmes... Son esclave, anéantie, sans voix, s'approche pour la soutenir... « Eh quoi! veux-tu encore me rendre ce service à moi, malheureuse accusée, surprise dans le crime?... » Ici les larmes, les sanglots... « Non, non! fille d'Helcias, dit l'esclave, non, tu n'es point coupable... » Elles marchent... La jeune sœur, qui les voit arriver, l'une laissant tomber quelques larmes, l'autre noyée de pleurs, pleure aussi et s'informe...

Suzanne se renferme... Son esclave lui lit, dans le volume sacré, Joseph vendu et devenu grand, Moïse sauvé des eaux, et d'autres exemples qu'elle écoute en silence, les yeux au ciel...

## CHANT IV.

Mais les vieillards ont parlé au peuple... « Peuple, un grand malheur est arrivé ! La fille d'Helcias, l'épouse de Joachim, Suzanne, est adultère !... Nous l'avons vue !... La loi !... » Le peuple, toujours crédule, dupe de leur fausse vertu, d'ailleurs toujours prompt à haïr ce qu'il est forcé d'admirer, s'assemble en tumulte devant la maison... Les vieillards arrivent ; les esclaves menacent ; mais les vieillards disent qu'ils apportent des paroles de paix. Ils entrent, demandent à lui parler seuls. Sans répondre, elle fait signe à son esclave de la laisser. Ils commencent par la vile menace : « Ton supplice est prêt. Il dépend de toi... » Elle reste immobile, les yeux baissés, et sans rien dire... Le second reprend : « Tu seras la plus heureuse des femmes... » Elle ne dit rien et reste immobile... Il s'emporte... « Nous nous vengerons sur tout ce qui t'est cher. Joachim périra... » Elle tremble. « Oui, Joachim périra, » s'écrient-ils tous deux ensemble. Alors elle lève la tête. Ses yeux se fixent au ciel ; elle se lève, et, muette, passe dans un autre appartement... Ils sortent... « Ma sœur, je vais mourir... Dis à Joachim... O Joachim !... » Helcias

Arrive tout couvert de cendre et de lambeaux...

Il embrasse sa fille... Il vient d'apprendre... Mais il sait qu'elle ne saurait être coupable... « Je ne veux que me traîner jusqu'à la porte de tes persécuteurs ; je veux y mourir en les maudissant...

Que ma dernière voix leur soit amère encore ;  
Qu'ils entendent ma mort ; que la prochaine aurore  
Présente mon cadavre à leurs yeux effrayés,  
Et qu'ils ne sortent point sans me fouler aux pieds... »

## CHANT V.

On vient la chercher... Elle marche au supplice..., la tête penchée sur son sein ; pâle, mais tranquille comme l'innocence. Ses esclaves, sa sœur, son père... Les vieillards lui lancent des regards de vile méchanceté satisfaite... Mais Joachim a trouvé ses richesses ; il revient avec des chameaux

chargés de trésors... Les présents qu'il destine à sa femme... Il arrive... Il voit une grande foule... Le premier qu'il interroge

. . . . . voudrait pouvoir lui taire :  
« Joachim ! une épouse, une épouse adultère ! »...

Joachim l'éloigne. « Malheureuse, dit-il,

Sans doute, son époux ne l'aura pas aimée,

ne lui aura pas été fidèle, comme Joachim à sa belle Suzanne... Peut-être un autre époux aurait eu en elle une autre Suzanne... » Il approche... Il voit la belle innocente... ; il tombe à terre demi-mort, en s'écriant : « Ah ! malheureux !... » On l'emporte. Elle le suit des yeux en disant :

« Toi, Joachim, aussi, tu me juges coupable ?

— Non, dit sa jeune sœur, non, peuple ; on vous abuse... Ce sont ces vieillards eux-mêmes qui ont voulu la séduire. » Ils l'interrompent : « Peuple, nous vous l'avons déjà dit... Nous sommes entrés dans la maison de Joachim... — Pour nous informer de lui, ajoute le second vieillard. — Nous avons trouvé son épouse avec un jeune homme, reprend le premier... — Dans ses bras, ajoute le second. — Il nous a échappé, malgré nos efforts, dit le premier. — Des vieillards, reprend le second, ne peuvent lutter contre un jeune homme, ni vouloir séduire une femme... Suzanne est adultère !... et la loi que le Seigneur a donnée à Moïse sur l'ardent sommet du Sinaï... O Joachim ! tu méritais une autre épouse !... » A ces mots, l'innocente condamnée tourna la tête vers les vieillards et les regarda. Ils voulurent fixer leurs yeux sur elle ; mais ils ne le purent. Ils détournèrent la tête l'un vers l'autre, de peur que le regard divin de cette chaste accusée n'arrachât leur âme de ses ténèbres, et ne la forçât à paraître sur leur visage... Le peuple environnait la jeune sœur... Les uns auraient voulu douter... ; les autres admiraient le bon naturel de cette enfant... ; d'autres, de la basse populace, disent que c'est signe qu'elle a un penchant à suivre l'exemple de Suzanne... ; les autres s'indignaient qu'un si beau visage cachât un cœur vicieux...

#### CHANT VI.

Mais les hommes se plaindraient du ciel, si le crime opprimait toujours l'innocence. L'Éternel était content de l'épreuve. Il appela l'ange tout de feu qui anime les prophètes. « Va, lui dit-il, trouver le jeune Daniel, et révèle-lui la vérité. Qu'il parle et qu'il punisse. » Le jeune Daniel, mêlé dans la foule du peuple, s'était levé sur ses pieds pour voir la condamnée. « Non,

s'était-il dit à lui-même, cette physionomie n'est point celle d'une femme coupable... » Il s'était élancé hors de la foule en criant : « Peuple, je suis innocent du meurtre que vous allez commettre. » Tout à coup l'esprit divin descendit sur lui, éclaira ses yeux, le fit lire dans les âmes, à travers le voile de chair et d'os qui les couvre. Il vit avec ravissement l'état de pureté de l'âme de Suzanne. Il frémit en voyant celle des vieillards, noire d'imposture et de vices, semblable au lac Asphaltite. « Arrêtez, arrêtez ! s'écrie-t-il, insensés que vous êtes !... Vous êtes dupes de scélérats !... Suzanne est innocente !... — Suzanne est innocente ! crie le peuple avec transport. Vive le jeune prophète qui venge la vertu opprimée !... » Ils s'assemblent... « Enfant prophète de Dieu, dit le peuple, interroge-les toi-même... » Il se lève... « Qu'on les sépare... Eh bien ! toi... race méchante et maudite, dis-nous sous quel arbre ?... — Sous un chêne... — Sous un chêne !

Va ! fuis ! ton mensonge exécrable  
Demeure suspendu sur ta tête coupable.

Voilà comment vous jugiez le peuple ! Qu'on fasse entrer l'autre. — Eh bien ! scélérat, dis-nous sous quel arbre ?... — Jeune enfant, quel es-tu ? que veux-tu ? quel droit as-tu d'interroger les vieillards ?... — Parle, parle, imposteur. Ce n'est point moi qui t'interroge ; c'est tout le peuple ; c'est Dieu qui tient son glaive tout prêt... Tremble, ton heure vient. Réponds, dis quel ombrage !... — Réponds, s'écrie le peuple... » Il se déconcerne un instant ; mais il se relève, essaye au calme son front dur et per-

Il rassure sa voix, il commence, il s'arrête :  
« Un sycomore épais... — Vengeance sur ta tête,  
« Vil imposteur !...

voilà comment vous jugiez le peuple !... La beauté vous séduisait !... »  
On les lapide, et le peuple en triomphe ramène à Joachim son épouse, qui, donnant la main à sa jeune sœur, l'aborde avec un sourire.

---

## NOTES.

— Cela aura six chants, dont j'ai marqué les séparations. J'ai regret de ne pouvoir le faire plus court. Il faudra l'orner de comparaisons, de dé-

tails asiatiques sur les vêtements, les aromates, les richesses, etc., pour en faire un ouvrage piquant.

— Les morceaux du Cantique à imiter au deuxième chant sont ceux où Elle court après Lui, et quand Il répond, ce sera l'esclave. Puis Suzanne priera les jeunes filles de Jérusalem de le chercher avec elle, et l'esclave répondra : « Celui que tu cherches, ô la plus belle des femmes. »

— On peut terminer le récit poétique et très court de Joseph, à la fin du troisième chant, par ces touchantes paroles de la Genèse :

Je suis votre Joseph ; mon père est-il vivant ?

— Au deuxième chant, il faut la peindre à table. Elle ne mange point. Elle n'écoute point ses femmes qui chantent sur le luth. Une rêverie profonde répand une expression mélancolique sur son céleste visage. Elle songe à son époux qui est loin d'elle. Ce soir la main de Joachim ne pressera point la sienne. La voix de Joachim ne lui dira point adieu. La bouche de Joachim ne lui donnera point le chaste baiser du sommeil. Elle s'égare dans ces tristes pensées, et sa belle main va sur ses yeux essuyer une larme... Elle se lève, etc.

Le peuple, à la fin, peut comparer Daniel aux anges qui visitaient Adam, et qui demandaient l'hospitalité à Abraham, etc.

— Au lieu de ces anges gardiens qui me sont venus à l'esprit dans la première idée de cet ouvrage et qui composent un merveilleux déjà usé et rebattu par les poètes allemands, il vaut mieux en employer un autre. Il n'y a qu'à faire guider les infâmes vieillards par Béliar, le dieu de la débauche, que Milton peint dans cette énumération des anciens dieux de l'Orient... Admirable morceau ! Parler des divinités babyloniennes et de leurs fêtes impudiques, — V. Hérodote et les poètes juifs, — et les bien décrire. L'ange de la pudeur sera celui de Suzanne... cela vaut mieux... Un autre sera celui de la jeune sœur, etc... En personnifiant ainsi toutes les vertus humaines et leur donnant un visage expressif et allégorique... cela sera d'ailleurs plus court et me laissera plus de place pour les détails historiques et géographiques sur tous ces pays, Phénicie, Judée, Damas, Mésopotamie.

La grâce mignarde et affectée des filles de Babylone, la mollesse et l'impudicité de leurs fêtes, feront un beau contraste avec les mœurs et la physionomie de Suzanne.

— Lorsque Suzanne voudra descendre, la nuit, dans ses jardins, deux de ses femmes lui mettront aux pieds une chaussure qu'il faudra peindre. Ce sera comme des pantoufles.

Mais quand elle voudra se baigner, il faudra peindre la chaussure que ses femmes lui ôteront et qui ne sera point la même, et peindre aussi tous les vêtements, à mesure qu'elles l'en dépouilleront.

— Pendant que les vieillards délibèrent entre eux avant d'aller parler à Suzanne, le même ange qui écrivit les trois mots de Balthazar vient tout à coup leur graver sur la muraille le tableau de quelque scélérat calomniateur puni dans l'Écriture. Ils regardent, ils restent muets ; leurs cheveux se dressent sur leurs têtes, puis ils se regardent l'un l'autre, rougissent, chacun des deux tremblant que l'autre ne se soit douté de ce qui se passait en lui, et sans se rien communiquer ils continuent à ourdir la trame d'adultère ou de calomnie, et sortent pour aller parler à Suzanne.

On peut couvrir les murailles de Suzanne de tapisseries chargées de belles histoires juives.

Parler de ce fameux temple ou tour de Bel, et de cet escalier qui tournait huit fois, — V. Hérodote et Rollin, t. II, — et des jardins de Sémiramis et de tout ce qu'il y avait à Babylone. La statue échevelée de Sémiramis. — Sardanapale et son épitaphe.

Sur la tour de Babel ajouter : FAMA EST, les fables racontent que...

Mettre dans la bouche d'un prophète que le lieu où ils sont captifs et maltraités était autrefois l'Éden...

Quand le Seigneur créa le monde... quand il créa la lumière... (peindre les effets de la lumière naissante). La nuit, qui avait espéré posséder l'univers à jamais, s'enveloppa dans ses voiles, et fuit dans son antre, d'où elle n'est point sortie. Ce que nous appelons la nuit n'est que l'ombre. Ce n'est qu'à la fin du monde...

---



# THÉÂTRE <sup>1</sup>.

---

## LA BATAILLE D'ARMINIUS.

### TRAGÉDIE.

Peindre Quintilius Varus, comme il est représenté par Velleius Paterculus, doux, tranquille, épicurien, voulant soumettre les Germains par une administration civile plutôt que par les armes. Faire bien contraster le ton des Romains et celui des Germains que les Romains appelleront toujours *les barbares*.

Arminius (c'est ainsi que les Romains l'appelleront et les Germains Hermann) ouvrira (la scène) en entrant avec ses compagnons, et venant d'enlever la fille de Ségeste, Germain ami des Romains. Il parlera de ce traître... Ségeste découvrira à Varus qu'Arminius soulève les Germains... et lui conseillera de le faire enchaîner lui-même ainsi qu'Arminius et tous les chefs germains. Indolence de Varus... qui lui dit que c'est l'enlèvement de sa fille qui le rend si ennemi d'Arminius... mais qu'il lui fera rendre justice...

Représenter ensuite le passe-temps des Romains au camp... Enfin la révolte des Germains est assurée. Les Romains s'arment et repoussent un poste de Germains... et reviennent triomphants au camp. C'est le soir. Les Germains enterrent leurs morts. Chant lugubre des bardes à imiter d'Ossian. Souper dans la tente de Varus. Ils sont fiers de leur victoire. (Les Germains se sont laissé battre et ont fui pour les attirer demain dans

<sup>1</sup> Parmi ses projets littéraires, André Chénier avait en l'idée d'écrire des tragédies, des comédies et des satyres, à l'imitation des poètes athéniens. On a trouvé dans ses papiers quelques morceaux de prose et de vers qui se rattachent à cet ordre de compositions ; nous donnons ceux qui nous ont paru offrir de l'intérêt. Les tragédies devaient être en vers alexandrins, les comédies et les satyres en vers de dix syllabes. Quelques-unes des tragédies ainsi que les satyres, et peut-être toutes, auraient en des chœurs.

des endroits marécageux, etc.). Ils parlent de celle qu'ils remporteront demain... Leur joie est interrompue par les chants et les cris des barbares sur les montagnes, qu'on doit entendre de loin (deux ou trois vers tout au plus et plusieurs fois). Ils se félicitent de ce qu'ils retourneront en Italie, dont ils font des descriptions qu'il faut tirer des poètes romains de ce temps-là... puis l'un d'eux fait une peinture poétique de leur triomphe... Les chefs des barbares enchaînés... Le char... les bas-reliefs en bronze... où telle et telle montagne couverte de neige, de bois... tel et tel marais... tel ou tel fleuve, le Rhin, l'Elbe, rouleront leur onde captive... Ils finissent par se couronner de fleurs... et un chœur de courtisanes romaines chante des vers traduits d'Horace, de Tibulle, etc. Au point du jour le signal du combat... Les chœurs de bardes descendent devant l'armée et chantent des chants guerriers... La bataille... Varus blessé et désespéré vient, accuse sa folie et se tue. Les barbares emportent le corps. Statue d'Odin. Ils lui offrent ces corps morts, lui consacrent les armures, les boucliers, les aigles, insultent les Romains... Les bardes (dont le chant, comme tous les autres, sera coupé, soit par strophes et antistrophes, soit par demi-chœurs d'égales mesures, chantent le triomphe. Le dernier vers de chaque strophe ou demi-chœur doit être :

Bois, Odin, c'est du sang romain.

cela doit être répété quatre fois. Dans ce dernier cantique, il faut mettre ceci :

Les sept monts, tyrans de la terre,  
Tressailleront d'épouvante et d'effroi.

.....  
Cet Auguste vaincu, ce César fils des dieux,  
Ce monarque des sept collines,

Il mettra ce jour parmi les *nefasti*... Chaque année, à pareil jour, il portera le deuil... Oh ! quand il apprendra cette nouvelle à table, à son festin !... la coupe pleine de falerne lui tombera des mains...

De son front pâlisant son insolent laurier  
Tombera réduit en poudre.

.....  
.....

De son front chargé de cent couronnes, il frappera les murs de son palais dominateur du monde :

. . . . et d'une voix de sanglots étouffée  
Il s'écriera : « Varus, rends-moi mes légions ! »

Chaque nuit il verra l'ombre de Varus... le champ de bataille tout blanchi d'ossements... les marais roulant les cadavres... la statue d'Odin entourée d'aigles et de drapeaux romains... Alors il se réveillera en sursaut, tout trempé de sueur, tout tremblant d'effroi... car il aura entendu nos chants terribles comme la tempête :

A son esprit le songe aux ailes noires  
Aura porté la voix du fier Germain,  
Qui chantait au dieu des victoires :  
Bois, Odin, c'est du sang romain.

---

## ALEXANDRE VI<sup>1</sup>.

### I.

Ses enfants ! Les chrétiens ne sont plus sa famille !  
Quoi ! l'Église de Dieu n'est plus sa seule fille ?

<sup>1</sup> On a publié ce fragment et le suivant comme appartenant à un poème sur la superstition ; mais nous savons aujourd'hui quel était le sujet de ce poème ou plutôt de ce discours en vers. Alexandre VI, les anciens Romains n'ont évidemment rien de commun avec Cagliostro, Mesmer, le baquet magnétique. Le manuscrit qui contient ces deux fragments porte en tête du premier : *Θεσπιακ. αλογ.* C'est-à-dire, d'après M. Becc de Fouquières : *Tragédies dans le genre d'Eschyle.*

En tête du canevas de *la Bataille d'Arminius* on trouve ces mêmes mots : *Θεσπιακ. αλογ.* dont le sens est donné par la nature de cette composition. Le fragment sur Alexandre VI et le suivant, s'il faut en effet les rapporter l'un et l'autre au même sujet, appartiennent à une composition de ce genre ; mais quel était le sujet et le plan de cette tragédie, c'est ce qu'il n'est pas possible de deviner.

Leur naissance est un crime et pour eux et pour lui.  
Et quels enfants encore il avoue aujourd'hui !  
L'une à la fois, grand Dieu ! sa fille et sa maîtresse  
(O nom de la pudeur ! ô saint nom de Lucrece !);  
Tous méchants comme lui, dignes de son amour.  
Lui seul dans l'univers put leur donner le jour.  
Ses fils, vraiment ses fils, lâche et coupable engeance,  
A son école impie ont appris la vengeance,  
L'imposture, la soif de l'or et des États,  
L'art des poisons secrets et des assassinats.  
Sa fille, à l'impudence en naissant élevée,  
A ses époux mourants par son père enlevée !  
A son frère, à son père indignement aimé,  
Son sacrilège lit n'est pas même fermé.  
Prêtre fornicateur, d'un inceste adultère  
Le monstrueux mélange était fait pour lui plaire.  
Des baisers de la fille et des crimes des fils,  
Ou le sceptre, ou la pourpre, ou la mitre est le prix.  
Non, certes, l'Esprit-Saint, ennemi du parjure,  
Ne saurait habiter cette poitrine impure.  
Non ! les anges du ciel n'approchèrent jamais  
Ces lèvres ni ces yeux affamés de forfaits.  
O Christ ! agneau sans tache, ô Dieu sauveur de l'homme !  
Non ! tu ne souris point sur les autels de Rome,  
Lorsque parmi ses fils, ce pontife assassin  
Que sa fille impudique a tenu sur son sein,  
Couvrant des trois bandeaux sa tête diffamée,  
Ouvre, pour te louer, sa bouche envenimée ;  
Quand ses mains, de poisons artisans odieux,  
Touchent ton corps sacré, nourriture des cieux,

Quand. . . . .

Il tend sur les chrétiens sa droite incestueuse,  
Et pour bénir le peuple ose de rang en rang  
Lever des doigts souillés de crimes et de sang.

## II.

. . . . .  
Hommes saints, hommes dieux, exemple des Romains,  
Divin Caton, Brutus, les plus grands des humains,  
Pensiez-vous que jamais, plein d'orgueil et de gloire,  
Au milieu des respects d'un stupide auditoire,  
Dans un poudreux gymnase au mensonge immolé,  
Un rhéteur imbécile et d'ignorance enflé,  
Sur la foi d'un sophiste élève de Carthage,  
Dût prouver que vos cœurs n'eurent qu'un vain courage,  
Et qu'une vertu vaine, et que ce prix si doux  
De s'immoler pour elle était vain comme vous ?  
Vous dévouer aux feux où le crime s'expie ;  
Vous prodiguer les noms et de lâche et d'impie,  
Pour n'avoir pas voulu montrer à l'univers  
Aux pieds du crime heureux la vertu dans les fers ?

---

PROLOGUE<sup>1</sup>.

Bonjour, salut. Paix ! je suis l'orateur,  
Ou le Prologue envoyé de l'auteur.  
Si vous avez feuilleté quelques pages,  
Tout ce cortège aux folâtres visages,  
Ces chœurs dansants et ces ris un peu fous,  
Vous font juger assez que devant vous  
Se vient montrer la gentille comédie ;  
Non cette froide, insipide, étourdie,  
Qui ne dit rien et se pare aujourd'hui  
De mots fardés, de grimace, d'ennui,  
De plats sermons ; mais celle que l'Attique  
Vit s'agiter sur son théâtre antique.  
Le bon rimeur qui fait que nous voici  
A d'autres dieux fut dévot jusqu'ici.  
Ses vers, amants des forêts solitaires,  
S'embellissaient d'études plus sévères.  
Mais de sa route il faut quelques instants  
Qu'il se détourne. Un tas de charlatans,  
De vils escrocs à qui chacun fait fête,  
Ont de sa bile excité la tempête.  
Or, comme il faut pour flétrir ces pervers,  
Les saupoudrer de caustiques amers,  
Il veut contre eux, pour signaler sa haine,  
Ressusciter la scène athénienne.

<sup>1</sup> Ce prologue était destiné à une comédie, où André Chénier se proposait de fustiger le même charlatanisme, les mêmes impostures qu'il devait attaquer aussi dans son poème sur la superstition ; elle aurait été intitulée : *les Charlatans* (Γοήτῆς).

Et c'est par nous qu'étalant une voix  
Neuve aujourd'hui, populaire autrefois,  
Il les fustige, et sur leur dos profane  
Fait pétiller le sel d'Aristophane.  
Ce Grec railleur, une fois trop mordant,  
Contre Socrate envenima sa dent.  
Mais il eut tout, esprit, force, harmonie,  
Invention, gaîté, grâce, génie.  
De son vers fin les âcres aiguillons  
Faisaient merveille à larder les félons ;  
Et suis marri que notre grand Voltaire,  
Que l'on croit plus qu'à Rome le saint-père,  
A tout propos nous le dénigre, au lieu  
D'étudier pour le connaître un peu.  
De ce rieur que chérissait la Grèce  
Il eut l'esprit, la verve, la finesse :  
Faut-il soi-même (et c'est ce qu'il fait, lui)  
Se souffleter sur la face d'autrui ?  
Sus ! Ouvrez donc de grands yeux. Notre scène  
Va vous offrir toute la vie humaine :  
Vous, vos amis ; miracles et jongleurs,  
Songes, esprits, prophètes, bateleurs,  
Contes sacrés, sottises qu'il faut croire,  
Dupes, fripons ; bref toute votre histoire<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ce prologue a encore trente-huit vers ; nous ne les donnons pas parce qu'ils nous semblent inférieurs aux précédents.





# POÉSIES DIVERSES.

---

## I.

### LA FRIVOLITÉ.

. . . . .  
. . . . . C'est la frivolité,  
Mère du vain caprice et du léger prestige.  
La fantaisie ailée autour d'elle voltige :  
Nymphes au corps ondoyant, né de lumière et d'air,  
Qui, mieux que l'onde agile ou le rapide éclair,  
Ou la glace inquiète au soleil présentée,  
S'allume en un instant, purpurine, argentée,  
Ou s'enflamme de rose, ou pétille d'azur.  
Un vol la précipite, inégal et peu sûr.  
La déesse jamais ne connut d'autre guide.  
Les Rêves transparents, troupe vaine et fluide,  
D'un vol étincelant caressent ses lambris.  
Après d'elle à toute heure elle occupe les Ris.  
L'un pétrit les baisers des bouches embaumées ;  
L'autre, le jeune éclat des lèvres enflammées ;  
L'autre, inutile et seul, au bout d'un chalumeau  
En globe aérien souffle une goutte d'eau.  
La reine, en cette cour qu'anime la folie,  
Va, vient, chante, se tait, regarde, écoute, oublie,

Et, dans mille cristaux qui portent son palais,  
Rit de voir mille fois étinceler ses traits.

## II.

FABLE TRADUITE D'HORACE <sup>1</sup>.

Un jour le rat des champs, ami du rat de ville,  
Invita son ami dans son rustique asile.  
Il était économe et soigneux de son bien ;  
Mais l'hospitalité, leur antique lien ,  
Fit les frais de ce jour comme d'un jour de fête.  
Tout fut prêt : lard, raisin , et fromage, et noisette.  
Il cherchait par le luxe et la variété  
A vaincre les dégoûts d'un hôte rebuté,  
Qui, parcourant de l'œil sa table officieuse,  
Jetait sur tout à peine une dent dédaigneuse.  
Et lui, d'orge et de blé faisant tout son repas,  
Laissait au citadin les mets plus délicats.  
« Ami, dit celui-ci, veux-tu dans la misère  
Vivre au dos escarpé de ce mont solitaire,  
Ou préférer le monde à tes tristes forêts ?  
Viens ; crois-moi, suis mes pas ; la ville est ici près :  
Festins, fêtes, plaisirs y sont en abondance.  
L'heure s'écoule, ami ; tout fuit, la mort s'avance :  
Les grands ni les petits n'échappent à ses lois ;  
Jouis, et te souviens qu'on ne vit qu'une fois. »

<sup>1</sup> Horace, *Satires*, liv. II, 6.

Le villageois écoute, accepte la partie :  
On se lève, et d'aller. Tous deux de compagnie,  
Nocturnes voyageurs, dans des sentiers obscurs  
Se glissent vers la ville et rampent sous les murs.  
La nuit quittait les cieux quand notre couple avide  
Arrive en un palais opulent et splendide,  
Et voit fumer encore dans des plats de vermeil  
Des restes d'un souper le brillant appareil.  
L'un s'écrie ; et, riant de sa frayeur naïve,  
L'autre sur le duvet fait placer son convive,  
S'empresse de servir, ordonner, disposer,  
Va, vient, fait les honneurs, le priant d'excuser.

Le campagnard bénit sa nouvelle fortune ;  
Sa vie en ses déserts était âpre, importune :  
La tristesse, l'ennui, le travail et la faim.  
Ici l'on y peut vivre ; et de rire. Et soudain  
Des valets à grand bruit interrompent la fête.  
On court, on vole, on fuit ; nul coin, nulle retraite.  
Les dogues réveillés les glacent par leur voix ;  
Toute la maison tremble au bruit de leurs abois.  
Alors le campagnard, honteux de son délire :  
« Soyez heureux, dit-il ; adieu, je me retire,  
Et je vais dans mon trou rejoindre en sûreté  
Le sommeil, un peu d'orge et la tranquillité. »

## III.

Ainsi, lorsque souvent le gouvernail agile  
De Douvre ou de Tanger fend la route mobile,

Au fond du noir vaisseau sur la vague roulant  
Le passager languit malade et chancelant.  
Son regard obscurci meurt. Sa tête pesante  
Tourne comme le vent qui souffle la tourmente,  
Et son cœur nage et flotte en son sein agité  
Comme de bonds en bonds le navire emporté.  
Il croit sentir sous lui fuir la planche légère.  
Triste et pâle, il se couche, et la nausée amère  
Soulève sa poitrine, et sa bouche à longs flots  
Inonde les tapis destinés au repos.  
Il verrait sans chagrin la mort et le naufrage :  
Stupide, il a perdu sa force et son courage ;  
Il ne retrouve plus ses membres engourdis.  
Il ne peut secourir son ami ni son fils,  
~~Ni soutenir son père,~~ et sa main faible et lente  
Ne peut serrer la main de sa femme expirante.

Fait en partie dans le vaisseau, en allant à Douvres, couché et souffrant, le 6. Écrit à Londres, le 10 décembre 1787.

#### IV.

Sans parents, sans amis et sans concitoyens,  
Oublié sur la terre et loin de tous les miens,  
Par les vagues jeté sur cette île farouche,  
Le doux nom de la France est souvent sur ma bouche.  
Auprès d'un noir foyer, seul, je me plains du sort.  
Je compte les moments, je souhaite la mort ;  
Et pas un seul ami dont la voix m'encourage,  
Qui près de moi s'asseye, et, voyant mon visage

Se baigner de mes pleurs et tomber sur mon sein,  
Me dise : « Qu'as-tu donc ? » et me presse la main <sup>1</sup>.

## V.

LES POÈTES<sup>2</sup>.

Après la prise de Constantinople et la renaissance des lettres, lorsque l'étude de la langue grecque et romaine fut répandue jusque dans le Nord...

Pour entendre ce chœur de cygnes étrangers,  
Le vaste écho des monts que la Baltique embrasse,  
Hérissé de forêts, de ses antres de glace  
Sortit, et souriant pour la première fois  
Il se plut à s'entendre et méconnut sa voix.

Quand les Anglais commencèrent à cultiver la poésie... Milton... homme sublime, qui a quelques taches comme le soleil... Pope... Thompson, aussi d'autres, étincellent quelquefois de beautés, comme les volcans qui lancent du feu au milieu des cendres et de la fumée...

Les poètes anglais, trop fiers pour être esclaves,  
Ont même du bon sens rejeté les entraves.  
Dans leur ton uniforme en leur vaine splendeur,  
Haletants pour atteindre une fausse grandeur,  
Tristes comme leur ciel toujours ceint de nuages,  
Enflés comme la mer qui blanchit leurs rivages,  
Et sombres et pesants comme l'air nébuleux  
Que leur file farouche épaissit autour d'eux,

<sup>1</sup> Ces vers ne portent pas de date dans le manuscrit : ils sont un peu postérieurs aux précédents, mais à peu près du même temps.

<sup>2</sup> C'est une sorte d'épigramme dont le sujet et le dessin restent assez incertains, quoique nous en ayons un canevas en prose mêlé de quelques morceaux en vers. André Chénier avait écrit en tête du canevas : *περὶ ποιητῶν*.  
(Sur les poètes).

D'un <sup>1</sup> génie étranger détracteurs ridicules,  
 Et d'eux-même et d'eux seuls admirateurs crédules,  
 Et certes <sup>2</sup> quelquefois, dans leurs écrits nombreux,  
 Dignes d'être admirés par d'autres que par eux.

Le beau siècle des Grecs n'est pas celui d'Alexandre... Leurs triomphes dans les lettres sont du même temps que leurs victoires pour la liberté... Toutes les îles... le Péloponnèse étaient pleins de poètes lyriques... Thespis parut... Alors la comédie... la tragédie... (les peindre allégoriquement). Les Perses viennent... Thémistocle... Minerve sur les remparts de sa ville chérie secoua sa redoutable égide... le Sunium trembla... Elle secoua sa lance, elle lança la foudre... Xerxès s'en retourna... son char (faire allusion au songe de sa mère dans Eschyle)... Sophocle, Phidias, etc... Salut, divine contrée où l'on a vu ce qu'on n'a point vu depuis et ce que peut-être on ne verra plus... les arts, la puissance et la liberté réunis ensemble.

Quoique les pays du Nord aient eu de très beaux génies, il semble que les pieds délicats des Muses aient peine à s'accoutumer à marcher sur tels et tels sommets.

## VI <sup>3</sup>.

C'est cet amour profond que la patrie inspire  
 Qui, sur soi, pour longtemps assied un vaste empire;  
 Qui, seul, en demi-dieux transforme les soldats,  
 Qui, seul, avec vigueur fait mouvoir les États,  
 Fait durer leur jeunesse, et d'une main divine  
 Les relève déjà penchant vers leur ruine.  
 L'or offrirait en vain des secours opulents;  
 En vain même le ciel formerait des talents.  
 Français, notre salut n'a point d'autre espérance;  
 Français, nous périssons si vous n'aimez la France;

<sup>1</sup> Latouche : *Du génie*.

<sup>2</sup> Latouche : *Et pourtant*.

<sup>3</sup> M. G. de Chénier rattache ce morceau au précédent; on ne voit pas le lien qui les unit.

Si vous ne l'aimez plus que.....  
Si le bonheur commun n'est pas votre bonheur,  
Rien, rien que cet amour fraternel et sublime  
Sous nos pas raffermis ne peut combler l'abîme.  
Que la France partout, du jeune homme pieux  
Occupe à tout moment et le cœur et les yeux ;  
Qu'il la voie et lui parle et l'écoute sans cesse ;  
Qu'elle soit son trésor, son ami, sa maîtresse ;  
Que même au sein des nuits, d'un beau songe charmé,  
Il serre dans ses bras ce simulacre aimé.

O chose sinistre ! quand un peuple s'abandonne et est indifférent à la chose publique !... ô honte ! ô douleur ! quand il admire follement ses ennemis et se méprise lui-même et se prosterné à leurs pieds !

Français, rougirez-vous de cette humble infamie ?  
Faudra-t-il voir toujours une race ennemie

Qui vous a fait tout le mal possible, etc... faudra-t-il voir toujours vos théâtres stupides retentir d'inepties aussi indignes du goût que du bon citoyen ?

Il faut être juste, il est beau d'admirer les vertus même d'un ennemi ; mais il faut qu'il les ait, ces vertus ; et il est honteux d'inventer à sa gloire des mensonges pompeux... J'ai habité parmi ces Anglais... Français, votre jeunesse n'apprend rien de bon chez eux... qu'à faire courir des chevaux, des paris ruineux... un jeu ! Laissons là les Anglais...

Laissons leur jeunesse..... mélancolique,  
Au sortir du gymnase ignorante et rustique,  
De contrée en contrée aller au monde entier  
Offrir sa joie ignoble et son faste grossier ;  
Promener son ennui, ses travers, ses caprices ;  
A ses vices partout ajouter d'autres vices ;  
Et présenter au ris du public indulgent  
Son insolent orgueil fondé sur son argent.

Ils ont une bonne constitution, il faut l'imiter... pourvu que nous n'imitions pas son indifférence à la chose publique... Quand tous les membres sont vendus, les citoyens se partagent en factions ; l'un est pour celui-ci, pour celui-là, nul n'est pour la patrie... l'argent effronté, la corruption ouverte et avouée...

Nation toute à vendre à qui peut la payer.

... Oh ! puissions-nous... oh ! puisse-je vivre assez pour voir la France... les provinces les plus éloignées se tenir par la main, par une douce opulence et un commerce de frères ! Mais si cela ne doit pas arriver, oh ! que ce moment m'ouvre le tombeau !

## VII.

Voyez rajeunir d'âge en âge  
L'antique et naïve beauté  
De ces Muses dont le langage  
Est brillant, comme leur visage,  
De force, de douceur, de grâce et de fierté.  
  
De ce cortège de la Grèce  
Suivez les banquets séducteurs ;  
Mais fuyez la pesante ivresse  
De ce faux et bruyant Permesse  
Que du Nord nébuleux boivent les durs chanteurs.

## VIII.

Belles, le ciel a fait pour les mâles cerveaux  
L'infatigable étude et les doctes travaux.  
Pour vous sont les talents aimables et faciles.  
O le sinistre emploi pour les grâces *badines* <sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Le mot *badines*, qui ne rime pas avec *faciles*, n'était là que provisoirement.



De poursuivre une sphère en ses cercles nombreux,  
 Ou du sec A plus B les sentiers ténébreux !  
 Quelle bouche immolée à leurs phrases si dures  
 Aura jamais la nuit les suaves murmures ,  
 Et pourra s'amollir à soupirer : *Mon cœur*,  
*Mon âme*, et tous ces noms d'amoureuse langueur ?

IX<sup>1</sup>.

. . . . .  
 Aux déserts de Barca le monstre des forêts,  
 Quand le Chien dévorant sur ces arides plaines  
 Vomit du haut des cieus ses brûlantes haleines,  
 Sent l'amour en fureur, dans ses flancs consumés,  
 Verser au lieu de sang des poisons allumés ;  
 Jamais de plus de morts, de meurtres, de carnages,  
 L'Afrique n'abreuva ses infâmes rivages.  
 Dieux ! que je plains alors l'étranger oublié  
 Qu'à ces bords..... la mer retient lié !  
 Chaque jour d'un sommet élané dans la nue,  
 Sur la vaste Amphitrite il promène sa vue.  
 A ses vœux enflammés prompts à se décevoir,  
 Son œil avide vole au-devant de l'espoir.  
 Un nuage lointain qui se penche sur l'onde,  
 Un roc où, se brisant, Téthys écume et gronde,  
 Un monstre qui surnage et des flots fend le cours,  
 Tout lui semble un vaisseau qui vole à son secours.  
 Mais quand du haut Atlas la cime dévorée

<sup>1</sup> Ce fragment devait sans doute servir à quelque comparaison ; il offre en lui-même un tableau énergique.

De rayons presque éteints est à peine éclairée,  
 Vers l'astre fugitif, sur un sommet assis,  
 Il tourne ses regards de larmes obscurcis.  
 Bientôt de mille cris l'air ébranlant les nues,  
 De rugissements sourds les cavernes émues,  
 Des tigres, des lions, les fureurs, les combats,  
 Dans le creux des rochers précipitent ses pas.  
 Là, pâle, anéanti, palpitant, hors d'haleine,  
 N'osant ni se mouvoir, ni respirer qu'à peine,  
 . . . . .  
 Verse une sueur froide et dresse ses cheveux.  
 Dans les convulsions d'une angoisse éternelle,  
 Il ne voit que la mort et que la mort cruelle;  
 Et quand le jour renaît dans les champs azurés  
 Ses yeux, de pleurs amers sans cesse dévorés,  
 N'ont point connu ce baume ami de la nature,  
 Qui des cœurs ulcérés assoupit la blessure.

## X.

LA SUPERSTITION <sup>1</sup>.

Il faut faire, et le plus tôt possible, un poème sur la superstition. Environ cent cinquante vers.

Notre siècle n'a pas tant à se glorifier... Il semble que tous les hommes soient destinés à être superstitieux... Chaque siècle l'est à sa manière... détailler cela... Il y a maintenant en Europe un germe de fanatisme... magnétisme... martinisme... Swedenborg... Cagliostro...

Un mensonge vieillit, il devient ennuyeux,  
 Il prend une autre forme et reparaît aux yeux.

<sup>1</sup> Ce poème ou discours satirique était dirigé contre les thaumaturges, Cagliostro, Mesmer, etc.

Pensant le fuir, trompés à sa ruse infidèle,  
 Nous courons l'embrasser sous sa forme nouvelle.  
 Nous fuyons un prestige, une vaine fureur,  
 Non pour la vérité, mais pour une autre erreur.

J'aime à voir les humains, ces êtres glorieux  
 Nés pour lever la tête et regarder les cieux,  
 Dans la fange à plaisir courbant ce front superbe,  
 Marcher sur quatre pieds et braire et brouter l'herbe.

Que le glaivé des lois frappe le malfaiteur ;  
 C'est à nous de punir le prophète menteur.  
 Voulant nous abuser, c'est nous seuls qu'il outrage.  
 Arabe vagabond, s'il ose, à chaque page,  
 Enfler de contes vains ses orgueilleux récits,  
 Et frapper sur l'épaule à des rois ses amis ;  
 S'il étale partout, dans sa plate éloquence,  
 Des temps, des lieux, des mœurs une absurde ignorance,  
 Aussitôt contre lui l'équitable raison  
 S'arme du ridicule et non de la prison.

Un jeune homme orgueilleux et docte réputé,  
 Tout plein de quelque auteur au hasard feuilleté,  
 Étonne un cercle entier de sa haute sagesse ;  
 Il se joue avec grâce aux dépens de la messe,

Il plaisante le pape et siffle avec dédain  
 Tous ces rêves sacrés qu'enfanta le Jourdain.  
 Et puis d'un ton d'apôtre, empesé fanatique,  
 Il prêche les vertus du baquet magnétique.  
 Et ces doigts qui de loin savent bien vous toucher.  
 Et font signe à la mort de ne pas approcher.  
 Un tel conte à ses yeux est moins plat, moins insigne.  
 Que ce vin frauduleux, étranger à la vigne,  
 Par qui sont de Cana les festins égayés,  
 Ou ces diables pourceaux dans le fleuve noyés.  
 C'est que son jugement n'est rien que sa mémoire ;  
 S'il croit même le vrai, c'est qu'il est né pour croire,  
 Ce n'est point que le vrai saisisse son esprit,  
 C'est que Bayle ou Voltaire ou Jean-Jacques l'a dit.  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . . Et le pauvre hébété,  
 N'est incrédule enfin que par crédulité.

## XI.

A M. BAILLY<sup>1</sup>.

. . . . .  
 Le poète enivré de ses jeunes fureurs,  
 Fuyant de l'envieux les bassesses obscures,  
 Se transporte en esprit dans les races futures,

<sup>1</sup> André Chénier avait l'intention d'adresser une épître à Bailly, célèbre depuis dans la Révolution, déjà illustre comme savant, et auteur d'une *Histoire de l'Astronomie*. On a de cette épître un court fragment et un canevas en prose dont nous extrayons quelques lignes qui en font

Et, promenant ses pas sous le bois égarés,  
Des poètes divins relit les vers sacrés.  
Leurs triomphes n'ont point abattu son courage.  
Il mesure leur vol qui plane d'âge en âge,  
L'ardeur de suivre aussi cet illustre chemin  
Soulève ses cheveux, aiguillonne sa main ;  
Il ferme le volume, il erre, il se tourmente,  
Des vers tumultueux de sa bouche éloquente  
Roulent. Seul avec lui, superbe et satisfait,  
Il s'écoute chanter, se récite, se plaît.  
Et puis quand de la nuit les heures pacifiques  
Ont calmé de ses sens ces vagues poétiques,  
Il reprend son travail ; consterné, furieux,  
Il n'y voit que défauts qui lui choquent les yeux ;  
Il jure d'oublier sa fatale manie,  
Les muses, ses projets. Mais bientôt son génie,  
Prompt à se rallumer, en de nouveaux transports  
S'élance, et se raidit à de nouveaux efforts.

connaître le sujet : « Exposer dans ce petit poème, adressé à M. Bailly, que les poètes de nos jours n'ont aucune teinture d'astronomie, d'histoire naturelle, de sciences ; que dès qu'ils savent assembler quelques rimes, ils se croient poètes... que les anciens étaient plus savants... Puis faire en une vingtaine de vers l'histoire de la poésie... Ensuite faire un petit précis de l'histoire de l'astronomie au moins moderne. Vanter l'étude de l'astronomie en disant : Que voyons-nous autour de nous ? des bassesses, des atrocités. Nous jetons-nous dans l'histoire ? L'histoire est sanglante de crimes... Heureux donc mille fois le sage qui, s'élevant au-dessus de la fange des passions humaines, se loge au sommet des montagnes, vit avec sa femme, ses enfants, quelques amis et avec ses livres et ses télescopes ; n'étudie que l'histoire du ciel qui est si douce et si pure, jusqu'à ce que, accablé de vieillesse, assis sur son lit et regardant les cieux, il exhale et rejoigne à l'âme universelle cette portion qui lui en était échue en partage et que son corps emprisonnait. »

## XII.

LA VIE LITTÉRAIRE<sup>1</sup>.

## 1.

Ce n'est plus un sommet serein couvert de fleurs,  
 Qu'habitent aujourd'hui les poétiques Sœurs;  
 C'est l'ancre de Lemnos, sombre et sinistre asile,  
 Où vingt Cyclopes noirs et d'envie et de bile,  
 Prompts à souffler des feux par la haine allumés,  
 Trempent aux eaux du Styx leurs traits envenimés;  
 Et d'outrage, de fiel, de calomnie amère,  
 Forgent sous le marteau l'iambe sanguinaire.

## 2.

Toi donc, ô dieu des vers, qui nourris de tes eaux  
 Ton interprète heureux, le sage Despréaux,  
 Et Voltaire, et Corneille, et l'âme de Racine,  
 Et Malherbe et Le Brun à la lyre divine,

<sup>1</sup> M. Gabriel de Chénier, ayant trouvé en tête de fragments relatifs aux lettres, aux littérateurs en général, et particulièrement aux poètes, ces mots : *Les Cyclopes littéraires*, supposa qu'André Chénier avait l'intention d'écrire un poème sous ce titre, et que ce poème devait avoir trois chants. D'après cette idée, il rangea, sous le titre de *les Cyclopes littéraires*, un certain nombre de fragments assez étendus, qui ont ceci de commun de se rapporter aux mœurs et aux caractères des littérateurs. D'ailleurs il est tout à fait impossible de deviner quel pouvait être exactement le sujet et surtout quel était le plan de ce poème; on ne comprend pas comment le titre fort bizarre sous lequel M. Gabriel de Chénier rassemble ces fragments pouvait leur convenir. Il paraît qu'il n'appartient qu'au premier. Le titre que nous ajoutons aux morceaux reproduits ici est justifié par la nature de ces fragments, mais il n'est pas d'André Chénier.

Et ce rêveur charmant chez qui, jusqu'aux poissons,  
Tout parle, tout pour l'homme, a d'utiles leçons,  
Et deux ou trois encore, honneur de ton empire,  
Que la France a vus naître et que l'Europe admire,  
Donne-moi de pouvoir sous leurs riches palmiers  
Faire germer aussi mes timides lauriers!  
Donne-moi d'un poète esprit, gloire, génie,  
Tout, excepté pourtant l'enfantine manie  
De tel, qui, possédé de son docte travers,  
Inepte et bête à tout ce qui n'est pas des vers,  
Ridicule jouet d'une verve inquiète,  
A toute heure est poète et n'est rien que poète.

## 3.

Pour tout esprit bien fait les lettres ont des charmes.  
A ce penchant si doux on voudrait obéir;  
Les lettrés ont pris soin de les faire haïr.  
Elles n'ont point ici d'ennemis plus contraires  
Que ces brigands pompeux, ministres littéraires,  
Dont la ligue formée en corps tumultueux,  
Repusse l'homme simple et droit et vertueux.  
Ah! de quelque laurier que leur main nous honore,  
Il faut les bien aimer pour les aimer encore,  
Quand d'un œil studieux on a vu tour à tour  
Quels indignes humains commandent dans leur cour.  
Mais il fait beau les voir s'écriant tous ensemble,  
Tels qu'en un carrefour où la meute s'assemble,  
Des dogues, l'œil ardent et luttant à grands cris,  
D'un festin nuptial s'arrachant les débris,  
D'une triste assemblée immolée à leurs veilles,

Se disputer entre eux les yeux et les oreilles.  
L'un au loin dans Strabon voyage et s'applaudit;  
L'autre un calcul en main l'arrête et l'interdit;  
Mais l'autre au milieu d'eux, toujours, toujours poète,  
Improvise, extravague, embouche la trompette,  
Répond en hémistiche et cite de grands mots  
Qu'au théâtre le soir mugit quelque héros.

## 4.

Du seul nom de rival leur gloire est alarmée.  
Tout succès est un vol fait à leur renommée.  
Envieux et jaloux même dans l'avenir,  
Des beaux-arts, pour eux seuls la route a dû s'ouvrir.  
Tout ce qu'ils n'ont point fait, ce qu'un autre peut faire,  
Ce que des jours humains la rapide carrière  
Ne leur a point permis eux-mêmes de tenter,  
Ils s'indignent qu'un autre ose l'exécuter.  
Ils voudraient, après eux, seuls remplir la mémoire;  
Éteindre en expirant le germe de la gloire;  
Emporter avec eux arts, muses et lauriers,  
Comme au jour de leur mort, cadavres meurtriers,  
Des monarques d'Asie, en leurs tombes jalouses,  
Entraînent avec eux tout leur peuple d'épouses,  
De peur qu'un autre hymen, prompt à les engager,  
Les fît mères encore en un lit étranger.  
Ainsi, tel qui, souvent aveugle à se connaître,  
D'injustice envers lui nous accuse peut-être,  
Vit et meurt justement à lui-même réduit,  
Seul loin du monde entier qui le loue et le fuit.  
C'est se faire à soi-même un bien cruel martyre!



Leur cœur, leur intérêt ne pourraient-ils leur dire  
Qu'il est bon de savoir, par d'illustres écrits,  
Disputer dans les arts et remporter des prix,  
Mais qu'il faudrait encor s'appliquer à bien vivre;  
Être grand dans son âme et non pas dans un livre,  
D'une égale amitié savoir chérir les nœuds;  
Laisser à ses amis, en mourant auprès d'eux,  
Par de douces vertus, meilleures que la gloire,  
Les larmes, les regrets d'une longue mémoire?

## 5.

Ah! j'atteste les cieux que j'ai voulu le croire,  
J'ai voulu démentir et mes yeux et l'histoire.  
Mais non! il n'est pas vrai que les cœurs excellents  
Soient les seuls en effet où germent les talents.  
Un mortel peut toucher une lyre sublime,  
Et n'avoir qu'un cœur faible, étroit, pusillanime,  
Inhabile aux vertus qu'il sait si bien chanter,  
Ne les imiter point et les faire imiter.  
Se louant dans autrui, tout poète se nomme  
Le premier des mortels, un héros, un grand homme.  
On prodigue aux talents ce qu'on doit aux vertus.  
Mais ces titres pompeux ne m'abuseront plus.  
Son génie est fécond, il pénètre, il enflamme;  
D'accord. Sa voix émeut, ses chants élèvent l'âme;  
Soit. C'est beaucoup, sans doute, et ce n'est point assez.  
Sait-il voir ses talents par d'autres effacés?  
Est-il fort à se vaincre, à pardonner l'offense?  
Aux sages méconnus qu'opprime l'ignorance  
Prête-t-il de sa voix le courageux appui?

Vrai, constant, toujours juste, et même contre lui,  
 Homme droit, ami sûr, doux, modeste, sincère,  
 Ne verra-t-on jamais l'espoir d'un beau salaire,  
 Les caresses des grands, l'or ni l'adversité  
 Abaisser de son cœur l'indomptable fierté?  
 Il est grand homme alors. Mais nous, peuple inutile,  
 Grands hommes pour savoir avec un art facile,  
 Des syllabes, des mots, arbitres souverains,  
 En un sonore amas de vers alexandrins,  
 Des rimes aux deux voix, famille ingénieuse,  
 Promener deux à deux la file harmonieuse!

## 6.

D'imbéciles valets, *peuple singe du maître*,  
 L'amènent en riant dès qu'il vient à paraître.  
 Des plus vastes festins dévastateur ardent,  
 Il s'assied, et le vin au délire impudent  
 Lui dicte un long amas d'équivoques obscènes;  
 Puis d'un proverbe impur ajustant quelques scènes,  
 Il court, saute, s'agite en son accès bouffon,  
 Mieux que n'eût fait un singe élève du bâton.  
 Mais désormais à peine il suffit à sa gloire,  
 On se l'arrache. Il court de victoire en victoire.  
 Chacun de ses refrains fait des recueils fort beaux.  
 Il attache une tête aux bouts-rimés nouveaux.  
 Aux droits litigieux de plusieurs synonymes  
 Il sait même assigner leurs bornes légitimes.  
 Bientôt chez tous les sots on sait de toute part  
 Jusqu'où vont ses talents, que lui seul avec art  
 Noue une obscure énigme au regard louche et faded,

Hache et disloque un mot en absurde charade,  
Construit, tordant les mots vers un sens gauche et lourd,  
Le Janus à deux fronts, l'hébéte calembour.

## 7

Il n'est que d'être roi pour être heureux au monde.  
Bénis soient tes décrets, ô Sagesse profonde!  
Qui me voulus heureux, et, prodigue envers moi,  
M'as fait dans mon asile et mon maître et mon roi.  
Mon Louvre est sous le toit, sur ma tête il s'abaisse;  
De ses premiers regards l'orient le caresse.  
Lit, sièges, table y sont portant de toutes parts  
Livres, dessins, crayons, confusément épars.  
Là, je dors, chante, lis, pleure, étudie et pense.  
Là, dans un calme pur, je médite en silence  
Ce qu'un jour je veux être, et, seul à m'applaudir,  
Je sème la moisson que je veux recueillir.  
Là, je reviens toujours, et toujours les mains pleines,  
Amasser le butin de mes courses lointaines :  
Soit qu'en un livre antique à loisir engagé,  
Dans ses doctes feuillets j'aie au loin voyagé,  
Soit plutôt que, passant et vallons et rivières,  
J'aie au loin parcouru les terres étrangères.  
D'un vaste champ de fleurs je tire un peu de miel.  
Tout m'enrichit et tout m'appelle ; et chaque ciel  
M'offrant quelque dépouille utile et précieuse,  
Je remplis lentement ma ruche industrielle.  
Une pauvreté mâle est mon unique bien.  
Je ne suis rien, n'ai rien, n'attends rien, ne veux rien.

## 2.

D'abord d'un pied timide il tente le chemin.  
Un petit cercle ami déjà lui tend la main.  
Il badine, et l'on rit; il disserte, il censure;  
Son nom sous un quatrain brille dans *le Mercure*;  
Dès lors il est poète, et comme tel cité,  
Et bientôt comme tel, en tous lieux présenté.  
Il se vante, on le berne; il se plaît à son rôle;  
Il se dit un grand homme, on en croit sa parole;  
On protège sa pièce, on y bâille, on y dort;  
On court à sa rencontre au moment qu'il en sort;  
On l'embrasse. A souper retenu dès la veille,  
Ses couplets impromptus au dessert font merveille.  
Tous, même avant qu'il parle, admirent chaque mot,  
Et tous en l'admirant savent qu'il n'est qu'un sot.  
D'un épais Turcaret la vanité stupide  
Au Phoebus affamé vend un appui sordide,  
Digne et sot protecteur d'un plus sot protégé.  
De là plus d'un faquin en Mécène érigé,  
Et tant de vils rimeurs, tant de fades grimaces;  
Tant d'ineptes écrits, lettres, vers ou préfaces,  
Dégoûtant par leur style et par leurs lâchetés  
Jusques aux plats Midas qui les ont achetés.  
Ah! ce manège obscur aux palmes poétiques  
Ne guida point les pas de nos maîtres antiques!

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

Ils ne furent point vus, clients ambitieux,  
Assiéger dès l'aurore un seuil impérieux,  
Et des tristes fadeurs d'un hommage servile  
Fatiguer les dédains d'un satrape imbécile.  
Ils n'allèrent jamais chez un riche hébété,  
Avilir des talents l'auguste dignité,  
Rendre une humble visite à sa table opulente,  
Flatter de ses Laïs la bêtise insolente,  
Caresser ses discours d'un œil approbateur,  
Et vendre à ses bons mots un sourire menteur.  
Même à la cour des rois, peu soucieux du trône,  
Le vieillard de Téos de roses se couronne ;  
Toujours amant, toujours des Grâces entouré,  
Et de vin, et de joie, et d'amour enivré,  
Porte après le banquet, voluptueux Socrate,  
Un front vivant et libre aux jeux de Polycrate.  
A Rome, il est trop vrai, de sublimes talents  
Au second des Césars prodiguèrent l'encens ;  
Mais Auguste à leurs yeux fit oublier Octave.  
Tous furent ses amis, nul ne fut son esclave.  
Horace près de lui d'un emploi fructueux  
Sut refuser la pompe et le joug fastueux ;  
Virgile, sans regret, loin des palais du Tibre,  
Se choisit, près de Naple, une retraite libre.  
Beaux lieux ! que de ses feux encor dissimulés  
Le Vésuve en fureur n'avait point désolés !  
Mais, attachés aux grands par un lien crédule,  
Combien tous deux, pourtant, sont loin de mon Tibulle !  
Il ignore les cours ; l'amour et l'amitié  
De son cœur, de ses vers occupent la moitié.

Messala, Némésis, et Néère et Délic,  
 Sont les rois, sont les dieux qui gouvernent sa vie.  
 Riche, il jouit sans faste et non pour éblouir ;  
 De la pauvreté même il sait encor jouir.  
 Sans regretter cet or ni ces vastes richesses,  
 Ni de ces longs arpents les fécondes largesses,  
 Auprès de son foyer la molle oisiveté  
 Endort dans les plaisirs sa douce pauvreté.  
 Vrai sage, non, jamais tu n'as pu te résoudre  
 D'aller au Capitole et d'adorer la foudre ;  
 Les Césars ni les dieux n'ont de foudre pour toi<sup>1</sup>.

. . . . .  
 Toi<sup>2</sup> que le Pinde admire et que Sulmo vit naître,  
 Des leçons de Paphos et l'exemple et le maître,  
 Quand aux glaces du Pont il éteint ton flambeau,  
 Oses-tu sur l'autel élever ton bourreau ?  
 Tes muses à genoux vont t'avouer coupable,  
 Elles vont caressant sa main inexorable,  
 Trahir ton innocence, et ta gloire, et l'honneur.  
 Ces Scythes qui t'aimaient, qui plaignaient ton malheur,  
 A recevoir son joug c'est toi qui les prépares.  
 Ta lyre apprend les sons de leurs lyres barbares ;  
 Et d'un vers étranger au Parnasse romain,  
 Consacre ta bassesse aux rives de l'Euxin !  
 Vois Gallus, de la cour comme toi la victime,  
 Préférer à l'opprobre une mort magnanime ;

<sup>1</sup> A la suite de ce vers il s'en trouve sur le manuscrit treize autres que l'auteur avait rayés et qu'il a paru inutile de reproduire.

<sup>2</sup> Ovide, né à Sulmo (aujourd'hui Sulmona), dans le pays des Pélignes (Italie centrale).

Vois Catulle, de fiel abreuvant ses pinceaux,  
 Défier de César la haine et les faisceaux.  
 Plus qu'eux tous outragé ton courroux dissimule.  
 Tu peux contre un tyran armer le ridicule,  
 Ou du fier Archiloque exhaler les fureurs,  
 Et teindre de son sang tes iambes vengeurs ;  
 Non, sans pouvoir t'atteindre, il te glace de crainte.  
 Tu le hais, et ta haine est bornée à la plainte.  
 Tu pleures sans savoir, trop digne de ton sort,  
 Souffrir, ou te venger, ou te donner la mort !...  
 Oui, te venger. Je sais que nul ne peut, sans crime,  
 Braver les justes lois d'un pouvoir légitime ;  
 Non ; mais il ne faut pas qu'un injuste oppresseur,  
 Qu'éleva sous le dais le meurtre et la noirceur,  
 Puisse à son gré lancer ou l'exil ou les chaînes,  
 Du nom sacré des mœurs autoriser ses haines ;  
 Flétrir la probité, les grâces, les talents ;  
 D'un faible infortuné proscrire les vieux ans ;  
 Savourer ses douleurs, ses craintes, son silence,  
 Et se rire à loisir de sa lâche innocence.

. . . . .  
 . . . . .

## XIII.

Or, venez maintenant, graves déclamateurs,  
 D'almanachs, de journaux, savants compilateurs,  
 Déployez pour mes vers vos balances critiques ;  
 Flétrissez-les du sceau des *lettres italiques*.  
 Citez faux de grands noms, épouvantails des sots ;

Aux lourds raisonnements joignez de lourds bons mots ;  
Assurez que ma muse est froide ou téméraire,  
Que mes vers sont mauvais, que ma rime est vulgaire.  
Je l'ai bien fait exprès ; votre chagrin m'est doux.  
Je serais bien fâché qu'ils fussent bons pour vous.  
Mon Dieu ! lorsqu'imitant ce bon roi de Phrygie,  
Vous jugez ou le drame, ou l'ode, ou l'élégie,  
Faut-il que nul démon, ami du genre humain,  
Jamais à votre front ne porte votre main !  
Vous connaissiez au moins <sup>1</sup> combien vos doctes veilles  
Sur votre tête auguste allongent vos oreilles.

<sup>1</sup> A. Chénier a fait *connaissiez* de trois syllabes, contre la règle ; La-  
touche corrigea : *Vous sauriez une fois...*





# HYMNES.

---

## I.

### A LA FRANCE<sup>1</sup>.

France ! ô belle contrée , ô terre généreuse  
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse<sup>2</sup> ,  
I'u ne sens point du Nord les glaçantes horreurs ,  
Le Midi de ses feux t'épargne les fureurs.  
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles ;  
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles  
Ne trompent une main crédule , ni tes bois  
Des tigres frémissants ne redoutent la voix ;  
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes ,  
En longs cercles hideux , leurs écailles sonnantes.

Les chênes , les sapins et les ormes épais  
En utiles rameaux ombragent tes sommets ,  
Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées ,  
Et la riche Aquitaine , et les hauts Pyrénées ,  
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux  
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.

<sup>1</sup> Le canevas en prose de cet hymne existe ; il porte en tête *Hym. just.*, sans autre titre. M. Beq de Fouquières , qui l'a publié dans ses *Lettres critiques sur André Chénier*, lui a donné le titre d'*Hymne à la Justice*.

<sup>2</sup> Que le ciel indulgent forma pour être heureuse (*can. en prose*).

La Provence odorante et de Zéphire aimée  
Respire sur les mers une haleine embaumée,  
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,  
L'orange et le citron de leur tunique d'or,  
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,  
Forme la grasse olive aux liqueurs savoureuses,  
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,  
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.  
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérisse,  
Tes prés enflent de lait la féconde génisse,  
Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,  
Épaissir le tissu de leur blanche toison.  
Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,  
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,  
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.  
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux :  
L'indomptable Garonne aux vagues insensées,  
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,  
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein  
Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin  
Qui, nourrissant partout, sur tes nobles rivages,  
Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages,  
Rampent au pied des murs d'opulentes cités,  
Sous les arches de pierre à grand bruit emportés.

Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,  
Ces ports où des deux mers l'active bienfaisance  
Amène les tributs du rivage lointain  
Que visite Phœbus le soir ou le matin ?  
Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,

De bassins en bassins ces ondes amassées  
Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre Téthys?  
Et ces vastes chemins en tous lieux départis,  
Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,  
Pense au nom des Trudaine et bénit leur ouvrage <sup>1</sup>?

Ton peuple industriel est né pour les combats :  
Le glaive, le mousquet n'accablent point ses bras ;  
Il s'élance aux assauts, et son fer intrépide  
Chassa l'impie Anglais, usurpateur avide.  
Le ciel les fit humains, hospitaliers et bons,  
Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons ;  
Mais faibles, opprimés, la tristesse inquiète  
Glace ces chants joyeux sur leur bouche muette,  
Pour les jeux, pour la danse appesantit leurs pas,  
Renverse devant eux les tables des repas,  
Flétrit de longs soucis, empreinte douloureuse,  
Et leur front et leur âme. O France ! trop heureuse  
Si tu voyais tes biens, si tu profitais mieux  
Des dons que tu reçus de la bonté des cieux !

Vois le superbe Anglais, l'Anglais dont le courage  
Ne s'est soumis qu'aux lois d'un sénat libre et sage,  
Qui t'épie, et, dans l'Inde éclipsant ta splendeur,  
Sur tes fautes sans nombre élève sa grandeur.  
Il triomphe, il t'insulte. Oh ! combien tes collines .

<sup>1</sup> Trudaine (Daniel-Charles), grand-père des deux frères Trudaine, ces amis si dévoués d'André Chénier, fut directeur des Ponts et chaussées sous Louis XV, et fit exécuter de grands travaux, routes, ponts, etc. ; il eut pour auxiliaire son fils Trudaine de Montigny.

Tressailliraient de voir réparer tes ruines,  
Et pour la liberté donneraient sans regrets,  
Et leur vin, et leur huile, et leurs belles forêts!  
J'ai vu dans tes hameaux la plaintive misère,  
La mendicité blême et la douleur amère.  
Je t'ai vu dans tes biens, indigent laboureur,  
D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur,  
Versant aux pieds des grands des larmes inutiles,  
Tout trempé de sueurs pour toi-même infertiles,  
Découragé de vivre, et plein d'un juste effroi  
De mettre au jour des fils malheureux comme toi ;  
Tu vois sous les soldats les villes gémissantes ;  
Corvée, impôts rongeurs, tributs, taxes pesantes,  
Le sel, fils de la terre, ou même l'eau des mers,  
Source d'oppression et de fléaux divers ;  
Vingt brigands, revêtus du nom sacré du prince <sup>1</sup>,  
S'unir à déchirer une triste province,  
Et courir à l'envi, de son sang altérés,  
Se partager entre eux ses membres déchirés.  
O sainte égalité ! dissipe nos ténèbres,  
Renverse les verrous, les bastilles funèbres.  
Le riche indifférent, dans un char promené,  
De ces gouffres secrets partout environné,  
Rit avec les bourreaux, s'il n'est bourreau lui-même ;  
Près de ces noirs réduits de la misère extrême,  
D'une maîtresse impure achète les transports,  
Chante sur des tombeaux, et boit parmi des morts.

<sup>1</sup> Dans le canevas :

*Mille brigands couverts du nom sacré du prince.*

Malesherbes, Turgot, ô vous en qui la France  
Vit luire, hélas ! en vain, sa dernière espérance ;  
Ministres dont le cœur a connu la pitié,  
Ministres dont le nom ne s'est point oublié,  
Ah ! si de telles mains, justement souveraines,  
Toujours de cet empire avaient tenu les rênes !  
L'équité clairvoyante aurait régné sur nous,  
Le faible aurait osé respirer près de vous ;  
L'opprimeur, évitant d'armer de justes plaintes<sup>1</sup>,  
Sinon quelque pudeur, aurait eu quelques craintes ;  
Le délateur impie, opprimé par la faim,  
Serait mort dans l'opprobre, et tant d'hommes enfin,  
A l'insu de nos lois, à l'insu du vulgaire,  
Foudroyés sous les coups d'un pouvoir arbitraire,  
De cris non entendus, de funèbres sanglots,  
Ne feraient point gémir les voûtes des cachots.

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile ;  
J'irai, j'irai bien loin me chercher un asile,  
Un asile à ma vie en son paisible cours,  
Une tombe à ma cendre à la fin de mes jours,  
Où d'un grand au cœur dur l'opulence homicide  
Du sang d'un peuple entier ne sera point avide,  
Et ne me dira point, avec un rire affreux,  
Qu'ils se plaignent sans cesse et qu'ils sont trop heureux,  
Où, loin des ravisseurs, la main cultivatrice  
Recueillera les dons d'une terre propice ;  
Où mon cœur, respirant sous un ciel étranger,

<sup>1</sup> Latouche avait lu : *d'injustes plaintes*, ce qui est fort obscur ; de *justes plaintes* (lecture de M. G. de Chénier) paraît la véritable leçon.

Ne verra plus des maux qu'il ne peut soulager,  
 Où mes yeux éloignés des publiques misères  
 Ne verront plus partout les larmes de mes frères,  
 Et la pâle indigence à la mourante voix,  
 Et les crimes puissants qui font trembler les lois.  
 Toi donc, Équité sainte, ô toi, vierge adorée,  
 De nos tristes climats pour longtemps ignorée,  
 Daigne du haut des cieux goûter le noble encens  
 D'une lyre du cœur chaste, aux transports innocents,  
 Qui ne saura jamais, par des vœux mercenaires,  
 Flatter à prix d'argent des faveurs arbitraires,  
 Mais qui rendra toujours, par amour et par choix,  
 Un noble et pur hommage aux appuis de tes lois.  
 De vœux pour les humains tous ses chants retentissent :  
 La vérité l'enflamme, et ses cordes frémissent  
 Quand l'air qui l'environne auprès d'elle a porté  
 Le doux nom des vertus et de la liberté.

---

## II<sup>1</sup>.

. . . . . Terre, terre chérie  
 Que la liberté sainte appelle sa patrie ;  
 Père du grand sénat, ô sénat de Romans<sup>2</sup>,  
 Qui de la liberté jetas les fondements ;

<sup>1</sup> Latouche inscrit en tête de ce fragment : *Au bord du Rhône, le 7 juillet 1790*. M. G. de Chénier dit que le manuscrit ne porte aucune indication de lieu et de date.

<sup>2</sup> Les états du Dauphiné réunis au château de Vizille, en juillet 1788, puis à Romans, réclamèrent énergiquement la convocation des états généraux.

Romans, berceau des lois, vous Grenoble et Valence,  
 Vienne; toutes enfin! monts sacrés d'où la France  
 Vit naître le soleil avec la liberté!  
 Un jour le voyageur par le Rhône emporté,  
 Arrêtant l'aviron dans la main de son guide,  
 En silence, debout sur sa barque rapide,  
 Fixant vers l'orient un œil religieux,  
 Contemplerait longtemps ces sommets glorieux,  
 Car son vieux père, ému de transports magnanimes,  
 Lui dira : « Vois, mon fils, vois ces augustes cimes! »

---

### III.

#### LA FRANCE LIBRE<sup>1</sup>.

. . . . .  
 . . . . .  
 Pour son roi, pour son père, il <sup>2</sup> vient te <sup>3</sup> reconnaître.  
 Si dans un rang obscur le destin t'eût fait naître,  
 Juste, bon, vertueux, c'est toi, c'est encor toi  
 Que la France équitable aurait choisi pour roi!

. . . . .  
 . . . . .  
<sup>1</sup> Sous ce titre, André Chénier voulait célébrer la constitution de 1791 et le bonheur qu'il en attendait pour la France. Ses vers sont remplis d'espérances que les événements ne tardèrent pas à dissiper. Il n'acheva pas ce poème.

<sup>2</sup> Le peuple français.

<sup>3</sup> Le roi Louis XVI.

O jour ! s'écrieront-ils, jour grand et précieux,  
Jour sacré, le plus beau qu'aient fait luire les cieux,  
Quand le roi citoyen, l'idole de la France,  
Vit chaque citoyen de son empire immense  
Lui jurer d'être libre et fidèle à la loi,  
Fidèle à sa patrie et fidèle à son roi !  
Roi, l'amour des Français, l'honneur du diadème !  
Compagne de sa gloire et de son rang suprême,  
Reine, couple chéri, contemplez vos bienfaits :  
Par vous la liberté naît au sein de la paix !  
Vous ne voulez de nœuds, entre vous et la France,  
Que d'amour, de respect, de foi, de confiance !  
Contemplez vos bienfaits, et qu'en un long oubli  
Tout sujet de douleur demeure enseveli.  
Toujours sur son berceau qu'anime un grand courage,  
La liberté naissante élève quelque orage,  
Et le peuple, agité dans ses fougueux efforts,  
Souvent à quelque excès égare ses transports,  
Mais la concorde enfin, et l'ordre, et l'harmonie,  
Amènent près de vous la France réunie,  
Et le calme et la paix sont préparés pour vous,  
Dans le port que vos mains ont ouvert devant nous.

---

#### IV

Salut, hommes vertueux..... Puissent dans le tombeau vos cendres se ré-  
jouir de ce que le Grec de Byzance a osé vous chanter !

Tel que tenant en main la coupe étincelante,  
Où la vigne bouillonne en rosée odorante,



Un père triomphant et de fleurs couronné,  
Boit, et puis la présente au gendre fortuné  
A qui ce doux présent donne, avec des richesses,  
D'une vierge aux yeux noirs le lit et les caresses ;  
Ainsi, quand des mortels que la vertu conduit  
Brillent comme une étoile au milieu de la nuit,  
Dans une coupe d'or la chaste poésie  
Leur verse par mes mains l'immortelle ambroisie,  
Boisson qui fait des dieux. . . . .

(Imité de Pindare, *Olymp.*, VII.)





# ODES.

---

## I.

### LE JEU DE PAUME<sup>1</sup>.

A LOUIS DAVID, PEINTRE.

## I.

Reprends ta robe d'or, ceins ton riche bandeau,

Jeune et divine poésie :

Quoique ces temps d'orage éclipsent ton flambeau,

<sup>1</sup> Publié en 1791, avec le nom de l'auteur. André Chénier adressa un exemplaire de ce poème à Le Brun, avec une lettre d'envoi, qui a été publiée par M. Gabriel de Chénier et qui en est comme la préface.

« L'auteur de ce poème, en l'envoyant à M. Le Brun, n'est pas sans quelque inquiétude pour son amour-propre. Il n'est pas assez sûr de lui-même pour se présenter le front levé devant un juge aussi éclairé, et qui a certes acquis le droit d'être difficile. Il espère cependant qu'il lira cet ouvrage avec quelque bienveillance. M. Le Brun y pourra remarquer, du moins, le désir de bien faire et de se rapprocher un peu de cette belle poésie grecque, que l'auteur a cherché à imiter même dans la forme des strophes. Il voudrait bien n'être pas resté entièrement au-dessous de ce noble genre lyrique, que M. Le Brun a fait revivre dans toute sa grandeur et sa majesté. Il n'oublie pas de compter, parmi les études qui lui ont été le plus utiles pour développer en lui le peu d'instinct poétique que la nature a pu lui donner, la lecture souvent répétée des odes et des autres sublimes poésies que M. Le Brun lui a communiquées autrefois, et dont le recueil, glorieux pour notre langue et pour notre siècle, est trop longtemps envié aux regards du public. Il le prie d'agréer ses très sincères compliments.

« Ce mercredi 2 mars 1791. »

Aux lèvres de David, roi du savant pinceau,  
Porte la coupe d'ambroisie.  
La patrie, à son art indiquant nos beaux jours  
A confirmé mes antiques discours :  
Quand je lui répétais que la liberté mâle  
Des arts est le génie heureux,  
Que nul talent n'est fils de la faveur royale  
Qu'un pays libre est leur terre natale.  
Là, sous un soleil généreux,  
Ces arts, fleurs de la vie et délices du monde,  
Forts, à leur croissance livrés,  
Atteignent leur grandeur féconde.  
La palette offre l'âme aux regards enivrés.  
Les antres de Paros de dieux peuplent la terre.  
L'airain coule et respire. En portiques sacrés  
S'élancent le marbre et la pierre.

## II.

Toi-même, belle vierge à la touchante voix,  
Nymphé ailée, aimable sirène,  
Ta langue s'amollit dans le palais des rois,  
Ta hauteur se rabaisse, et d'enfantines lois  
Oppriment ta marche incertaine ;  
Ton feu n'est que lueur, ta beauté n'est que fard.  
La liberté du génie et de l'art  
T'ouvre tous les trésors. Ta grâce anguste et fière  
De nature et d'éternité  
Fleurit. Tes pas sont grands. Ton front ceint de lumière  
Touche les cieux. Ta flamme agite, éclaire,

Dompte les cœurs. La liberté,  
Pour dissoudre en secret nos entraves pesantes,  
Arme ton fraternel secours.  
C'est de tes lèvres séduisantes  
Qu'invisible elle vole, et par d'heureux détours  
Trompe les noirs verrous, les fortes citadelles,  
Et les mobiles ponts qui défendent les tours,  
Et les nocturnes sentinelles.

## III.

Son règne au loin semé par tes doux entretiens  
Germe dans l'ombre au cœur des sages.  
Ils attendent son heure, unis par tes liens,  
Tous en un monde à part, frères, concitoyens,  
Dans tous les lieux, dans tous les âges.  
Tu guidais mon David à la suivre empressé,  
Quand, avec toi, dans le sein du passé,  
Fuyant parmi les morts sa patrie asservie,  
Sous sa main, rivale des dieux,  
La toile s'enflammait d'une éloquente vie :  
Et la ciguë, instrument de l'envie,  
Portant Socrate dans les cieux,  
Et le premier consul, plus citoyen que père  
Rentré seul par son jugement,  
Aux pieds de sa Rome si chère  
Savourant de son cœur le glorieux tourment ;  
L'obole mendié <sup>1</sup>, seul appui d'un grand homme,

<sup>1</sup> Obole est ordinairement féminin ; cependant on a quelques exemples du masculin, qui est d'ailleurs conforme à l'étymologie, *obolus*.

Et l'Albain terrassé dans le mâle serment.  
Des trois frères sauveurs de Rome <sup>1</sup>.

## IV.

Un plus noble serment d'un si digne pinceau  
Appelle aujourd'hui l'industrie <sup>2</sup>.  
Marathon, tes Persans et leur sanglant tombeau  
Vivaient par ce bel art. Un sublime tableau  
Naît aussi pour notre patrie.  
Elle expirait : son sang était tari ; ses flancs  
Ne portaient plus son poids. Depuis mille ans,  
A soi-même inconnue, à son heure suprême,  
Ses guides tremblants, incertains  
Fuyaient. Il fallut donc, dans le péril extrême.  
De son salut la charger elle-même.  
Longtemps, en trois races d'humains,  
Chez nous l'homme a maudit ou vanté sa naissance :  
Les ministres de l'encensoir,  
Et les grands, et le peuple immense,  
Tous à leurs envoyés confieront leur pouvoir.  
Versailles les attend. On s'empresse d'élire ;  
On nomme. Trois palais s'ouvrent pour recevoir  
Les représentants de l'empire <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Ces vers font allusion à divers tableaux de David : *la Mort de Socrate* (exécuté pour Trudaine l'aîné), — *Brutus*, — *Bélisaire*, — *le Serment des Horaces*.

<sup>2</sup> David entreprit, en effet, un tableau du *Serment du Jeu de Paume*, mais il ne l'acheva pas.

<sup>3</sup> Réunion des états généraux à Versailles. L'ouverture des états eut lieu le 5 mai 1789.

## V.

D'abord pontifes, grands, de cent titres ornés,  
Fiers d'un règne antique et farouche,  
De siècles ignorants à leurs pieds prosternés,  
De richesses, d'aïeux vertueux ou prônés.

Douce égalité, sur leur bouche,  
A ton seul nom pétille un rire âcre et jaloux.

Ils n'ont point vu sans effroi, sans courroux,  
Ces élus plébéiens, forts des maux de nos pères,

Forts de tous nos droits éclaircis,  
De la dignité d'homme, et des vastes lumières  
Qui du mensonge ont percé les barrières.

Le sénat du peuple est assis.  
Il invite en son sein, où respire la France,  
Les deux fiers sénats; mais leurs cœurs  
N'ont que des refus. Il commence.  
Il doit tout voir; créer l'État, les lois, les mœurs.  
Puissant par notre aveu, sa main sage et profonde  
Veut sonder notre plaie, et de tant de douleurs  
Dévoiler la source féconde.

## VI.

On tremble. On croit, n'osant encor lever le bras,  
Les disperser par l'épouvante.  
Ils s'assemblaient; leur seuil méconnaissant leurs pas  
Les rejette<sup>1</sup>. Contre eux, prête à des attentats,

<sup>1</sup> Le 20 juin 1789, les députés du tiers état trouvèrent fermée et défendue par des soldats la porte de la salle des séances; ils se rendirent alors

Luit la baïonnette insolente.  
 Dieu! vont-ils fuir? Non, non. Du peuple accompagnés,  
 Tous, par la ville, ils errent indignés :  
 Comme Latone enceinte, et déjà presque mère,  
 Victime d'un jaloux pouvoir,  
 Sans asile flottait, courait la terre entière,  
 Pour mettre au jour les dieux de la lumière.  
 Au loin fut un ample manoir,  
 Où le réseau noueux, en élastique égide,  
 Arme d'un bras souple et nerveux,  
 Repoussant la balle rapide,  
 Exerçait la jeunesse en de robustes jeux.  
 Peuple, de tes élus cette retraite obscure  
 Fut la Délos. O murs! temple à jamais fameux!  
 Berceau des lois! sainte mesure!

## VII.

N'allons pas d'or, de jaspé, avilir à grands frais  
 Cette vénérable demeure ;  
 Sa rouille est son éclat. Qu'immuable à jamais  
 Elle règne au milieu des dômes, des palais.  
 Qu'au lit de mort tout Français pleure,  
 S'il n'a point vu ces murs où renaît son pays.  
 Que Sion, Delphe, et la Mecque, et Saïs  
 Aient de moins de croyants attiré l'œil fidèle.  
 Que ce voyage souhaité

dans la salle du jeu de paume de la rue Saint-François, et y prêtèrent le célèbre serment de ne pas se séparer avant l'établissement d'une constitution.



Récompense nos fils. Que ce toit leur rappelle  
Ce tiers état à la honte rebelle,  
Fondateur de la liberté ;  
Comme en hâte arrivait la troupe courageuse,  
A travers d'humides torrents  
Que versait la nue orageuse ;  
Cinq prêtres avec eux ; tous amis, tous parents,  
S'embrassant au hasard dans cette longue enceinte ;  
Tous juraient de périr ou vaincre les tyrans ;  
De ranimer la France éteinte ;

## VIII.

De ne se point quitter que nous n'eussions des lois  
Qui nous f-raient libres et justes.  
Tout un peuple inondant jusqu'aux faites des toits,  
De larmes, de silence, ou de confuses voix,  
Applaudissait ces vœux augustes.  
O jour ! jour triomphant ! jour saint ! jour immortel !  
Jour le plus beau qu'ait fait luire le ciel  
Depuis qu'au fier Clovis Bellone fut propice !  
O soleil ! ton char étonné  
S'arrêta. Du sommet de ton brûlant solstice  
Tu contemplais ce divin sacrifice !  
O jour de splendeur couronné !  
Tu verras nos neveux, superbes de ta gloire,  
Vers toi d'un œil religieux  
Remonter au loin dans l'histoire.  
Ton lustre impérissable, honneur de leurs aïeux  
Du dernier avenir ira percer les ombres.

Moins belle la comète aux longs crins radieux  
Enflamme les nuits les plus sombres.

## IX.

Que faisaient cependant les sénats séparés ?  
Le front ceint d'un vaste plumage,  
Ou de mitres, de croix, d'hermines décorés,  
Que tentaient-ils d'efforts pour demeurer sacrés ?  
Pour arrêter le noble ouvrage ?  
Pour n'être point Français ? pour commander aux lois ?  
Pour ramener ces temps de leurs exploits,  
Où ces tyrans, valets sous le tyran suprême,  
Aux cris du peuple indifférents,  
Partageaient le trésor, l'État, le diadème ?  
Mais l'équité dans leurs sanhédrins même  
Trouve des amis. Quelques grands,  
Et de dignes pasteurs une troupe fidèle,  
Par ta céleste main poussés,  
Conscience, chaste immortelle,  
Viennent aux vrais Français, d'attendre enfin lassés,  
Se joindre, à leur orgueil abandonnant des prêtres  
D'opulence perdus, des nobles insensés  
Ensevelis dans leurs ancêtres.

## X.

Bientôt ce reste même est contraint de plier.  
O raison, divine puissance !  
Ton souffle impérieux dans le même sentier  
Les précipite tous. Je vois le fleuve entier

Rouler en paix son onde immense,  
 Et dans ce lit commun tous ces faibles ruisseaux  
 Perdre à jamais et leurs noms et leurs eaux.  
 O France ! sois heureuse entre toutes les mères.  
 Ne pleure plus des fils ingrats,  
 Qui jadis s'indignaient d'être appelés nos frères ;  
 Tous revenus des lointaines chimères,  
 La famille est toute en tes bras.  
 Mais que vois-je ? ils feignaient ? Aux bords de notre Seine  
 Pourquoi ces belliqueux apprêts ?  
 Pourquoi vers notre cité reine .  
 Ces camps, ces étrangers, ces bataillons français  
 Traînés à conspirer au trépas de la France ?  
 De quoi rit ce troupeau d'eunuques du palais ?  
 Riez, lâche et perfide engeance !

## XI.

D'un roi facile et bon corrupteurs détrônés,  
 Riez ; mais le torrent s'amasse.  
 Riez ; mais du volcan les feux emprisonnés  
 Bouillonnent. Des lions si longtemps enchaînés <sup>1</sup>  
 Vous n'attendiez plus tant d'audace !  
 Le peuple est réveillé. Le peuple est souverain.  
 Tout est vaincu. La tyrannie en vain,  
 Monstre aux bouches de bronze, arme pour cette guerre  
 Ses cent yeux, ses vingt mille bras,  
 Ses flancs gros de salpêtre, où mugit le tonnerre :

<sup>1</sup> Édit. de 1819 et 1839 :

... Des lions si longtemps *déchaînés*.

Sous son pied faible elle sent fuir sa terre,  
Et meurt sous les pesants éclats  
Des créneaux fulminants, des tours et des murailles  
Qui ceignaient son front détesté.  
Déraciné dans ses entrailles,  
L'enfer de la Bastille, à tous les vents jeté,  
Vole, débris infâme et cendre inanimée;  
Et de ces grands tombeaux, la belle Liberté,  
Altière, étincelante, armée,

## XII.

Sort. Comme un triple foudre éclate au haut des cieux,  
Trois couleurs dans sa main agile  
Flottent en long drapeau. Son cri victorieux  
Tonne. A sa voix, qui sait, comme la voix des dieux,  
En homme transformer l'argile,  
La terre tressaillit; elle quitta son deuil.  
Le genre humain d'espérance et d'orgueil  
Sourit. Les noirs donjons s'écroulèrent d'eux-mêmes.  
Jusque sur les trônes lointains  
Les tyrans ébranlés, en hâte à leurs fronts blêmes,  
Pour retenir leurs tremblants diadèmes,  
Portèrent leurs royales mains.  
A son souffle de feu, soudain de nos campagnes  
S'écoulent les soldats épars  
Comme les neiges des montagnes,  
Et le fer ennemi tourné vers nos remparts,  
Comme aux rayons lancés du centre ardent d'un verre,  
Tout à coup à nos yeux fondu de toutes parts,  
Fuit et s'échappe sous la terre.

## XIII.

Il renaît citoyen ; en moisson de soldats  
Se résout la glèbe aguerrie.  
Cérès même et sa faux s'arment pour les combats.  
Sur tous ses fils jurant d'affronter le trépas,  
Appuyée au loin, la patrie  
Brave les rois jaloux, le transfuge imposteur,  
Des paladins le fer gladiateur,  
Des Zoïles verbeux l'hypocrite délire.  
Salut, peuple français ! ma main  
Tresse pour toi les fleurs que fait naître la lyre.  
Reprends tes droits, rentre dans ton empire.  
Par toi sous le niveau divin  
La fière égalité range tout devant elle.  
Ton choix, de splendeur revêtu,  
Fait les grands. La race mortelle  
Par toi lève son front si longtemps abattu.  
Devant les nations, souverains légitimes,  
Ces fronts dits souverains s'abaissent. La vertu  
Des honneurs aplanit les cimes.

## XIV.

O peuple deux fois né ! peuple vieux et nouveau !  
Tronc rajeuni par les années !  
Phénix sorti vivant des cendres du tombeau !  
Et vous aussi, salut, vous, porteurs du flambeau  
Qui nous montra nos destinées !  
Paris vous tend les bras, enfants de notre choix !  
Pères d'un peuple ! architectes des lois !

Vous qui savez fonder, d'une main ferme et sûre,  
 Pour l'homme un code solennel,  
 Sur tous ses premiers droits, sa charte antique et pure,  
 Ses droits sacrés, nés avec la nature,  
 Contemporains de l'Éternel.  
 Vous avez tout dompté. Nul joug ne vous arrête.  
 Tout obstacle est mort sous vos coups.  
 Vous voilà montés sur le faite.  
 Soyez prompts à fléchir sous vos devoirs jaloux.  
 Bienfaiteurs, il vous reste un grand compte à nous rendre ;  
 Il vous reste à borner et les autres et vous ;  
 Il vous reste à savoir descendre.

## XV.

Vos cœurs sont citoyens. Je le veux. Toutefois  
 Vous pouvez tout. Vous êtes hommes.  
 Hommes ! d'un homme libre écoutez donc la voix.  
 Ne craignez plus que vous. Magistrats, peuples, rois,  
 Citoyens, tous tant que nous sommes,  
 Tout mortel dans son cœur cache, même à ses yeux  
 L'ambition, serpent insidieux,  
 Arbre impur que déguise une brillante écorce.  
 L'empire, l'absolu pouvoir  
 Ont, pour la vertu même, une mielleuse amorce.  
 Trop de désirs naissent de trop de force.  
 Qui peut tout pourra trop vouloir.  
 Il pourra négliger, sûr du commun suffrage,  
 Et l'équitable humanité,  
 Et la décence au doux langage.  
 L'obstacle nous fait grands. Par l'obstacle excité,

L'homme, heureux à poursuivre une pénible gloire,  
Va se perdre à l'écueil de la prospérité,  
Vaincu par sa propre victoire.

## XVI.

Mais au peuple surtout sauvez l'abus amer  
De sa subite indépendance.  
Contenez dans son lit cette orageuse mer.  
Par vous seul, dépouillé de ses liens de fer,  
Dirigez sa bouillante enfance.  
Vers les lois, le devoir, et l'ordre, et l'équité,  
Guidez, hélas ! sa jeune liberté.  
Gardez que nul remords n'en attriste la fête.  
Repoussant d'antiques affronts,  
Qu'il brise pour jamais, dans sa noble conquête,  
Le joug honteux qui pesait sur sa tête,  
Sans le poser sur d'autres fronts.  
Ah ! ne le laissez pas, dans la sanglante rage  
D'un ressentiment inhumain,  
Souiller sa cause et votre ouvrage.  
Ah ! ne le laissez pas sans conseil et sans frein,  
Armant, pour soutenir ses droits si légitimes,  
La torche incendiaire et le fer assassin,  
Venger la raison par des crimes.

## XVII.

Peuple ! ne croyons pas que tout nous soit permis.  
Craignez vos courtisans avides,  
O peuple souverain ! A votre oreille admis,

Cent orateurs bourreaux se nomment vos amis ;  
Ils soufflent des feux homicides.  
Aux pieds de notre orgueil prostituant les droits,  
Nos passions par eux deviennent lois.  
La pensée est livrée à leurs lâches tortures.  
Partout cherchant des trahisons,  
A nos soupçons jaloux, aux haines, aux parjures,  
Ils vont forgeant d'exécrables pâtures.  
Leurs feuilles noires de poisons  
Sont autant de gibets affamés de carnage.  
Ils attisent de rang en rang  
La proscription et l'outrage.  
Chaque jour dans l'arène ils déchirent le flanc  
D'hommes que nous livrons à la fureur des bêtes.  
Ils nous vendent leur mort ; ils emplissent de sang  
Les coupes qu'ils nous tiennent prêtes.

## XVIII.

Peuple, la liberté, d'un bras religieux.  
Garde l'immuable équilibre  
De tous les droits humains, tous émanés des cieux.  
Son courage n'est point féroce et furieux,  
Et l'oppresseur n'est jamais libre.  
Périsse l'homme vil ! périssent les flatteurs,  
Des rois, du peuple, infâmes corrupteurs !  
L'amour du souverain, de la loi salutaire,  
Toujours teint leurs lèvres de miel.  
Peur, avarice ou haine est leur dieu sanguinaire,  
Sur la vertu toujours leur langue amère  
Distille l'opprobre et le fiel.



Hydre en vain écrasé, toujours prompt à renaître,  
Séjans, Tigellins empressés  
Vers quiconque est devenu maître ;  
Si, voués au lacet, de faibles accusés  
Expirent sous les mains de leurs coupables frères ;  
Si le meurtre est vainqueur, si des bras insensés  
Forcent des toits héréditaires ;

## XIX.

C'est bien. Fais-toi justice, ô peuple souverain,  
Dit cette cour lâche et hardie.  
Ils avaient dit : C'EST BIEN, quand, la lyre à la main,  
L'incestueux chanteur, ivre de sang romain,  
Applaudissait à l'incendie <sup>1</sup>.  
Ainsi de deux partis les aveugles conseils  
Chassent la paix. Contraires, mais pareils  
Dans un égal abîme, une égale démente  
De tous deux entraîne les pas.  
L'un, Vandale stupide, en son humble arrogance,  
Veut être esclave et despote, et s'offense  
Que ramper soit honteux et bas ;  
L'autre arme son poignard du sceau de la loi sainte,  
Il veut du faible sans soutien  
Savourer les pleurs ou la crainte.  
L'un, du nom de sujet, l'autre de citoyen,  
Masque son âme inique et de vice flétrie ;  
L'un sur l'autre acharnés, ils comptent tous pour rien  
Liberté, vérité, patrie.

<sup>1</sup> Néron. Voy. Tacite (*Annales*, xv) et Suétone (*Vie de Néron*).

## XX.

De prières, d'encens prodigue nuit et jour,  
Le fanatisme se relève.  
Martyrs, bourreaux, tyrans, rebelles tour à tour;  
Ministres effrayants de concorde et d'amour,  
Venus pour apporter le glaive;  
Ardents contre la terre à soulever les cieux,  
Rivaux des lois, d'humbles séditeux,  
De trouble et d'anathème artisans implacables...  
Mais où vais-je ? L'œil tout-puissant  
Pénètre seul les cœurs à l'homme impénétrables.  
Laissons cent fois échapper les coupables  
Plutôt qu'outrager l'innocent.  
Si plus d'un, pour tromper, étale un faux scrupule,  
Plus d'un, par les méchants conduit,  
N'est que vertueux et crédule.  
De l'exemple éloquent laissons germer le fruit.  
La vertu vit encore. Il est, il est des âmes  
Où la patrie aimée et sans faste et sans bruit  
Allume de constantes flammes.

## XXI.

Par ces sages esprits, forts contre les excès,  
Rocs affermis du sein de l'onde<sup>1</sup>;  
Raison, fille du temps, tes durables succès  
Sur le pouvoir des lois établiront la paix;  
Et vous, usurpateurs du monde,

<sup>1</sup> Édit. de 1826 et 1839 : Rocs affermis au sein.....

Rois, colosses d'orgueil, en délices noyés,  
Ouvrez les yeux, hâtez-vous. Vous voyez  
Quel tourbillon divin de vengeances prochaines  
S'avance vers vous. Croyez-moi,  
Prévenez l'ouragan et vos chutes certaines.  
Aux nations déguisez mieux vos chaînes;  
Allégez-leur le poids d'un roi.  
Effacez de leur sein les livides blessures,  
Traces de vos pieds oppresseurs.  
Le ciel parle dans leurs murmures.  
Si l'aspect d'un bon roi peut adoucir vos mœurs,  
Ou si le glaive ami, sauveur de l'esclavage,  
Sur vos fronts suspendu, peut éclairer vos cœurs  
D'un effroi salutaire et sage,

## XXII.

Apprenez la justice, apprenez que vos droits  
Ne sont point votre vain caprice.  
Si votre sceptre impie ose frapper les lois,  
Parricides, tremblez ; tremblez, indignes rois.  
La liberté législatrice,  
La sainte liberté, fille du sol français  
Pour venger l'homme et punir les forfaits,  
Va parcourir la terre en arbitre suprême.  
Tremblez ! ses yeux lancent l'éclair.  
Il faudra comparaître et répondre vous-même,  
Nus, sans flatteurs, sans cour, sans diadème  
Sans gardes hérissés de fer.  
La nécessité traîne, inflexible et puissante,  
A ce tribunal souverain,

Votre majesté chancelante :  
 Là seront recueillis les pleurs du genre humain ;  
 Là , juge incorruptible , et la main sur sa foudre,  
 Elle entendra le peuple, et les sceptres d'airain  
 Disparaîtront, réduits en poudre.

---

## II.

### FRAGMENT.

La déesse aux cent voix bruyantes  
 A du séjour sacré des âmes innocentes  
 Percé les ténébreux chemins.  
 Là, du jeune La Barre<sup>1</sup> un bois triste et nocturne  
 Voit à pas lents errer loin de tous les humains  
 L'ombre superbe et taciturne.  
 La nymphe ailée auprès de lui  
 Descend : « Viens, lui dit-elle, il est temps que ta haine  
 Pardonne à la race humaine.  
 Ta patrie est juste aujourd'hui. »

---

## III.

### LA LIBERTÉ.

. . . . . La liberté  
 Fut, comme Hercule, en naissant invincible.

<sup>1</sup> Le chevalier de La Barre, cruellement mis à mort à Abbeville, à l'âge de dix-neuf ans, le 1<sup>er</sup> juillet 1766, comme coupable de sacrilège. Sa mémoire fut réhabilitée par un décret de la Convention, le 15 novembre 1793.

Ses yeux, ouverts d'un jour, dictaient sa volonté,  
Et son vagissement était mâle et terrible.

De rampants messagers des dieux  
Espéraient, l'attaquant dans ses forces premières  
Étouffer en un jour son avenir fameux.  
Ses enfantines mains, robustes, meurtrières,  
Teignirent de sang venimeux  
Son berceau formidable et ses langes guerrières <sup>1</sup>.

---

IV.

J'ai vu sur d'autres yeux, qu'Amour faisait sourire,  
Ses doux regards s'attendrir et pleurer,  
Et du miel le plus doux que sa bouche respire  
Une autre bouche s'enivrer <sup>2</sup>.

Et quand sur mon visage, inquiet, tourmenté,  
Une sueur involontaire <sup>3</sup>  
Exprimait le dépit de mon cœur agité,  
Un coup d'œil caressant, furtivement jeté,  
Tempérait dans mon sein cette souffrance amère.

Ah! dans le fond de ses forêts,  
Le ramier, déchiré de traits,

<sup>1</sup> En jetant rapidement cette strophe tronquée, qui devait faire partie du chœur d'une comédie, André Chénier n'a pas fait attention que *lange* est du masculin.

<sup>2</sup> Latouche : Un autre s'enivrer.

<sup>3</sup> Ces deux vers ont été resserrés en un seul par Latouche :

Et quand sur mon visage un trouble involontaire.

Gémit au moins sans se contraindre ;  
Et le fugitif Actéon,  
Percé par les traits d'Orion<sup>1</sup>,  
Peut l'accuser et peut se plaindre.

---

V<sup>2</sup>.

Précurseurs de l'automne, ô fruits nés d'une terre  
Où l'art industrieux, sous ses maisons de verre,  
Des soleils du Midi sait feindre les chaleurs,  
Allez trouver Fanny, cette mère craintive.  
A sa fille aux doux yeux, fleur débile et tardive,  
Rendez la force et les couleurs.

Non qu'un péril funeste assiège son enfance ;  
Mais du cœur maternel la tendre défiance  
N'attend pas le danger qu'elle sait trop prévoir.  
Et Fanny, qu'une fois les destins ont frappée,  
Soupçonneuse et longtemps de sa perte occupée,  
Redoute de loin leur pouvoir.

L'été va dissiper de si promptes alarmes.  
Nous devons en naissant tous un tribut de larmes ;

<sup>1</sup> Actéon, dans la Fable, ne fut pas percé par les traits d'Orion ; ces deux noms mythologiques signifient simplement ici, l'un, un cerf, l'autre, un chasseur ; pour le sens, c'est comme s'il y avait : le cerf, percé par les traits du chasseur, peut...

<sup>2</sup> D'après M. G. de Chénier, cette ode ne portait pas de titre ; Latouche lui donna celui de *Aux premiers fruits de mon terger*. Fanny, qui dans cette pièce et les suivantes est célébrée avec un sentiment si délicat, était M<sup>me</sup> Laurent Lecoulteux. (Voir la notice en tête du volume.)

Les siennes ont déjà trop satisfait aux dieux.  
Sa beauté, ses vertus, ses grâces naturelles,  
N'ont point des dieux sans doute, ainsi que des mortelles,  
Armé le courroux envieux.

Belle bientôt comme elle, au retour d'Érigone <sup>1</sup>,  
L'enfant va ranimer, nourrisson de Pomone,  
Ce front que de Borée un souffle avait terni.  
Oh ! de la conserver, cieus, faites votre étude ;  
Que jamais la douleur, même l'inquiétude,  
N'approchent du sein de Fanny !

Que n'est-ce encor ce temps et d'amour et de gloire  
Qui de Pollux, d'Alceste, a gardé la mémoire,  
Quand un pieux échange apaisait les enfers !  
Quand les trois sœurs pouvaient n'être point inflexibles,  
Et qu'au prix de ses jours, de leurs ciseaux terribles  
On rachetait des jours plus chers !

Oui, je voudrais alors qu'en effet toute prête,  
La Parque, aimable enfant, vînt menacer ta tête,  
Pour me mettre en ta place et te sauver le jour ;  
Voir ma trame rompue à la tienne enchaînée,  
Et Fanny s'avouer par moi seul fortunée,  
Et s'applaudir de mon amour.

Oh ! de quel doux regard à mon heure dernière,  
Elle viendrait chercher ma mourante paupière !

<sup>1</sup> Nom mythologique d'un des signes du Zodiaque ; le soleil est censé y entrer le 23 août et en sortir le 22 septembre. C'est le signe appelé aussi la Vierge.

Oh ! quelle douce voix m'appellerait en vain !  
De quel doux souvenir ma mort serait suivie !  
O chimère ! ô souhait ! ô d'une noble vie  
Plus noble et plus heureuse fin !

Sur ses pieds délicats ma bouche défaillante  
Savourerait la mort ; et mon âme expirante,  
Du bonheur d'une mère irait payer les dieux.  
Je voudrais seulement que, du moins, sur la terre  
Où dormiraient mes os, s'élevât une pierre  
Qui fût voisine de ses yeux <sup>1</sup>.

Ma tombe quelque jour troublerait sa pensée.  
Quelque jour, à sa fille entre ses bras pressée,  
L'œil humide peut-être, en passant près de moi  
« Celui-ci, dirait-elle, à qui je fus bien chère,  
Fut content de mourir, en songeant que ta mère  
N'aurait point à pleurer sur toi. »

---

## VI.

Non, de tous les amants les regards, les soupirs  
Ne sont point des pièges perfides.  
Non, à tromper des cœurs délicats et timides  
Tous ne mettent point leurs plaisirs.  
Toujours la feinte mensongère

<sup>1</sup> Cette strophe et la précédente avaient été supprimées par Latouche ; elles ont été rétablies par M. Becq de Fouquières, d'après une copie de M. Aimé Martin faite sur le manuscrit autographe. (*Lettres critiques sur André Chénier, lettre IX.*)



Ne farde point de pleurs, vains enfants des désirs,  
Une insidieuse prière.

Non, avec votre image, artifice et détour,  
Fanny, n'habitent point une âme ;  
Des yeux pleins de vos traits sont à vous. Nulle femme  
Ne leur paraît digne d'amour.  
Ah ! la pâle fleur de Clytie <sup>1</sup>  
Ne voit au ciel qu'un astre ; et l'absence du jour  
Flétrit sa tête appesantie.

Des lèvres d'une belle un seul mot échappé  
Blesse d'une trace profonde  
Le cœur d'un malheureux qui ne voit qu'elle au monde.  
Son cœur pleure en secret frappé,  
Quand sa bouche feint de sourire.  
Il fuit ; et jusqu'au jour, de son trouble occupé  
Absente, il ose au moins lui dire :

« Fanny, belle adorée, aux yeux doux et sereins,  
Heureux qui n'ayant d'autre envie  
Que de vous voir, vous plaire et vous donner sa vie,  
Oublié de tous les humains,  
Près d'aller rejoindre ses pères,  
Vous dira, vous pressant de ses mourantes mains :  
Crois-tu qu'il soit des cœurs sincères ? »

<sup>1</sup> L'héliotrope. Dans la Fable, Clytie, fille de l'Océan, amoureuse d'Apollon, fut changée en héliotrope.

## VII.

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire  
Sait, à te voir parler et rougir et sourire,  
De quels hôtes divins le ciel est habité.  
La grâce, la candeur, la naïve innocence  
    Ont, depuis ton enfance,  
De tout ce qui peut plaire enrichi ta beauté.

Sur tes traits, où ton âme imprime sa noblesse,  
Elles ont su mêler aux roses de jeunesse  
Ces roses de pudeur, charmes plus séduisants,  
Et remplir tes regards, tes lèvres, ton langage,  
    De ce miel dont le sage  
Cherche lui-même en vain à défendre ses sens.

Oh ! que n'ai-je moi seul tout l'éclat et la gloire  
Que donnent les talents, la beauté, la victoire,  
Pour fixer sur moi seul ta pensée et tes yeux !  
Que, loin de moi, ton cœur soit plein de ma présence,  
    Comme, dans ton absence,  
Ton aspect bien-aimé m'est présent en tous lieux !

Je pense : Elle était là. Tous disaient : « Qu'elle est belle ! »  
Tels furent ses regards, sa démarche fut telle,  
Et tels ses vêtements, sa voix et ses discours.  
Sur ce gazon assise, et dominant la plaine,  
    Des méandres de Seine,  
Réveuse, elle suivait les obliques détours.

Ainsi dans les forêts j'erre avec ton image ;  
Ainsi le jeune faon, dans son désert sauvage  
D'un plomb volant percé, précipite ses pas.  
Il emporte en fuyant sa mortelle blessure ;  
Couché près d'une eau pure,  
Palpitant, hors d'haleine, il attend le trépas.

---

## VIII.

Mai de moins de roses, l'automne  
De moins de pampres se couronne,  
Moins d'épis flottent en moissons,  
Que sur mes lèvres, sur ma lyre,  
Fanny, tes regards, ton sourire,  
Ne font éclore de chansons.

Les secrets pensers de mon âme  
Sortent en paroles de flamme,  
A ton nom doucement émus :  
Ainsi la nacre industrielle  
Jette sa perle précieuse,  
Honneur des sultanes d'Ormuz ;

Ainsi sur son mûrier fertile  
Le ver du Cathay mêle et file  
Sa trame étincelante d'or.  
Viens, mes Muses pour ta parure  
De leur soie immortelle et pure  
Versent un plus riche trésor.

Les perles de la poésie  
 Forment sous leurs doigts d'ambroisie  
 D'un collier le brillant contour.  
 Viens, Fanny : que ma main suspende  
 Sur ton sein cette noble offrande... <sup>1</sup>

. . . . .

---

## IX.

Quelquefois un souffle rapide  
 Obscurcit un moment sous sa vapeur humide  
 L'or, qui reprend soudain sa brillante couleur :  
 Ainsi du Sirius <sup>2</sup>, ô jeune bien-aimée!

Un moment l'haleine enflammée  
 De ta beauté vermeille a fatigué la fleur.

De quel tendre et léger nuage  
 Un peu de pâleur douce, épars sur ton visage,  
 Enveloppa tes traits calmes et languissants !  
 Quel regard, quel sourire, à peine sur ta couche  
 Entr'ouvraient tes yeux et ta bouche !  
 Et que de miel coulait de tes faibles accents

Oh ! qu'une belle est plus à craindre  
 Alors qu'elle gémit, alors qu'on peut la plaindre,

<sup>1</sup> Cette ode élégante, qui était peut-être un envoi de quelque poésie plus étendue, resta inachevée.

<sup>2</sup> La canicule.

Qu'on s'alarme pour elle. Ah ! s'il était des cœurs,  
Fanny, que ton éclat eût trouvés insensibles

Ils ne resteraient point paisibles  
Près de ton front voilé de ces douces langueurs.

Oui, quoique meilleure et plus belle,  
Toi-même cependant tu n'es qu'une mortelle;  
Je le vois. Mais du ciel, toi, l'orgueil et l'amour,  
Tes beaux ans sont sacrés. Ton âme et ton visage  
Sont des dieux la divine image ;  
Et le ciel s'applaudit de t'avoir mise au jour.

Le ciel t'a vue en tes prairies  
Oublier tes loisirs, tes lentes rêveries,  
Et tes dons et tes soins chercher les malheureux,  
Tes délicates mains à leurs lèvres amères  
Présenter des sucres salutaires,  
Ou presser d'un lin pur leurs membres douloureux.

Souffrances que je leur envie !  
Qu'ils eurent de bonheur de trembler pour leur vie,  
Puisqu'ils virent sur eux tes regrets caressants !  
Et leur toit rayonner de ta douce présence ,  
Et la bonté, la complaisance ,  
Attendrir tes discours, plus chers que tes présents !

Près de leur lit, dans leur chaumière ,  
Ils crurent voir descendre un ange de lumière,  
Qui des ombres de mort dégageait leur flambeau ,  
Leurs cœurs étaient émus, comme aux yeux de la Grèce,

La victime qu'une déesse  
Vint ravir à l'Aulide, à Calchas, au tombeau <sup>1</sup>.

Ah! si des douleurs étrangères  
D'une larme si noble humectent tes paupières  
Et te font des destins accuser la rigueur,  
Ceux qui souffrent pour toi, tu les plaindras peut-être;  
Et les douleurs que tu fais naître  
Ont-elles moins le droit d'intéresser ton cœur ?

Troie, antique honneur de l'Asie,  
Vit le prince expirant des guerriers de Mysie <sup>2</sup>  
D'un vainqueur généreux éprouver les bienfaits.  
D'Achille désarmé la main amie et sûre  
Toucha sa mortelle blessure,  
Et soulagea les maux qu'elle-même avait faits.

A tous les instants rappelée,  
Ta vue apaise ainsi l'âme qu'elle a troublée.  
Fanny, pour moi ta vue est la clarté des cieux;  
Vivre est te regarder, et t'aimer, te le dire <sup>3</sup>;  
Et quand tu daignes me sourire,  
Le lit de Vénus même est sans prix à mes yeux.

<sup>1</sup> Iphigénie : d'après une fable, suivie par Euripide, Diane, au moment qu'on allait l'immoler, l'enleva et la transporta en Tauride.

<sup>2</sup> Télépho, blessé par Achille.

<sup>3</sup> Edit. de 1826 et 1839 :

Vivre est te regarder, t'aimer et te le dire.

---

## X.

O Versaille, ô bois, ô portiques,  
Marbres vivants, berceaux antiques,  
Par les dieux et les rois Élysée embelli,  
A ton aspect, dans ma pensée,  
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,  
Coule un peu de calme et d'oubli.

Paris me semble un autre empire,  
Dès que chez toi je vois sourire  
Mes pénates secrets couronnés de rameaux,  
D'où souvent les monts et les plaines  
Vont dirigeant mes pas aux campagnes prochaines,  
Sous de triples cintres d'ormeaux.

Les chars, les royales merveilles,  
Des gardes les nocturnes veilles,  
Tout a fui ; des grandeurs tu n'es plus le séjour :  
Mais le sommeil, la solitude,  
Dieux jadis inconnus, et les arts, et l'étude  
Composent aujourd'hui ta cour.

Ah ! malheureux ! à ma jeunesse  
Une oisive et morne paresse  
Ne laisse plus goûter les studieux loisirs.  
Mon âme, d'ennui consumée,  
S'endort dans les langueurs ; louange et renommée  
N'inquiètent plus mes désirs.

L'abandon, l'obscurité, l'ombre,  
Une paix taciturne et sombre,  
Voilà tous mes souhaits. Cache mes tristes jours  
Et nourris, s'il faut que je vive,  
De mon pâle flambeau la clarté fugitive<sup>1</sup>,  
Aux douces chimères d'amours.

L'âme n'est point encor flétrie,  
La vie encor n'est point tarie,  
Quand un regard nous trouble et le cœur et la voix.  
Qui cherche les pas d'une belle,  
Qui peut ou s'égayer ou gémir auprès d'elle,  
De ses jours peut porter le poids.

J'aime ; je vis. Heureux rivage !  
Tu conserves sa noble image,  
Son nom, qu'à tes forêts j'ose apprendre le soir,  
Quand, l'âme doucement émue,  
J'y reviens méditer l'instant où je l'ai vue,  
Et l'instant où je dois la voir.

Pour elle seule encore abonde  
Cette source, jadis féconde,  
Qui coulait de ma bouche en sons harmonieux.  
Sur mes lèvres tes bosquets sombres  
Forment pour elle encor ces poétiques nombres,  
Langage d'amour et des dieux.

<sup>1</sup> Édit. de 1826 :

Versaille<sup>1</sup> et, s'il faut que je vive,  
Nourris de mon flambeau la clarté fugitive.



Ah ! témoin des succès du crime,  
Si l'homme juste et magnanime  
Pouvait ouvrir son cœur à la félicité,  
Versailles, tes routes fleuries,  
Ton silence, fertile en belles rêveries,  
N'auraient que joie et volupté.

Mais souvent tes vallons tranquilles,  
Tes sommets verts, tes frais asiles,  
Tout à coup à mes yeux s'enveloppent de deuil ;  
J'y vois errer l'ombre livide  
D'un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide  
Précipite dans le cercueil <sup>1</sup>.

---

## XI.

### A CHARLOTTE CORDAY <sup>2</sup>.

Quoi ! tandis que partout, ou sincères ou feintes,  
Des lâches, des pervers les larmes et les plaintes  
Consacrent leur Marat parmi les immortels,  
Et que, prêtre orgueilleux de cette idole vile,  
Des fanges du Parnasse un impudent reptile  
Vomit un hymne infâme au pied de ses autels,

<sup>1</sup> Cette ode fut composée dans l'été de 1793. Le tribunal dont parle le poète était le tribunal révolutionnaire.

<sup>2</sup> Marianne-Charlotte de Corday tua Marat le 13 juillet 1793, et fut exécutée le 18.

La vérité se tait ! Dans sa bouche glacée,  
Des liens de la peur sa langue embarrassée  
Dérobe un juste hommage aux exploits glorieux !  
Vivre est-il donc si doux ? De quel prix est la vie,  
Quand, sous un joug honteux, la pensée asservie,  
Tremblante au fond du cœur, se cache à tous les yeux ?

Non, non, je ne veux point t'honorer en silence,  
Toi qui crus par ta mort ressusciter la France  
Et dévouas tes jours à punir des forfaits.  
Le glaive arma ton bras, fille grande et sublime,  
Pour faire honte aux dieux, pour réparer leur crime,  
Quand d'un homme à ce monstre ils donnèrent les traits.

Le noir serpent, sorti de sa caverne impure,  
A donc vu rompre enfin sous ta main ferme et sûre  
Le venimeux tissu de ses jours abhorrés !  
Aux entrailles du tigre, à ses dents homicides,  
Tu vins redemander et les membres livides  
Et le sang des humains qu'il avait dévorés !

Son œil mourant t'a vue, en ta superbe joie,  
Féliciter ton bras et contempler ta proie.  
Ton regard lui disait : « Va, tyran furieux,  
Va, cours frayer la route aux tyrans tes complices.  
Te baigner dans le sang fut tes seules délices,  
Baigne-toi dans le tien et reconnais des dieux. »

La Grèce, ô fille illustre ! admirant ton courage,  
Épuiserait Paros pour placer ton image

Auprès d'Harmodius, auprès de son ami ;  
Et des chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,  
Chanteraient Némésis, la tardive déesse,  
Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

Mais la France à la hache abandonne ta tête.  
C'est au monstre égorgé qu'on prépare une fête.  
Parmi ses compagnons, tous dignes de son sort,  
Oh ! quel noble dédain fit sourire ta bouche,  
Quand un brigand, vengeur de ce brigand farouche,  
Crut te faire pâlir aux menaces de mort !

C'est lui qui dut pâlir, et tes juges sinistres,  
Et notre affreux sénat et ses affreux ministres,  
Quand, à leur tribunal, sans crainte et sans appui,  
Ta douceur, ton langage et simple et magnanime  
Leur apprit qu'en effet, tout puissant qu'est le crime,  
Qui renonce à la vie est plus puissant que lui.

Longtemps, sous les dehors d'une allégresse aimable  
Dans ses détours profonds ton âme impénétrable  
Avait tenu cachés les destins du pervers.  
Ainsi, dans le secret amassant la tempête,  
Rit un beau ciel d'azur, qui cependant s'apprête  
À foudroyer les monts et soulever les mers.

Belle, jeune, brillante, aux bourreaux amenée,  
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée ;  
Ton front resta paisible et ton regard serein.  
Calme, sur l'échafaud, tu méprisas la rage

D'un peuple abject, servile et fécond en outrage  
Et qui se croit alors et libre et souverain <sup>1</sup>.

La vertu seule est libre. Honneur de notre histoire!  
Notre immortel opprobre y vit avec ta gloire;  
Seule, tu fus un homme, et vengeas les humains!  
Et nous, eunuques vils, troupeau lâche et sans âme,  
Nous savons répéter quelques plaintes de femme;  
Mais le fer pèserait à nos débiles mains.

Non, tu ne pensais pas qu'aux mânes de la France  
Un seul traître immolé suffît à sa vengeance,  
Ou tirât du chaos ses débris dispersés.  
Tu voulais, enflammant les courages timides  
Réveiller les poignards sur tous ces parricides,  
De rapine, de sang, d'infamie engraisés <sup>2</sup>.

Un scélérat de moins rampe dans cette fange.  
La Vertu t'applaudit; de sa mâle louange  
Entends, belle héroïne, entends l'auguste voix.  
O Vertu, le poignard, seul espoir de la terre,  
Est ton arme sacrée, alors que le tonnerre  
Laisse régner le crime et te vend à ses lois!

<sup>1</sup> Latouche : Et qui se croit encore...

<sup>2</sup> Un fac-simile du manuscrit de l'ode à Charlotte Corday a été publié dans l'*Isographie des hommes célèbres*, 2<sup>e</sup> édit., 1844. D'après ce fac-simile, M. Becq de Fouquières a rétabli dans l'ode cette strophe omise par Latouche.

XII<sup>1</sup>.

Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres :

Il nie, il jure sur l'autel ;

Mais nous, grands, libres, fiers, à nos exploits funèbres,

A nos turpitudes célèbres,

Nous voulons attacher un éclat immortel.

De l'oubli taciturne et de son onde noire

Nous savons détourner le cours.

Nous appelons sur nous l'éternelle mémoire ;

Nos forfaits, notre unique histoire,

Parent de nos cités les brillants carrefours.

O gardes de Louis, sous les voûtes royales

Par nos ménades déchirés,

Vos têtes sur un fer ont, pour nos bacchanales,

Orné nos portes triomphales,

Et ces bronzes hideux, nos monuments sacrés<sup>2</sup>.

Tout ce peuple hébété que nul remords ne touche,

Cruel même dans son repos,

<sup>1</sup> Cette ode, dont le manuscrit contient beaucoup de mots français très abrégés, et de mots grecs ou entiers ou abrégés, fut déchiffrée et publiée pour la première fois par Sainte-Beuve; M. G. de Chénier l'a donnée d'une manière plus complète.

<sup>2</sup> M. G. de Chénier lit ainsi ces deux vers :

Orné nos portes triomphales.

A ces bronzes hideux nos monuments sacrés,

ce dernier vers se liant à la strophe suivante; la construction, dans ce cas, paraît embarrassée.

Vient sourire aux succès de sa rage farouche,  
Et, la soif encore à la bouche,  
Ruminer tout le sang dont il a bu les flots.

Arts dignes de nos yeux ! pompe et magnificence  
Dignes de notre liberté,  
Dignes des vils tyrans qui dévorent la France,  
Dignes de l'atroce démente  
Du stupide David qu'autrefois j'ai chanté !

De Barca, du Niger, les désertes arènes,  
Nourrissent céraptes<sup>1</sup> ardents,  
Tigres à l'œil de flamme, implacables hyènes ;  
Le bitume flotte en leurs veines ;  
Une rage homicide aiguillonne leurs dents.

A de tels compagnons votre juste message  
Devait ouvrir votre cité.  
Se jeter sur le faible est aussi leur courage,  
Ils vivent aussi de carnage ;  
Voir du sang est aussi leur seule volupté.

Mais n'osez plus flétrir de votre ignare estime  
Des mortels semblables aux dieux.  
Dans leurs mâles écrits quel foudre magnanime  
Tonne sur vous et sur le crime !  
Ah ! si le crime et vous pouviez baisser les yeux<sup>2</sup> !...

<sup>1</sup> Vipère d'Égypte très venimeuse.

<sup>2</sup> Ces dernières strophes paraissent contenir une allusion au titre de *citoyen français* qui, après la chute de la monarchie (10 août 1792), fut

## XIII.

## STROPHE I.

O mon esprit ! au sein des cieux,  
Loin de tes noirs chagrins, une ardente allégresse  
Te transporte au banquet des dieux,  
Lorsque ta haine vengeresse,  
Rallumée à l'aspect et du meurtre et du sang,  
Ouvre de ton carquois l'inépuisable flanc.  
De là vole aux méchants ta flèche redoutée,  
D'un fiel vertueux humectée,  
Qu'au défaut de la foudre, esclave du plus fort,  
Sur tous ces pontifes du crime,  
Par qui la France, aveugle et stupide victime,  
Palpite et se débat contre une longue mort,  
Lance ta fureur magnanime.

## ANTISTROPHE I.

Tu crois, d'un éternel flambeau  
Éclairant les forfaits d'une horde ennemie,  
Défendre à la nuit du tombeau  
D'ensevelir leur infamie.  
Déjà tu penses voir, des bouts de l'univers,  
Sur la foi de ma lyre, au nom de ces pervers,

décerné à dix-sept étrangers parmi lesquels se trouvait Schiller (sous le nom de Gille). M. Beoq de Fouquières pense que cette ode fut écrite après la fête du 14 juillet 1793, fête qui, suivant l'expression du poète Arnault, témoin oculaire, « semblait avoir été ordonnée par des cannibales ».

Frémir l'horreur publique, et d'honneur et de gloire  
 Fleurir ma tombe et ta mémoire;  
 Comme autrefois tes Grecs accouraient à des jeux,  
 Quand l'amoureux fleuve d'Élide  
 Eut de traîtres punis vu triompher Alcide,  
 Ou quand l'arc pythien d'un reptile fangeux  
 Eut purgé les champs de Phocide.

## ÉPODE I.

Vain espoir ! inutile soin !  
 Ramper est des humains l'ambition commune;  
 C'est leur plaisir, c'est leur besoin.  
 Voir fatigue leurs yeux; juger les importune;  
 Ils laissent juger la fortune,  
 Qui fait juste celui qu'elle fait tout-puissant.  
 Ce n'est point la vertu, c'est la seule victoire  
 Qui donne et l'honneur et la gloire.  
 Teint du sang des vaincus, tout glaive est innocent.

## STROPHE II.

Que tant d'opprimés expirants  
 Aillent aux cieus enfin réveiller le supplice;  
 Que sur ces monstres dévorants  
 Son bras d'airain s'appesantisse;  
 Qu'ils tombent; à l'instant vois-tu leurs noms flétris,  
 Par leur peuple vénal leurs cadavres meurtris,  
 Et pour jamais transmise à la publique ivresse  
 Ta louange avec leur bassesse?  
 Mais si Mars est pour eux, leurs vertus, leurs bienfaits  
 Sont bénis de la terre entière.



Tout s'obscurcit auprès de la splendeur guerrière ;  
Elle éblouit les yeux, et sur les noirs forfaits  
Étend un voile de lumière.

## ANTISTROPHE II.

Dès lors l'étranger étonné  
Se tait avec respect devant leur sceptre immense ;  
Leur peuple à leurs pieds enchaîné,  
Vantant jusques à leur clémence,  
Nous voue à la risée, à l'opprobre, aux tourments,  
Nous, de la vertu libre indomptables amants.  
Humains, lâche-troupeau !... Mais qu'importent au sage  
Votre blâme, votre suffrage,  
Votre encens, vos poignards, et de flux en reflux  
Vos passions précipitées ?  
Il nous faut tous mourir. A sa vie ajoutées,  
Au prix du déshonneur, quelques heures de plus  
Lui sembleraient trop achetées.

## ÉPODE II.

Lui, grands dieux ! courtisan menteur,  
De sa raison céleste abandonner le faite,  
Pour descendre à votre hauteur !  
En lui-même affermi, comme l'antique athlète,  
Sur le sol où son pied s'arrête,  
Il reste inébranlable à tout effort mortel,  
Et laisse avec dédain ce vulgaire imbécile,  
Toujours turbulent et servile,  
Flotter de maître en maître et d'autel en autel.

---

XIV<sup>1</sup>.

Écrit à Saint-Lazare.

Byzance, mon berceau, jamais tes janissaires  
 Du musulman paisible ont-ils forcé le seuil ?  
 Vont-ils jusqu'en son lit, nocturnes émissaires,  
 Porter <sup>2</sup> l'épouvante et le deuil ?

Son harem ne connaît, invisible retraite,  
 Le choix, ni les projets, ni les noms des vizirs.  
 Là, sûr du lendemain, il repose sa tête,  
 Sans craindre, au sein de ses plaisirs <sup>3</sup>,

Que cent nouvelles lois qu'une nuit a fait naître,  
 De juges assassins un tribunal pervers,  
 Lancent sur son réveil, avec le nom de traître,  
 La mort, la ruine, ou les fers.

Tes mœurs et ton Coran sur ton sultan farouche  
 Veillent, le glaive nu, s'il croyait tout pouvoir,  
 S'il osait tout braver, et dérober sa bouche  
 Au frein de l'antique devoir.

<sup>1</sup> Cette ode commençait par une strophe incomplète que Latouche supprima ; M. G. de Chénier l'a publiée :

. . . . . Il demande du pain,  
 On lui donne du sang. Il voit tomber des têtes :  
 Il chante et ne sent plus la faim.

<sup>2</sup> Édit. de 1839 : *Portant l'épouvante...*

<sup>3</sup> Édit. de 1839 :

*Sans crainte au milieu des plaisirs.*

Voilà donc une digue où la toute-puissance  
 Voit briser le torrent de ses vastes progrès !  
 Liberté qui nous fuis, tu ne fuis point Byzance ;  
 Tu planes sur ses minarets !

---

 XV<sup>1</sup>.

Saint-Lazare.

Mon frère <sup>2</sup>, que jamais la tristesse importune  
 Ne trouble ses prospérités !  
 Qu'il remplisse à la fois la scène et la tribune ;  
 Que les grandeurs et la fortune  
 Le comblent de leurs biens qu'il a tant souhaités !

Que les muses, les arts toujours d'un nouveau lustre  
 Embellissent tous ses travaux ;  
 Et que, cédant à peine à son vingtième lustre,  
 De son tombeau la pierre illustre  
 S'élève radieuse entre tous les tombeaux !

Mais. . . . .  
 Infortune, honnêtes douleurs,

<sup>1</sup> Latouche ne publia que les deux premières strophes de cette ode, et il refit ainsi la première :

Mon frère, que jamais la tristesse importune  
 Ne trouble *tes* prospérités !  
*Va remplir* à la fois la scène et la tribune :  
 Que les grandeurs et la fortune  
 Te comblent de leurs biens, *aux talents mérités*.

<sup>2</sup> Marie-Joseph Chénier, auteur de la tragédie de *Charles IX*, et membre de la Convention.

Souffrance, des vertus superbe et chaste fille,  
 Salut. Mes frères, ma famille,  
 Sont tous les opprimés, ceux qui versent des pleurs ;

Ceux que livre à la hache un féroce caprice ;  
 Ceux qui brûlent un noble encens  
 Aux pieds de la vertu que l'on traîne au supplice,  
 Et bravent le sceptre du vice,  
 Ses caresses, ses dons, ses regards menaçants ;

Ceux qui, devant le crime, idole ensanglantée,  
 N'ont jamais fléchi les genoux,  
 Et soudain, à sa vue impie et détestée,  
 Sentent leur poitrine agitée,  
 Et s'enflammer leur front d'un généreux courroux.

---

## XVI.

### LA JEUNE CAPTIVE<sup>1</sup>.

Saint-Lazare.

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;  
 Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été  
 Boit les doux présents de l'aurore ;  
 Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,  
 Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,  
 Je ne veux point mourir encore.

<sup>1</sup> Cette jeune captive était Aimée de Coigny, duchesse de Fleury. (Voy. la notice en tête du volume.)

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,  
Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord  
Je plie et relève ma tête.  
S'il est des jours amers, il en est de si doux !  
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?  
Quelle mer n'a point de tempête ?

« L'illusion féconde habite dans mon sein.  
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,  
J'ai les ailes de l'espérance :  
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,  
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel  
Philomèle chante et s'élance.

« Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,  
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords  
Ni mon sommeil ne sont en proie.  
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;  
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux  
Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !  
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin  
J'ai passé les premiers à peine.  
Au banquet de la vie à peine commencé,  
Un instant seulement mes lèvres ont pressé  
La coupe en mes mains encor pleine.

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;  
Et comme le soleil, de saison en saison,

Je veux achever mon année.  
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,  
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,  
Je veux achever ma journée.

« O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi.  
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,  
Le pâle désespoir dévore.  
Pour moi Palès encore a des asiles verts,  
Les Amours des baisers, les Muses des concerts  
Je ne veux point mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois  
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,  
Ces vœux d'une jeune captive ;  
Et secouant le faix <sup>1</sup> de mes jours languissants,  
Aux douces lois des vers je pliai les accents  
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,  
Feront à quelque amant des loisirs studieux  
Chercher quelle fut cette belle :  
La grâce décorait son front et ses discours,  
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours  
Ceux qui les passeront près d'elle.

<sup>1</sup> Latouche : ... *le joug*...

# IAMBES<sup>1</sup>.

## I.

« Sa langue est un fer chaud ; dans ses veines brûlées  
Serpentent des fleuves de fiel. »  
J'ai douze ans, en secret, dans les doctes vallées,  
Cueilli le poétique miel.  
Je veux un jour ouvrir ma ruche tout entière ;  
Dans tous mes vers on pourra voir  
Si ma Muse naquit haineuse et meurtrière.  
Frustré d'un amoureux espoir,  
Archiloque aux fureurs du belliqueux iambe  
Immole un beau-père menteur ;  
Moi, ce n'est point au col d'un perfide Lycambe  
Que j'apprête un lacet vengeur.

<sup>1</sup> Les iambes d'André Chénier, composés d'un vers de douze syllabes suivi d'un vers de huit, avec croisement de rimes, rappellent par le ton amer, par le mouvement lyrique et le rythme, les épodes iambiques ou iambes d'Archiloque et d'Horace. Dans les épodes d'Archiloque un iambe trimètre (de six pieds ou douze syllabes) est suivi d'un iambe dimètre (de quatre pieds ou huit syllabes) ; en voici un exemple :

Πάτερ Λυκίμβη, ποῖον ἐπράσω τόδε ;  
Τί ; σὰς παρήειρε φρένας ;

Horace, chez les Latins, imita cette combinaison rythmique dans ses épodes, et André Chénier en a employé une analogue en français.

Ma foudre n'a jamais tonné pour mes injures.  
La patrie allume ma voix;  
La paix seule aguerrit mes pieuses morsures,  
Et mes fureurs servent les lois.  
Contre les noirs Pythons et les hydres fangeuses,  
Le feu, le fer, arment mes mains :  
Extirper sans pitié les bêtes venimeuses,  
C'est donner la vie aux humains.

---

## II.

## HYMNE

SUR L'ENTRÉE TRIOMPHALE DES SUISSES DE CHATEAUVIEUX <sup>1</sup>.

Salut, divin triomphe ! entre dans nos murailles :  
Rends-nous ces guerriers illustrés  
Par le sang de Desille <sup>2</sup> et par les funérailles  
De tant de Français massacrés.  
Jamais rien de si grand n'embellit ton entrée :  
Ni quand l'ombre de Mirabeau

<sup>1</sup> Cet hymne ironique parut dans le *Journal de Paris*, le 15 avril 1792, jour de la fête donnée à quelques soldats suisses du régiment de Châteaueux, condamnés aux galères, pour fait de révolte, en 1790, amnistiés en décembre 1791, et mis en liberté en février 1792.

<sup>2</sup> Desilles, jeune officier du régiment du Roi infanterie, qui avec ceux de Mestre de camp et de Châteaueux se souleva à Nancy en août 1790. Il fut mortellement blessé le 31 août en essayant d'empêcher les révoltés de tirer sur les troupes du général Bouillé, qui était chargé de les remettre dans l'obéissance, et mourut le 17 octobre suivant.



S'achemina jadis vers la voûte sacrée  
 Où la gloire donne un tombeau;  
 Ni quand Voltaire mort et sa cendre bannie  
 Rentrèrent aux murs de Paris,  
 Vainqueurs du fanatisme et de la calomnie  
 Prosternés devant ses écrits.  
 Un seul jour peut atteindre à tant de renommée,  
 Et ce beau jour luira bientôt;  
 C'est quand tu conduiras Jourdan <sup>1</sup> à notre armée,  
 Et La Fayette à l'échafaud!  
 Quelle rage à Coblenz! quel deuil pour tous ces princes,  
 Qui, partout diffamant nos lois,  
 Excitent contre nous et contre nos provinces  
 Et les esclaves et les rois!  
 Ils voulaient nous voir tous à la folie en proie.  
 Que leur front doit être abattu!  
 Tandis que parmi nous, quel orgueil, quelle joie,  
 Pour les amis de la vertu,  
 Pour vous tous, ô mortels, qui rougissez encore  
 Et qui savez baisser les yeux,  
 De voir des échevins que la Râpée honore <sup>2</sup>  
 Asseoir sur un char radieux

Ce Jourdan, que l'on désigne par le surnom de *Coupe-tête*, avait acquis une affreuse notoriété dans les troubles d'Avignon en 1791. Il fut guillotiné en 1794.

Le manuscrit d'André Chénier offre cette variante, adoptée dans les éditions de 1819, 1833, 1839 :

C'est quand *tu porteras* Jourdan à notre armée.

<sup>2</sup> Les membres de la municipalité de Paris avaient eu récemment un banquet dans une auberge de la Râpée. Cet incident ne fut remarqué qu'à cause des circonstances.

Ces héros que jadis sur les bancs des galères  
Assit un arrêt outrageant ;  
Et qui n'ont égorgé que très peu de nos frères,  
Et volé que très peu d'argent !  
Eh bien, que tardez-vous, harmonieux Orphées ?  
Si sur la tombe des Persans  
Jadis Pindare, Eschyle, ont dressé des trophées,  
Il faut de plus nobles accents.  
Quarante meurtriers, chéris de Robespierre,  
Vont s'élever sur nos autels.  
Beaux-arts, qui faites vivre et la toile et la pierre,  
Hâtez-vous, rendez immortels  
Le grand Collot d'Herbois, ses clients helvétiques,  
Ce front que donne à des héros  
La vertu, la taverne, et le secours des piques.  
Peuplez le ciel d'astres nouveaux,  
O vous, enfants d'Eudoxe, et d'Hipparque, et d'Euclide !  
C'est par vous que les blonds cheveux,  
Qui tombèrent du front d'une reine timide,  
Sont tressés en célestes feux <sup>1</sup>  
Par vous l'heureux vaisseau des premiers Argonautes  
Flotte encor dans l'azur des airs <sup>2</sup> ;  
Faites gémir Atlas sous de plus nobles hôtes,  
Comme eux dominateurs des mers ;  
Que la nuit de leurs noms embellisse ses voiles,  
Et que le nocher aux abois  
Invoque en leur galère, ornement des étoiles,  
Les Suisses de Collot d'Herbois !

<sup>1</sup> La constellation de la Chevelure de Bérénice.

<sup>2</sup> La constellation Argo ou le Vaisseau.

III<sup>1</sup>.

Voûtes du Panthéon, quel mort illustre et rare  
S'ouvre vos dômes glorieux ?  
Pourquoi vois-je David qui larmoie et prépare  
Sa palette qui fait des dieux ?  
O ciel ! faut-il le croire ! ô destins ! ô fortune !...  
O cercueil arrosé de pleurs !  
O que ne puis-je ouïr Barère à la tribune,  
Gros de pathos et de douleurs !  
Quelle nouvelle en France ! Et quel canon d'alarmes  
Dans tous les cœurs a retenti !  
Les fils des Jacobins leur adressent des larmes.  
Brissot, qui n'a jamais menti,  
Dit avoir vu dans l'air d'exhalaisons impures  
Un noir nuage tournoyer,  
Du sang et de la fange et toutes les ordures  
Dont se forme un épais borborygme,  
Et soutient que c'était la sale et vilaine âme  
Par qui Marat avait vécu.  
De ses jours florissants par la main d'une femme  
Ce lien aimable est rompu !  
Le Calvados en rit, mais la potence pleure.  
Déjà par un fer meurtrier,  
Pelletier fut placé dans l'anguste demeure.  
Marat vaut mieux que Pelletier.  
Nul n'aima tant le sang, n'eut tant de soif des crimes.  
Qu'on parle d'un vil scélérat,

<sup>1</sup> Écrit à propos de la mort de Marat, et des honneurs funèbres qui lui furent décernés.

Bien que Lacroix, Bourdon, soient des mortels sublimes,

Nous ne pensons tous qu'à Marat.

Il était né de droit vassal de la potence ;

Il était son plus cher trésor.

Console-toi, gibet, tu sauveras la France !

Pour tes bras la Montagne encor

Nourrit bien des héros dans ses nobles repaires,

Legendre, élève de Caton,

Le grand Collot d'Herbois, fier patron des galères,

Plus d'un Robespierre, et Danton,

Thuriot, et Chabot ; enfin toute la bande ;

Et club, commune, tribunal.

*Mais qui peut les compter ?* Je te les recommande ;

Tu feras l'appel nominal.

Pour chanter à ces saints de dignes litanies,

L'un demande Anacharsis Clotz ;

L'autre veut Cabanis, ou d'autres grands génies ;

Et qui Grouvelle, et qui Laclos.

Mais non, nous entendrons ces oraisons funèbres,

De la bouche du bon Garat ;

Puis tu les enverras tous au fond des ténèbres

Que la tombe sur vous, sur vos reliques chères,

Soit légère, ô mortels sacrés !

Pour qu'avec moins d'efforts par les dogues vos frères,

Vos cadavres soient déchirés.

*Archiloque Mastigophore* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Mastigophori*, Porte-fouet.

## IV.

AUX MUSES<sup>1</sup>.

On dit que le dédain froid et silencieux  
Devint une ardente colère,  
Lorsque *le Moniteur* vous eut mis sous les yeux  
Le sot fatras du sot Barère :  
Qu'au phébus convulsif de l'ignare pédant,  
De honte et de douleur troublées,  
Votre front se souvint de ce Thrace impudent<sup>2</sup>,  
Qui vous eût toutes violées.  
On dit plus : mais je sais combien chez nos plaisants  
Grâce, pucelage et faconde,  
Exposent une belle à des bruits médisants ;  
Ils veulent que sur cet immonde  
Vous ayez, mais tout bas, aux effroyables sons  
D'apostrophes trop masculines,  
Joint *pied-plat, gredin, cuistre*, et d'autres maudissons,  
Peu faits pour vos lèvres divines ;  
Dignes de lui, d'accord, mais indignes de vous.  
Ces gens n'ont point votre langage,  
N'appreniez point le leur. Un ignoble courroux  
Justifie un ignoble outrage.

<sup>1</sup> M. Becq de Fouquières pense que cet iambe fut composé, vers la fin de janvier 1794, à propos d'un discours de Barère sur l'instruction publique.

<sup>2</sup> Pyrénée (V. Ovide, *Métam.*, V, 274). Barère était député des Hautes-Pyrénées.

V<sup>1</sup>.

Saint-Lazare.

Grâce à notre sénat, le ciel n'est donc plus vide!

De ses fonctions suspendu,

Dieu . . . . .

Au siège éternel est rendu ;

Il va reprendre en main les rênes de la terre.

Il faut espérer qu'après un exil de plusieurs mois il se conduira mieux... et que sa première marque de repentir sera de punir ses nouveaux adorateurs..... Quoi ! Dieu tout-puissant, tu souffres que de pareils personnages te louent et t'avouent ! Tu endures la dérision avec laquelle ils te bravent, et croient que tu existes quand ils vivent !

Tu ne crains pas qu'au pied de ton superbe trône,

Spinosa, te parlant tout bas,

Vienne te dire encore : « Entre nous, je soupçonne,

« Seigneur, que vous n'existez pas. »

Que croiront les mortels, quand ils verront que, sous tes yeux, le nom de vertu est prononcé par des bouches qui...; de probité, par des bouches qui...; d'humanité, par des bouches qui...; et que tout est le sujet de leur basse et dérisoire hypocrisie !

Quoi ! ton œil qui voit tout, sans les réduire en cendre ,

pénètre dans les antres affreux, où les C. (Carrier), les L. Q. (Le Quinio), couchés sur des cadavres, rongent des ossements humains ! Quoi ! tu ne fais pas éclater la foudre lorsque des hommes entassés sont écrasés sous leurs prisons par l'explosion du canon ! Tu contemples la Loire, le Rhône, la Charente...

Ton œil de leurs penses sonde les noirs abîmes,

Ces lacs de soufre et de poisons,

<sup>1</sup> Écrit à propos de la fête de l'Être suprême.

Ces océans bourbeux où fermentent les crimes,  
 Que de ses plus ardents tisons

dévore la plus lâche Héménide... car tu n'es pas réduit comme nous à reconnaître un Couthon à ses actions et à la bassesse de son affreux visage... Tu vois, au lieu d'un cœur bouillir dans sa poitrine, un fétide mélange de bitume, de rage, de haine pour la vertu, de vol, de calomnie et de fange... d'où par sa bouche impure s'exhale la mort des gens de bien, etc...

Ils vivent cependant ! et de tant de victimes

Les cris ne montent point vers toi !

C'est un pauvre poète, ô grand Dieu des armées !

Qui seul, captif, près de la mort,

Attachant à ses vers les ailes enflammées

De ton tonnerre qui s'endort,

De la vertu proscrite embrassant la défense,

Dénonce aux juges infernaux

Ces juges, ces jurés qui frappent l'innocence,

Hécatombe à leurs tribunaux.

Eh bien, fais-moi donc vivre, et cette horde impure

Sentira quels traits sont les miens !

Ils ne sont point cachés dans leur bassesse obscure :

Je les vois, j'accours, je les tiens !

<sup>1</sup> Le manuscrit d'André Chénier contient un autre fragment qui se rapporte à cet Iambe, et qui dans la première idée du poète devait probablement en former la fin ; il paraît y avoir renoncé ensuite, mais ce fragment a son intérêt par lui-même :

Ils croyaient se cacher dans leur bassesse obscure.

. . . . .

Sur ses pieds inégaux l'épode vengeresse

Saura les atteindre pourtant.

Diamant ceint d'azur, Paros, œil de la Grèce,

De l'onde Égée astre éclatant !

## VI.

Saint-Lazare.

.....  
 .....  
 Vingt barques, faux tissus de planches fugitives,  
 S'entrouvrant au milieu des eaux,  
 Ont-elles par milliers dans les gouffres de Loire  
 Vomi des Français enchaînés,  
 Au proconsul Carrier, implacable après boire,  
 Pour son passe-temps amenés ?

Dans tes flancs où nature est sans cesse à l'ouvrage,  
 Pour le ciseau laborieux,  
 Germe et blanchit le marbre honoré de l'image  
 Et des grands hommes et des dieux.  
 Mais pour graver aussi la honte ineffaçable,  
 Paros de l'lambe acéré  
 Aiguise le burin brûlant, impériassable.  
 Fils d'Achille, fier André,  
 Ne détends point ton arc, fléau de l'imposture.  
 Que les passants pleins de tes vers,  
 Les siècles, l'avenir, que toute la nature  
 Crie à l'aspect de ces pervers :  
 « Hou, les vils scélérats ! les monstres, les infâmes !  
 De vols, de massacres nourris ! »  
 Noirs ivrognes de sang, lâches bourreaux de femmes  
 Qui n'égorgent point leurs maris ;  
 Du fils tendre et pieux, et du malheureux père  
 Pleurant son fils assassiné ;  
 Du frère qui n'a point laissé dans la misère  
 Périr son frère abandonné ;  
 Vous n'avez qu'une vie... ô vampires...  
 Et vous n'expirez qu'une fois  
 Tant de morts et de pleurs, de cendres, de décombres,  
 Qui contre vous lèvent la voix !



Et ces porte-plumets, ces commis de carnage,  
Ces noirs accusateurs Fouquiers,  
Ces Dumas, ces jurés, horrible aréopage  
De voleurs et de meurtriers,  
Les ai-je poursuivis jusqu'en leurs bacchanales,  
Lorsque, les yeux encore ardents,  
Attablés, le bordeaux de chaleurs plus brutales  
Allumant leurs fronts impudents,  
Ivres et bégayant la crapule et les crimes,  
Ils rappellent avec des ris,  
Leurs meurtres d'aujourd'hui, leurs futures victimes ;  
Et parmi les chansons, les cris,  
Trouvent, deçà, delà, sous leur main, sous leur bouche,  
De femmes un vénal essaim,  
Dépouilles du vaincu, transfuges de sa couche,  
Pour la couche de l'assassin ;  
Car ce sexe ébloui de tout semblant de gloire,  
Né l'héritage du plus fort,  
Quel que soit le vainqueur, suit toujours la victoire ;  
D'une lèvre arbitre de mort  
Étale le baiser, le brigue avec audace ;  
Et pour nulle oppressive main  
Leur jupe n'est pesante, et l'épingle tenace  
N'a de pointe autour de leur sein.  
Le remords est, dit-on, l'enfer où tout s'expie.  
Quel remords agite le flanc,  
Tourmente le sommeil du tribunal<sup>1</sup> impie  
Qui mange, boit, rote du sang ?

<sup>1</sup> Le manuscrit porte : *dicastère* (du grec δικάστηριον, tribunal).

Car qui peut noblement de leur bande perverse  
Rendre les attentats fameux ?  
Ces monstres sont impurs, la lance qui les perce,  
Sort impure, infecte comme eux.

---

## VII.

Saint-Lazare.

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie  
Ouvre ses cavernes de mort,  
Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie  
Ne s'informe plus de son sort.  
Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,  
Les vierges aux belles couleurs  
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine  
Entrelaçaient rubans et fleurs,  
Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.  
Dans cet abîme enseveli,  
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.  
Accoutumons-nous à l'oubli.  
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,  
Mille autres moutons, comme moi,  
Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,  
Seront servis au peuple-roi.  
Que pouvaient mes amis ? Oui, de leur main chérie  
Un mot, à travers ces barreaux,  
Eût versé quelque baume en mon âme flétrie ;  
De l'or peut-être à mes bourreaux...

Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.

Vivez, amis ; vivez contents.

En dépit de .....<sup>1</sup>, soyez lents à me suivre ;

Peut-être en de plus heureux temps.

J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,

Détourné mes regards distraits ;

A mon tour aujourd'hui mon malheur importune :

Vivez, amis ; vivez en paix.

## VIII.

Saint-Lazare.

J'ai lu qu'un batelier, entrant dans sa nacelle,

Jetait à l'eau son aviron ;

J'ai lu qu'un écuyer noble et fier sur la selle,

Bien armé d'un double éperon,

D'abord ôtait la bride à son coursier farouche ;

J'ai lu qu'un sage renommé,

Avant de s'endormir, dans le fond de sa couche

Plaçait un tison allumé ;

J'ai lu que pour franchir des routes difficiles,

Un Automédon pétulant

Enlevait les écrous des quatre orbes agiles

Qui roulaient sous son char brillant ;

<sup>1</sup> Ici au lieu du nom, André Chénier mit deux petits traits ; le premier éditeur remplit cette lacune avec le mot de *Bavus*, qui ne signifie rien. M. Gabriel de Chénier pense que le poète avait en tête Fouquier-Tinville, l'accusateur public, et propose de lire ainsi :

En dépit de Fouquier, soyez lents à me suivre.

J'ai lu qu'un Actéon, à son tour, sur l'arène,  
 Assouvit la rage et la faim  
 De ses chiens par lui seul, pour bien servir sa haine,  
 Accoutumés au sang humain.

.....  
 .....  
 .....  
 .....  
 Un docte à grands projets rassembla des vipères  
 Et leur prêchait fraternité;  
 Mais, déchiré bientôt par ce peuple de frères,  
 Il dit : « Je l'ai bien mérité. »

.....  
 .....  
 J'ai lu maints autres faits, tous fort bons à redire;  
 Et tous ces beaux faits que j'ai lus,  
 Barnave, Chapelier, Duport les devraient lire :  
 Ceux-ci ne lisent pas non plus.

---

## IX.

Saint-Lazare.

On vit ; on vit infâme. Eh bien ? Il fallut l'être ;  
 L'infâme, après tout, mange et dort.  
 Ici même, en ces parcs où la mort nous fait paître,  
 Où la hache nous tire au sort,  
 Beaux poulets sont écrits ; maris, amants, sont dupes.  
 Caquetage, intrigue de sots.

On y chante ; on y joue ; on y lève des jupes ;  
 On y fait chansons et bons mots ;  
 L'un pousse et fait bondir sur les toits , sur les vitres ,  
 Un ballon tout gonflé de vent ,  
 Comme sont les discours des sept cents plats bélîtres <sup>1</sup> ,  
 Dont Barère est le plus savant .  
 L'autre court , l'autre saute ; et braillent , boivent , rient ,  
 Politiqueurs et raisonneurs ;  
 Et sur les gonds de fer soudain les portes crient  
 Des juges tigres nos seigneurs  
 Le pourvoyeur paraît . Quelle sera la proie  
 Que la hache appelle aujourd'hui ?  
 Chacun frissonne , écoute ; et chacun avec joie  
 Voit que ce n'est pas encor lui .  
 Ce sera toi demain , insensible imbécile .

. . . . .

X <sup>2</sup>.

Saint-Lazare.

Comme un dernier rayon , comme un dernier zéphire  
 Animent la fin d'un beau jour ,

<sup>1</sup> Le manuscrit porte : *des heftad plats bélîtres* ; et au vers suivant , au lieu de Barère , il y a trois caractères orientaux . M. Becq de Fouquières découvrit le sens de ces deux énigmes ; nous adoptons les mots qu'il a proposés .

<sup>2</sup> Latouche , en publiant cet Iambe , le coupa et le tronqua . Il supprima neuf vers après le quinzième ; de ce qui vient ensuite jusqu'à la fin , avec une nouvelle suppression , il fit un Iambe séparé ; puis des quinze premiers vers , en modifiant le dernier , il composa les suprêmes accents d'André Chénier .

Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.  
Peut-être est-ce bientôt mon tour.  
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée  
Ait posé sur l'émail brillant,  
Dans les soixante pas où sa route est bornée,  
Son pied sonore et vigilant,  
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.  
Avant que de ses deux moitiés  
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,  
Peut-être en ces murs effrayés  
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,  
Escorté d'infâmes soldats,  
Ébranlant<sup>1</sup> de mon nom ces longs corridors sombres,  
Où seul, dans la foule à grands pas  
J'erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime,  
Du juste trop faibles soutiens,  
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime ;  
Et chargeant mes bras de liens,  
Me traîner, amassant en foule à mon passage  
Mes tristes compagnons reclus  
Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,  
Mais qui ne me connaissent plus.  
Eh bien ! j'ai trop vécu. Quelle franchise auguste  
De mâle constance et d'honneur

Dans l'édition de 1826, ils furent donnés comme écrits par l'auteur le 7 thermidor, peu d'instants avant d'aller au supplice. Des points indiquaient l'endroit où le bourreau, d'après la fiction de l'éditeur, avait interrompu le poète. M. G. de Chénier a publié l'iambe dans son intégrité, d'après le manuscrit autographe ; il a donné un fac-simile de ce manuscrit qui contient, avec cette pièce, plusieurs morceaux composés vers le même temps.

<sup>1</sup> Variante : *Emplissant*. Latouche mit : *Remplira* de mon nom...

Quels exemples sacrés, doux à l'âme du juste,  
 Pour lui quelle ombre de bonheur,  
 Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,  
 Quels pleurs d'une noble pitié,  
 Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,  
 Quels beaux échanges d'amitié,  
 Font digne de regrets l'habitable des hommes ?  
 La peur blême et louche est leur dieu,  
 Le désespoir, la honte <sup>1</sup>. Ah ! lâches que nous sommes,  
 Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu !  
 Vienne, vienne la mort ! que la mort me délivre !  
 Ainsi donc, mon cœur abattu  
 Cède au poids de ses maux ! Non, non, puissé-je vivre !  
 Ma vie importe à la vertu.  
 Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,  
 Dans les cachots, près du cercueil,  
 Relève plus altiers son front et son langage,  
 Brillant d'un généreux orgueil.  
 S'il est écrit aux cieus que jamais une épée  
 N'étincellera dans mes mains,  
 Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée  
 Peut encor servir les humains.  
 Justice, vérité, si ma main, si ma bouche,  
 Si mes pensers les plus secrets  
 Ne froncèrent jamais votre sourcil farouche <sup>2</sup>,  
 Et si les infâmes progrès,

<sup>1</sup> Variante : *La bassesse, la feinte.*

<sup>2</sup> André Chénier avait changé lui-même *farouche* en *sévère*, mais cette correction en appelait nécessairement une au vers qui rime avec celui-ci ; il ne la fit pas ; de sorte qu'on est réduit à garder sa première leçon,

Si la risée atroce ou, plus atroce injure,  
L'encens de hideux scélérats  
Ont pénétré vos cœurs d'une large blessure,  
Sauvez-moi ; conservez un bras  
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.  
Mourir sans vider mon carquois !  
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange  
Ces bourreaux barbouilleurs de lois,  
Ces vers cadavéreux<sup>1</sup> de la France asservie,  
Égorgée !... O mon cher trésor,  
O ma plume ! Fiel, bile, horreur, dieux de ma vie !  
Par vous seuls je respire encor :  
Comme la poix brûlante agitée en ses veines  
Ressuscite un flambeau mourant.  
Je souffre ; mais je vis. Par vous, loin de mes peines,  
D'espérance un vaste torrent  
Me transporte. Sans vous, comme un poison livide,  
L'invisible dent du chagrin,  
Mes amis opprimés, du menteur homicide  
Les succès, le sceptre d'airain,  
Des bons proscrits par lui la mort ou la ruine,  
L'opprobre de subir sa loi,  
Tout eût tari ma vie, ou contre ma poitrine  
Dirigé mon poignard. Mais quoi !

quoiqu'on sache qu'il n'en était pas satisfait. Latouche, entrant bien dans la pensée du poète, refit ainsi ces vers :

Justice, vérité, si ma bouche sincère,  
Si mes pensers les plus secrets  
Ne froncèrent jamais votre sourcil sévère.

<sup>1</sup> Latouche : *Ces tyrans effrontés...*



Nul ne resterait donc pour attendre l'histoire  
Sur tant de justes massacrés !  
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire <sup>1</sup> !  
Pour que des brigands abhorrés  
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance !  
Pour descendre jusqu'aux enfers  
Nouer <sup>2</sup> le triple fouet, le fouet de la vengeance,  
Déjà levé sur ces pervers !  
Pour cracher sur leurs noms <sup>3</sup>, pour chanter leur supplice !  
Allons, étouffe tes clameurs ;  
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.  
Toi, Vertu, pleure si je meurs.

<sup>1</sup> Latouche : leurs veuves et leurs mères.

<sup>2</sup> Latouche : Chercher.

<sup>3</sup> Latouche : Pour *insulter* leurs noms.

FIN.



# TABLE DES MATIÈRES.

|                               | Pages. |
|-------------------------------|--------|
| AVERTISSEMENT.....            | I      |
| NOTICE SUR ANDRÉ CHÉNIER..... | III    |

## IDYLLES.

|                            |    |
|----------------------------|----|
| 1. L'AVEUGLE.....          | 1  |
| 2. LE MENDIANT.....        | 12 |
| 3. LE MALADE.....          | 25 |
| 4. LA LIBERTÉ.....         | 31 |
| 5. L'ORISTYS.....          | 38 |
| 6. LA JEUNE LOCRIENNE..... | 44 |
| 7. CHRYSÉ.....             | 48 |
| 8. AMYMONÉ.....            | 46 |
| 9. LA JEUNE TARENTINE..... | 47 |
| 10. MNAÏS.....             | 49 |
| 11. HYLAS.....             | 50 |

*La jeune Locrienne*  
*comme un jeune homme* *Rayon*

|                               |     |
|-------------------------------|-----|
| FRAGMENTS D'IDYLLES.          |     |
| 1. MNAZILE ET CHLOË.....      | 53  |
| 2. ARCAS ET PALÉMON.....      | 54  |
| 3. LYDÉ.....                  | 56  |
| 4. LA PLAINTÉ DE NÉÈRE.....   | 60  |
| 5. L'ESCLAVE.....             | 61  |
| 6. CLYTIE.....                | 67  |
| 7. LA PRISONNIÈRE.....        | 69  |
| 8. DRYAS.....                 | 71  |
| 9. UNE ENFANT.....            | 72  |
| 10. UN JEUNE HOMME.....       | 73  |
| 11. LES ESCLAVES D'AMOUR..... | 74  |
| 12. LA SANTÉ.....             | 75  |
| 13. ENVOI D'IDYLLE.....       | 77  |
| 14. LA MUSE DU BERGER.....    | ib. |

|                                                                  | Pages. |
|------------------------------------------------------------------|--------|
| 15. LA POÉSIE.....                                               | 78     |
| 16. INVOCATION A LA POÉSIE.....                                  | 79     |
| 17. Ma muse fuit les champs abreuvés de carnage.....             | 80     |
| 18. LA SEINE.....                                                | ib.    |
| 19. A UNE ANGLAISE.....                                          | ib.    |
| 20. A M <sup>me</sup> COSWAY.....                                | 81     |
| 21. COMMENCEMENT D'IDYLLE.....                                   | 82     |
| 22. FIN D'IDYLLE.....                                            | 83     |
| 23. DÉBUT D'IDYLLE.....                                          | 84     |
| 24. Voilà ce que chantait aux Naiades prochaines.....            | 85     |
| 25. PANNYCHIS.....                                               | ib.    |
| 26. Ah ! prends un cœur humain, laboureur trop avide.....        | 86     |
| 27. CHANSON DES YEUX.....                                        | 87     |
| 28. LA GÉNISSE.....                                              | 88     |
| 29. LA MORT D'HERCULE.....                                       | 89     |
| 30. ERICHTHON.....                                               | ib.    |
| 31. Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle.....      | 90     |
| 32. Néère, ne va plus te confier aux flots.....                  | ib.    |
| 33. LES SATYRES.....                                             | 91     |
| 34. LA FLUTE.....                                                | 93     |
| 35. LES COLOMBES.....                                            | 94     |
| 36. LA BELLE DE SCIO.....                                        | 95     |
| 37. A compter nos brebis je remplace ma mère.....                | 96     |
| 38. UN BERGER POÈTE.....                                         | 97     |
| 39. LE RETOUR DU PRINTEMPS.....                                  | 98     |
| 40. MIDI.....                                                    | 99     |
| 41. LES FLEURS.....                                              | ib.    |
| 42. PARDALIS.....                                                | 100    |
| 43. BACCHUS.....                                                 | 101    |
| 44. EUROPE. PASIPHÆ.....                                         | 102    |
| 45. LE DÉGUISEMENT DE BACCHUS.....                               | 105    |
| 46. DIANE.....                                                   | 106    |
| 47. LA DANSE D'ARIADNE.....                                      | 108    |
| 48. LES BACCHANTES.....                                          | 109    |
| 49. VESPER.....                                                  | ib.    |
| 50. Comme, aux jours de l'été, quand d'un ciel calme et pur..... | 110    |
| 51. Comme aux bords d'Eurotas.....                               | ib.    |
| 52. Virginité chérie ! ô compagne innocente !.....               | 111    |
| 53. L'AMOUR ENDORMI.....                                         | ib.    |
| 54. L'AMOUR LABOUREUR.....                                       | 112    |

# TABLE DES MATIÈRES.

427

|                                                             | Pages. |
|-------------------------------------------------------------|--------|
| 55. Rien n'est doux que l'amour, aucun bien n'est si cher.. | 112    |
| 56. LA CHANSON DU FAUNE.....                                | 113    |
| 57. MÉDÉE.....                                              | ib.    |
| 58. A L'HIRONDELLE.....                                     | 114    |
| 59. O sauterelle, à toi, rossignol des fougères.....        | 115    |
| 60. ÉPILOGUE.....                                           | ib.    |

## ÉLÉGIES.

|                                                                                      |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| 1. Abel, doux confident de mes jeunes mystères.....                                  | 119 |
| 2. Loin des bords trop fleuris de Gnide et de Paphos.....                            | 120 |
| 3. O lignes que sa main, que son cœur a tracées.....                                 | 121 |
| 4. Ah ! je les reconnais, et mon cœur se réveille.....                               | 124 |
| 5. Jeune fille, ton cœur avec nous veut se taire.....                                | 127 |
| 6. Aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre....                            | 128 |
| 7. AUX FRÈRES DE PANGE. — Vous restez mes amis, dans ces<br>murs où la Seine.....    | 130 |
| 8. A LA SEINE. — Ainsi vainqueur de Troie.....                                       | 133 |
| 9. Pourquoi de mes loisirs accuser la langueur?.....                                 | 136 |
| 10. AU CHEVALIER DE PANGE. — Quand la feuille en festons a<br>couronné les bois..... | 139 |
| 11. Ah ! portons dans les bois ma triste inquiétude.....                             | 142 |
| 12. J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse.....                                | 143 |
| 13. Bel astre de Vénus, de son front délicat.....                                    | 145 |
| 14. O Muses, accourez ; solitaires divines.....                                      | ib. |
| 15. Souvent le malheureux songe à quitter la vie.....                                | 149 |
| 16. O jours de mon printemps, jours couronnés de rose...                             | 151 |
| 17. Ah ! des pleurs ! des regrets ! Lisez, amis. C'est elle....                      | 154 |
| 18. AU MARQUIS DE BRAZAIS. — Qui, moi ? moi, de Phœbus te<br>dicter les leçons?..... | 156 |
| 19. Mais ne m'a-t-elle pas juré d'être infidèle?.....                                | 159 |
| 20. L'art des transports de l'âme est un faible interprète...                        | 161 |
| 21. Reste, reste avec nous, ô père des bons vins !.....                              | 162 |
| 22. O nuit, nuit douloureuse ! ô toi, tardive aurore.....                            | 165 |
| 23. Fumant dans le cristal que Bacchus à longs flots.....                            | 168 |
| 24. S'ils n'ont point de bonheur, en est-il sur la terre?....                        | 170 |
| 25. Souffre un moment encor ; tout n'est que changement..                            | 172 |
| 26. Non, je ne l'aime plus ; un autre la possède.....                                | 173 |
| 27. Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête?....                         | 176 |
| 28. MARIE COSWAY. — De l'art de Pyrgotèle élève ingénieux..                          | 178 |

|                                                                                    | Pages. |
|------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| 29. Ami, de mes ardeurs, quoi ! ta plume ose rire !.....                           | 180    |
| 30. AU CHEVALIER DE PANGE. — De Pange, ami chéri, jeune homme heureux et sage..... | 181    |
| 31. Mânes de Callimaque, ombre de Philétas.....                                    | 183    |
| 32. AU CHEVALIER DE PANGE. — De Pange, le mortel dont l'âme est innocente.....     | 186    |
| 33. A LE BRUN. — Qu'un autre soit jaloux d'illustrer sa mémoire.....               | 188    |
| 34. Hier en te quittant, enivré de tes charmes.....                                | 192    |
| 35. O nécessité dure ! ô pesant esclavage !.....                                   | 194    |
| 36. Allons, l'heure est venue, allons trouver Camille.....                         | 195    |
| 37. LA LAMPE.....                                                                  | 198    |
| 38. Je suis né pour l'amour, j'ai connu ses travaux.....                           | 201    |
| 39. AUX DEUX FRÈRES TRUDAINE. — Amis, couple chéri, cœurs formés pour le mien..... | 205    |

## FRAGMENTS D'ÉLÉGIES.

|                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------|-----|
| 1. Tel j'étais autrefois et tel je suis encore.....             | 209 |
| 2. ... Ma main veut fixer ces rapides tableaux.....             | 210 |
| 3. Partons, la voile est prête, et Byzance m'appelle.....       | 212 |
| 4. Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde.....           | ib. |
| 5. O délices d'amour ! et toi, molle paresse.....               | 213 |
| 6. Oh ! c'est toi, je t'attends, ô ma belle Romaine.....        | 214 |
| 7. Oh ! puisse le ciseau qui doit trancher mes jours.....       | 215 |
| 8. Eh bien, je le voulais. J'aurais bien dû me croire !.....    | 216 |
| 9. Tout mortel se soulage à parler de ses maux.....             | ib. |
| 10. Quand, à la porte ingrate exhalant ses douleurs.....        | 217 |
| 11. Tout homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères..... | ib. |
| 12. Le courroux d'un amant n'est point inexorable.....          | 218 |
| 13. Viens près d'elle au matin, quand le dieu du repos.....     | ib. |
| 14. Va, sonore habitant de la sombre vallée.....                | 219 |
| 15. Allez, mes vers, allez ; je me confie en vous.....          | ib. |
| 16. Il n'est donc plus d'espoir, et ma plainte perdue.....      | 220 |
| 17. Ah ! le pourrai-je au moins, suis-je assez intrépide....    | 221 |
| 18. Souvent le malheureux sourit parmi ses pleurs.....          | ib. |
| 19. . . . Ile charmante, Amphitrite, ta mère.....               | 222 |
| 20. Soit que le doux amour des nymphes du Permesse....          | 223 |
| 21. Ainsi le jeune amant, seul, loin de ses délices.....        | ib. |
| 22. Je revois tous ses traits, son air, son vêtement.....       | 224 |

# TABLE DES MATIÈRES.

429

|                                                              | Pages. |
|--------------------------------------------------------------|--------|
| 23. Non, laisse-moi ; retiens ces discours caressants.....   | 224    |
| 24. Vois ta brillante image à vivre destinée.....            | 225    |
| 25. Ah ! qu'ils portent ailleurs ces reproches austères..... | 226    |
| 26. . . . . O peuple des oiseaux.....                        | ib.    |
| 27. Et moi, quand la chaleur, ramenant le repos.....         | 227    |
| 28. MARSEILLE. — Salut, ô ville grecque.....                 | ib.    |
| 29. LA CIRCASSIENNE. — Elle avance, elle hésite.....         | 228    |
| 30. Rustan peut en un mois parcourir ses sillons.....        | 229    |
| 31. Où sont ces grands tombeaux qui devaient à jamais... ib. |        |
| 32. Allons, douce Élégie, à qui dans mes beaux jours.....    | 230    |
| 33. SUR LA MORT D'UN ENFANT.....                             | 231    |

## ÉPITRES.

|                                                                                              |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| 1. A LE BRUN ET AU MARQUIS DE BRAZAS. — Le Brun, qui nous attends aux rives de la Seine..... | 233 |
| 2. A LE BRUN. — Laisse gronder le Rhin et ses flots destructeurs.....                        | 240 |
| 3. Ami, chez nos Français ma muse voudrait plaire.....                                       | 242 |
| 4. Heureux qui se livrant aux sages disciplines.....                                         | 247 |

## POÈMES.

|                                   |       |
|-----------------------------------|-------|
| 1. L'INVENTION.....               | 249 ✓ |
| 2. HERMÈS (fragments).....        | 264   |
| Chant I.....                      | ib.   |
| Chant II.....                     | 266   |
| Chant III.....                    | 271   |
| Épilogue.....                     | 284   |
| 3. L'AMÉRIQUE (fragments).....    | 286   |
| 4. L'ART D'AIMER (fragments)..... | 296   |
| 5. SUZANNE (fragments).....       | 307   |
| Chant I.....                      | ib.   |
| Chants II et III.....             | 312   |
| Chants IV et V.....               | 314   |
| Chant VI.....                     | 315   |
| Notes.....                        | 316   |

## THÉÂTRE.

|                                          | Pages. |
|------------------------------------------|--------|
| 1. LA BATAILLE D'ARMINIUS, tragédie..... | 319    |
| 2. ALEXANDRE VI.....                     | 321    |
| 3. PROLOGUE.....                         | 323    |

## POÉSIES DIVERSES.

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| 1. LA FRIVOLITÉ.....                                   | 327 |
| 2. FABLE TRADUITE D'HORACE.....                        | 328 |
| 3. Ainsi, lorsque souvent le gouvernail agile.....     | 329 |
| 4. Sans parents, sans amis et sans concitoyens.....    | 330 |
| 5. LES POÈTES.....                                     | 331 |
| 6. C'est cet amour profond que la patrie inspire.....  | 332 |
| 7. Voyez rajeunir d'âge en âge.....                    | 334 |
| 8. Belles, le ciel a fait pour les mâles cerveaux..... | ib. |
| 9. Aux déserts de Barca le monstre des forêts.....     | 335 |
| 10. LA SUPERSTITION.....                               | 336 |
| 11. A M. BAILLY.....                                   | 339 |
| 12. LA VIE LITTÉRAIRE.....                             | 340 |
| 13. Or, venez maintenant, graves déclamateurs.....     | 340 |

## HYMNES

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| 1. A LA FRANCE.....                                 | 351 |
| 2. . . . . Terre, terre chérie.....                 | 356 |
| 3. LA FRANCE LIBRE.....                             | 357 |
| 4. Tel que tenant en main la coupe étincelante..... | 358 |

## ODES.

|                                                             |     |
|-------------------------------------------------------------|-----|
| 1. LE JEU DE PAUME.....                                     | 361 |
| 2. La déesse aux cent voix bruyantes.....                   | 378 |
| 3. LA LIBERTÉ.....                                          | ib. |
| 4. J'ai vu sur d'autres yeux, qu'Amour faisait sourire..... | 379 |
| 5. Précurseurs de l'automne, ô fruits nés d'une terre.....  | 380 |
| 6. Non, de tous les amants les regards, les soupirs.....    | 382 |
| 7. Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire.....     | 384 |
| 8. Mai de moins de roses, l'automne.....                    | 385 |



|                                                       | Pages. |
|-------------------------------------------------------|--------|
| 9. Quelquefois un souffle rapide.....                 | 386    |
| 10. O Versailles, ô bois portiques.....               | 389    |
| 11. A CHARLOTTE CORDA .....                           | 391    |
| 12. Un vulgaire assassi cher les ténèbres.....        | 395    |
| 13. O mon esprit ! au se ieux.....                    | 397    |
| 14. Byzance, mon berceau, ais tes janissaires.....    | 400    |
| 15. Mon frère, que jamais la tristesse importune..... | 401    |
| 16. LA JEUNE CAPTIVE.....                             | 402    |

## IAMBES.

|                                                            |     |
|------------------------------------------------------------|-----|
| 1. Sa langue est un fer chaud ; dans ses veines brûlées... | 405 |
| 2. ENTRÉE TRIOMPHALE DES SUISSES DE CHATEAUVIEUX.....      | 406 |
| 3. Voutes du Panthéon, quel mort illustre et rare.....     | 409 |
| 4. AUX MUSES.....                                          | 411 |
| 5. Grâce à notre sénat, le ciel n'est donc plus vide.....  | 412 |
| 6. Vingt barques, faux tissus de planches fugitives.....   | 414 |
| 7. Quand au mouton bêlant la sombre boucherie.....         | 416 |
| 8. J'ai lu qu'un batelier, entrant dans sa nacelle.....    | 417 |
| 9. On vit ; on vit infâme Eh bien ? Il fallut l'être.....  | 418 |
| 10. Comme un dernier on., comme un dernier zéphire...      | 419 |

FIN DE LA TABLE.



93  
73

60  
69  
98





7 D...  
E ON...  
BROWED

14 DAY USE

RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

**LOAN DEPT.**

This book is due on the last date stamped below, or  
on the date to which renewed.

Renewed books are subject to immediate recall.

7 Oct '60 WW

7 Oct '60 WW

REC'D LD

REC'D LD

DEC 1 1 '63 - 3 PM

NOV 4 1960

6 Jan '65 PGX

REC'D LD  
11 DEC '60 RT

REC'D LD

DEC 6 1960

JAN 6 '65 - 3 PM

3 May '61 AE

REC'D LD

MAY 28 1969 00

APR 26 1961

June 23, 1969

10 Nov '61 K O

REC'D LD  
REC'D LD

JUN 10 '69 - 6 PM

JAN 5 1962

31 Oct '63 DW

IN STACKS

OCT 17 1963

LD 21A-50m-4, '60  
(A9562s10) 476B

General Library  
University of California  
Berkeley

YB 5395

*Cherise*

32510



